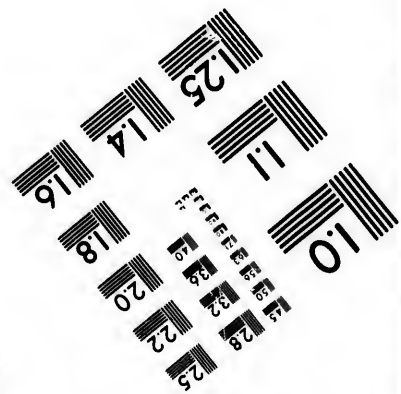
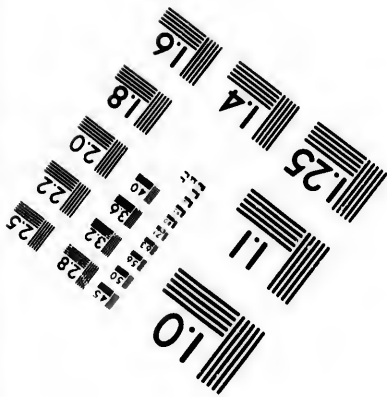
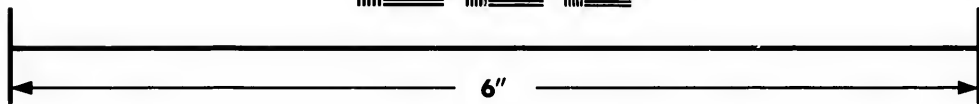
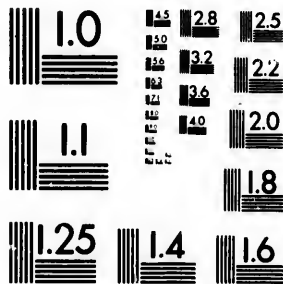


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N. Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

**© 1983**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

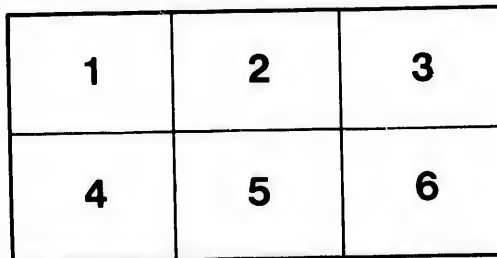
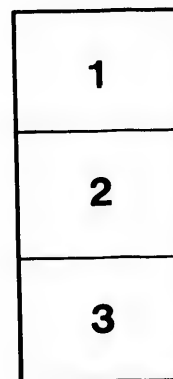
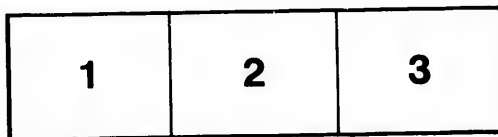
Library of Congress  
Photoduplication Service

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library of Congress  
Photoduplication Service

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



...  
...  
C  
...  
I. U  
d  
II. I  
III.  
IV.  
V.  
VI.  
Cha  
d  
d  
b  
fa  
le  
Tr  
4/4  
30  
to  
Che  
...

*an account of the european  
settlements in America*

**HISTOIRE**  
DES  
**COLONIES EUROPÉENNES**  
DANS L'AMÉRIQUE,  
EN SIX PARTIES:

- I. Une Histoire abrégée de la découverte de cette partie du Monde.
- II. Les mœurs & les coutumes de ses premiers Habitans.
- III. L'Histoire des Colonies Espagnoles.
- IV. ——— Portugaises.
- V. ——— Françaises, Hollandoises & Danoises.
- VI. ——— Angloises.

Chaque Partie contient une description de la Colonie ; de son étendue, de son climat, de ses productions, de son commerce, du génie & des mœurs de ses Habitans : on y traite des intérêts des différentes Puissances de l'Europe par rapport à ces Colonies, & de leurs vues par rapport au Commerce.

Traduite de l'Anglois de M. WILLIAM BURCK.

*4  
3045*

TOME



*tome 2.*

A PARIS,

Chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardin, quartier  
Saint-André-des-Arcs.

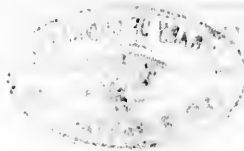
M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

J. & C.

E143

B98



H

COLL

DA

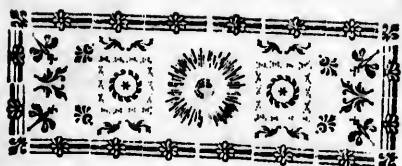
C

COLL

Etabli  
Occi  
de K  
Com

L  
former  
Occide  
Tom

E 143  
B 98



**HISTOIRE**  
DES  
**COLONIES EUROPÉENNES**  
DANS L'AMÉRIQUE.  
CINQUIÈME PARTIE.  
**COLONIES FRANÇOISES.**

---

**CHAPITRE I.**

*Etablissement des François dans les Indes  
Occidentales. Protégés par le Cardinal  
de Richelieu. De Poincy Gouverneur.  
Compagnie des Indes Occidentales.*

**L**es François ont été les derniers à  
former des établissemens dans les Indes  
Occidentales, mais ils se sont ample-  
Tome II. Partie V. **A**

ment dédommagés du temps qu'ils avoient perdu par l'activité avec laquelle ils y ont travaillé, & par les mesures admirables & judicieuses qu'ils ont prises pour en tirer parti & surmonter les difficultés que la nature du terrain & du climat leur oppoisoit. Les guerres civiles qui déchirerent ce Royaume presque sans interruption, depuis la mort de Henri II. jusqu'à la majorité de Louis XIV, détournèrent l'attention du Souverain & des Sujets du commerce, pour les occuper des partis qui s'étoient formés dans la Religion & le Gouvernement. Les politiques de la Maison de Valois, imbus des maximes de Machiavel, mirent tout en usage pour susciter des tempêtes, pour avoir occasion d'étaler leur sçavoir dans le pilotage. Les partis qui divisoient la France, se mettoient peu en peine des intérêts du Royaume; de sorte que de quelque côté que penchât la balance, soit du côté du Roi ou de la Noblesse, des Catholiques ou des Protestans, la nation ne s'en trouvoit pas plus à son aise. Les partis jouoient sur les fonds publics, sans en être plus riches, tandis que leurs divisions appauvrissoient le peuple. On peut regarder le siecle du

D  
Caro  
épo  
gran  
agit  
roya  
bleff  
poli  
qui  
deur  
tout  
n'ou  
loni  
cont  
tanc  
d'ob  
rent  
heur  
serv  
des  
nistr  
de p  
& c  
dre  
tanc  
Fra  
com  
loni  
que  
C  
de

TOIRE  
és du temps qu'ils  
ar l'activité avec la  
travaillé, & par les  
es & judicieuses qu'ils  
tirer parti & surmon-  
que la nature du ter-  
leur opposoit. Les  
déchirerent ce Royau-  
nterruption, depuis la  
I. jusqu'à la majorité  
détournerent l'atten-  
& des Sujets du com-  
occuper des partis qui  
dans la Religion & le  
Les politiques de la  
, imbus des maximes  
niront tout en usage  
tempêtes, pour avoir  
leur sçavoir dans le  
partis qui divisoient la  
oient peu en peine des  
ume; de sorte que de  
e penchât la balance,  
oi ou de la Noblesse,  
ou des Protestans, la  
ouvoit pas plus à son  
ouoient sur les fonds  
tre plus riches, tandis  
ns appauvriffoient le  
regarder le siecle du

DES COLONIES EUROPÉENNES. 3

Cardinal de Richelieu comme la vraie époque de la politique Françoisé. Ce grand homme pacifia les troubles qui agitoient le Royaume, éleva l'autorité royale sur les ruines de celles de la Noblesse, & forma ce système général de politique dans les affaires étrangères, qui a élevé la France au point de grandeur où nous la voyons. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ces soins, il n'oublia ni le commerce, ni les Colonies, ni les établissemens dans les contrées étrangères. Mais les circonstances du temps, jointes à la multitude d'objets qu'il embrassoit, ne lui permirent point d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. Il étoit réservé à Colbert, un des plus grands, des plus sages & des plus vertueux Ministres qui ayent jamais servi un Prince, de perfectionner ce plan, de l'exécuter, & de mettre les choses dans un tel ordre, qu'il fût aisé, lorsque les circonstances le permettroient, de rendre la France une des premières Puissances commerçantes de l'Europe, & ses Colonies les plus florissantes de l'Amérique.

Ce fut au commencement du regne de François I que les François songe-

rent pour la première fois à s'établir dans l'Amérique septentrionale ; mais ils n'exécuterent leur dessein qu'en 1625 qu'ils fondèrent une Colonie dans l'Isle de Saint-Christophe, une des Caribes ; & ce qu'il y eut de remarquable , fut que les Anglois prirent possession de l'Isle le même jour. Mais les uns ni les autres ne jouirent pas long-temps de cet établissement. Les Espagnols qui craignoient le voisinage de ces deux Puissances , & qui leur envioient les avantages qu'elles pouvoient tirer d'un pays qui ne leur appartenoit point . & qu'il leur convenoit de laisser désert , attaquèrent ces deux nouvelles Colonies , & les chassèrent de l'Isle.

Les Anglois y retournerent peu de temps après , & s'emparèrent de la plus grande & de la meilleure partie de l'Isle avant que les François eussent le temps d'y revenir en forces. Ceux-ci trouvant que les Anglois en étoient en possession , se contenterent de laisser une petite Colonie dans l'autre partie de l'Isle. Mais les principaux habitans furent chercher fortune ailleurs ; & après avoir lutté contre la fortune & les difficultés dans lesquelles leur imprudence les avoit jettés , ils s'établirent enfin dans la Guadeloupe.

DE  
Le  
bonne  
voit  
étoient  
que l'  
de les  
Gouv  
intell  
yeux  
Malth  
Gouv  
des I  
toit  
les de  
établi  
en bo  
tre ,  
verfé  
vaste  
noiffa  
Méch  
lonie  
lui q  
river  
parer  
fourn  
alors  
rigé  
ceux  
des r

STOIRE

remiere fois à s'établir  
septentrionale ; mais  
leur dessein qu'en 1625  
une Colonie dans l'Isle  
de St. Christophe, une des Caribes ; &  
remarquable , fut que  
la possession de l'Isle  
Mais les uns ni les au-  
tres pas long-temps de cet  
les Espagnols qui crai-  
gnerent de ces deux Puif-  
sances envioient les avan-  
tages de voir tirer d'un pays  
rien ne tenoit point . & qu'il  
ne se laisser déserter, atta-  
cher de nouvelles Colonies, &  
de l'Isle.

ils ne retournerent peu de  
temps s'emparerent de la plus  
bonne partie de l'Isle  
les François eussent le temps  
de les chasser. Ceux-ci trouvant  
qu'ils n'étoient en posses-  
sion de laisser une pe-  
tite partie de l'Isle.  
Les autres habitans furent  
chassés ; & après avoir  
vaincu & les difficultés  
de l'imprudance les avoit  
vaincus enfin dans la Gua-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 5

Le Cardinal de Richelieu connut de  
bonne heure les avantages que l'on pou-  
voit tirer de ces établissemens , s'ils  
étoient sagement ménagés , & comprit  
que l'unique moyen de se les assurer &  
de les augmenter , étoit d'en confier le  
Gouvernement à un homme capable &  
intelligent. Dans cette vue , il jeta les  
yeux sur M. de Poincy , Chevalier de  
Malthe , & l'y envoya en qualité de  
Gouverneur & de Lieutenant Général  
des Isles de l'Amérique. Personne n'é-  
toit plus capable que lui de réformer  
les défordres inséparables des nouveaux  
établissemens , & de mettre les choses  
en bon ordre. Issu d'une famille illustre ,  
d'une probité reconnue , sçavant ,  
versé dans les affaires , & d'un génie  
vaste & étendu , il employa les con-  
noissances qu'il avoit acquises dans les  
Méchaniques , pour l'avantage des Co-  
lonies qu'on lui avoit confiées. Ce fut  
lui qui leur apprit la maniere de cul-  
tiver les cannes à sucre , & de les pré-  
parer. Il perfectionna les moulins & les  
fourneaux dont on s'étoit servi jusques  
alors dans le Bresil ; & après avoir di-  
rigé leur industrie , il encouragea tous  
ceux qui employoient pour subsister ,  
des moyens propres à hâter les progrès



de la nouvelle Colonie, & réprima avec autant de soin que de sévérité, la cupidité de quiconque cherchoit à s'enrichir aux dépens du public. Il fit des réglemens admirables pour que la justice fût administrée fans partialité & fans délai; & persuadé que la Religion est la base & le fondement du bon ordre, il fit bâtir des Eglises dans toutes les Isles qui étoient de son ressort, & y mit des Prêtres auxquels il donna des appointemens honnêtes, ne jugeant pas que les Couvents ni les Moines fussent compatibles avec une nouvelle Colonie.

Sous l'inspection de ce Gouverneur, la Martinique, la Guadeloupe, une partie de Saint-Christophe, Saint-Barthelemi & Saint-Martin s'affermirent, & commencèrent à fleurir, malgré le peu de secours que la France y envoya; ce qui prouve que dans les affaires de cette nature tout dépend de l'autorité & de la sagesse de la personne dont on fait choix pour commander.

Ces Isles étoient malheureusement sous la direction d'une Compagnie exclusive, qui, malgré tous les soins qu'on se donna, surtout après la mort du Cardinal de Richelieu, négligea les affaires,

DI  
& les  
de ve  
mens  
l'état  
le G  
retira  
les p  
pour  
fleuri  
gnie  
faits  
les c  
font  
vorit  
com  
utile  
pays  
d'un  
fait  
mair  
recti  
jets  
pays  
aussi  
neut  
rela

TOIRE  
lonie, & réprima avec  
de sévérité, la cu-  
que cherchoit à s'en-  
du public. Il fit des  
bles pour que la jus-  
rée sans partialité &  
suadé que la Religion  
ondement du bono r-  
es Eglises dans toutes  
nt de son ressort, &  
auxquels il donna des  
nètes, ne jugeant pas  
ni les Moines fussent  
une nouvelle Colo-

n de ce Gouverneur,  
Guadeloupe, une par-  
ophe, Saint-Barthe-  
tin s'affermirent, &  
eurir, malgré le peu  
rance y envoya; ce  
dans les affaires de  
dépend de l'autorité  
la personne dont on  
mander.

nt malheureusement  
une Compagnie ex-  
é tous les soins qu'on  
près la mort du Car-  
négligea les affaires,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 7  
& les mena si mal, qu'elle fut obligée  
de vendre une partie de ces établisse-  
mens, après avoir laissé le reste dans  
l'état le plus pitoyable. Dans la suite  
le Gouvernement acheta ces Isles, &  
retira les autres des mains de ceux qui  
les possédoient. On fit des réglemens  
pour le commerce, & il commença à  
flourir sous la direction de la Compagnie  
des Indes. Ces réglemens furent  
faits en 1680, & l'on en sentit bientôt  
les effets. Les Compagnies exclusives  
sont certainement avantageuses pour fa-  
voriser un commerce qui ne fait que  
commencer. Elles peuvent aussi être  
utiles pour celui qui se fait dans un  
pays éloigné & soumis à la domination  
d'un Prince barbare; mais lorsqu'il se  
fait entre les différentes parties des do-  
maines d'un même Prince, sous la pro-  
tection de ses loix, par ses propres su-  
jets, & avec des denrées du crû du  
pays, ces sortes de Compagnies sont  
aussi absurdes dans leur nature, que rui-  
neuses par les effets qu'elles produisent  
relativement au commerce.



---

 CHAPITRE II.

*Destruction de la Colonie de Saint-Christophe. Origine des Boucaniers. Cause de leurs succès. Etablissement d'Hispaniola. Politique de la Cour de France. Description d'Hispaniola. Son commerce. Villes du Cap François & de Léogane.*

LES Espagnols ne tarderent pas longtemps à s'appercevoir de l'injustice qu'ils avoient commise en ruinant la premiere Colonie de Saint-Christophe, par la vengeance que leurs ennemis en tirerent. On vit en même temps par leur exemple qu'il est infiniment plus avantageux de laisser un peuple hardi & courageux s'établir dans un endroit où il ne peut faire beaucoup de mal, & s'employer à des occupations innocentes, que de l'aigrir par les difficultés qu'on lui oppose, & qui les forcent enfin à prendre des mesures plus dangereuses & plus nuisibles.

Plusieurs François qui avoient été chassés de Saint-Christophe, se voyant réduits à l'indigence, résolurent de s'en

tire  
don  
à qu  
& a  
gen  
chet  
cou  
tere  
feau  
qu'n  
Apr  
tine  
la T  
rent  
nom  
cès  
unes  
leur  
Bell  
tar  
port  
nam  
une  
la f  
& d  
un b  
crua  
pira  
étar  
gea

## LIVRE II.

*Colonie de Saint-Christophe des Boucaniers. Cause de l'établissement d'Hispaniola. Son commerce du Cap François & de*

ne tarderent pas long-temps à recevoir de l'injustice commise en ruinant la Colonie de Saint-Christophe, que leurs ennemis en même temps par un autre établissement est infiniment plus à craindre. Un peuple hardi se établit dans un endroit qui leur fit beaucoup de mal, & qui les occupa à des occupations inno- centes par les difficultés & qui les forcent à prendre des mesures plus dan- gereuses.

Les Espagnols qui avoient été établis à Saint-Christophe, se voyant en danger, résolurent de s'en

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 9

tirer à quelque prix que ce fût. Ils s'adonnerent à la piraterie, & s'étant joints à quelques vagabonds Anglois, Danois, & autres rebuts de différentes nations, gens déterminés & conduits par des chefs intelligens, ils commencerent à courir sur les Espagnols; ils se contenterent d'abord de prendre leurs vaisseaux & de ruiner leur commerce, ce qu'ils firent avec beaucoup de succès. Après quoi ils débarquerent dans le Continent de la Nouvelle Espagne & dans la Terre-Ferme, brûlerent & saccagerent le plat pays. Leur hardiesse & leur nombre ayant augmenté par leurs succès, ils attaquèrent & prirent quelques-unes de leurs plus fortes Places & de leurs Villes les plus opulentes, Portobello, Campêche, Maracaibo, Gibraltar & la forteresse de Chagra. Ils emporterent même d'assaut la ville de Panama, & la brûlerent, après avoir battu une armée qu'on avoit envoyée pour la secourir. Ils firent dans ces Places & dans toutes les autres qu'ils prirent, un butin immense, & y commirent des cruautés inouïes. Un autre parti de ces pirates passa le détroit de Magellan, & étant entré dans la mer du Sud, ravagea toute la côte du Perou, du Chili

& du Mexique, & en fit une scène de désolation & d'horreur. Ils réussirent par-tout, parce qu'ils se conduisoient avec une sagesse & une bravoure qui, dans toute autre occasion, leur eussent mérité les plus grands honneurs.

On fera sans doute surpris que toutes les grandes choses qui ont été faites dans le Nouveau Monde ayent été effectuées ou par des pirates actuels, tels qu'étoient ceux dont je viens de parler, ou par de simples aventuriers qui ne valoient pas mieux qu'eux ; par des gens dont le courage & l'habileté étoient tout à la fois leur commission, leur magasin, leur trésor, & qui n'avoient d'autre ressource pour faire la guerre que la guerre même ; tandis que les flotes les plus nombreuses & les mieux avitaillées ont honteusement échoué, & qui plus est, dans les mêmes endroits où ces mêmes aventuriers ont acquis tant de gloire par leurs succès. Il n'est pas difficile d'en trouver la cause. Il n'y a que des gens braves & entreprenans qui soient capables de former de pareils projets. Sans appui, il est vrai, mais libres & indépendans, & pressés par le besoin, ils étoient obligés de se servir de tous leurs talens pour avancer leur for-

COIRE  
en fit une scene de  
reure. Ils réussirent  
ils se conduisoient  
une bravoure qui,  
casion, leur eussent  
nds honneurs.

oute surpris que tou-  
qui ont été faites  
Monde ayent été ef-  
pirates actuels, tels  
je viens de parler,  
vauturiers qui ne va-  
eux; par des gens  
& l'habileté étoient  
ommission, leur ma-  
qui n'avoient d'au-  
aire la guerre que la  
is que les flotes les  
les mieux avitaillées  
choué, & qui plus  
es endroits où ces  
ont acquis tant de  
ès. Il n'est pas diffi-  
cause. Il n'y a que  
entreprenans qui  
rmer de pareils pro-  
est vrai, mais libres  
pressés par le be-  
ligés de se servir de  
ur avancer leur for-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 11  
tune, & heureusement pour eux, rien  
n'en ralentissoit l'activité. Ils se bor-  
nerent au commencement à de petites  
expéditions, & elles leur réussirent. Ils  
ne menoient point avec eux de gran-  
des armées, à la subsistance desquelles  
il fallût pourvoir, ni qui fussent dé-  
couragées & ruinées par les fatigues &  
l'intempérie du climat. Seuls, ils s'en-  
durcissoient peu à peu à la fatigue, les  
moindres succès les encourageoient, &  
ils suppléaient à ce qui leur manquoit  
du côté de la puissance & du nombre,  
par leur activité, leur vigilance & leur  
courage. Ce sont là des causes propor-  
tionnées à l'effet & à tel effet que ce  
puisse être; au lieu que par la voie or-  
dinaire, on a rarement envoyé dans  
l'Amérique un Général d'une réputa-  
tion connue; il eût trouvé ce service  
indigne de lui: les autres qui avoient  
quelques talens, n'ont dû cette place  
qu'à la faveur & à l'intrigue. On sçait  
quel a été le succès des armemens que  
l'Angleterre, la Hollande & la France  
ont envoyés de temps à autre dans l'A-  
mérique, & le peu de gloire qu'ils y  
ont acquise. La chose est si notoire,  
que ce seroit perdre le temps d'insister  
davantage sur cet article.

A vj

Les pirates, que nous nommons improprement Boucaniers, sont appellés par les François Flibustiers, des Flibots avec lesquels ils firent leurs premières expéditions. Les Boucaniers ne sont autre chose que des gens qui vont à la chasse des bœufs sauvages dans l'Amérique, pour en avoir le cuir & le suif. Quelques-uns de ceux-ci se joignirent aux Flibustiers, d'où vient que nous les confondons tous les deux sous le nom commun de Boucaniers. Ces gens avoient coutume de conduire leurs prises à la Jamaïque, ce qui enrichit extrêmement cette Isle. D'autres s'étant aperçus que les Espagnols étoient très-foibles à Hispaniola, & avoient abandonné une partie considérable de cette Isle, en firent un lieu de rendez-vous. Ceux qui alloient à la chasse, furent exercer leur profession dans les endroits dont les Espagnols avoient fait déserter les habitans par leur tyrannie. A ces deux sortes de pirates, il s'en joignit une troisième. C'étoient des François habitans des petites Antilles, lesquels ayant reconnu le gain qu'il y avoit à faire avec un peuple qui dépensoit beaucoup, & qui n'étoit pas fort entendu dans ses marchés, & qu'il n'y avoit pas

DE  
de me  
passer  
bliren  
colons  
besoin  
bonne  
chasse  
rent a  
fut qu  
de lon  
recou  
La  
les pr  
leur d  
pos d  
un pa  
der,  
core  
les F  
nomb  
pour  
les a  
voya  
troup  
serve  
tes. I  
teries  
augm  
jours  
quit

COIRE.

nous nommons im-  
niers, sont appelés  
buffiers, des Fl. bots  
rent leurs premieres  
Boucaniers ne sont  
s gens qui vont à la  
vages dans l'Amé-  
oir le cuir & le suif.  
eux-ci se joignirent  
où vient que nous  
s les deux sous le  
oucaniers. Ces gens  
conduire leurs pri-  
ce qui enrichit ex-  
e. D'autres s'étant  
agnols étoient très-  
, & avoient aban-  
nsidérable de cette  
u de rendez-vous.  
à la chasse, furent  
n dans les endroits  
voient fait déferter  
tyrannie. A ces  
es, il s'en joignit  
oient des François  
Antilles, lesquels  
in qu'il y avoit à  
ui dépensoit beau-  
pas fort entendu  
qu'il n'y avoit pas

DES COLONIES EUROPÉENNES. 13

de meilleur terrain dans l'Amérique, passèrent dans cette Isle, & s'y établirent en qualité de marchands & de colons. Ces trois sortes de gens que le besoin avoit unis, vivoient en très-bonne intelligence. Les Espagnols les chasserent plusieurs fois; mais ils revinrent avec de nouvelles forces, & ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés & de longues disputes que les Espagnols recouvrerent une partie de l'Isle.

La Cour de France feignit d'ignorer les progrès qu'ils faisoient, & désavoua leur conduite, ne jugeant pas à propos de se brouiller avec l'Espagne pour un pays qu'elle n'étoit pas sûre de garder, & dont les avantages étoient encore douteux. Mais, lorsqu'elle vit que les François d'Hispaniola étoient assez nombreux, assez forts & assez riches pour tenir tête à leurs ennemis, elle les avoua pour ses sujets, & leur envoya un Gouverneur & un corps de troupes régulières, pour les aider à conserver les conquêtes qu'ils avoient faites. Elle ferma les yeux sur leurs pirateries, parce que le commerce des cuirs augmentoit, & qu'elle gagnoit tous les jours du terrain. A la fin la France acquit un droit légitime sur cette Isle,



par la cession que les Espagnols lui firent de la partie qui est au Nord-Ouest, par le Traité de Ryfwick en 1697. On peut dire que c'est la meilleure & la plus fertile partie de la meilleure Isle des Indes Occidentales, & peut-être du monde entier; aussi est-ce la première où les Européens se soient établis. Elle a plus de quatre cens milles de long sur cent quarante de large. C'est le principal établissement qu'ayent les François dans les Indes occidentales, & même dans toute l'Amérique. Le pays est extrêmement montagneux dans quelques endroits; mais plusieurs de ces montagnes sont fertiles & couvertes de très-beaux bois. Celles qui sont incultes & stériles contenoient autrefois des mines d'or & même d'argent, de fer & de cuivre; mais on ne les exploite plus aujourd'hui, les François jugeant avec beaucoup de raison, qu'il vaut mieux cultiver les plaines, pour en tirer les denrées précieuses dont le débit est si prompt en Europe, que de s'attacher à des mines dont le profit est plus incertain. & qui après tout ne produisent qu'un métal infiniment moins précieux que ces denrées.

On trouve aussi dans le pays quan-

DES  
tité de  
tiles, c  
ou d'ar  
especes  
fent un  
cornes  
L'air d  
y ait d  
pays es  
& de r  
pas éto  
industr  
avanta  
reçoit  
gesse d  
tivem  
ailleu  
est qu'  
Isle ce  
blancs  
mille  
de cir  
loit la  
expos  
fit p  
quan  
Depu  
conli  
les c  
là, &

es Espagnols lui firent  
au Nord-Ouest, par  
wick en 1697. On  
la meilleure & la plus  
meilleure Isle des In-  
& peut-être du mon-  
t-ce la premiere où  
soient établis. Elle a  
s milles de long sur  
arge. C'est le princi-  
u'ayent les François  
identales, & même  
rique. Le pays est  
agneux dans quel-  
is plusieurs de ces  
iles & couvertes de  
lles qui sont incultes  
nt autrefois des mi-  
argent, de fer & de  
es exploite plus au-  
çois jugeant avec  
, qu'il vaut mieux  
, pour en tirer les  
ont le débit est si  
que de s'attacher  
profit est plus in-  
s tout ne produi-  
niment moins pré-  
es.  
ans le pays quan-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 15  
tité de plaines très-vastes & très-fer-  
tiles, couvertes de très-belles futayes,  
ou d'arbres fruitiers excellens dans leurs  
especes, ou de riches pâturages où pais-  
sent un nombre prodigieux de bêtes à  
cornes, de moutons & de pourceaux.  
L'air d'Hispaniola est le plus sain qu'il  
y ait dans les Indes Occidentales. Le  
pays est arrosé par quantité de ruisseaux  
& de rivières navigables; il n'est donc  
pas étonnant que cette nation active &  
industrielle en ait retiré de si prodigieux  
avantages, vu les encouragemens qu'elle  
reçoit de la Cour de France, & la fa-  
gesse des réglemens qu'elle a faits rela-  
tivement à cette Colonie. J'en parlerai  
ailleurs. Mais ce qu'il y a de certain,  
est qu'en 1726, on comptoit dans cette  
Isle cent mille negres & trente-six mille  
blancs; qu'on y recueilloit soixante  
mille muids de sucre, chacun du poids  
de cinq cens livres; que l'indigo y va-  
loit la moitié plus que le sucre; qu'on  
exportoit quantité de coton, & qu'on  
fit passer en France une assez bonne  
quantité de cacao & de gingembre.  
Depuis la récolte du café a augmenté  
considérablement. Or, en supposant que  
les choses en soient restées sur ce pied-  
là, & que la récolte des denrées ait

été la même qu'en 1726, ce qui est faux, & que le sucre n'ait été vendu que sur le pied de vingt-quatre schelins le quintal. les soixante mille muids monteront à trois cens mille livres sterling. Il est vrai que le prix de l'indigo a un peu baissé depuis lors ; mais comme il est devenu plus abondant, ce n'est pas trop exagérer que de l'évaluer à cent mille livres sterling. Si l'on y joint le produit du coton, du cacao, du gingembre & des cuirs, ce ne sera pas trop de l'augmenter de cent mille livres. Je suppose les choses sur le pied où elles étoient en 1726 ; & cela étant, il s'en suivroit que cette Isle rapporte à la France cinq cens cinquante mille livres sterling par an. Mais si l'on considère qu'elles ont beaucoup augmenté depuis ce temps là, qu'il se fait une grande consommation de sucre & de café, ce ne sera pas trop que d'évaluer le produit de cette Colonie à sept cens cinquante mille livres sterling par an. Il est vrai que cette branche du commerce a beaucoup souffert dans la dernière guerre, & que les progrès de la Colonie se font un peu rallentis ; mais cela n'empêche pas que les choses ne soient telles pour le moins que je viens de le dire.

DES  
Les  
l'Angl  
tifs &  
pertes  
merce  
plorab  
voit e  
& cep  
cens a  
guerre  
Elle fi  
guerre  
d'essuy  
n'a pas  
plaie e  
cipe v  
Les m  
peces  
perte  
lemer  
dre p  
core u  
voit e  
tes de  
trieux  
les ch  
elles  
éguif  
la rai  
res c

TOIRE

en 1726, ce qui est  
sucre n'ait été vendu  
le vingt-quatre sche-  
s soixante mille muids  
cens mille livres ster-  
le prix de l'indigo  
puis lors ; mais com-  
s abondant, ce n'est  
r que de l'évaluer à  
erling. Si l'on y joint  
n, du cacao, du gin-  
s, ce ne sera pas trop  
cent mille livres. Je  
sur le pied où elles  
& cela étant, il s'en-  
Isle rapporte à la  
inquante mille livres  
mais si l'on considère  
up augmenté depuis  
se fait une grande  
sucre & de café, ce  
d'évaluer le pro-  
mie à sept cens cin-  
sterling par an. Il  
anche du commerce  
t dans la dernière  
rogrès de la Colo-  
allentis ; mais cela  
les choses ne soient  
que je viens de le

DES COLONIES EUROPÉENNES. 17

Les nations, telles que la France & l'Angleterre, dont les peuples sont actifs & industrieux, réparent bientôt les pertes qu'elles ont souffertes. Le commerce de France étoit dans un état déplorable à la paix d'Utrecht. Elle n'avoit en tout que cinq cens vaisseaux, & cependant elle en avoit mille huit cens au commencement de la dernière guerre, je veux dire trente ans après. Elle fit de très-grandes pertes dans cette guerre, & cependant celles qu'elle vient d'essuyer dans celle-ci, prouvent qu'elle n'a pas été longtemps à les réparer. Une plaie est bientôt guérie tant que le principe vital subsiste dans toute la vigueur. Les maladies eiles-mêmes sont des especes de remedes, & chaque nouvelle perte que l'on fait, montre non-seulement la maniere dont il faut s'y prendre pour la réparer, mais inspire encore une vigueur qui nous fait appercevoir de nouveaux avantages. Ces sortes de pertes rendent les peuples industrieux & entreprenans ; elles ramènent les choses à leurs premiers principes ; elles entretiennent le mouvement, & éguifent l'appétit des commerçans. C'est la raison pour laquelle, malgré les guerres continuelles qui regnent en Euro-

pe, & les pertes que les nations qui l'habitent, souffrent réciproquement les unes des autres, elle sont toujours florissantes; & s'il m'est permis de hasarder une conjecture, je croirois qu'une des causes qui a fait tomber le commerce de la Hollande, est qu'elle n'a point eu de guerre depuis la paix d'Utrecht, je veux dire depuis plus de quarante ans. Il sembleroit qu'elle a retiré des grands avantages de sa neutralité, & cependant avec quelle promptitude ne décline-t-elle point? Ce pays, qui est devenu une nation & une nation riche & commerçante, au milieu de la guerre la plus coûteuse & la plus sanglante qu'il y ait jamais eue, ne perd-elle pas aujourd'hui son commerce, ses richesses & sa puissance, & ne cesse-t-elle presque pas d'être une nation dans le sein de la paix dont elle jouit depuis plus de quarante ans? Pour être toujours de pair avec la France, nous devons beaucoup moins compter sur le tort que nous pouvons faire à son commerce en temps de guerre, que sur la vigueur, l'économie & la sagesse des mesures que nous prenons pour assurer & étendre le nôtre tant en temps de paix qu'en temps de guerre.

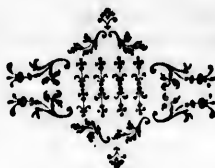
DES  
La  
possède  
gois, l  
tention  
port.  
tient e  
noirsq  
la plus  
pas qu  
Occid  
fort b  
nemen  
Gouve  
veiller  
a dans  
fidérai  
Petit-  
tale de  
tig qu

TOIRE

que les nations qui  
nt réciproquement les  
elle sont toujours flo-  
n'est permis de hazar-  
re, je croirois qu'une  
fait tomber le com-  
lande, est qu'elle n'a  
e depuis la paix d'U-  
re depuis plus de qua-  
bleroit qu'elle a retiré  
ges de sa neutralité,  
e quelle promptitude  
point? Ce pays, qui  
nation & une nation  
gante, au milieu de  
coûteuse & la plus  
ait jamais eue, ne  
ard'hui son commerce,  
uiffance, & ne cesse-  
'être une nation dans  
ont elle jouit depuis  
ans? Pour être tou-  
la France, nous de-  
oins compter sur le  
ons faire à son com-  
e guerre, que sur la  
nie & la sagesse des  
prenons pour assurer  
e tant en temps de  
de guerre.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 19

La plus grande ville que la France possède à Hispaniola, est le Cap François, lequel est situé dans la partie septentrionale de l'Isle, sur un très-bon port. Elle est très-bien bâtie, & contient environ huit mille habitans tant noirs que blancs. Quoique cette ville soit la plus considérable, cela n'empêche pas que Léogane, qui est dans la partie Occidentale, & dont le port est aussi fort bon, ne soit le siege du Gouvernement, lequel est entre les mains d'un Gouverneur & d'un Intendant qui se veillent l'un l'autre de très-près. Il y a dans cette Isle deux autres villes considérables pour le commerce, sçavoir, Petit-Guaves à l'extrémité Occidentale de l'Isle, & Port-Louis dans la partie qui est au Sud-Ouest.



---

 CHAPITRE IX.
 

---

*Description de la Martinique, de la Guadeloupe & des autres Isles Françoises. Leurs productions. Observations sur les erreurs dans lesquelles on est tombé à leur sujet.*

**L**A Martinique est après Saint-Domingue, la meilleure Ile que les François possèdent dans l'Amérique. C'est une des Caribes, entre lesquelles elle tient le premier rang. Elle a environ soixante milles de long, & à-peu-près la moitié autant de large, & est située à quarante lieues au Nord des Barbades. Elle contient de très hautes montagnes, sur-tout dans l'intérieur du pays, d'où sortent quantité de petites rivières qui la fertilisent à un point extraordinaire. Elle a quantité de baies & de ports, sûrs, commodes, & si bien fortifiés, que nous avons toujours échoué dans les tentatives que nous avons faites pour nous en emparer. Son terrain est assez fertile, & produit les mêmes choses que les nôtres, ce qui fait que je ne m'étendrai

DES  
point  
une g  
me qu  
denrée  
son co  
exagé  
soixan  
petant  
Elle p  
digo,  
j'igno  
ces de  
dence  
50 les  
La  
des Il  
pée en  
l'extr  
joint  
posen  
de lon  
Son t  
de la  
bien  
fortifi  
que la  
de l'is  
Les  
possé  
rade,

## T R E IX.

*Martinique, de la  
des autres Isles Fran-  
çaises. Observations  
dans lesquelles on est  
parvenu.*

est après Saint-Domi-  
ngue Ile que les Fran-  
çois ont découverte en  
l'Amérique. C'est  
entre lesquelles elle  
est la plus grande  
de l'ang. Elle a environ  
de long, & à-peu-près  
de large, & est située  
au Nord des Barba-  
des de très hautes moun-  
tagnes dans l'intérieur du  
quel on trouve une  
grande quantité de petites  
rivières qui se jettent  
dans la mer à un point  
qui n'est point inférieur  
à celui de la Martinique,  
& est également  
bien cultivé. Cette Ile  
est très bien fortifiée,  
& produit les mêmes  
denrées que la Martinique;  
sçavoir, du sucre,  
de l'indigo, du coton, &c.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 21  
point sur cet article. On y recueille  
une grande quantité de sucre, de mé-  
me que dans toutes les Isles, & cette  
denrée fait la principale branche de  
son commerce. Je puis dire sans trop  
exagérer, qu'on en tire tous les ans  
soixante à soixante-dix mille barriques,  
pesant chacune cinq à six cens livres.  
Elle produit aussi du coton, de l'in-  
digo, du piment & du café, mais  
j'ignore à quoi se monte la valeur de  
ces denrées. La Martinique est la rési-  
dence du Gouverneur des Isles Fran-  
çoises.

La Guadeloupe est la plus grande  
des Isles Antilles Elle est presque cou-  
pée en deux par un golfe profond, à  
l'extrémité duquel est un isthme, qui  
joint les deux peninsules qui la com-  
posent. Elle a plus de soixante milles  
de long, sur presque autant de large.  
Son terrain n'est point inférieur à celui  
de la Martinique, & est également  
bien cultivé. Cette Ile est très bien  
fortifiée, & produit les mêmes denrées  
que la Martinique; sçavoir, du sucre,  
de l'indigo, du coton, &c.

Les autres Isles que les François  
possèdent dans ces mers sont, la Des-  
sade, Saint-Barthelemi, & Mariga-



lante ; mais elles ne sont point à comparer avec celles dont je viens de parler. Ces trois Iles ensemble ne produisent pas plus de sept à huit mille barriques de sucre. Quant à celle de Saint-Vincent , elle est habitée par des naturels de l'Amérique , & par des Nègres qui se sont enfuis des autres Iles Caribes , auxquels les François l'ont abandonnée. J'ignore ce que rapporte Sainte-Lucie , ou comme on l'appelle souvent , Sainte-Alouzie. Ils y sont établis depuis si peu de temps , qu'elle ne sauroit produire beaucoup , & ce sera notre faute , si elle rapporte jamais davantage. Ces Iles , outre les marchandises d'étape , produisent du rocou , du bois du Brésil , de la casse & du bois de rose. Les François ont un établissement dans une Ile située sur la côte de la Terre Ferme , dans la province de Guiane , appelée Cayenne , & possèdent encore une partie considérable du Continent , mais ils n'ont pas encore étendu leurs possessions de ce côté là. Cette Ile est très mal-saine , quoiqu'elle le soit moins qu'autrefois. Ils en tirent les mêmes denrées que des Caribes.

Je ne puis apprécier au juste le pro-

DES  
duit de  
ches qu  
gérer.  
celui o  
que ne  
des vo  
ne me  
point  
naire.  
que ,  
tient a  
bitans  
aussi u  
cre. I  
Guad  
duit p  
Anglo  
cepen  
tous l  
mont  
riques  
livres  
dit qu  
duit  
Marti  
tes le  
mont  
barrie  
Il fa  
qui e

TOIRE

ne font point à com-  
dent je viens de par-  
ensemble ne produi-  
sept à huit mille bar-  
Quant à celle de Saint-  
est habitée par des  
Amérique, & par des  
ont ensuis des autres  
auxquels les François  
J'ignore ce que rap-  
cie, ou comme on  
Sainte-Alouzie. Ils y  
uis si peu de temps,  
produire beaucoup, &  
ute, si elle rapporte  
e. Ces Iles, outre les  
tape, produisent du  
du Bresil, de la casse  
se. Les François ont  
dans une Ile située  
Terre Ferme, dans la  
ane, appelée Cayen-  
t encore une partie  
Continent, mais ils  
étendu leurs posses-  
là. Cette Ile est très  
qu'elle le soit moins  
en tirent les mêmes  
Caribes.  
récier au juste le pro-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 23  
duit de ces Iles, malgré les recher-  
ches que j'ai faites pour ne point l'exa-  
gérer. Il est vrai que j'ai fait monter  
celui des Caribes beaucoup plus haut  
que ne l'a fait l'ingénieur compilateur  
des voyages d'Harris, mais cet Auteur  
ne me paroît point avoir examiné ce  
point avec l'attention qui lui est ordi-  
naire. Il dit en parlant de la Martini-  
que, qu'étant la plus grande, elle con-  
tient aussi un plus grand nombre d'ha-  
bitans que les Barbades, & produit  
aussi une plus grande quantité de su-  
cre. Parlant un peu plus bas de la  
Guadeloupe, il observe, qu'elle pro-  
duit plus de sucre qu'aucune des Iles  
Angloises, excepté la Jamaïque; &  
cependant, lorsqu'il vient à sommer  
tous les produits de ces Iles, il ne fait  
monter le tout qu'à quinze mille bar-  
riques de sucre, d'environ six cens  
livres pesant, en même-temps qu'il  
dit que la seule Ile des Barbades, pro-  
duit une fois autant de sucre que la  
Martinique, la Guadeloupe & tou-  
tes les Caribes ensemble. Il le fait  
monter en 1730, à vingt-deux mille  
barriques de plus de treize cens pesant.  
Il faut donc qu'il se soit trompé, ce  
qui est pardonnable dans un ouvrage

aussi immente, & qui en général est fait de main de maître.

Quoiqu'il en soit, je sçai de bonne part, que les François recueillent pour le moins autant de sucre que nous, & que leur commerce a moins baissé que le nôtre; qu'ils cultivent une grande quantité d'indigo, au lieu qu'il n'y en a plus dans nos Colonies; que depuis quelques années, ils ont envoyé en France une quantité prodigieuse de café, tandis qu'on ne le cultive presque plus dans nos Iles; en un mot, que la France l'emporte sur nous dans cette partie du monde. On a vû les avantages qu'elle tire d'Hispaniola. Que sera-ce, si elle vient un jour à se rendre maîtresse de toute l'Ile. Nous aurons alors pour voisins, au lieu d'Espagnols indolents, des François hardis, vifs, & entreprenants. Personne n'ignore le danger d'un pareil voisinage. La Jamaïque est tout auprès, & dans la situation où elle est, peut-être n'est-elle pas assez fortifiée. Que si avec cela, les François gardoient les Iles de Saint-Vincent, de Sainte-Lucie & de Tabago, n'y plantassent-ils que du bois pour le chauffage & la charpenterie, quels avantages ne tireroient-ils

DES C  
tireroient  
quels d  
point au  
ainsi dir  
roient b  
bleroit ?

Ces d  
à la derr  
d'autres  
la ruptu  
niere qu  
vel ince  
ce n'éto  
partis),  
d'autre d  
dangereu  
que le  
jamais d  
à de nou  
savoir t  
nir, soi  
conclusi  
noient u  
sources t  
que nou  
mal culti  
les nous  
& dont  
de sucre  
comme

Tom

OIRE

qui en général est  
autre.

it, je sçai de bonne  
ois recueillent pour  
sucre que nous, &  
e a moins baissé que  
ltivent une grande  
au lieu qu'il n'y en  
olonies; que depuis  
ils ont envoyé en  
té prodigieuse de  
n ne le cultive pres-  
Iles; en un mot,  
porte sur nous dans  
onde. On a vû les  
tire d'Hispaniola.  
e vient un jour à se  
toute l'île. Nous  
voisins, au lieu  
nts, des François  
ntreprenants. Per-  
danger d'un pareil  
que est tout auprès,  
où elle est, peut-  
assez fortifiée. Que  
François gardoient  
incient, de Sainte-  
o, n'y plantassent-  
our le chauffage &  
quels avantages ne  
tireroient-ils

DES COLONIES EUROPÉENNES. 25  
tireroient-ils point de leurs Colonies,  
quels dommages ne causeroient-ils  
point aux nôtres, qui en font pour  
ainsi dire entourées, & qu'ils pour-  
roient bloquer, lorsque bon leur sem-  
bleroit?

Ces dernières Iles restèrent neutres  
à la dernière paix, ou pour me servir  
d'autres termes, furent abandonnées à  
la rupture de la première, de la ma-  
nière qu'il falloit pour exciter un nou-  
vel incendie, (je suis persuadé que  
ce n'étoit point l'intention des deux  
partis), & comme si l'on n'eût eu  
d'autre dessein. En effet, rien n'est plus  
dangereux que ces restes de comptes,  
que le parti victorieux ne se presse  
jamais de solder, & qui donnent lieu  
à de nouveaux troubles. Il vaut mieux  
savoir tout-d'un-coup à quoi s'en te-  
nir, soit en bien, soit en mal. Si à la  
conclusion de la paix, nos affaires pre-  
noient un mauvais train, quelles res-  
sources trouverions-nous dans les pays  
que nous possédons? La Jamaïque est  
mal cultivée. Les Bahamas sur lesquel-  
les nous avons un droit incontestable,  
& dont nous pourrions tirer quantité  
de sucre, sont entièrement négligées,  
comme si elles ne valioient pas la peine

*Tome II. Partie V.*

B

qu'on y pensât, quoiqu'elles soient nombreuses, grandes, fertiles, situées dans un climat heureux, & en quelque sorte la clef de la navigation aux Indes Occidentales. Je passe plusieurs autres réflexions sous silence, pour parler des autres pays que la France possède dans le Continent, qui, s'ils étoient aussi-bien cultivés, qu'ils sont fertiles & étendus, seroient aussi avantageux aux François que leurs Iles, & augmenteroient beaucoup la richesse & la puissance de ce royaume florissant.

---

#### CHAPITRE IV.

*Amérique Française Septentrionale. Description du Canada. Son climat. Foire de Mont-Réal. Quebec. Habitans du Canada. Le fleuve de Saint-Laurent & les grands Lacs. Le Cap Breton.*

**L**ES François possèdent dans l'Amérique Septentrionale un pays immense qui communique avec la mer par les embouchures de deux grandes rivières, dont la navigation est extrêmement dangereuse & difficile, & dont l'une est glacée pendant presque la moitié de l'an-

DES  
née, &  
une gra  
sent cét  
bornée  
Colonie  
par cel  
ce pays  
mer du  
dont ce  
le Cana  
Louisia  
les moy  
pour fi  
dont l'  
que cel  
fortes d  
par d'a  
pourro  
Le C  
vinces  
Nouve  
York,  
mat ;  
de la m  
qu'auc  
y est b  
y soit  
pas le n  
grande  
ont de

TOIRE  
quoiqu'elles soient  
ndes, fertiles, situées  
heureux, & en quel-  
de la navigation aux  
les. Je passe plusieurs  
s sous silence, pour  
s pays que la France  
Continent, qui, s'ils  
n cultivés, qu'ils sont  
is, seroient aussi avan-  
çois que leurs Iles, &  
beaucoup la richesse &  
ce royaume florissant.

#### ITRE IV.

*De la Province Septentrionale. Des-  
nada. Son climat. Foire  
de Quebec. Habitans du  
fleuve de Saint-Laurent  
de Lac. Le Cap Breton.*

possèdent dans l'Amé-  
ricaine un pays immense  
qui se baigne avec la mer par les em-  
bouches de deux grandes rivieres,  
dont l'une est extrêmement dan-  
gereuse, & dont l'autre est gla-  
cieuse la moitié de l'an-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 27  
née, & couverte de brouillards épais  
une grande partie de l'autre. Ils divi-  
sent cette vaste contrée, laquelle est  
bornée à l'Est & au Nord-Est par nos  
Colonies; au Sud-Ouest & au Sud-Est  
par celles d'Espagne, & à l'Ouest par  
ce pays inconnu qui s'étend jusqu'à la  
mer du Sud en deux grandes provinces,  
dont celle qui est au Nord est appelée  
le Canada, & celle qui est au Midi la  
Louisiane. Je n'examinerai point ici  
les moyens qu'il convient d'employer  
pour fixer les bornes de ces contrées,  
dont l'étendue est presque aussi grande  
que celle de l'Europe, parce que ces  
sortes de questions veulent être décidées  
par d'autres moyens que ceux que je  
pourrois employer ici.

Le Canada qui confine avec nos pro-  
vinces de la Nouvelle Ecosse, de la  
Nouvelle Angleterre & de la Nouvelle  
York, jouit à-peu-près du même cli-  
mat; mais comme il est plus éloigné  
de la mer & plus avant dans le Nord  
qu'aucune de ces provinces, l'hyver  
y est beaucoup plus rude, quoique l'air  
y soit généralement serein. Le sol n'est  
pas le même partout, & est pour la plus  
grande partie stérile; mais les François  
ont des établissemens dans des cantons

qui ne le cèdent en rien à nos meilleures Colonies, & auxquels il ne manque que la facilité de pouvoir débiter les denrées qu'ils produisent. Le bled des Indes & le froment y croissent presque partout. On y trouve les mêmes herbes potageres qu'en Europe; mais on n'y trouve aucune marchandise d'étape pour envoyer en France, à la réserve de celles que l'on tire des Indiens, & qui consiste en peaux de castor & autres semblables pelleteries. Ces pelleteries jointes au bled & aux gros meubles que les François envoient dans les Indes Occidentales pour l'usage d'un peuple qui n'est ni fastueux ni nombreux, leur fournissent tout ce qui est nécessaire aux commodités de la vie.

La froideur du climat & le défaut des manufactures montrent les choses que ce pays est obligé de tirer d'Europe. Je mets de ce nombre le vin, l'eau-de-vie, les habits, les toiles & le fer travaillé. Le commerce des Indes consiste en eau-de-vie, tabac, couvertures, fusils, poudre, balles, chaudrons, hachettes & toutes sortes de quincailleries. Les Indiens donnent en échange des pelleteries, & les François ont des voyageurs qu'ils appellent

DES  
coureurs  
les habits  
& les ri  
des can  
une inc  
bles, r  
contrée  
que, &  
entiere  
s'habitue  
eux, p  
les mar  
faire. Il  
de Juin  
tité de  
Cette f  
cérémon  
gardes,  
rend po  
pourro  
nombre  
quel pi  
Quoiqu  
versent  
bliffem  
York,  
difes fo  
réal, el  
milles d  
conde

rien à nos meilleures  
uels il ne manque que  
voir débiter les den-  
ent. Le bled des Indes  
croissent presque par-  
ve les mêmes herbes  
Europe; mais on n'y  
chandise d'étape pour  
e, à la réserve de cel-  
s Indiens, & qui con-  
cassor & autres sem-  
ces pelleteries join-  
ux gros meubles que  
oient dans les Indes  
r l'usage d'un peuple  
x ni nombreux, leur  
qui est nécessaire aux  
vie.

u climat & le défaut  
montrent les choses  
obligé de tirer d'Eu-  
e ce nombre le vin;  
nabits, les toiles & le  
commerce des Indes  
vie, tabac, couver-  
oudre, balles, chau-  
& toutes sortes de  
es Indiens donnent en  
eteries, & les Fran-  
geurs qu'ils appellent

DES COLONIES EUROPÉENNES. 29  
coureurs de bois, qui, de même que  
les habitans du pays, traversant les lacs  
& les rivières qui divisent ce pays, dans  
des canots faits d'écorce d'arbre, avec  
une industrie & une patience incroya-  
bles, transportent leurs effets dans les  
contrées les plus reculées de l'Améri-  
que, & chez des nations qui nous sont  
entièrement inconnues. Les Indiens  
s'habituant par-là à commercer avec  
eux, portent à leur tour à leur marché  
les marchandises dont ils veulent se dé-  
faire. Il se tient tous les ans, dans le mois  
de Juin, une foire à Mont-Réal où quan-  
tité de gens se rendent de toutes parts.  
Cette foire s'ouvre avec beaucoup de  
cérémonie; on établit des corps-de-  
gardes, & le Gouverneur même s'y  
rend pour prévenir les désordres qui  
pourroient survenir parmi un si grand  
nombre de nations sauvages. Voilà sur  
quel pied est aujourd'hui le commerce.  
Quoique la plupart de ces nations tra-  
versent, pour s'y rendre, notre éta-  
blissement d'Albanie dans la Nouvelle  
York, où les denrées & les marchan-  
dises sont à meilleur marché qu'à Mont-  
réal, elles aiment mieux faire deux cens  
milles de plus, & les acheter de la se-  
conde main, quoiqu'elles soient plus



cheres, à cause des frais qu'il en coûte pour les transporter à la foire. Les François, au contraire, aiment mieux les tirer de la Nouvelle York que de leurs Marchands, à cause du long trajet qu'il y a de l'embouchure du fleuve de Saint-Laurent jusqu'à Mont-Réal. Cela prouve que les François ont infiniment plus d'industrie & d'économie que nous, & entendent beaucoup mieux l'art de captiver l'affection des hommes, ce qui contrebalance les inconvéniens qu'ils éprouvent dans le pays qu'ils habitent. Notre Fort d'Oswego étoit parfaitement bien situé pour assurer notre commerce avec les Indiens, & nous en attirer une grande partie; mais aujourd'hui il ne sçauroit plus interrompre celui des François.

Comme j'ai déjà parlé ci-dessus de Mont-Réal, je me contenterai d'observer que cette ville est située dans une Ile du fleuve de Saint Laurent, dans le pays des Iroquois. La riviere dans cet endroit n'est navigable que pour les canots ou les barques, à cause des cascades qui se trouvent entre elle & Quebec; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit considérable, tant à cause de la foire dont j'ai parlé, que du com-

DES  
merce  
née. E  
habitan

Que  
de la m  
en est  
quante  
jusques  
milles  
coup,  
d'éten  
& bass  
bien fo  
a une  
Episco  
Jésuite  
trois d  
une be  
verne  
fort co  
du Ca  
que se  
gros v  
& il y  
constr  
De  
ce qui  
quant  
des de

TOIRE  
les frais qu'il en coûte  
er à la foire. Les Fran-  
re, aiment mieux les  
elle York que de leurs  
use du long trajet qu'il  
ure du fleuve de Saint-  
Mont-Réal. Cela prou-  
ois ont infiniment plus  
onomie que nous, &  
oup mieux l'art de cap-  
des hommes, ce qui  
s inconvéniens qu'ils  
e pays qu'ils habitent.  
swego étoit parfaite-  
our assurer notre com-  
Indiens, & nous en  
le partie; mais aujour-  
roit plus interrompre  
is.

déjà parlé ci-dessus de  
me contenterai d'ob-  
ville est située dans une  
e Saint Laurent, dans  
quois. La riviere dans  
navigable que pour les  
rques, à cause des ca-  
trouvent entre elle &  
n'empêche pas qu'elle  
rable, tant à cause de  
i parlé, que du com-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 31  
merce qui s'y fait pendant toute l'an-  
née. Elle contient environ trois mille  
habitans.

Quebeck, la Capitale, est plus près  
de la mer de plusieurs lieues; mais elle  
en est cependant éloignée de cent cin-  
quante. La riviere qui, depuis la mer  
jusques dans cet endroit, a dix ou douze  
milles de largeur, se retrécit tout-à-  
coup, & n'a plus qu'environ un mille  
d'étendue. La ville est divisée en haute  
& basse. Elles sont toutes deux très-  
bien fortifiées & très-bien bâties. Il y  
a une fort belle Cathédrale, un Palais  
Episcopal & un magnifique Collège de  
Jésuites, trois Couvents d'hommes &  
trois de femmes. Elle est défendue par  
une belle Citadelle dans laquelle le Gou-  
verneur fait sa résidence. Elle n'est pas  
fort considérable pour être la Capitale  
du Canada, ne contenant tout au plus  
que sept à huit mille habitans. Les plus  
gros vaisseaux y abordent sans peine,  
& il y a même un chantier où l'on en  
construit un grand nombre.

Depuis Quebeck jusqu'à Mont-Réal,  
ce qui fait un espace d'environ cent cin-  
quante milles d'étendue, le pays qui est  
des deux côtés de la riviere, est extrê-

mement bien peuplé, & forme un coup d'œil très-agréable. On y voit quantité de fermes & de maisons de plaisance, mais ni villes ni villages. Il en est de même de nos Colonies de la Virginie & de Maryland, où les maîtres des plantations vivent séparés les uns des autres.

Malgré les soins que se donne la Cour de France pour peupler cette Colonie, & y faire fleurir le commerce, de même que dans toutes les autres qu'elle possède dans le Continent, elle n'a pu encore surmonter les difficultés qu'elle a eu à éprouver de la part du climat, avant que le pays fût habité, ni réparer les pertes qu'elle a souffertes de la part des Iroquois qui ont réduit plus d'une fois leur Colonie à l'extrémité, ni vaincre la difficulté de la navigation du fleuve de Saint-Laurent, ce qui a beaucoup retardé les progrès de la Colonie. De-là vient que quoique ce soit le plus ancien établissement que les François ayent dans l'Amérique, & qu'il soit même antérieur au nôtre dans la Nouvelle Angleterre, on n'y compte cependant pas plus de cent mille ames. D'autres n'y en comptent que quarante mille. Rien ne sçauroit être plus préjudiciable à nos

DES  
Intérêt  
forces  
mis, &  
idées;  
je vien  
moins  
si elle  
Franç  
huit m  
lice,  
ciplin  
leurs  
rien n  
Que f  
à leurs  
redev  
menée  
attend  
eux,  
châtié  
aband  
de nos  
que se  
met i  
horrib  
nous  
fort.  
dispo  
l'obse

lé, & forme un coup  
On y voit quantité  
aisons de plaifance,  
illages. Il en eft de  
onies de la Virginie  
à les maîtres des plan-  
arés les uns des au-

que se donne la Cour  
eupler cette Colonie,  
commerce, de même  
s autres qu'elle pos-  
nent, elle n'a pu en-  
difficulrés qu'elle a  
la part du climat,  
fût habité, ni répa-  
lle a souffertes de la  
qui ont réduit plus  
lonie à l'extrémité,  
alté de la navigation  
t-Laurent, ce qui a  
es progrès de la Co-  
que quoique ce soit le  
lement que les Fran-  
mérique, & qu'il soit  
nôtre dans la Nou-  
on n'y compte cepen-  
t mille ames. D'autres  
e quarante mille. Rien  
s préjudiciable à nos

DES COLONIES EUROPÉENNES. 33  
intérêts, que de trop compter sur nos  
forces, de mépriser celles de nos enne-  
mis, & d'agir en conséquence de ces  
idées; car n'eussent-ils que celles dont  
je viens de parler, ils ne seroient pas  
moins redoutables pour nos Colonies,  
si elles étoient bien ménagées. Les  
François ont toujours sur pied sept à  
huit mille hommes de troupes & de mi-  
lice, endurcis à la fatigue & bien dis-  
ciplinés, & toujours prêts à seconder  
leurs troupes régulières; de sorte que  
rien ne peut retarder leurs opérations.  
Que si les Indiens sont si fort attachés  
à leurs intérêts, ils en sont bien moins  
redevables à leurs intrigues & à leurs  
menées, qu'aux secours que ceux-ci en  
attendent tant qu'ils restent unis avec  
eux, & qu'à la crainte qu'ils ont d'être  
châtiés toutes les fois qu'ils osent les  
abandonner. Il n'en est pas de même  
de nous. Ce peuple sauvage nous atta-  
que souvent sans aucun sujet, & com-  
met impunément les ravages les plus  
horribles, & fait ensuite sa paix avec  
nous, lorsqu'il ne se sent pas le plus  
fort. Il sçait que nous sommes toujours  
disposés à la lui accorder. Il promet de  
l'observer aussi longtemps que le soleil

& la lune subsisteront; mais dans le temps qu'on s'y attend le moins, il se jette sur nos Colonies, les ravage d'un bout à l'autre, & fait de nouveau la paix, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de la rompre comme la première fois.

Le fleuve de Saint-Laurent est le seul endroit où les François ayent des établissemens considérables; mais si nous portons nos vues dans l'avenir, il y a tout lieu de croire que ce vaste pays, quels qu'en soient les possesseurs, sera un jour en état de faire un très-grand commerce sur ces grandes mers d'eau douce qu'il renferme. Il y a cinq Lacs, dont le plus petit est beaucoup plus vaste qu'aucun autre que l'on connoisse dans les autres parties du monde. C'est le lac Ontario qui n'a pas moins de deux cens lieues de circuit; le Lac Erie qui a à-peu-près la même étendue, quoiqu'il soit moins large. Celui des Hurons est extrêmement large, & a pour le moins trois cens lieues de circuit, quoique, de même que le Lac Erie, il soit beaucoup plus long que large. Le Lac supérieur contient plusieurs grandes Isles, & a cinq cens lieues de circuit. Tous ces Lacs sont navigables pour tels vaisseaux que ce puisse être, & com-

DES  
muniqu  
ceptio  
dont la  
par la  
se pré  
vingt-  
ble qu  
à la ro  
fert d'  
déchar  
Frang  
férens  
niques  
me qu  
comm  
Laure  
merce  
toutes  
Les  
tie Se  
dent d  
qui,  
nimen  
C'est  
partie  
l'Ac  
est la  
été c  
a env  
elle e

VOIRE  
ont; mais dans le  
end le moins, il se  
es, les ravage d'un  
fait de nouveau la  
il trouve l'occasion  
ne la première fois.  
aint-Laurent est le  
François ayent des  
érables; mais si nous  
ans l'avenir, il y a  
que ce vaste pays,  
es possesseurs, sera un  
e un très-grand com-  
les mers d'eau douce  
a cinq Lacs, dont  
beaucoup plus vaste  
e l'on connoisse dans  
du monde. C'est le  
a pas moins de deux  
uit; le Lac Erie qui  
ème étendue, quoi-  
rge. Celui des Hu-  
ent large, & a pour  
s lieues de circuit,  
e que le Lac Erie, il  
long que large. Le  
tient plusieurs gran-  
q cens lieues de cir-  
ont navigables pour  
e puisse être, & com-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 35  
muniquent les uns avec les autres, à l'ex-  
ception du Lac Erie & du Lac Ontario,  
dont la communication est interrompue  
par la cataracte du Niagara, dont l'eau  
se précipite de la hauteur de plus de  
vingt-six brasses avec un bruit effroya-  
ble qui se fait entendre à plusieurs milles  
à la ronde. Le fleuve de Saint-Laurent  
sert d'issue à ces Lacs; & ils vont se  
décharger avec lui dans l'Océan. Les  
Français ont bâti des Forts dans les dif-  
férens détroits par où ces Lacs commu-  
niquent les uns avec les autres, de mé-  
me que dans celui par où le dernier  
communique avec le fleuve de Saint-  
Laurent. Il se font assurés par-là le com-  
merce de ces Lacs, & tiennent en bride  
toutes les nations limitrophes.

Les Français ont encore dans la par-  
tie Septentrionale du pays qu'ils possé-  
dent dans l'Amérique, un établissement  
qui, bien que petit, est peut-être infi-  
niment plus important que les autres.  
C'est l'Isle du Cap Breton, laquelle ap-  
partient proprement à la division de  
l'Acadie, ou de la Nouvelle Ecosse, &  
est la seule de ses parties qui n'ait point  
été cédée à la Grande-Bretagne. Elle  
a environ cent quarante milles de long;  
elle est remplie de montagnes & de lacs,

& entrecoupée de quantité de criques & de baies qui se touchent presque les unes les autres ; de maniere qu'elle ressemble , tant par ses côtes que par l'intérieur du pays , à la plupart des contrées du Nord , par exemple , à l'Ecoffe ; à l'Islande , au Danemarck & à la Suede ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit fertile dans bien des endroits , & qu'il n'y ait dans d'autres quantité de bois propre à toutes sortes d'usages . On trouve dans l'intérieur du pays quantité de mines de charbon de terre , & sur les côtes une des pêcheries les plus abondantes qu'il y ait au monde . Louisbourg est la seule ville qu'il y ait dans cette Isle , & son port est un des meilleurs de l'Amérique . Il a quatre lieues de circuit , & n'a qu'une seule entrée , laquelle est fort étroite . Les vaisseaux y mouillent à sept brasses d'eau . La ville est assez grande , bien bâtie & bien fortifiée . Le port est défendu par plusieurs batteries de canons & par des Forts qui ne le rendent peut-être que trop sûr . Il est ouvert toute l'année . Les vaisseaux François qui vont à Quebeck , trouvant rarement de quoi remplir leur cargaison , relâchent pour l'ordinaire à Louisbourg , & y chargent du poisson , du

DE  
charbo  
dans l  
gent c  
qu'ap  
niere  
traité  
dans u  
état d  
enner

La L  
For  
Lo

LE  
Méri  
possé  
Elle  
ride.  
le g  
souha  
défin  
PEst  
à tou  
dans  
ture  
multi

TOIRE

quantité de criques  
touchent presque les  
de maniere qu'elle res-  
ces côtes que par l'in-  
la plupart des con-  
exemple, à l'Ecosse,  
emarck & à la Suede;  
pas qu'elle ne soit fer-  
endroits, & qu'il n'y  
quantité de bois pro-  
d'usages. On trouve  
pays quantité de mi-  
terre, & sur ses cô-  
ies les plus abondan-  
monde. Louifbourg  
qu'il y ait dans cette  
est un des meilleurs  
il a quatre lieues de  
une seule entrée, la-  
proite. Les vaisseaux  
brasses d'eau. La ville  
soient bâtie & bien for-  
défendu par plusieurs  
s & par des Forts qui  
être que trop sûr. Il  
année. Les vaisseaux  
à Quebeck, trouvant  
remplir leur cargai-  
ur l'ordinaire à Louif-  
gent du poisson, du

DES COLONIES EUROPÉENNES. 37  
charbon, du bois qu'ils transportent  
dans les Isles Françoises, & les échan-  
gent contre du sucre. Personne n'ignore  
qu'après avoir pris cette Isle dans la der-  
niere guerre, nous la rendîmes par le  
traité d'Aix-la-Chapelle, je veux dire  
dans un temps où nous n'étions point en  
état de prescrire des conditions à notre  
ennemi.

---

#### CHAPITRE V.

*La Louisiane. Le Mississipi. L'Ohio. La  
Fontaine de Jouvence. Colonie de la  
Louisiane.*

LES François ont appellé la partie  
Mériidionale de la vaste contrée qu'ils  
possèdent dans l'Amérique, Louisiane.  
Elle faisoit autrefois partie de la Flo-  
ride. Elle est bornée au Midi par  
le golfe du Mexique, & il seroit à  
souhaiter que l'on fixât par un traité  
définitif les bornes qu'elle doit avoir à  
l'Est & à l'Ouest. Ce pays vaut mieux  
à tous égards que le Canada. Situé  
dans un climat délicieux, la tempéra-  
ture de l'air, la bonté du terrain & la  
multitude de rivières dont il est arrosé,



& dont la plupart sont navigables plusieurs centaines de mille bien avant dans les terres, le mettent en état de produire toutes sortes de denrées. Les principales de ces rivières sont le Mississipi, dont la source est inconnue, mais qui traverse presque toute l'Amérique Septentrionale, & inonde le pays dans certaines saisons de l'année; l'Ohio, qui est presque aussi grand que le Danube, & se jette dans le Mississipi; l'Ouabache qui ne lui est pas inférieur, l'Alabama, la Mobile, &c. Le pays n'est presque qu'une plaine continue, couverte de bois & de riches pâturages. En un mot, la Louisiane, particulièrement du côté du Nord, car elle est stérile vers l'embouchure du Mississipi, est à tous égards un pays délicieux, quoiqu'on n'y trouve point ces riches métaux qui donnerent lieu au fanatisme de 1720.

Ce pays a été de tout temps la source de quantité d'idées romanesques. On fit courir sur son sujet des histoires surprenantes la première fois que les Espagnols découvrirent l'Amérique. Il courut entr'autres choses un bruit qu'il y avoit une Fontaine dont l'eau renouelloit la jeunesse de ceux qui en bu-

DES  
voient.  
Jean  
rang  
Espagn  
péditi  
cette fa  
fut le  
dans la  
succès  
tain q  
temps  
& go  
qu'il r  
ait en  
veille  
il se f  
gieuse  
chez l  
bien p  
les plu  
Cet  
n'est p  
le mor  
le con  
chez  
d'un  
politie  
nation  
renve  
seulen

TOIRE  
font navigables plu-  
mille bien avant dans  
tenr en état de pro-  
de denrées. Les prin-  
eres font le Mississipi,  
incornue, mais qui  
oute l'Amérique Sep-  
onde le pays dans cer-  
année; l'Ohio, qui  
rand que le Danube,  
Mississipi; l'Ouaba-  
pas inférieur, l'Ali-  
, &c. Le pays n'est  
laine continue, cou-  
riches pâturages. En  
ne, particulièrement  
, car elle est stérile  
du Mississipi, est à  
pays délicieux, quoi-  
point ces riches mé-  
nt lieu au fanatisme

de tout temps la source  
es romanesques. On  
ujet des histoires sur-  
riere fois que les Es-  
rent l'Amérique. Il  
choses un bruit qu'il  
ine dont l'eau renou-  
de ceux qui en bâ-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 39  
voient. La chose alla même si loin, que  
Jean Ponce de Léon, qui tenoit un  
rang considérable parmi les aventuriers  
Espagnols, y ajouta foi, & fit une ex-  
pédition particulière pour découvrir  
cette fameuse fontaine de Jouvence. Il  
fut le premier Européen qui aborda  
dans la Floride. J'ignore quel fut le  
succès de son voyage, mais il est cer-  
tain qu'il mourut au bout de quelque  
temps après l'avoir cherchée partout,  
& goûté de presque toutes les eaux  
qu'il rencontra. Je ne sçache pas qu'on  
ait encore trouvé cette fontaine mer-  
veilleuse. Si jamais on la découvroit,  
il se feroit une consommation prodigieuse  
de son eau, tant dans le pays que  
chez l'étranger, & elle feroit un fonds  
bien plus solide pour les actions que  
les plus riches mines d'or & d'argent.

Cette idée, toute absurde qu'elle est,  
n'est pas la seule qui ait eu cours dans  
le monde. La cupidité de s'enrichir par  
le commerce de cette contrée, devint  
chez une nation fort sage l'instrument  
d'un de ces coups de maître en fait de  
politique, qui sauvent quelquefois les  
nations, abiment les particuliers, &  
renversent de fond en comble, non-  
seulement la façon de penser générale;

mais encore les fortunes qui paroissent les mieux affermies. Le fameux systême du Mississipi fut de cette nature, & eut un fondement aussi romanesque. Il est connu de tout le monde, tant par l'effet qu'il a produit, que parce qu'il a donné lieu à une pareille manie en Angleterre, dont les suites n'ont peut-être pas été aussi avantageuses.

Les François tirent de la Louisiane de l'indigo, du coton, du froment, du riz & du bois qu'ils transportent dans leurs Isles; mais la Colonie n'est pas fort vigoureuse, à cause des basses & des bancs de sable qui se trouvent à l'entrée du Mississipi, & qui empêchent les gros vaisseaux d'aborder. Cela fait que les habitans vivent dans la médiocrité; mais la même cause qui les empêche de s'enrichir, contribue à leur sûreté, n'étant pas aisé de les attaquer de ce côté. Indépendamment de cet avantage, les François ont bâti plusieurs Forts dans les endroits les plus importans, & fortifié la Nouvelle Orléans, qui est la Capitale & la seule ville de la Louisiane, d'une façon très-régulière. Cette ville n'est remarquable ni par sa beauté, ni par sa grandeur, ni par ses richesses. Cependant, malgré ces désavantages,

DES C  
la Colon  
s'ils pou  
Mississip  
te-t-on  
l'industri  
l'Ohio o  
née, de  
puis sa  
Mississip  
gros va  
peine à  
moyen,  
être, ils  
nication  
siane, d  
tagne  
entière  
nées. Il  
bois de  
chevaux  
toute es  
tabac;  
merce q  
ples qu  
qu'en m  
lonies  
de la t  
éprouv  
du Nor  
l'état a

TOIRE

fortunes qui paroissent  
Le fameux système  
cette nature, & eut  
romanesque. Il est  
onde, tant par l'effet  
parce qu'il a donné  
manie en Angleterre,  
ont peut-être pas été

rent de la Louisiane  
on, du froment, du  
ils transportent dans  
la Colonie n'est pas  
cause des basses &  
qui se trouvent à l'en-  
& qui empêchent les  
border. Cela fait que  
dans la médiocrité ;  
ute qui les empêche  
tribue à leur sûreté,  
e les attaquer de ce  
ment de cet avanta-  
nt bâti plusieurs Forts  
es plus importans, &  
e Orléans, qui est la  
le ville de la Loui-  
très-régulière. Cette  
table ni par sa beauté,  
, ni par ses richesses.  
ré ces désavantages,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 41

la Colonie ne baisse point ; de sorte que  
s'ils pouvoient rendre l'embouchure du  
Mississipi navigable, eh que ne surmon-  
te-t-on point avec de l'ambition & de  
l'industrie ! s'ils pouvoient s'établir sur  
l'Ohio qui, dans certain temps de l'an-  
née, déborde & devient navigable de-  
puis sa source jusqu'à l'embouchure du  
Mississipi, & donne passage aux plus  
gros vaisseaux, quoiqu'ils ayent de la  
peine à remonter, si, dis-je, par ce  
moyen, ou par tel autre que ce puisse  
être, ils pouvoient ouvrir une commu-  
nication entre le Canada & la Loui-  
siane, & nous confiner entre nos mon-  
tagnes & la mer, ce pays changeroit  
entièrement de face dans quelques an-  
nées. Il fourniroit à leurs Colonies du  
bois de construction, des mâts, des  
chevaux, des mulets & des vivres de  
toute espece. La France en tireroit du  
tabac ; ce qui donneroit lieu à un com-  
merce qui enrichiroit le pays & les peu-  
ples qui l'habitent. Nous avons vu  
qu'en moins de quarante ans, les Co-  
lonies Françoises sont devenues l'objet  
de la terreur de leurs voisins ; & nous  
éprouvons encore aujourd'hui que celles  
du Nord de l'Amérique, même dans  
l'état actuel où elles se trouvent, sont

en état de résister à toutes nos forces réunies, du moins de la manière dont nous les employons.

---

## CHAPITRE VI.

*Conduite des François par rapport à leurs Colonies.*

LE progrès des Colonies Françaises est bien moins l'ouvrage de la fortune que l'effet des sages mesures que la France a prises pour les faire fleurir. Persuadée que les Colonies ne valent qu'autant qu'on s'intéresse à leur prospérité, le Ministère en a commis le soin à un Conseil du commerce, dont l'unique but est de répondre à l'objet de son institution. Il est composé de douze principaux Officiers de la Couronne, & des Députés des villes de commerce que l'on choisit parmi les négocians les plus riches & les plus intelligens, à qui l'on donne des honoraires suffisans pour pouvoir vivre à Paris avec décence. Ce Conseil se tient une fois la semaine. Les Députés y proposent ce qu'ils jugent nécessaire pour réformer les abus qui se commettent, pour relever les branches

DES  
qui sont  
nouvell  
en un  
merce &  
lumière  
reçues  
mis. Il  
les arti  
tens de  
paroît  
position  
partiali  
droient  
quelqu  
présent  
reçu a  
donne  
ner l'e  
disting  
peut f  
vanta  
seil q  
Franç  
Le  
branch  
mains  
& d'u  
Gouv  
de la  
charg

TOIRE

à toutes nos forces  
de la maniere dont  
ns.

ITRE VI.

ois par rapport à leurs  
Colonies.

Colonies Françaises  
ouvrage de la fortune  
âges mesures que la  
pour les faire fleurir.  
Colonies ne valent  
s'intéresse à leur prof-  
ere en a commis le soin  
commerce, dont l'u-  
répondre à l'objet de  
est composé de douze  
iers de la Couronne,  
les villes de commerce  
parmi les négocians les  
plus intelligens, à qui  
onéraires suffisans pour  
Paris avec décence. Ce  
ne fois la semaine. Les  
osent ce qu'ils jugent  
réformer les abus qui se  
pour relever les branches

DES COLONIES EUROPÉENNES. 43  
qui sont tombées, pour en former de  
nouvelles, pour entretenir les vieilles,  
en un mot pour faire fleurir le com-  
merce & les manufactures, suivant leurs  
lumières ou les instructions qu'ils ont  
reçues des personnes qui les ont com-  
mis. Ils veillent attentivement sur tous  
les articles de commerce; & non con-  
tens de proposer eux-mêmes ce qui leur  
paroît avantageux, ils écoutent les pro-  
positions qu'on leur fait sans hauteur ni  
partialité, quand même elles vien-  
droient des plus bas Artisans. Font-ils  
quelque reglement avantageux, ils le  
présentent au Conseil où il est toujours  
reçu avec des égards particuliers. On  
donne aussitôt un Edit pour en ordon-  
ner l'exécution avec une ponctualité qui  
distingue ce Gouvernement, & qui seule  
peut faire valoir ce qu'on propose d'a-  
vantageux pour l'état. C'est à ce Con-  
seil qu'est confié le soin des Colonies  
Françaises.

Le Gouvernement des différentes  
branches de leurs Colonies est entre les  
mains d'un Gouverneur, d'un Intendant  
& d'un Conseil Royal. L'autorité du  
Gouverneur est contrebalancée du côté  
de la Cour par un Intendant qui est  
chargé de tout ce qui concerne les droits

du Roi & la levée de ses revenus , & du côté du peuple par le Conseil dont l'emploi est d'empêcher qu'il ne soit ni opprimé par l'un , ni volé par l'autre , & tous les quatre sont contenus dans leur devoir par le Gouvernement dont la vigilance ne s'endort jamais. Car tous les Officiers des Ports sont obligés , sous des peines fort sévères , d'interroger tous les Capitaines de vaisseaux qui arrivent des Colonies sur la réception qu'on leur a faite , la justice qu'on leur a rendue , & les droits qu'on leur a fait payer. Ils interrogent aussi les passagers & les matelots sur tous ces différens articles , & dressent un procès-verbal qu'ils envoient à l'Amirauté. On écoute les plaintes ; mais il s'en faut beaucoup que l'on condamne un homme sur une simple accusation.

Pour que les Colonies ne soient point chargées , & empêcher que le Gouverneur ne suscite des intrigues , & ne favorise les partis dans son Gouvernement , la Cour se charge de lui payer ses honoraires. Il n'a aucun profit casuel , & il lui est étroitement défendu de faire aucun commerce , d'avoir aucune plantation dans les Isles ni dans le Continent , ni aucun intérêt sur les

DES C  
terres &  
Gouver  
son qu'  
attaché.  
les Offi  
qui pou  
& qui a  
les forti

Les  
aucun i  
quelque  
modérés  
pos , p  
exempt  
nouvell  
leve sur  
dans le  
tout au  
les qu'  
cun.

Outr  
lonies  
nada ,  
que la  
l'établi  
près de  
lesquel  
chent l  
très-da  
état de

TOIRE

de ses revenus, & par le Conseil dont échet qu'il ne soit ni volé par l'autre, sont contenus dans le Gouvernement dont on ne doit jamais. Car tous les Ports sont obligés, & les Capitaines, d'interroger les Matelots de vaisseaux qui viennent sur la réception de la justice qu'on leur fait. On ne doit aussi les passagers de tous ces différens articles un procès-verbal à l'Amirauté. On écoute tout ce qu'il s'en faut beaucoup de dire sur un homme sur une

Colonies ne soient point échet que le Gouverneur ne fasse point d'intrigues, & ne fasse point dans son Gouvernement charge de lui payer n'a aucun profit car on a étroitement défendu le Commerce, d'avoir aucun commerce sur les Isles ni dans aucun intérêt sur les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 45  
terres & les denrées qui sont dans son Gouvernement, à l'exception de la maison qu'il habite & du jardin qui y est attaché. C'est aussi la Cour qui paye les Officiers tant civils que militaires, qui pourvoit à l'entretien des troupes, & qui a soin de faire bâtir & réparer les fortifications.

Les Colonies en général ne payent aucun impôt, ou si l'on en leve dans quelque cas extraordinaire, ils sont fort modérés. La Cour a même jugé à propos, pour hâter leurs progrès, d'en exempter ceux qui commencent une nouvelle plantation. Les droits qu'on leve sur les marchandises qu'on envoie dans les Isles & en France, ne vont tout au plus qu'à deux pour cent. Celles qu'ils reçoivent, n'en payent aucun.

Outre tous ces avantages, les Colonies qui sont pauvres comme le Canada, ne profitent pas peu de l'argent que la France y envoie pour soutenir l'établissement. Il passe dans le Canada près de cent vingt mille écus par an, lesquels circulant dans le pays, empêchent le cours du papier qui est toujours très-dangereux, mettent les habitans en état de maintenir le crédit qu'ils ont en



France, & qui de plus ne sont point perdus pour le Royaume, puisqu'ils y retournent à la première occasion qu'on a de les y envoyer de nouveau.

Les François ont dans toutes leurs Isles des Juges établis par l'Amirauté pour terminer les procès qui surviennent entre les marchands & qui ont le moindre rapport au commerce. Avant que d'entrer en charge, on a soin de les examiner sur tout ce qui concerne les loix de la marine, lesquelles ont été rédigées avec tant de jugement & de sagesse, que les procès sont bientôt terminés.

Indépendamment de ces précautions, dont le but est d'assurer le bon Gouvernement de la Colonie & de faciliter son commerce avec le Royaume d'une manière qui soit également avantageuse à tous deux, on n'a rien négligé pour peupler le pays le mieux qu'il est possible. Pour cet effet, on oblige tous les vaisseaux qui sortent de France pour se rendre dans l'Amérique, de prendre à bord un certain nombre de domestiques, lesquels s'engagent pour un certain temps. Les vaisseaux du port de soixante tonneaux & au-dessous, en prennent trois, ceux depuis soixante jusqu'à cent, quatre, ceux depuis cent

DES  
& au c  
fains &  
ans ju  
Officie  
avant  
tels qu  
la mém  
dans l'  
trois a  
aiment  
qu'ils f  
au trav  
d'aille  
rement  
pouvro  
la sûre  
du Ro  
oblige  
un nor  
portio  
est, il  
fixer l  
oblige  
nomb  
quoi i  
pitain  
On  
blir d  
perdu  
espec

le plus ne font point  
 Royaume, puisqu'ils y  
 première occasion qu'on  
 er de nouveau.  
 ont dans toutes leurs  
 établis par l'Amirauté  
 procès qui surviennent  
 ds & qui ont le moïn-  
 commerce. Avant que  
 , on a soin de les exa-  
 qui concerne les loix  
 uelles ont été rédigées  
 ement & de sagesse,  
 nt bientôt terminés.  
 ent de ces précautions;  
 assurer le bon Gouver-  
 onie & de faciliter son  
 e Royaume d'une ma-  
 alement avantageuse à  
 n'a rien négligé pour  
 e mieux qu'il est possi-  
 et, on oblige tous les  
 rtent de France pour  
 Amérique, de prendre  
 n nombre de domesti-  
 engagent pour un cer-  
 vaisseaux du port de  
 x & au-dessous, en  
 ceux depuis soixante  
 atre, ceux depuis cent

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 47

& au dessus, six. On choisit des sujets  
 sains & robustes depuis l'âge de dix huit  
 ans jusques à celui de quarante. Les  
 Officiers de l'Amirauté les examinent  
 avant leur départ, pour voir s'ils sont  
 tels que la loi le prescrit, & l'on fait  
 la même chose après qu'ils sont arrivés  
 dans l'Amérique. Leur service est de  
 trois ans. Les habitans des Colonies  
 aiment mieux se servir de negres, parce  
 qu'ils sont plus obéissans, plus endurcis  
 au travail, plus aisés à nourrir, & que  
 d'ailleurs ils leur appartiennent entié-  
 rement. Comme une pareille conduite  
 pourroit nuire dans la suite du temps à  
 la sûreté de la Colonie & aux intérêts  
 du Royaume dont elle dépend, on  
 oblige les propriétaires à avoir toujours  
 un nombre de domestiques blancs, pro-  
 portionné à celui des noirs; & qui plus  
 est, il y a un Commissaire préposé pour  
 fixer le salaire de ces domestiques, &  
 obliger les habitans à en prendre le  
 nombre prescrit par l'Ordonnance, sans  
 quoi ils deviendroient à charge aux Ca-  
 pitaines qui les ont amenés.

On regarde un homme qui va s'éta-  
 blir dans l'Amérique, comme un enfant  
 perdu qui hazarde sa vie, qui subit une  
 espèce d'exil, & qui travaille pour le

bien de sa patrie ; & de là vient qu'on a beaucoup d'indulgence pour lui. Les ouragans, les tremblemens de terre, l'intempérie des saisons lui causent-ils quelque dommage ? on arrête les poursuites de ses créanciers, on l'exempte d'impôt, & même on lui avance de l'argent pour le mettre en état de réparer les pertes qu'il a faites. On prête à ceux qui sont pauvres, & qui ont bonne volonté de travailler, l'argent & les ustensiles dont ils ont besoin pour s'établir, & ils acquittent peu à peu les sommes qu'on leur a avancées. D'un autre côté, comme les dettes frauduleuses ne sont pas moins nuisibles à l'habitant qu'au marchand François, on oblige ceux qui ont contracté des dettes en France à les acquitter. On envoie un état de ses dettes à l'Amérique avec les pièces qui les justifient, & la Sentence obtenue, on exécute ses biens de quelque espèce qu'ils puissent être. On a soin cependant, en forçant le débiteur à payer, de ne point le mettre hors d'état de travailler, ce qui priveroit la Communauté d'un sujet utile & laborieux. On règle le payement sur la faculté du débiteur, de manière qu'on ne sacrifie jamais une partie à l'autre ;

ce

DES  
ce qui  
observ  
Tous d  
payé,  
les Co

Qua  
point,  
de leur  
de les f  
a soin  
cruaute  
effets  
dulgen  
En un  
Ordon  
créatur  
& judi  
Il y a  
quelle  
égalem  
ces ma  
climat  
metten

Si je  
Gouver  
ses, c'e  
honneur  
pages &  
le com  
la terre

Tom

O I R E

& de là vient qu'on  
lgence pour lui. Les  
blemens de terre,  
aisons lui causent-ils  
? on arrête les pour-  
nciers, on l'exempte  
ne on lui avance de  
mettre en état de ré-  
il a faites. On prête  
pauvres, & qui ont  
travailler, l'argent  
nt ils ont besoin pour  
acquittent peu à peu les  
r a avancées. D'un  
ne les dettes fraudu-  
moins nuisibles à l'ha-  
chard François, on  
ont contracté des det-  
acquiter. On envoie  
es à l'Amérique avec  
justifient, & la Sen-  
i exécute ses biens de  
ils puissent être. On  
en forçant le débi-  
ne point le mettre  
vailler, ce qui prive-  
té d'un sujet utile &  
gle le paiement sur la  
r, de manière qu'on  
une partie à l'autre;

ce

DES COLONIES EUROPÉENNES. 49

ce qui est une conduite qu'on devroit  
observer dans tous les Etats bien réglés.  
Tous deux subsistent; le créancier est  
payé, le débiteur n'est point ruiné, &  
les Colonies conservent leur crédit.

Quant aux negres, on ne les laisse  
point, comme chez nous, à la merci  
de leurs maîtres. Ceux-ci sont obligés  
de les faire instruire de la Religion. On  
a soin de garantir les esclaves de leur  
cruauté, & de prévenir les mauvais  
effets qui pourroient résulter d'une in-  
dulgence incompatible avec leur état.  
En un mot, le Code noir & les autres  
Ordonnances relatives à ces pauvres  
créatures, montrent un mélange sensé  
& judicieux d'humanité & de fermeté.  
Il y a cependant une erreur dans la-  
quelle les François & nous tombons  
également, c'est de faire travailler  
ces malheureux plus que la nature du  
climat & leur tempéramment ne le per-  
mettent.

Si je me suis arrêté si long temps au  
Gouvernement des Colonies Françoises,  
c'est parce qu'il est juste de faire  
honneur à ceux qui, par des réglemens  
sages & efficaces, travaillent à faciliter  
le commerce des hommes, à peupler  
la terre, & à procurer l'avantage de

*Tome II. Partie V.*

C

leur patrie. J'ai cru d'ailleurs qu'un pareil exemple pourroit exciter notre émulation, & nous tirer de la léthargie dans laquelle nous paroissions être tombés. La guerre que nous faisons actuellement, a pour objet nos Colonies, & prouve que nous sommes enfin parvenus à connoître leur prix. Mais, si nous n'agissons pas avec plus de succès que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, la paix prochaine resserrera vraisemblablement le champ que nous nous proposons d'ouvrir à notre industrie dans l'Amérique. Dans ce cas, nous devons cultiver ce qui nous reste avec dix fois plus d'activité, & garder avec toute la vigilance possible la source cachée dont nous nous sommes réservés l'eau, pour la conduire de la manière qui nous est la plus avantageuse. Nous avons, je pense, reconnu la plupart de nos erreurs, & les avantages que notre ennemi a tirés de notre stupidité & de la sagesse de ses Conseils. C'est à nous à devenir plus actifs, & à nous conduire avec la même sagesse. Que ne combattons-nous Alexandre, plutôt que de nous amuser à le railler? Depuis quelques années, rien n'a plus contribué à nous avilir aux yeux des étrangers, &

DES  
à nous  
prisable  
eue de  
dans n  
tourner  
ble d'a  
permet  
me qui  
ennemi  
état de  
pêcher  
ment si  
nous d  
l'empo  
armes  
comme  
plus de  
vorabl  
si nous  
ce. Si  
plaise,  
notre p  
soient  
été no  
appren  
plus vi  
tages a  
ment.  
l'opin.

d'ailleurs qu'un pa-  
it exciter notre ému-  
er de la léthargie  
paroiſſons être tom-  
nous faisons actuel-  
et nos Colonies, &  
ommes enfin parve-  
r prix. Mais, ſi nous  
e plus de succès que  
t jusqu'à préſent, la  
rrera vraisemblable-  
e nous nous propo-  
re industrie dans l'A-  
e cas, nous devons  
us reſte avec dix fois  
garder avec toute la  
la ſource cachée dont  
réſervés l'eau, pour  
maniere qui nous eſt  
ſe. Nous avons, je  
la plupart de nos er-  
tages que notre enne-  
e ſtupidité & de la ſa-  
ils. C'eſt à nous à de-  
, & à nous conduire  
eſſe. Que ne combat-  
andre, plutôt que de  
railler? Depuis quel-  
n n'a plus contribué à  
eux des étrangers, &

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 51

à nous inſpirer des ſentimens bas & mé-  
priſables, que la manie que nous avons  
eue de nous déchaîner contre la France  
dans nos écrits périodiques, & de la  
tourner en ridicule. Rien n'eſt ſi capa-  
ble d'abâtardir un peuple, que de ſe  
permettre une pareille licence. Un hom-  
me qui aime ſon pays, qui eſtime ſon  
ennemi, & qui eſt en même temps en  
état de lui tenir tête, ne pourroit ſ'em-  
pêcher de faire avec moi le raiſonne-  
ment ſuivant. Il y a plus d'un ſiècle que  
nous diſputons avec la France à qui  
l'emportera pour la ſupériorité dans les  
armes, la politique, les ſciences & le  
commerce, & jamais ce combat n'a été  
plus douteux. Si la guerre nous eſt fa-  
vorable, nos succès n'aboutiront à rien ;  
ſi nous ne les ménageons avec pruden-  
ce. Si nous échouons, ce qu'à Dieu ne  
plaiſe, nous pourrons faire en forte par  
notre prudence que nos malheurs nous  
ſoient plus avantageux que ne l'auroient  
été nos succès, & cela ſera, ſ'ils nous  
apprennent à corriger nos fautes, à être  
plus vigilans, & à profiter de nos avan-  
tages avec plus de ſoin & de diſcerne-  
ment. Ce ſera par là, plutôt que par  
l'opinion que nous avons de notre en-

nemi, que nous pourrons décider la dispute qui regne depuis si long-temps entre nous.

---

C H A P I T R E V I I .  
C O L O N I E S H O L L A N D O I S E S .

*Curassou & son commerce. Contrebande dans les Colonies Espagnoles, Compagnie Danoise. Isle de Sainte-Croix. Caractere des différentes nations de l'Europe relativement à l'Amérique.*

**A**PRES que les Portugais eurent chassé les Hollandois du Bresil, de la maniere qu'on l'a dit ci-dessus, & que le Traité de Nimegue les eut dépossédés des pays qu'ils avoient dans l'Amérique Septentrionale, ils furent obligés de se borner à ce qu'ils possédoient dans les Indes Orientales, & de se contenter de Surinam, pays situé au Nord-Ouest de l'Amérique Méridionale, qui nous rapportoit fort peu lorsque nous l'avions, & que nous échangeames avec eux pour la Nouvelle York, & deux ou trois petites Isles incultes situées

DES C  
dans la  
de l'Ar  
beaucou  
de ces C  
du suc  
& quel  
Ils com  
Nord d  
tent des  
visions  
melasse  
rebut d  
les Esp  
tent da  
mis dé  
établis  
ron,  
bien qu  
les mē  
Les  
font C  
& Bor  
ni fert  
parti p  
les dif  
de l'E  
comm  
enviro  
de lar  
ment

NOIRE  
pourrions décider la  
depuis si long-temps

TRE VII.  
OLLANDOISES.

Commerce. Contrebande  
Espagnoles, Com-  
Isle de Sainte-Croix.  
fférentes nations de  
ment à l'Amérique.

Portugais eurent  
ois du Bresil, de la  
it ci-dessus, & que  
ue les eut déposés-  
voient dans l'Amé-  
e, ils furent obligés  
ils possédoient dans  
s, & de se contenter  
itué au Nord-Ouest  
ridionale, qui nous  
u lorsque nous l'a-  
s échangeames avec  
elle York, & deux  
sles incultes situées

DES COLONIES EUROPÉENNES. 53  
dans la mer du Nord, à peu de distance  
de l'Amérique Espagnole. Il s'en faut  
beaucoup qu'ils négligent la première  
de ces Colonies. Ils tirent de Surinam  
du sucre, du coton, du café excellent  
& quelques drogues pour la teinture.  
Ils commercent avec nos Colonies du  
Nord de l'Amérique, lesquelles y por-  
tent des chevaux, des bestiaux, des pro-  
visions, & en rapportent quantité de \*  
melasse; mais leurs negres ne sont que le  
rebut de ceux dont ils font trafic avec  
les Espagnols, & les Indiens qui habi-  
tent dans le voisinage, sont leurs enne-  
mis déclarés. Ils ont encore trois autres  
établissmens dans le Continent, Bo-  
ron, Berbice & Approwack, qui,  
bien que peu considérables, produisent  
les mêmes denrées que Surinam.

Les Isles qui leur appartiennent,  
sont Curassou, Saint-Eustache, Aruba  
& Bonaire. Ces Isles ne sont ni grandes  
ni fertiles; mais ils sçavent en tirer  
parti par un effet de cette industrie qui  
les distingue parmi les autres nations  
de l'Europe. Curacao, ou Curassou,  
comme on l'appelle communément, a  
environ trente milles de long sur dix  
de large. Quoiqu'elle soit naturelle-  
ment stérile, elle ne laisse pas que de

\* On ap-  
pelle ainsi la  
lie du sucre.



produire quantité de sucre & de tabac, indépendamment du sel qu'elle fournit à nos Isles & aux Colonies que nous avons dans le Continent. Mais ce qui rend cette Isle parfaitement recommandable, est le commerce qu'elle fait en temps de guerre avec les Anglois & les François, & la contrebande qu'elle fait en tout temps chez les Espagnols.

Les vaisseaux Hollandois qui partent d'Europe, touchent à cette Isle pour prendre langue, ou se fournir de pilotes, après quoi ils continuent leur route pour la côte Espagnole, & y font leur commerce à force ouverte. Il est très-difficile aux gardes-côtes Espagnols de s'emparer de ces vaisseaux; car outre qu'ils sont très-forts & bien armés, ils ont la sage précaution de les équiper d'hommes choisis qui sont intéressés à la conservation du vaisseau & à la réussite du voyage. Chacun d'eux a une part à la cargaison, proportionnée à ses facultés, que les marchands lui fournissent à crédit, moyennant une prime. Cela anime leur courage, & ils combattent avec d'autant plus d'ardeur, que chacun défend son propre bien. Mais indépendamment de cela, cette Isle entretient un commerce continuel avec le Continent Espagnol.

DES  
Les  
cesse re  
& des  
toutes  
des den  
rubans  
nitions  
de terr  
ries de  
coton  
Leur C  
qui est  
apport  
gaison  
rendre  
levant  
negres  
tité d  
parler  
rope,  
dans l  
de cet  
sent l  
monn  
leur c  
cuirs  
droit  
pagn  
des r  
leur r

VOIR

le sucre & de tabac ;  
la sel qu'elle fournit  
Colonies que nous  
tinent. Mais ce qui  
itement recomman-  
merce qu'elle fait en  
c les Anglois & les  
trebande qu'elle fait  
les Espagnols.

Hollandois qui partent  
à cette Isle pour  
se fournir de pilo-  
continuent leur route  
nole , & y font leur  
ouverte. Il est très-  
côtes Espagnols de  
vaisseaux ; car outre  
& bien armés, ils  
tion de les équiper  
qui sont intéressés à la  
vaisseau & à la réussite  
un d'eux a une part  
portionnée à ses fa-  
rchands lui fournis-  
yennant une prime.  
rage , & ils combat-  
plus d'ardeur, que  
propre bien. Mais  
e cela, cette Isle en-  
ce continuel avec le  
ol.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 55

Les magasins de Curassou sont sans  
cesse remplis de marchandises d'Europe  
& des Indes Orientales. On y trouve  
toutes sortes d'étoffes de laine & de fil,  
des dentelles, des étoffes de soie, des  
rubans, des ustensiles de fer, des mu-  
nitions pour les vaisseaux & les troupes  
de terre, de l'eau-de-vie, des épice-  
ries des Molucques, & des étoffes de  
coton des Indes, blanches & peintes.  
Leur Compagnie des Indes Orientales,  
qui est la même que celle d'Afrique, y  
apporte tous les ans trois ou quatre car-  
gaisons de negres. Les Espagnols s'y  
rendent avec de petits vaisseaux, & en-  
levent non-seulement leurs meilleurs  
negres, & à bon prix, mais encore quan-  
tité des marchandises dont je viens de  
parler, sans en excepter le rebut d'Eu-  
rope, lequel trouve encore du débit  
dans les Indes, pour cela seul qu'il vient  
de cette contrée. Les Espagnols y lais-  
sent leur or & leur argent en barre ou  
monnoyé, leur cacao, leur vanille,  
leur cochenille, leur quinquina, leurs  
cuirs, &c. Les vaisseaux qui vont en  
droiture de Hollande dans les Indes Es-  
pagnoles, y touchent pour y prendre  
des rafraichissemens, & complètent à  
leur retour leur cargaison en sucre, ta-

Civ.

bac, gingembre & autres productions de l'Isle. On prétend que ce commerce, même en temps de paix, rapporte tous les ans aux Hollandois cinq cens mille livres sterlings; mais il est beaucoup plus considérable en temps de guerre, parce que cette Isle devient alors comme l'entrepôt des Indes Orientales, sert de retraite aux vaisseaux de toutes les nations, & ne leur refuse ni les armes ni les munitions dont elles ont besoin pour se détruire les unes les autres. Le commerce avec l'Espagne étant interrompu, les Colonies Espagnoles sont obligées de tirer de là leurs marchandises & leurs esclaves; les François viennent y acheter du bœuf, du porc, du froment, de la farine & du bois que les Anglois y transportent du Continent de l'Amérique Septentrionale, ou d'Irlande; de sorte que ce commerce est toujours florissant, tant en temps de paix, qu'en temps de guerre. On n'en est redevable à aucun avantage naturel, mais à la patience & à l'industrie avec lesquelles les Hollandois surmontent les obstacles que la nature leur oppose tant en Europe qu'à l'Amérique. Car outre que cette Isle est stérile & sujette aux sécheresses, son Port est un des plus

DES  
mauva  
landois  
défaut  
plus b  
Isles d  
blicas  
breux  
modes  
parfait  
par de  
font s  
met t  
chanti  
charg  
tant  
course  
Sa  
qu'un  
les de  
tilles  
obsta  
tivati  
d'en  
ajou  
habit  
de la  
ni so  
secr  
veut  
serv

O I R E

autres productions  
que ce commerce,  
rapporte tous  
dois cinq cens mille  
mais il est beaucoup  
en temps de guerre,  
levient alors comme  
Orientales, sert de  
aux de toutes les na-  
refuse ni les armes  
ont elles ont besoin  
unes les autres. Le  
Espagne étant inter-  
Espagnoles font  
à leurs marchan-  
ves; les François  
du bœuf, du porc,  
rine & du bois que  
portent du Conti-  
Septentrionale, ou  
que ce commerce  
, tant en temps de  
de guerre. On n'en  
n avantage naturel,  
& à l'industrie avec  
dois surmontent les  
ure leur oppose tant  
Amérique. Car ou-  
st stérile & sujette  
Port est un des plus

DES COLONIES EUROPÉENNES. 57  
mauvais de l'Amérique; mais les Hol-  
landois ont entièrement remédié à ce  
défaut. Ils ont bâti sur ce port une des  
plus belles villes qu'il y ait dans les  
Isles de l'Amérique. Les édifices pu-  
blics y sont très-beaux & très-nom-  
breux; les maisons des particuliers com-  
modes, & les magasins magnifiques &  
parfaitement bien situés. Tout s'y fait  
par des machines dont quelques-unes  
sont si ingénieusement faites, que l'on  
met tout à la fois les vaisseaux sur le  
chantier pour le carener, & qu'on les  
charge de toutes les choses nécessaires,  
tant pour le commerce que pour la  
course.

Saint-Eustache n'est proprement  
qu'une montagne d'environ vingt mil-  
les de circuit. C'est une des Isles An-  
tilles; mais malgré sa petitesse, & les  
obstacles que la nature oppose à sa cul-  
tivation, les Hollandois n'ont pas laissé  
d'en tirer un très-bon parti, & elle est  
aujourd'hui extrêmement peuplée. Les  
habitations sont bâties sur le penchant  
de la montagne; & quoiqu'il n'y ait  
ni sources ni rivières, on a trouvé le  
secret d'avoir autant d'eau que l'on  
veut, au moyen des citernes & des ré-  
servoirs qu'on a construits. On y cul-  
C v

tive le sucre & le tabac. Cette Isle, de même que Carassou, fait la contrebande avec les Espagnols, quoiqu'elle soit moins avantageusement située, & retire les mêmes avantages qu'elle de sa constante neutralité.

Aruba & Bonaire sont près de Carassou, & ne font pas un commerce bien considérable. Elles fournissent des provisions à celles-ci, & des rafraîchissemens aux vaisseaux qui fréquentent ces mers.

Le commerce des Colonies Danoises dans l'Amérique, appartenoit anciennement à la Compagnie des Indes Occidentales; mais aujourd'hui il est permis à tous les vaisseaux de le faire, moyennant deux & demi pour cent. La Compagnie s'est réservée celui qui se fait entre l'Afrique & les Isles de l'Amérique.

Les Danois ont aussi une Compagnie des Indes Occidentales, dont le commerce n'est pas fort étendu. Il est borné à l'Isle de Saint-Thomas, & à un petit nombre des Isles Caribes. Ils ont ajouté depuis peu à leurs possessions celle de Sainte-Croix. Ces Isles ont rapporté très-peu de chose, tant qu'elles ont appartenu à la Compagnie; mais le pré-

DES  
sent F  
cède à  
sageffe  
rées d  
tous s  
Iors,  
confid  
porte  
barriq  
pesant  
rées  
L'Isle  
qu'un  
pris u  
glois  
y ont  
geme  
il y a  
dès q  
est pr  
Les  
à pei  
priét  
d'éte  
dant  
de l  
Holl  
livre  
vons  
atten

DIRE

pac. Cette Isle, de  
fait la contrebande  
, quoiqu'elle soit  
ent située, & retire  
s qu'elle de sa conf-

e sont près de Ca-  
pas un commerce  
Elles fournissent des  
i, & des rafraîchif-  
x qui fréquentent

Colonies Danoises  
appartenoit ancien-  
nie des Indes Occi-  
rd'hui il est permis  
le le faire, moyen-  
our cent. La Com-  
celui qui se fait en-  
Isles de l'Améri-

ussi une Compagnie  
ales, dont le com-  
étendu. Il est borné  
omas, & à un petit  
ribes. Ils ont ajouté  
possessions celle de  
Isles ont rapporté  
ant qu'elles ont ap-  
gnie; mais le pré-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 59  
sent Roi de Danemarck, qui ne le  
cède à aucun Prince de l'Europe par la  
sagesse de son gouvernement, les a ache-  
tées de la Compagnie, & a permis à  
tous ses sujets d'y commercer. Depuis  
lors, la Colonie de Saint-Thomas a  
considérablement augmenté. Elle rap-  
porte aujourd'hui plus de trois mille  
barriques de sucre de douze cens livres  
pesant; & la plupart des autres den-  
rées qui croissent dans l'Amérique.  
L'Isle de Sainte-Croix, qui n'étoit  
qu'un désert il y a quelques années, a  
pris une nouvelle face. Plusieurs An-  
glois fort riches ont été s'y établir, &  
y ont trouvé toutes sortes d'encoura-  
gemens. L'air y est très-mal sain; mais  
il y a lieu de croire qu'il s'améliorera  
dès qu'on aura coupé les bois dont l'Isle  
est presque couverte d'un bout à l'autre.  
Les Hollandois & les Danois méritent  
à peine d'être mis au nombre des pro-  
priétaires de l'Amérique, vu le peu  
d'étendue de leurs possessions. Cepen-  
dant, si ces Puissances les jugent dignes  
de leur attention, & si la portion des  
Hollandois leur rapporte six cens mille  
livres sterlings par an, quel cas ne de-  
vons-nous pas faire des nôtres? Quelles  
attentions ne méritent-elles point? Quel

parti ne sommes-nous pas en état d'en tirer ?

Il me paroît y avoir une providence admirable dans la distribution des lots qui ont été assignés aux différentes nations Européennes qui figurent sur le grand théâtre de l'Amérique. Les Espagnols orgueilleux , indolens & ostentatifs , ont un ample champ pour donner carrière à leur honneur ; un climat tempéré qui favorise l'amour qu'ils ont pour le repos ; quantité d'or & d'argent pour satisfaire le luxe que leur orgueil leur inspire , mais que leur paresse leur refuse.

Les Portugais , naturellement indigens chez eux , & entreprenans plutôt qu'industriels chez l'étranger , ont de l'or & des diamans comme les Espagnols , & en ont autant de besoin qu'eux , mais ils sçavent en faire un meilleur usage , quoiqu'avec moins d'ostentation.

Les Anglois , dont le caractère est de réfléchir beaucoup , froids , pensifs & plus actifs qu'industriels , ennemis des travaux inutiles & de tout ce qui sent la contrainte , & naturellement enclins à la vie champêtre , ont un pays qui , à la vérité , ne produit ni or ni argent ,

mais fort productif ; mais fort productif sans exiger beaucoup de travail ; il n'auroit tourné au commerce si ce n'est que l'un a de la faiblesse comme bon homme.

Les Français , nans , souples & légers , mais l'objet qui les attire que d'obéir à leur tempérament ; les voies qui leur sont si naturelles. Ils gagnent infiniment à gérer les peuples où le métier est dans l'action que l'agriculture ; où les manufactures , & où le gouvernement les favorise. Toute l'Isle , est l'effet des manufactures a prises.

Les Hollandais , sur les rochers , sur

DES COLONIES EUROPÉENNES. 67  
mais fort propre à l'agriculture, & suffisant pour fournir à leur commerce, sans exiger beaucoup de peines. Ennemis de la gêne, quand même elle devroit tourner à leur avantage, leur commerce fleurit par la liberté que chacun a de le faire à sa guise, & de vivre comme bon lui semble.

Les François actifs, vifs, entreprenans, souples, politiques, inconstans & légers, mais ne perdant jamais de vue l'objet qui les occupe, ne laissent pas que d'obéir aux loix qui brident leur tempéramment, & leur font prendre les voies qui leur sont les plus avantageuses. Ils possèdent un pays où l'on gagne infiniment plus à sçavoir ménager les peuples, qu'à cultiver la terre; où le métier de colporteur, qui gît tout dans l'action, rapporte infiniment plus que l'agriculture ou un commerce régulier; où les difficultés aiguissent leur industrie, & où leur obéissance au gouvernement leur tient lieu de sagesse personnelle. Tout ce qui se fait dans leurs Isles, est l'ouvrage de leur politique & l'effet des mesures que le Gouvernement a prises.

Les Hollandois possèdent un ou deux rochers, sur lesquels ils déploient les



62 HISTOIRE  
miracles de leur activité & de leur frugalité, qui sont leurs deux vertus favorites, & où ils ont occasion de les exercer d'une manière qui tient du prodige.

*Fin de la cinquieme Partie.*



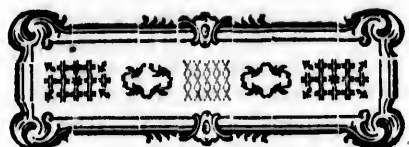
HIS  
COLONIE  
DANS  
SIX  
COLON

CH  
*Division des  
ses. Des  
quête de*

LES COL  
l'Amérique  
tre attentio  
la variété  
des produits

A E  
& de leur fru-  
leux vertus fa-  
occasion de les  
ai tient du pro-

ne Partie.



**HISTOIRE**  
DES  
**COLONIES EUROPÉENNES**  
DANS L'AMÉRIQUE.  
*SIXIEME PARTIE.*  
**COLONIES ANGLOISES.**

---

**CHAPITRE I.**

*Division des Indes Occidentales Angloi-  
ses. Description de la Jamaïque. Con-  
quête de cette Isle.*

**L**ES Colonies que nous avons dans  
l'Amérique, méritent d'autant plus no-  
tre attention, qu'indépendamment de  
la variété des climats, des situations,  
des productions de la nature & de l'art,

elles sont peuplées par une multitude infinie d'habitans, qui, quoique sujets à un même Souverain, & membres d'une même nation, ne se ressemblent en rien par leurs mœurs, leurs religions & leurs façons de vivre. Elles entretiennent un commerce florissant avec l'Angleterre & avec plusieurs nations étrangères; car outre celui qu'elles ont avec l'Afrique, leurs vaisseaux vont dans tous les Ports d'Espagne, du Portugal, d'Italie & du Levant, & même dans ceux des Colonies que la France, l'Espagne, le Portugal & la Hollande possèdent dans l'Amérique. Cela joint à la correspondance continue qu'elles ont entre-elles & avec l'Angleterre, entretient une circulation de commerce, dont la Grande-Bretagne est comme le cœur & la source, d'où il prend son origine, & où il retourne après une infinité de tours & de détours.

Nous avons vu ce qu'a produit dans quelques Colonies Européennes, une ambition démesurée, soutenue par des actions de courage romanesque & une soif insatiable de l'or. On a vu ce qu'a produit dans d'autres une police systématique qui dirige & modere une in-

DES COLONIES  
industrie active. Le  
ge de la liberté  
d'un peuple guidé  
& qui ne suit qu'un  
tempéramment.

Je me propose de parler des Colonies Angloises en plusieurs divisions. La première est celle des Isles situées sous le Tropique Equinoxiale, & qui s'appellent communément les Isles Orientales. La seconde est celle des Colonies que nous possédons dans la Zone tempérée, & qui s'appellent les Colonies de l'Amérique Septentrionale. Je parlerai des Isles de l'Amérique du Nord qui sont parmi les Tropiques, & qui nous possédons par le droit de découverte & belle Isle de la Virginie, les Bahames, Saint-Christophe, Nevis, Montserrat, &c. Je parlerai de toutes ces Isles sous le Tropique, & de même de celles qui sont sous le vent, & de leurs productions naturelles à-peu-près les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 65

industrie active. Les nôtres sont l'ouvrage de la liberté dont nous jouissons, d'un peuple guidé par son propre génie, & qui ne suit que les impulsions de son tempéramment.

Je me propose de considérer les Colonies Angloises sous deux principales divisions. La première comprend les Isles situées sous la Zone Torride, entre le Tropique du Cancer & la ligne Equinoxiale, dans cette partie qu'on appelle communément les Indes Occidentales. La seconde comprendra les possessions que nous avons sous la Zone Tempérée, dans le Continent de l'Amérique Septentrionale. Je considérerai les Isles de l'Amérique, selon qu'elles sont parmi les grandes Antilles, au-dessus, ou au-dessous du vent. Nous possédons parmi les premières la grande & belle Isle de la Jamaïque; parmi les secondes, les Barbades, & parmi les troisièmes, Saint-Christophe, Antegua, Nevis, Montserrat & Barbuda. Comme toutes ces Isles sont situées entre les Tropiques, je comprendrai sous un seul & même article ce que j'ai à dire de l'air, des vents, des météores & de leurs productions naturelles, vu qu'elles sont à-peu-près les mêmes dans toutes. Com-

me il en est de même des marchandises qu'on exporte chez l'étranger; je parlerai en général de leurs manufactures, après que j'aurai donné une description abrégée de chacune en particulier.

La Jamaïque est située entre le 75°. & le 79°. degrés de longitude Occidentale de Londres, & entre le 17°. & le 19°. degrés de latitude. Sa longueur de l'Est à l'Ouest est de cent quarante milles d'Angleterre, & sa largeur d'environ soixante. Elle est de figure ovale. Elle est partagée par une chaîne de montagnes hautes & escarpées, qu'on appelle les montagnes bleues; de chaque côté de laquelle sont d'autres montagnes qui vont en diminuant. Les premières ne sont que des rochers, & le peu de terre qui s'y trouve, est si argilleuse & si ténace, qu'on ne sçauroit la cultiver. Les montagnes sont très-escarpées, & les rochers amoncelés les uns sur les autres d'une façon prodigieuse, ce qui est l'effet des fréquens tremblemens de terre auxquels cette Isle a été sujette de tout temps. Malgré la stérilité de ces montagnes, elles sont couvertes jusqu'au sommet d'une quantité prodigieuse d'arbres de différente espece, dont la ver-

de forme un  
Leurs racines p  
des rochers, pou  
qu'y laissent les  
fréquemment,  
elles sont presq  
Il sort de ces ro  
tits ruisseaux, l  
me de cascades  
chers & ces pro  
des arbres don  
des plus beaux  
sible d'imaginer  
entièrement dis  
serve généralen  
d'un côté sont  
escarpées, & d  
faitement de ni  
plaines, engra  
se sont détach  
dant plusieurs  
fertile. Il n'y a  
produise d'au  
duisoit autrefo  
cet arbre se pl  
Les pâturages  
extrêmement  
mirable. On  
un mot, si c  
sujette qu'ell

DES COLONIES EUROPÉENNES. 67

Leurs racines pénètrent dans les fentes des rochers, pour y chercher l'humidité qu'y laissent les pluies qui y tombent fréquemment, & les brouillards dont elles sont presque toujours couvertes. Il sort de ces rochers une infinité de petits ruisseaux, lesquels tombant en forme de cascades, forment parmi ces rochers & ces précipices, & la verdure des arbres dont ils sont couverts, un des plus beaux spectacles qu'il soit possible d'imaginer. L'aspect de ce pays est entièrement différent de ce qu'on observe généralement dans les autres. Car d'un côté sont des montagnes hautes & escarpées, & de l'autre des plaines parfaitement de niveau. Le terrain de ces plaines, engraislé par les lavures qui se sont détachées des montagnes pendant plusieurs siècles, est extrêmement fertile. Il n'y a aucune de nos Isles qui produise d'aussi beau sucre. Elle produisoit autrefois du cacao, parce que cet arbre se plaît dans les terres grasses. Les pâturages, après qu'il a plu, sont extrêmement gras, & d'une verdure admirable. On les appelle *Savannas*. En un mot, si cette Isle n'étoit pas aussi sujette qu'elle l'est aux tonnerres &

aux éclairs, aux ouragans & aux tremblemens de terre; si l'air n'étoit pas si chaud, si humide, ni si mal sain dans quelques endroits, on rechercheroit autant ce pays pour le plaisir, à cause de sa fertilité & de sa beauté, qu'on le recherche pour les profits qu'on y trouve, lesquels, malgré tous ces désavantages, y attirent quantité de gens de toutes parts.

L'eau des rivieres est en général mal saine, & qui plus est, a un goût de cuivre. Celle de fontaine est beaucoup meilleure. On trouve dans les plaines plusieurs sources d'eau salée, & dans les montagnes, à quelque distance de Saint-Jacques, un bain chaud, dont les vertus sont admirables. Il est surtout efficace pour la colique sèche, une des maladies les plus terribles qui affligent la Jamaïque, & pour plusieurs autres maux.

Cette Isle tomba entre nos mains durant l'usurpation de Cromwel, par le moyen d'une flote qui étoit destinée pour une autre expédition. Cet homme, malgré les talens supérieurs qui le mirent à même de renverser le gouvernement, & de fouler aux pieds la liberté de sa patrie, ne connoissoit point

assez la politique. Son ignorance qu'il s'unît étroitement avec qui commençoit à combattre avec la puissance qui restoit, cette idée, il étoit digne, dans le cas de l'Isle d'Hispaniola, la Jamaïque le premier élément de cette core la mauvaise habitude eue de déclarer la guerre à laquelle cependant le pays aux Dominiques tagne.

On ne reconnoît Cromwell dans sa condition. Tout ne fut jusqu'à la fin, que de fausses mesures prises qui ne se firent que par l'autorité de celui qui étoit le plus courageux. La flotte étoit composée de hommes qui avoient mal choisi leur armées. Elles se firent contentes. Les soldats & n'avoient pas de ces que les sold

DES COLONIES EUROPÉENNES. 69

assez la politique des Cours étrangères. Son ignorance à cet égard fut cause qu'il s'unit étroitement avec la France qui commençoit à s'élever, & qu'il combattit avec animosité l'ombre de puissance qui restoit à l'Espagne. Dans cette idée, il équipa une flotte formidable, dans le dessein de conquérir l'Isle d'Hispaniola; il y échoua; mais la Jamaïque le dédommagea non-seulement de cette perte, mais répara encore la mauvaise politique qu'il avoit eue de déclarer la guerre aux Espagnols, laquelle cependant ajouta cet excellent pays aux Domaines de la Grande-Bretagne.

On ne reconnoît rien du génie de Cromwell dans le plan de cette expédition. Tout ne fut du commencement jusqu'à la fin, qu'un enchaînement de fausses mesures & d'intérêts mal ménagés qui ne se ressentoient en rien de l'autorité de celui qui l'avoit projetée. La flotte étoit mal avitaillée, nul encouragement pour des troupes qu'on avoit mal choisies, & encore plus mal armées. Elles s'embarquerent très-mécontentes. Les Généraux l'étoient aussi, & n'avoient pas de meilleures espérances que les soldats. Mais les Généraux,



car ils étoient deux, Pen & Venables, l'un pour le service de mer, & l'autre pour celui de terre, n'étoient pas des gens fort distingués par leurs talens; & s'ils en avoient eu davantage, les choses n'en auroient pas mieux été, sous deux Généraux indépendans qui avoient des vues différentes, & qui étoient aussi envieux l'un de l'autre que le sont ordinairement les Officiers de terre de ceux de mer. Pour rendre cet arrangement plus parfait à tous égards, & assurer les avantages qui résultent d'un commandement partagé, on ajouta un nombre de Commissaires pour les brider. Ce Généralat ainsi divisé en trois parties, dans le goût des Hollandois, produisit l'effet qu'on avoit lieu d'en attendre. Les soldats n'étoient point d'accord avec les Généraux, ni les Généraux entr'eux, & les uns ni les autres ne l'étoient avec les Commissaires. L'endroit du débarquement fut mal choisi, & celui-ci encore plus mal exécuté. L'armée avoit quarante milles de marche à faire, avant que de pouvoir agir; & les soldats, sans ordre, sans cœur, épuisés par la chaleur excessive du climat, & par le défaut de subsistance, & qui plus est, découragés par

la lâcheté & la lâcheté & la lâcheté  
 Officiers, cédèrent  
 toire aux Espagnols  
 honteusement, à  
 considérable. Les  
 dans, que leur  
 un peu réconciliés  
 ner en Angleterre  
 tournerent avec  
 vues d'un autre  
 d'attaquer la Jamaïque  
 habitans eussent  
 à Hispaniola, &  
 de les encourager  
 cette Isle étoit  
 rent d'éviter les  
 commises dans  
 & qui leur avoient  
 punirent sévèrement  
 s'étoient mal  
 rent, qu'au cas  
 s'enfuir, on leur  
 Ces réglemens  
 rent à la Jamaïque  
 Jago de la Vega  
 d'hui Spanish Town  
 l'Isle. Les habitans  
 d'état de rébellion  
 mille hommes  
 breufe, se firent

& Venables ;  
mer, & l'autre  
toient pas des  
eurs talens ; &  
tage, les cho-  
ieux été, sous  
ans qui avoient  
qui étoient aussi  
que le sont or-  
rs de terre de  
re cet arrange-  
égards, & af-  
résultent d'un  
, on ajouta un  
es pour les bri-  
divisé en trois  
les Hollandois,  
avoit lieu d'en  
n'étoient point  
raux, ni les Gé-  
uns ni les autres  
Commissaires.  
ement fut mal  
re plus mal exé-  
arante milles de  
que de pouvoir  
sans ordre, sans  
chaleur excessive  
défaut de subsif-  
, découragés par

DES COLONIES EUROPÉENNES. 71  
la lâcheté & la méfintelligence de leurs  
Officiers, céderent sans peine la vic-  
toire aux Espagnols, & se retirèrent  
honteusement, après avoir fait une perte  
considérable. Les principaux Comman-  
dans, que leur mauvaise fortune avoit  
un peu réconciliés, craignant de retour-  
ner en Angleterre, sans avoir rien fait,  
tournerent avec assez de prudence leurs  
vues d'un autre côté. Ils résolurent  
d'attaquer la Jamaïque avant que les  
habitans eussent eu avis de leur défaite  
à Hispaniola ; ce qui n'eût pas manqué  
de les encourager. Ils sçavoient que  
cette Isle étoit mal défendue, ils tâche-  
rent d'éviter les fautes qu'ils avoient  
commises dans la dernière expédition,  
& qui leur avoient été si funestes ; ils  
punirent sévèrement les Officiers qui  
s'étoient mal comportés ; & ordonne-  
rent, qu'au cas que quelque soldat voulût  
s'enfuir, on le tuât sans miséricorde.  
Ces réglemens faits, ils débarque-  
rent à la Jamaïque, & assiégèrent San-  
Jago de la Vega, qu'on appelle aujour-  
d'hui *Spanish-Town*, la Capitale de  
l'Isle. Les habitans qui étoient hors  
d'état de résister à une armée de dix  
mille hommes, & à une Flote nom-  
breuse, se seroient rendus sur le champ,

s'ils n'avoient été encouragés par les délais étranges de nos Généraux & de leurs Commissaires. Ils se rendirent à la fin, après avoir transporté ce qu'ils avoient de plus précieux dans les montagnes.

---

## CHAPITRE II.

*Etablissement de la Jamaïque. Disette de Cacao. Les Boucaniers. Etat florissant de cette Isle. Son déclin à quelques égards.*

APRES la Restauration, les Espagnols céderent cette Isle à notre Cour. Cromwel y avoit laissé quelques-unes des troupes qu'on avoit employées à la conquérir; quelques royalistes mécontents furent y chercher un asyle, & plusieurs habitans des Barbades s'y transportèrent, attirés par la fertilité extraordinaire du pays, & par d'autres avantages qu'on leur fit. Ces derniers enseignèrent aux habitans la maniere de cultiver le sucre & de le faire; car avant eux, ils se contentoient de cultiver le cacao, à l'exemple des Espagnols qui y avoient été auparavant. Ce fut un bonheur pour eux

DES COLONIES  
 eux de le faire; que les Espagnols incencèrent à déplanter ne comme les négquelques cérémge chez les E étoit défendu a auxquelles ils a de ces plantatio croire qu'on em là quelques mé la réussite de cet vroit du voile gieuses. Quoi qu'on y a plant des Espagnols a cultivé l'indi infiniment mieu Mais ce qui établisement, au comble de l' vit d'asyle aux niers. Ces gens vrais désespé leur argent av gance, étoient maïque. Ils ap trois, quatre c dépensoient en

ragés par les  
néraux & de  
rendirent à  
orté ce qu'ils  
dans les mon-

E II.

ue. *Disette de  
Etat florissant  
in à quelques*

les Espagnols  
Cour. Crom-  
ques-unes des  
oyées à la con-  
es mécontens  
, & plusieurs  
y transporte-  
ité extraordi-  
tres avantages  
iers enseigne-  
ere de cultiver  
ar avant eux,  
iver le cacao,  
qui y avoient  
bonheur pour  
eux

DES COLONIES EUROPÉENNES. 73

eux de le faire; car les bois de cacao, que les Espagnols avoient plantés, commencèrent à décheoir, & les nouvelles plantations ne réussirent point, faute, comme les négres l'avoient prédit, de quelques cérémonies religieuses en usage chez les Espagnols, auxquelles il étoit défendu aux esclaves d'assister, & auxquelles ils attribuoient la prospérité de ces plantations. Il y a tout lieu de croire qu'on employoit dans ce temps-là quelques méthodes nécessaires pour la réussite de cette plante, que l'on couvroit du voile de ces cérémonies religieuses. Quoiqu'il en soit, le cacao qu'on y a planté, n'a jamais égalé celui des Espagnols; mais à son défaut, on a cultivé l'indigo & le sucre qui valent infiniment mieux.

Mais ce qui anima le plus ce nouvel établissement, & l'éleva tout-à-coup au comble de l'opulence, fut, qu'il servit d'asyle aux pirates appelés Boucaniers. Ces gens, qui se battoient en vrais désespérés, & qui dépensent leur argent avec la dernière extravagance, étoient très-bien reçus à la Jamaïque. Ils apportoient souvent deux, trois, quatre cens piastres à la fois qu'ils dépensent en vin, en jeu & en fem-



E  
nt rapides, &  
odigieuses en  
sés de si grands  
moyen dont je  
s que la source  
rie par la sup-  
les habitans se  
ire valoir leur  
plus avanta-  
i prodigieuse-  
ment de ce sie-  
l'Isle soixante  
t mille négres.  
ment exagéré.  
r que la Jamaï-  
peuplée, avant  
terre, dont un  
rt-Royal, & fit  
eux d'habitans,  
ues, qui en fu-  
ésolé cette Isle.  
ont pas aisées à  
le nombre des  
ngt mille ames,  
vingt-dix mille,  
ort inférieur &  
out du côté des  
de là que la Ja-  
son déclin, ce  
n toute particu-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 75

liere de notre part. Un pays qui con-  
tient au moins quatre millions d'acres,  
qui a un sol fertile, une côte étendue,  
& plusieurs bons ports; lors, dis-je,  
qu'une pareille Isle, dans un temps où  
ses denrées augmentent de prix, dimi-  
nue d'habitans, & n'a que trois à qua-  
tre cens mille acres de cultivées, c'est  
une preuve que ses affaires sont mal  
gérées; & ce qui le prouve encore plus  
clairement, est que le terrain est si cher  
dans quelques autres Isles, que l'acre  
s'y vend quelquefois cent livres ster-  
lings, ce qui ne seroit certainement pas,  
si l'on trouvoit à acheter des terres à  
la Jamaïque, & qu'on encourageât ceux  
qui vont s'y établir. J'ignore si l'on doit  
en attribuer la fauté au gouvernement  
ou aux particuliers; mais de quelque  
part qu'elle vienne, c'est à ceux qui  
ont le pouvoir en main d'y appliquer  
un remede prompt & efficace.



---

 CHAPITRE III.
 

---

*Productions de la Jamaïque. Piment, Sucre, Rum, Melasse, Coton, Gingembre, Commerce du bois de Campêche, Disputes à ce sujet. Commerce des Nègres.*

LES productions naturelles de la Jamaïque, indépendamment du sucre, du cacao & du gingembre, sont le piment, ou le poivre de la Jamaïque. L'arbre qui le produit, a plus de trente pieds de hauteur. Il est de belle venue, d'une grosseur médiocre, & couvert d'une écorce griffâtre, extrêmement unte & luisante. Il pousse de tous côtés quantité de branches chargées de feuilles larges, & d'un très-beau verd, qui ressemblent en tout à celles du laurier. Les fleurs naissent en bossettes à l'extrémité des branches. Chaque tige en porte une qui est entrouverte, dans laquelle on apperçoit quelques étamines d'un verd pâle, auxquelles succèdent des grappes de petites baies, qui, lorsqu'elles sont mûres, sont un peu plus grosses que celles de genievre. Elles changent alors

DES COLO  
de couleur, &  
elles devien  
fantes. On le  
met sécher  
& acquieren  
toutes les au  
appeller en  
beaucoup pl  
& ne cede à  
estomachs si  
Cet arbre c  
montagnes.

Outre le  
parler, on tr  
le canclier  
si utile dans  
lier, arbre e  
duie la plus  
dont le boi  
nuiserie, m  
dans quelq  
est un des p  
y ait dans  
dont nous  
l'arbre cho  
substance a  
porte qu'u  
corruptible  
qu'il émou  
fert pour l

DES COLONIES EUROPÉENNES. 77

de couleur, & de vertes qu'elles étoient, elles deviennent noires, unies & luisantes. On les cueille vertes, & on les met sécher au soleil. Elles brunissent & acquièrent une odeur qui tient de toutes les autres épices, ce qui l'a fait appeller en Anglois *Allspice*. Elle est beaucoup plus douce que les autres, & ne cede à aucune pour fortifier les estomachs froids, aqueux & affoiblis. Cet arbre croît ordinairement sur les montagnes.

Outre le piment dont je viens de parler, on trouve encore à la Jamaïque le canelier sauvage, dont l'écorce est si utile dans la Médecine, le mancailier, arbre extrêmement beau, qui produit la plus belle pomme du monde, & dont le bois est excellent pour la menuiserie, mais dont la pomme & le suc, dans quelque endroit qu'on la coupe, est un des poisons les plus subtils qu'il y ait dans la nature; le malogani, dont nous faisons un si grand usage; l'arbre chou, plante haute, dont la substance a le goût du chou, & qui ne porte qu'une année. Son bois est incorruptible, lorsqu'il est sec, & si dur, qu'il émousse tous les outils dont on se sert pour le couper; le palmier, dont

III.

Piment, Su-  
on, Gingem-  
le Campêche,  
nerce des Né-

elles de la Ja-  
du sucre, du  
nt le piment,  
que. L'arbre  
trente pieds  
venue, d'une  
ouvert d'une  
nt unte & lui-  
dés quantité  
quilles larges,  
ai ressemblent  
r. Les fleurs  
extrémité des  
en porte une  
s laquelle on  
nes d'un verd  
nt des grappes  
rsqu'elles sont  
s grosses que  
changent alors



les nègres tirent une huile qui leur sert pour leurs alimens & pour la médecine; le bois blanc, qui, étant employé dans la construction, ne se vermoule jamais; l'arbre à savon, dont les baies servent au même usage que le savon ordinaire; le bois du Brésil & le campêche. Ses forêts produisent du gayac, de la sal-separeille, de la squine, de la casse, des tamarins & même de l'aloë. On y trouve aussi de la cochenille, mais on ne sçait pas la préparer, & peut-être le climat n'y est-il pas propre. On y cultivoit autrefois l'indigo, mais on s'en tient à présent au coton, dont cette Isle envoie une plus grande quantité en Angleterre, que toutes les autres ensemble.

On peut donc réduire les productions de cette Isle aux articles suivans. 1°. Le sucre, dont on exporta en 1753 vingt mille trois cents & quinze barriques, dont quelques-unes pesoient deux mille livres, & dont le montant en Angleterre doit avoir été pour le moins de quatre cents vingt-quatre mille sept cents vingt-cinq livres sterling. Une partie de ce sucre passe à Londres & à Bristol, & l'autre dans l'Amérique Septentrionale, en échange du bœuf, du porc, du fromage,

DES COLO  
du bled, des  
ches, de la  
les habitans  
dont on tran  
poinçons. C  
le meilleur,  
que point d'a  
melasse, dor  
dans la Nou  
a beaucoup  
du sucre, d  
coton, don  
la Jamaïqu  
beaucoup t  
place le cac  
peu estimé,  
tendent qu  
ans, il n'e  
Mocha. C  
quantité c  
gingembre  
ture & la  
planches d  
lier. Mais  
plus conf  
viennent  
Espagne  
habitans  
quantité  
dans l'ur

DES COLONIES EUROPÉENNES. 79

du bled, des pois, des mâts, des planches, de la poix & du goudron que les habitans en tirent. 2°. Le rum, dont on transporte environ quatre mille poinçons. Celui de cette Isle passe pour le meilleur, aussi n'en emploie-t-on presque point d'autre en Angleterre. 3°. La melasse, dont la plus grande partie passe dans la Nouvelle Angleterre, où il y a beaucoup de distillateurs. On la tire du sucre, de même que le rum. 4°. Le coton, dont il sort deux mille sacs de la Jamaïque. L'indigo est aujourd'hui beaucoup tombé, mais on cultive à sa place le cacao & le café. Ce dernier est peu estimé, quoique bien des gens prétendent qu'étant gardé deux ou trois ans, il n'est point inférieur à celui de Mocha. Cette Isle fournit encore une quantité considérable de piment, de gingembre, de drogues pour la teinture & la pharmacie, de confitures, de planches de mahogany & de mancanilier. Mais quelques-uns des articles les plus considérables de son commerce, viennent du Continent de la Nouvelle Espagne & de la Terre-Ferme. Les habitans coupent dans la première quantité de bois de campèche, & font dans l'une & l'autre, un profit très-

considérable dans la traite des nègres, & sur toutes les marchandises d'Europe que la Flote y porte d'Espagne.

Le bois de campèche, & la contrebande qu'on en fait, ont occasionné entre notre Cour & celle d'Espagne, quantité de disputes qui ont enfin abouti à une guerre ouverte. Nous avouons le premier commerce, & prétendons même avoir droit de le faire, quoique ce point n'ait point été absolument décidé dans le dernier Traité de paix. Nous permettons la dernière, parce que nous croyons, & avec juste raison, qu'au cas que les Espagnols se trouvent lésés, c'est à eux, & non point à nous à l'empêcher.

On coupoit autrefois ce bois dans la baie de Campèche, au Nord de la Peninsule d'Yucatan. Mais les Espagnols, après en avoir chassé nos gens, s'y sont établis, & y ont bâti des Forts, pour empêcher qu'ils n'y retournassent. Les Anglois ont été depuis le couper sur le golfe de Honduras, au Midi de la même Peninsule, & s'y sont en quelque maniere établis, sous la protection d'un Fort qu'on y a construit. Ceux qui s'adonnent à ce commerce, sont un amas de fugitifs & de vagabonds, sortis

pour la plupart trionale, de mœurs. Ils n'ont & quoiqu'ils ne lui obéissent pas, ne lui obéissent pas. Ils ne se font pas de récacheux, & les rivieres se appellent par le nom de Campèche. Cependant, la vraie qualité de ce bois est adonc tournée d'un autre côté, & nous ne pouvons jouir de ce bois, & nous sommes qu'au lieu de quinze cens ans, nous ne sommes pas bien armés.

Dans les autres parties de la Peninsule, on peut le bois dans l'intérieur de la Peninsule, le long des rivières, & il rampe, & le minéral dans les montagnes, & on ne peut pas le couper pour le commerce. Ce bois est très utile pour le commerce de l'eau. On ne peut pas le couper qu'il ne soit de plongé.

DES COLONIES EUROPEENNES. 81  
pour la plupart de l'Amérique Septentrionale, dont la vie répond à leurs mœurs. Ils ne reconnoissent aucune loi; & quoiqu'ils élisent parmi eux un chef, auquel ils donnent le titre de Roi, ils ne lui obéissent qu'autant que bon leur semble. Ils habitent un pays bas & marécageux, rempli de cousins, & dont les rivieres sont infectées de crocodilles, appelés par les Espagnols *Alligatores*. Cependant, ni la fatigue, ni la mauvaise qualité du climat n'ont pu le détourner d'un genre de vie, dont l'amertume est adoucie par la licence dont ils jouissent, le brandevin & les gains immenses qu'ils font. Ils sont environ quinze cens hommes, & vont toujours bien armés.

Dans les temps secs, lorsqu'ils coupent le bois de campèche, ils pénètrent dans l'intérieur du pays, & le suivent le long des autres arbres parmi lesquels il rampe, comme le feroit une veine de minéral dans la terre. Lorsque les pluies ont inondé le pays, ils ont des marques pour connoître les endroits où il est. Ce bois est très-pesant, & ne flote point sur l'eau. Cependant il surnage, pour peu qu'il soit soutenu, & il n'y a point de plongeur qui ne puisse en enlever de

très-grosses pieces. Ils le conduisent par eau jusqu'au Port, où ils l'embarquent sur les vaisseaux qui font ce commerce.

Les disputes qu'on avoit eues sur ce sujet, s'étant renouvelées en 1716, les Lords qui composent la Chambre du Commerce, rapportèrent qu'avant l'année 1676, nous avions un nombre de gens établis dans la Peninsule d'Yucatan, qui faisoient ce commerce; que nous l'avions toujours regardé comme nous appartenant de droit; que nos Rois l'avoient toujours autorisé, & que ce droit avoit été confirmé, au cas qu'il eût besoin de l'être, par une clause *de uti possidetis*, dans le Traité de paix qui fut conclu entre l'Espagne & la Cour de Londres en 1676, & que nous étions en possession de ces établissemens & de ce commerce, long-temps avant ce Traité; & de plus, que les Espagnols eux-mêmes en avoient tiré avantage par incident, parce que les pirates, qui étoient auparavant leurs plus grands ennemis, s'étant adonnés à ce commerce, avoient cessé de les inquiéter dans le leur. En un mot, ils conclurent que cette affaire méritoit toute l'attention du Gouvernement, vu que depuis quel-

DES COL  
ques années  
vaisseaux,  
de matelots  
ne partie de  
noit occasi  
& qu'il rap  
sterlings pa  
roissons étr  
& je ne vo  
pourrons  
par force d  
idées com  
mérique,  
priété. Q  
continue  
qui en son  
toujours,  
ront pas  
Mexique  
que par  
sespérés.  
Nouvel  
merce du  
tent à la  
effets de  
Cet  
confidér  
tout en  
casionn  
Cour &

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 83

ques années, il employoit plusieurs vaisseaux, & un nombre considérable de matelots; qu'il consommoit une bonne partie de nos manufactures, & donnoit occasion d'en fabriquer d'autres, & qu'il rapportoit soixante mille livres sterlings par an. Cependant nous paroissions être déçus de nos prétentions, & je ne vois pas même comment nous pourrions les soutenir, ni commercer par force dans un pays, où, suivant les idées communes de droit reçu dans l'Amérique, nous n'avons aucune propriété. Quoiqu'il en soit, ce commerce continue encore malgré les difficultés qui en sont inséparables, & continuera toujours, tant que les Espagnols ne seront pas plus forts dans cette partie du Mexique, & que la côte ne sera habitée que par des vagabonds & des gens désespérés. Ce sont les vaisseaux de la Nouvelle Angleterre qui font le commerce du bois de campêche; ils le portent à la Jamaïque, & y prennent les effets dont ils ont besoin.

Cette Isle fait un autre commerce plus considérable avec les Espagnols, surtout en temps de guerre, lequel a occasionné bien de disputes entre notre Cour & celle d'Espagne; mais elle aura

encore plus de peine à l'empêcher que le premier, tant que les Espagnols en feront aussi avides, que les marchands Anglois y trouveront leur compte, & que les Officiers Espagnols, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, ne seront point inaccessibles aux présens. Voici en quoi consiste ce commerce. Le vaisseau de la Jamaïque ayant embarqué ses nègres, & un assortiment convenable de marchandises, se rend en temps de paix dans un port appelé le *Grout*, environ à quatre milles de Porto-Bello. On envoie à terre un homme qui entend la langue Espagnole, pour donner avis aux marchands de l'arrivée du vaisseau, lesquels la font aussitôt sçavoir à Panama avec toute la diligence possible. Les marchands partent sur le champ, déguisés en payfans, avec des cruches remplies d'argent, qu'ils ont soin de couvrir avec de la farine, pour tromper les Officiers du fisc. Le vaisseau séjourne souvent dans ce Port pendant cinq à six semaines. Les Espagnols se rendent ordinairement à bord, laissent leur argent, & prennent leurs nègres & leurs effets par petits paquets, pour pouvoir les emporter plus aisément; & après avoir été

DES COLO  
régalés à bord  
provisions do  
voyage. Dan  
trouve point  
sa cargaison,  
un Port situé  
milles de Cart  
tôt à débiter  
point de con  
celui-ci; car  
se font argen  
dises s'y ven  
par-tout aille  
sur cette côte  
il a encore li  
non-seulement  
les François  
dois de Cura  
part. Lorsque  
saisissent que  
ne se font au  
la cargaison  
en vrais pir  
Ce comm  
aux prises q  
guerre, jette  
sommés imm  
fortunes rap  
vivent dans  
leurs, condui

DES COLONIES EUROPÉENNES. 87  
régalés à bord, s'en retournent avec les provisions dont ils ont besoin pour leur voyage. Dans le cas où le vaisseau ne trouve point à se défaire entièrement de sa cargaison, il se rend à *Brew*, qui est un Port situé à l'Orient, environ à cinq milles de Carthagene, où il trouve bientôt à débiter ce qui lui reste. Il n'y a point de commerce plus lucratif que celui-ci ; car, outre que les paiemens se font argent comptant, les marchandises s'y vendent beaucoup mieux que par-tout ailleurs. Ce n'est pas seulement sur cette côte que ce commerce se fait, il a encore lieu dans le Continent ; & non-seulement les Anglois, mais même les François d'Hispaniola, les Hollandois de Curassou, & les Danois y ont part. Lorsque les garde-côtes Espagnols saisissent quelqu'un de ces vaisseaux, ils ne se font aucun scrupule de confisquer la cargaison & traitent les équipages en vrais pirates.

Ce commerce en temps de paix, joint aux prises que l'on fait en temps de guerre, jettent dans la Jamaïque des sommes immenses ; aussi y fait-on des fortunes rapides, quoique les habitans vivent dans un luxe qui, partout ailleurs, conduiroit à l'hôpital. Leurs équi-



pages, leurs habits, leurs meubles, leurs tables; en un mot, tout porte les marques de la plus grande opulence & de la prodigalité la plus outrée; & c'est ce qui fait que l'argent ne reste pas longtemps dans l'Isle, ce trésor, joint aux productions du pays, suffisant à peine pour fournir aux effets qu'ils tirent de l'Europe & de l'Amérique Septentrionale, & pour leur procurer des négres, dont ils ne peuvent absolument point se passer, tant pour leur usage, que pour le commerce qu'ils font avec les Colonies Espagnoles; on y en transporte tous les ans plus de six mille qui se vendent, l'un portant l'autre, trente louis chacun, & même plus.



*Port - Royal.*  
1692. *Ki*  
*ga, ou Sp*  
*transport*

**L'**ISLE de dix-neuf Difs chacune en v semblée, & des honorai étoit autrefo étoit située de terre, qu moit un des rique, lequ Mille gros à leur aise, même près presque rien charger. Ce choisirent c Capitale, c sablonneux denrées né y manqua dant cette

## CHAPITRE IV.

*Port-Royal. Tremblement de terre en 1692. Kingston. San-Jago de la Vega, ou Spanish-town. Dispute sur le transport du siege du Gouvernement.*

L'ISLE de la Jamaïque est divisée en dix-neuf Districts ou Paroisses, dont chacune envoie deux députés à l'Assemblée, & entretient un Ministre avec des honoraires suffisans. Port-Royal étoit autrefois la Capitale de l'Isle. Elle étoit située au bout d'une longue pointe de terre, qui, du côté de la mer, formoit un des meilleurs Ports de l'Amérique, lequel portoit le même nom. Mille gros vaisseaux pouvoient y ancrer à leur aise, & l'eau y étoit si profonde, même près des quais, qu'il n'en coûtoit presque rien pour les charger & les décharger. Cela fut cause que les habitans choisirent cet endroit pour y bâtir leur Capitale, quoique le terrain fût sec & sablonneux, & ne produisît aucune des denrées nécessaires à la vie, & qu'on y manquât même d'eau douce. Cependant cette situation, jointe aux pirates

qui s'y rendoient de toutes parts, fit que la ville devint en peu de temps très-considérable. Elle contenoit deux mille maisons, parfaitement bien bâties, & qui se louoient aussi cher qu'à Londres. Il s'y rendoit une si grande quantité de monde, qu'on l'eût prise pour une foire, quoique trente ans auparavant il n'y eût pas une seule maison. En un mot, il y avoit peu de villes dans le monde qui égalât celle-ci pour le commerce, les richesses & la corruption des mœurs.

Elle resta dans cet état jusqu'au 9. de Juin 1692, qu'un tremblement de terre, qui ébranla l'Isle jusqu'au fondement, engloutit cette ville, & en ensevelit les  $\frac{7}{10}$  huit brasses au-dessous de l'eau. Ce tremblement de terre, non-seulement détruisit la ville, mais causa encore un ravage affreux dans toute l'Isle, & fut suivi d'une maladie contagieuse qui faillit la ruiner de fond en comble. On a remarqué du depuis que l'air y est plus mal sain qu'il ne l'étoit auparavant. Ce tremblement de terre, un des plus affreux qu'on ait jamais vu, est décrit avec des couleurs si vives dans les Transactions Philosophiques, & par des personnes qui en furent témoins, & qui

DES COLO  
eurent part à  
mieux y renv  
arrêter plus lo  
qu'on puisse  
qui soit racon  
turelle & pl

On rebâti  
truite dix jo  
réduisit en  
heurs, les h  
modité de f  
nouveau; m  
des-plus sur  
réduisit en  
Ces malheur  
ayant fait r  
un lieu mau  
ter la Douar  
& défendit  
marché. Les  
s'établir de  
un endroit a  
est commod  
port à l'eau  
besoins de l  
ges, tirées  
angles droit  
maisons, d  
bâties, qu  
ortées de p

R E  
toutes parts, fit  
peu de temps  
contenoit deux  
ent bien bâties,  
cher qu'à Lon-  
si grande quan-  
eût prise pour  
nte ans aupara-  
ule maison. En  
le villes dans le  
i pour le com-  
corruption des

jusqu'au ge. de  
lement de terre,  
au fondement,  
en ensevelit les  
is de l'eau. Ce  
non-seulement  
aufa encore un  
te l'Isle, & fut  
agieuse qui sail-  
comble. On a  
l'air y est plus  
uparavant. Ce  
un des plus af-  
vu, est décrit  
dans les Tran-  
& par des per-  
moins, & qui

DES COLONIES EUROPÉENNES. 89  
eurent part à cette calamité, que j'aime  
mieux y renvoyer le lecteur, que de m'y  
arrêter plus long-temps. Je ne crois pas  
qu'on puisse rien voir de si affreux, ni  
qui soit raconté d'une maniere plus na-  
turelle & plus pathétique.

On rebâtit la ville; mais elle fut dé-  
truite dix jours après par le feu qui la  
réduisit en cendres. Malgré ces mal-  
heurs, les habitans séduits par la com-  
modité de son port, la rebâtirent de  
nouveau; mais en 1722, un ouragan  
des plus furieux qu'on ait jamais vu, la  
réduisit en un monceau de décombres.  
Ces malheurs, coup sur coup redoublés,  
ayant fait regarder cet endroit comme  
un lieu maudit, le Conseil fit transpor-  
ter la Douane & les bureaux ailleurs,  
& défendit d'y tenir à l'avenir aucun  
marché. Les principaux habitans furent  
s'établir de l'autre côté de la baie, dans  
un endroit appelé Kingston. Cette ville  
est commodément située, tant par rap-  
port à l'eau, que par rapport aux autres  
besoins de la vie. Les rues en sont lar-  
ges, tirées au cordeau, & se coupent à  
angles droits. Elle contient plus de mille  
maisons, dont la plupart sont très-bien  
bâties, quoique fort basses. Elles sont  
ornées de portiques, & ont toutes les

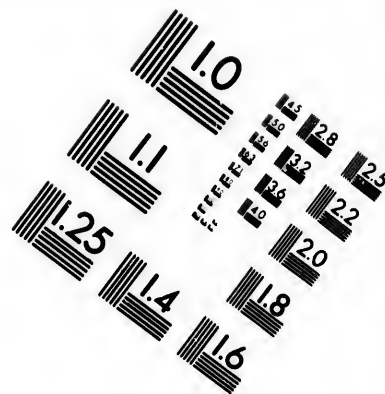
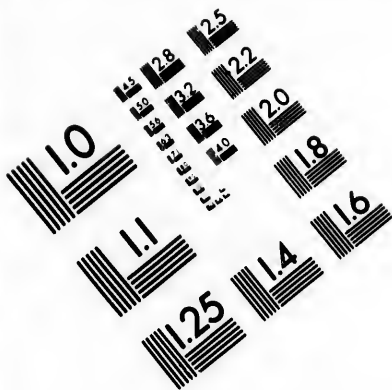
commodités que l'on peut desirer dans un climat chaud. Le port étoit autrefois assez mal défendu ; mais M. Knowles, Gouverneur de l'Isle, l'a fait fortifier de maniere qu'il est à l'abri de toute insulte.

La riviere Cobre, assez considérable par elle-même, quoiqu'elle ne soit point navigable, se jette dans la mer à quelque distance de Kingston. C'est sur ses bords qu'est bâti San-Jago de la Vega, ou Spanish-town, le siege du Gouvernement, les lieux où se tiennent les cours de Judicature, & par conséquent la Capitale de la Jamaïque, quoiqu'inférieure à Kingston par sa grandeur & son district. Cette ville, quoique moins commerçante, est beaucoup plus gaie. Elle est habitée par quantité de personnes opulentes qui y font une figure considérable. Il y a beaucoup de carroffes ; il s'y tient régulièrement une assemblée, ce qui, joint au séjour du Gouverneur, & des principaux Officiers du Gouvernement, & au génie des habitans, naturellement portés au faste & à la dépense, rend ce séjour aussi brillant qu'agréable. Monsieur Knowles avoit dessein de transporter le siege du Gouvernement à

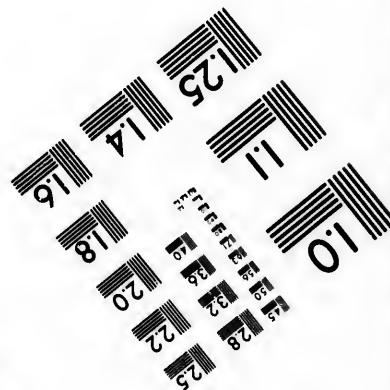
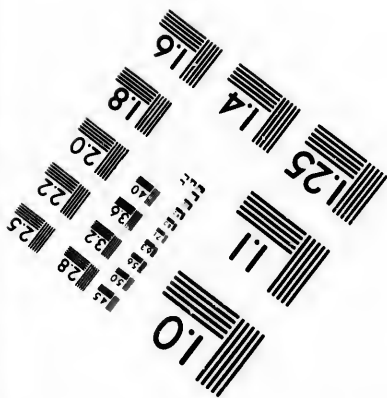
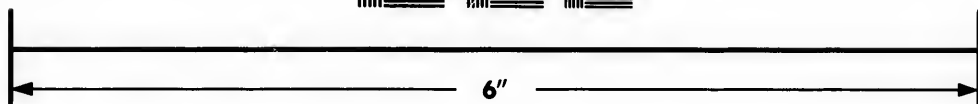
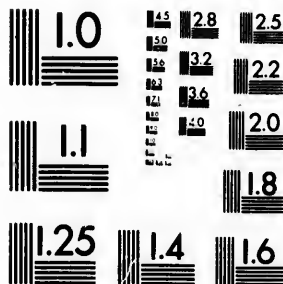
**R E**  
neut desirer dans  
rt étoit autrefois  
is M. Knowles,  
a fait fortifier de  
bri de toute in-

tez considérable  
elle ne soit point  
is la mer à quel-  
on. C'est sur ses  
ago de la Vega,  
ege du Gouver-  
se tiennent les  
e par conséquent  
ique, quoiqu'in-  
r sa grandeur &  
, quoique moins  
aucoup plus gaie.  
quantité de per-  
y font une figu-  
a beaucoup de  
at régulièrement  
, joint au séjour  
des principaux  
ement, & au gé-  
urellement por-  
épende, rend ce  
'agréable. Mon-  
dessein de transf-  
Gouvernement à





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N. Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1

**© 1983**



DES COL

Kingston, pe  
assez plaufib  
facilité le co  
cature & le  
sent été plu  
Je ne décid  
mat, si les  
villes procu  
d'un pays,  
de changer  
les particul  
'auroient pu  
ges qui eu  
migration.  
positions  
doient pas  
les mesures  
chaleur qu  
d'autre, fo  
qui regne  
un embras  
éclaté, au  
occasion,  
combustib  
flammer.

Le Go  
le meilleu  
d'Irlande.  
cens livre  
blée en d

DES COLONIES EUROPÉENNES. 91

Kingston, pour des raisons qui paroissent assez plausibles ; car , outre que cela eût facilité le commerce, les cours de Judicature & le siege du Gouvernement eussent été plus près du centre des affaires. Je ne déciderai point si la bonté du climat , si les avantages que les grandes villes procurent aux différentes parties d'un pays, si les inconvéniens qu'il y a de changer l'ordre établi , & le tort que les particuliers auroient eu à souffrir , auroient pu contrebalancer les avantages qui eussent résulté de cette transmigration. Je sçai seulement que les oppositions que l'on trouva, ne regardoient pas moins le Gouverneur que les mesures qu'il avoit prises, & que la chaleur que l'on fit paroître de part & d'autre, fomentée par cet esprit de parti qui regne dans nos Colonies , excita un embrasement qui , s'il n'eût point éclaté , auroit eu lieu dans quelque autre occasion , vu la quantité de matieres combustibles qui étoient prêtes à s'enflammer.

Le Gouvernement de cette Isle est le meilleur que je connoisse après celui d'Irlande. Il rapporte deux mille cinq cens livres sterlings par an. L'Assemblée en donne autant au Gouverneur ,

ce qui, joint aux autres émolumens de sa charge, ne va pas moins qu'à dix mille livres sterlings. J'aurai lieu d'en parler, lorsque j'en serai à celui des autres Colonies, vu qu'il est le même à tous égards.

---

### CHAPITRE V.

*La Barbade. Quel étoit son état la première fois qu'on y arriva. Détresse de la Colonie. Accroissement rapide de cette Isle. Ses richesses & le nombre de ses habitans. Son état actuel.*

**L**A Barbade est, après la Jamaïque; l'Isle la plus importante que nous ayons dans les Indes Occidentales. Elle n'est pas la moindre de celles qui sont comprises dans la division des Caribes. On ignore en quel temps elle fut découverte & habitée; mais il y a tout lieu de croire que ce fut un peu avant l'an 1625.

La première fois que les Anglois y aborderent, elle étoit si inculte & si déserte, qu'elle ne paroissoit pas même avoir été habitée par des Sauvages. Ils n'y trouverent aucune espèce d'animal

DES COLONIES  
 que ce fût,  
 cine dont o  
 vre. Mais c  
 & que le terr  
 ques Angloi  
 de la fortun  
 transporter &  
 non-seuleme  
 tude du lieu  
 les arbres é  
 couverts de  
 fallut pour  
 terrain, une  
 des hommes  
 me qu'ils e  
 pace de terr  
 ils reçurent  
 gleterre, c  
 qu'un cour  
 étonnante,  
 qu'ils renco  
 de toutes le  
 cultiver &  
 tée du globe  
 à peu de fac  
 des écorces  
 & l'indigo  
 le tabac, d  
 usage en A  
 ment; en u

R E  
s émolumens de  
moins qu'à dix  
'aurai lieu d'en  
i à celui des au-  
est le même à

R E V.

*son état la pre-  
iva. Dérèfle de  
ement rapide de  
& le nombre de  
t actuel.*

ès la Jamaïque ;  
que nous ayions  
tales. Elle n'est  
s qui sont com-  
les Caribes. On  
e fut découverte  
a tout lieu de  
peu avant l'an

ne les Anglois y  
si inculte & si  
dissoit pas même  
es Sauvages. Ils  
espece d'animal

DES COLONIES EUROPÉENNES. 93  
que ce fût, ni fruit, ni herbe, ni ra-  
cine dont on pût faire usage pour vi-  
vre. Mais comme le climat étoit bon ;  
& que le terrain paroïssoit fertile, quel-  
ques Anglois assez mal partagés du côté  
de la fortune, prirent le parti de s'y  
transporter & de s'y établir. Ils eurent  
non-seulement à lutter contre la soli-  
tude du lieu & le manque de vivres ;  
les arbres étoient si gros, si durs, &  
couverts de branches si épaisses, qu'il  
fallut pour les abattre & défricher le  
terrain, une patience dont la plupart  
des hommes sont incapables. Après mê-  
me qu'ils eurent défriché un petit es-  
pace de terrain, il produisit si peu, &  
ils reçurent si peu de secours de l'An-  
gleterre, qu'il ne falloit rien moins  
qu'un courage & une fermeté d'ame  
étonnante, pour vaincre les difficultés  
qu'ils rencontrèrent dans la plus noble  
de toutes les entreprises, qui étoit de  
cultiver & de peupler une partie inhabi-  
tée du globe. Les choses changerent peu  
à peu de face ; quelques arbres donnerent  
des écorces pour la teinture ; le coton  
& l'indigo réussirent parfaitement bien ;  
le tabac, dont on commençoit à faire  
usage en Angleterre, rapporta passable-  
ment ; en un mot, le pays devint moins

affreux & moins sauvage, & dédommagea les habitans des soins qu'ils prenoient de le cultiver.

Le succès de nos Colonies dans l'Amérique, joint à l'orage qui quelque temps après commença à se former en Angleterre, encouragea plusieurs personnes à s'y transporter; mais la Colonie ne reçut aucune espèce d'encouragement de la part du Gouvernement qui n'en connoissoit point l'utilité, & qui d'ailleurs étoit entièrement occupé à jeter ces semences d'amertume, dont il fut le premier à sentir les effets. La Cour ne songea à cette Isle que pour la donner à un indigne favori, le Comte de Carlisle, qui, comme la suite le fit assez voir, ne procura aucun avantage à cet établissement.

Cependant cette Colonie fit en peu de temps des progrès qu'on auroit de la peine à croire, s'ils n'étoient attestés par des preuves indubitables. Cette petite Isle, qui n'a que vingt-cinq milles de long sur quatorze de large, vingt ans après son premier établissement, sçavoir en 1650, contenoit plus de cinquante mille habitans de tout sexe & de tout âge, & un plus grand nombre de négres & d'esclaves Indiens. Les

habitans ac  
quirent les  
leur fait pa  
furent les e  
dans les Isl  
à l'esclavag  
toujours la  
qui, depuis  
nemis irréc

Cette p  
par plus d  
pas encore  
bitans con  
défricher.

j'ai parlé,  
faire le suc  
la sphere d  
venus dep  
breux.

A - peu  
parle, le C  
qui étoit a  
well, rest  
bades, qu  
paravant,  
me temps  
ufoit env  
plusieurs  
famille, à  
au lieu q

IRE  
age, & dédom-  
soins qu'ils pre-

olonies dans l'A-  
age qui quelque  
a à se former en  
rea plusieurs per-  
r; mais la Colo-  
spece d'encoura-  
u Gouvernement  
point l'utilité, &  
ièrement occupé  
amertume, dont  
tir les effets. La  
tte Isle que pour  
favori, le Comte  
me la fuite le fit  
a aucun avantage

lonie fit en peu de  
on auroit de la  
n'étoient attestés  
itables. Cette pé-  
vingt-cinq milles  
de large, vingt  
er établissement,  
ontenoit plus de  
ns de tout sexe &  
plus grand nombre  
es Indiens. Les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 95  
habitans acheterent les premiers, & ac-  
quirent les seconds par une voie qui ne  
leur fait pas beaucoup d'honneur; ils  
furent les enlever sans aucun prétexte  
dans les Isles voisines, & les réduisirent  
à l'esclavage; ce qui nous a attiré pour  
toujours la haine des Caribes Indiens,  
qui, depuis lors, sont devenus nos en-  
nemis irréconciliables.

Cette petite Isle, quoique habitée  
par plus de cent mille ames, n'étoit  
pas encore à moitié cultivée, & ses ha-  
bitans continuoient tous les jours à la  
défricher. Un peu avant le période dont  
j'ai parlé, ils apprirent la méthode de  
faire le sucre, ce qui ayant augmenté  
la sphere de leur commerce, ils sont de-  
venus depuis très-riches & très-nom-  
breux.

A-peu-près vers le temps dont je  
parle, le Gouvernement d'Angleterre,  
qui étoit alors dans les mains de Crom-  
well, restreignit le commerce des Bar-  
bades, que les Hollandois faisoient au-  
paravant, aux seuls nationaux; en mê-  
me temps que par la rigueur dont il  
usoit envers les Regalistes, il obligea  
plusieurs gentilshommes de très-bonne  
famille, à aller s'établir dans cette Isle;  
au lieu que la plupart des autres ne fu-

rent peuplées que par des vagabonds & des gens sans aveu. Après le rétablissement du Roi Charles, elle continua de faire des progrès très rapides. Ce Prince créa dans ce temps-là treize Baronets, pris d'entre les gentilshommes de cette Ile, dont quelques-uns avoient jusqu'à dix mille livres sterlings par an, & dont le moins riche en avoit plus de mille.

L'an 1676, qui fut le méridien de cet établissement, on y comptoit environ cinquante mille blancs, & plus de cent mille négres de toute espece. Ils avoient quatre cens vaisseaux marchands du port de cent cinquante tonneaux l'un portant l'autre; la valeur du sucre, de l'indigo, du gingembre, du coton, &c. qu'ils transportoient chez l'étranger, montoit à plus de deux cens cinquante mille livres sterlings, indépendamment de deux cens mille livres qui circuloient dans l'Ile. Je suis sûr que ni la Hollande, ni les cantons les plus peuplés de la Chine, n'ont jamais eu un si grand nombre d'habitans dans une espace de terrain de la même étendue, & n'en ont jamais tiré le même parti, si l'on en excepte les environs des grandes villes; mais depuis ce temps-là, l'Ile a beaucoup

DES CO  
coup dég  
deur. L  
Iles Fran  
joint aux  
à Antigua  
Monferrat  
de temps  
les habita  
qu'on dit  
troupes A  
blablement  
que, se r  
y fit les  
au point  
vingt per  
ainsi à pro  
l'Ile. La  
sieurs ann  
violence,  
se mit de  
Barbades  
pes sur p  
nombre da  
firent con  
terre, de  
tîle, & l'  
aux engrai  
ensemble,  
habitans &  
lebre. Ma  
Tome II

I R E  
ar des vagabonds  
u. Après le réta-  
harles, elle conti-  
grès très rapides.  
ce temps-là treize  
re les gentilshom-  
lont quelques-uns  
ille livres sterling  
ins riche en avoit

ut le méridien de  
y comptoit envi-  
blancs, & plus de  
toute espece. Ils  
aisseaux marchands  
ante tonneaux l'un  
aleur du sucre, de  
ore, du coton, &c.  
chez l'étranger,  
ux cens cinquante  
indépendamment  
res qui circuloient  
que ni la Hollan-  
es plus peuplés de  
is eu un si grand  
ans une espace de  
endue, & n'en ont  
parti, si l'on en  
les grandes villes ;  
là, l'Isle a beau-  
coup

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 97**  
coup dégénéré de son ancienne splen-  
deur. L'accroissement qu'ont pris les  
Isles Françoises où il croit du sucre,  
joint aux Colonies qui se sont établies  
à Antigua, Saint-Christophe, Nevis,  
Montserrat & la Jamaïque, ont attiré  
de temps à autre un grand nombre de  
ses habitans. Une contagion affreuse,  
qu'on dit y avoir été portée par les  
troupes Angloises, mais qui vraisem-  
blablement y passa de la côte d'Afri-  
que, se répandit dans l'Isle en 1692,  
y fit les mêmes ravages que la peste,  
au point qu'il mouroit tous les jours  
vingt personnes dans la Capitale, &  
ainsi à proportion des autres parties de  
l'Isle. La maladie continua pendant plu-  
sieurs années, quoiqu'avec moins de  
violence, & infecta le climat. La guêre  
se mit de la partie ; & les habitans des  
Barbades ayant mis un corps de trou-  
pes sur pied, en perdirent un grand  
nombre dans plusieurs expéditions qu'ils  
firent contre les Isles Françoises. La  
terre, de son côté, devint moins fer-  
tile, & l'on fut obligé d'avoir recours  
aux engrais. Toutes ces causes, jointes  
ensemble, concoururent à diminuer les  
habitans & l'opulence de cette ville cé-  
lébre. Mais ce n'est qu'en la comparant  
*Tome II. Partie VI. E*



avec elle-même, qu'on peut dire qu'elle a dégénéré; car elle contient encore aujourd'hui vingt-cinq mille blancs, environ quatre-vingt mille négres, & elle embarque plus de vingt-cinq mille barriques de sucre, qui rapportent trois cens mille livres sterlings, indépendamment du rum, de la melasse, du coton, du gingembre & de l'aloës; population & produit immenses pour une Isle, qui ne contient pas plus de cent mille acres de terrain; de sorte que le sucre seul rapporte à cette Isle à-peu-près la même somme que lorsqu'elle étoit dans son état le plus florissant.

Cette Isle peut mettre sur pied environ cinq mille hommes de ses propres troupes, sans compter un régiment de troupes réglées, qui n'est presque jamais complet. Elle est naturellement fortifiée d'un côté par des rochers & des basses qui en rendent les deux tiers presque inaccessibles, & de l'autre, elle a de très-bons ports; mais toute la côte est défendue par une ligne de plusieurs milles de long, & par des Forts qu'on a construits dans les postes les plus importants.

Ces Insulaires soutiennent cet établissement, qui est très-considérable par

lui-même  
rion. La  
moins cin  
& les aut  
portion.  
très-bon p  
l'Eglise A  
dominant  
tres Isles.  
Isle est ba  
cune autr  
tout s'y p  
dre & de  
lequel a é  
Christoph  
Isle, à q  
dront à ja

Ce coll  
vues de fo  
roit le fai  
à l'éducat  
chistes qu  
ce qui to  
blic, sans  
bligation  
quitter d'

Ce coll  
tale de l'  
cendie, c  
maisons p

R E  
peut dire qu'elle  
contient encore  
mille blancs, en-  
négres, & elle  
-cinq mille bar-  
rapportent trois  
ings, indépen-  
la melasse, du  
de l'aloës; po-  
menses pour une  
pas plus de cent  
de sorte que le  
cette Isle à-peu-  
que lorsqu'elle  
plus florissant.  
tre sur pied envi-  
es de ses propres  
r un régiment de  
n'est presque ja-  
est naturellement  
ar des rochers &  
lent les deux tiers  
& de l'autre, elle  
mais toute la côte  
ligne de plusieurs  
r des Forts qu'on  
postes les plus im-  
tiennent cet éta-  
s-considérable par

DES COLONIES EUROPÉENNES. 99  
lui-même, avec beaucoup de réputation. La place de Gouverneur vaut au moins cinq mille livres sterlings par an, & les autres Officiers sont payés à proportion. Leurs Ministres y sont sur un très-bon pied. Ils sont tous membres de l'Eglise Anglicane, qui est la religion dominante, de même que dans les autres Isles. Il y a peu de dissidens. Cette Isle est beaucoup mieux réglée qu'aucune autre des Indes Occidentales, & tout s'y passe avec beaucoup plus d'ordre & de décence. Il y a un college, lequel a été fondé & doté par le Colonel Christophe Codrington, natif de cette Isle, à qui ses grandes qualités le rendront à jamais recommandable.

Ce college ne répond point assez aux vues de son digne fondateur, & il pourroit le faire, en appliquant son fonds à l'éducation d'un nombre de Cathéchistes qui pussent instruire les négres, ce qui tourneroit à l'avantage du public, sans parler de la charité & de l'obligation indispensable qu'il y a des'acquitter d'un pareil devoir.

Ce college est à Bridge-town, capitale de l'Isle, qui, avant le dernier incendie, contenoit environ douze mille maisons parfaitement bien bâties & ha-

bitées par un peuple nombreux & opulent. On ne peut rien voir de plus beau que cette Isle. Le terrain est parsemé de quantité de petits coteaux très-bien cultivés; dont la beauté est relevée par la verdure des cannes à sucre, & par une quantité prodigieuse d'orangers, de citroniers, de guavas, de papas, d'alcès, dont les fleurs répandent une odeur admirable, & par une multitude d'autres plantes aussi belles qu'utiles, qui s'élevont parmi les habitations, dont l'Isle est couverte de toutes parts. Il n'y a pas jusqu'aux huttes des nègres qui ne contribuent à l'embellir. Ils ont soin de les ombrager avec des platanes, qui forment de leurs villages des espèces de bois qu'on ne peut se lasser d'admirer. En un mot, il n'y a aucun endroit dans les Indes Occidentales qui soit comparable à cette Isle par le nombre de ses habitans, la culture de son terrain, les beautés & les commodités qui résultent de l'un & de l'autre.



*Saint - Ch  
Monjé  
forces.*

**L'ISLE**  
considéra  
dons par  
& les Ar  
s'y établi  
férentes  
rement c  
Elle a en  
circuit.  
plus petit  
plus petit  
& l'autre  
conféren  
à-peu-pr  
neux, m  
tile. An  
douce, d  
aussi fut-  
aujourd'h  
dans des  
qui fait  
L'Isle de

## CHAPITRE VI.

*Saint-Christophe, Antigua, Nevis & Montserrat. Leur état présent & leurs forces.*

L'ISLE de Saint-Christophe est la plus considérable de celles que nous possédons parmi les Antilles. Les François & les Anglois furent les premiers qui s'y établirent en 1626; mais après différentes fortunes, elle nous fut entièrement cédée par le traité d'Utrecht. Elle a environ soixante & dix milles de circuit. Celle d'Antigua n'est gueres plus petite. Nevis & Montserrat sont les plus petites des quatre, n'ayant l'une & l'autre qu'environ vingt mille de circonférence. Le terrain de ces Isles est à-peu-près le même, léger & sablonneux, mais d'ailleurs extrêmement fertile. Antigua n'a aucun ruisseau d'eau douce, & les sources y sont fort rares, aussi fut-elle longtemps inhabitée; mais aujourd'hui on conserve l'eau de la pluie dans des citernes & des réservoirs, ce qui fait qu'on en manque rarement. L'Isle de Saint-Christophe produit du

meilleur sucre & en plus grande quantité qu'aucune autre ; mais celle-ci , ni aucune autre des Antilles ne produisent aucune autre denrée , à l'exception de Montserrat qui donne quelque peu d'indigo , & encore d'une qualité inférieure. On prétend que Saint-Christophe contient environ neuf mille blancs & vingt-cinq mille noirs ; Antigua a environ sept mille blancs & vingt mille noirs ; & Nevis & Montserrat environ cinq mille Européens qui ont sous eux dix à douze mille esclaves Africains ; de sorte que l'on peut dire sans exagération , que toutes les Isles Antilles contiennent environ vingt-six mille Anglois , dont chacun fait vivre plusieurs hommes en Angleterre , du travail d'environ soixante & dix mille négres. Elles produisent tous les ans vingt-cinq mille barriques de sucre. Je ne dis rien de l'Isle de Barbade , parce qu'elle ne commerce point directement avec l'Angleterre. Ses habitans s'occupent entièrement de l'agriculture , & à fournir des provisions aux Colonies voisines. Elle appartient à la maison de Codrington.

Ces Isles sont gouvernées par un Officier qui prend le titre de Capitaine Général & de Gouverneur en chef de

DES  
toutes  
deloup  
ce lui v  
livres  
dant ,  
blée d

C

*Climat  
vent  
non  
den  
fait  
les.  
mer*

**L**E  
posséd  
est à-  
part  
naissen  
& des  
Comr  
que l  
têtes ,  
ne s'é  
grés v  
lemen

DIRE  
plus grande quan-  
; mais celle-ci, ni  
illes ne produisent  
, à l'exception de  
quelque peu d'in-  
e qualité inférieure.  
t-Christophe con-  
ille blancs & vingt-  
tigua a environ sept  
mille noirs; & Né-  
viron cinq mille Eu-  
as eux dix à douze  
ains; de sorte que  
agération, que tou-  
ontiennent environ  
lois, dont chacun  
hommes en Angle-  
environ soixante &  
Elles produisent tous  
mille barriques de  
en de l'Isle de Bar-  
ne commerce point  
Angleterre. Ses ha-  
ntièrement de l'agri-  
ir des provisions aux  
Elle appartient à la  
ton.  
ouvnées par un Of-  
e titre de Capitaine  
ouverneur en chef de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 103  
toutes les Isles Caribes, depuis la Gua-  
deloupe jusqu'à Porto-Rico. Cette pla-  
ce lui vaut environ trois mille cinq cens  
livres sterlings par an; il est indépen-  
dant, & chef du Conseil & de l'Assem-  
blée des Représentans de la nation.

---

### CHAPITRE VII.

*Climat des Indes Occidentales. Pluies & vents. Ouragans. Signes qui les annoncent. Productions des Indes Occidentales. Sucre. Maniere dont on le fait. Colons dans les Indes Occidentales. Leur façon de vivre & de commercer. Les négres.*

LE climat de toutes les Isles que nous possédons dans les Indes Occidentales, est à-peu-près le même, en mettant à part les différences accidentelles qui naissent de la différence des situations, & des différentes qualités du terrain. Comme elles sont entre les tropiques, que le soleil donne à plomb sur leurs têtes, passé au-delà vers le nord, & ne s'éloigne jamais de plus de trente degrés vers le midi; elles sont continuellement sujettes à des chaleurs excessives,

lesquelles seroient insupportables, si le vent alizé, qui s'éleve peu à peu, à mesure que le soleil prend de la force, ne souffloit du côté de la mer, & ne rafraîchissoit l'air, au point de les mettre en état de vacquer à leurs occupations, même en plein midi. D'un autre côté, à mesure que la nuit approche, il s'éleve un vent frais du côté de terre, lequel, prenant son cours vers la mer, parcourt tout à la fois tous les points du compas.

La même providence a fait, que lorsque le soleil est retourné au Tropique du Cancer, & qu'il darde, pour ainsi dire, ses rayons à plomb, il attire à lui une grande quantité de nuages qui les mettent à couvert de ses rayons, & qui, se dissolvant en pluie, refroidissent l'air & humectent la terre qui est altérée par la longue sécheresse qui regne communément depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Mai.

Les pluies qui regnent dans les Indes Occidentales, ne ressemblent en rien à celles de nos climats. Les plus fortes ne sont en comparaison que de la rosée. Ce sont des débordemens d'eau qui tombent des nuages avec une impétuosité prodigieuse, qui font enfler les rivières dans un instant, en forment de

DES C  
nouvelle  
bout à  
vies q  
Tropiq  
dans cer  
prouve  
anciens  
de. Ils  
séchée  
sives &  
par co  
qu'elle  
rivières  
est ce q  
plusieu

Ce  
guent  
dentale  
dant t  
ni au.  
neige,  
c'est fé  
arrive  
& fort  
la feu  
être u  
sulph  
ce pa  
est qu  
tion c

RE  
portables, si le  
ve peu à peu, à  
rend de la force,  
la mer, & ne ra-  
point de les mettre  
ars occupations,  
D'un autre côté,  
proche, il s'éleve  
de terre, lequel,  
la mer, parcourt  
oints du compas.  
e a fait, que lorf-  
né au Tropicque  
arde, pour ainfi  
b, il attire à lui  
de nuages qui les  
s rayons, & qui,  
refroidiffent l'air  
qui est altérée par  
ui regne commu-  
mmencement de  
de Mai.  
ment dans les In-  
e ressemblent en  
limats. Les plus  
paraison que de la  
bordemens d'eau  
es avec une impé-  
ui font enfler les  
t, en forment de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 105  
nouvelles, & inondent le pays d'un  
bout à l'autre. De là vient que les ri-  
vieres qui ont leur source en dedans des  
Tropiques, s'enflent & se débordent  
dans certaines saisons de l'année, ce qui  
prouve l'erreur dans laquelle étoient les  
anciens, par rapport à la Zone Torri-  
de. Ils s'imaginoient qu'elle étoit des-  
féchée & brûlée par les chaleurs exces-  
sives & continuelles qui y regnent, &  
par conséquent inhabitable; au lieu  
qu'elle est arrosée par les plus grandes  
rivieres du monde, & que l'humidité  
est ce qu'il y a de plus incommode dans  
plusieurs endroits.

Ce sont les pluies seules qui distin-  
guent les saisons dans les Indes Occi-  
dentales. Les arbres y sont verts pen-  
dant toute l'année; le pays n'est sujet  
ni au froid, ni aux brouillards, ni à la  
neige, ni à la grêle; ou s'il en tombe,  
c'est fort rarement. Dans les cas où cela  
arrive, elle est fort violente, fort grosse  
& fort pesante. J'ignore si cela vient de  
la seule humidité qui ne me paroît pas  
être une cause suffisante, ou de l'acide  
sulphureux qui prédomine dans l'air de  
ce pays; mais ce qu'il y a de certain,  
est que les métaux qui sont sujets à l'ac-  
tion de cette cause, se rouillent en très



peu de temps ; & cette cause contribue peut-être autant que la chaleur à rendre ce climat mal sain & nuisible aux Européens.

C'est dans la saison pluvieuse, principalement dans le mois d'Août, & plus rarement dans ceux de Juillet, de Septembre, que regnent les ouragans, le fléau le plus affreux qu'on ait à essuyer de la part du climat. Ils détruisent dans un clin d'œil les travaux de plusieurs années, & ruinent les espérances de l'habitant, dans le temps qu'il se voyoit au comble de la fortune. Il s'éleve tout-à-coup une bourrasque de vent accompagnée de pluie, d'éclairs & de tonnerres, d'un orage sur mer, & quelquefois d'un tremblement de terre ; en un mot, de toutes les circonstances les plus terribles & les plus destructives que les élémens puissent rassembler. On voit d'abord pour prélude du désastre qui doit suivre, des champs entiers de cannes de sucre pirouetter dans l'air, & répandues sur toute la surface du pays. Les plus gros arbres sont enlevés jusqu'aux racines, & emportés comme du chaume ; les moulins à vent sont renversés dans un instant ; les ouvrages, les chaudières, les alambics, quoique

DESC  
pesant  
enlevés  
les com  
d'une s  
qui, da  
à cinq  
emport  
rien ne  
Voit  
connoi  
gan, c  
ont ap  
gans a  
dans l  
arrive  
signés  
trém  
que d  
& le  
ment  
ses de  
bruit  
vent  
plus  
tout  
du N  
d'effr  
forte  
point  
tour

I R E

e cause contribue  
chaleur à rendre  
nuisible aux Eu-

pluvieuse, prin-  
mois d'Août, &  
ux de Juillet, de  
ent les ouragans,  
qu'on ait à effuyer  
ls détruisent dans  
aux de plusieurs  
spérances de l'ha-  
qu'il se voyoit au  
Il s'éleve tout-à-  
de vent accom-  
lairs & de tonner-  
er, & quelquefois  
erre; en un mot,  
nces les plus ter-  
ructives que les  
sembler. On voit  
e du désastre qui  
ps entiers de can-  
er dans l'air, &  
a surface du pays.  
sont enlevés jus-  
portés comme du  
à vent sont ren-  
t; les ouvrages,  
ambics, quoique

DES COLONIES EUROPÉENNES. 107

pesant plusieurs centaines de livres, sont enlevés de terre & réduits en morceaux; les combles des maisons sont emportés d'une seule bouffée de vent, & la pluie, qui, dans l'espace d'une heure, s'éleve à cinq pieds de hauteur, acheve de les emporter avec une violence à laquelle rien ne peut résister.

Voici les signes auxquels les Indiens connoissent qu'il doit y avoir un ouragan, & c'est d'eux que les Européens ont appris à les connoître. Ces ouragans arrivent ou dans les quartiers, ou dans la pleine lune. Lorsqu'ils doivent arriver dans la pleine lune, voici les signes qui les annoncent. L'air est extrêmement trouble, le soleil plus rouge que de coutume, le temps fort calme, & le sommet des montagnes extrêmement net. On entend dans les crevasses de la terre & dans les puits, un bruit sourd, comme s'il y avoit des vents enfermés. Les étoiles paroissent plus grandes qu'à l'ordinaire, & sales tout autour; le Ciel est noir du côté du Nord-Ouest, & a quelque chose d'effrayant; la mer rend une odeur forte, & s'éleve, quoiqu'il ne fasse point de vent; le vent qui étoit à l'Est, tourne tout-à-coup à l'Ouest, & souffle

fans interruption avec violence & à différentes reprises, environ deux heures à chaque fois. Les signes sont les mêmes au plein de la lune. Cet astre est entouré d'un aréole que l'on apperçoit aussi quelquefois autour du soleil. Ce sont-là les prognostics que les Indiens nous ont appris, sur quoi il est bon d'observer que les payfans & les peuples barbares connoissent mieux les temps & les saisons, & en tirent des regles plus sures que les nations les plus sçavantes & les plus civilisées; dont la raison est, qu'ils se fondent plus sur l'expérience que sur la théorie; qu'ils sont plus attachés aux traditions de leurs ancêtres; & que, vivant en plein air, & étant moins occupés, ils sont plus à même d'observer les plus petits changemens qui arrivent dans cet élément, au moyen de quoi ils acquierent quantité de connoissances utiles, quoique souvent mêlées de plusieurs superstitions, parce qu'ils ignorent les causes. C'est ce qui fait mépriser leurs observations aux Sçavans, faute d'examiner la compétence ou l'incompétence de ceux qui les ont faites.

La marchandise d'étape la plus considérable des Indes Occidentales, est

DES C  
le sucre.  
aux Gre  
point au  
les temp  
ont, app  
gais fure  
rent dan  
duisirent  
d'un us  
risfaire l  
rent. On  
tire, est  
les Portu  
ou des c  
qu'il en  
été les r  
font déb  
dans cet  
à sucre c  
pieds. E  
cés de q  
autres. S  
fommet  
verd ext  
est fort d  
stance sp  
plus agr  
l'on con  
mangé c  
nourriffa

R E  
violence & à dis-  
on deux heures à  
ont les mêmes au  
est entouré d'un  
it aussi quelque-  
Ce sont-là les  
diens nous ont  
bon d'observer  
peuples barbares  
temps & les fai-  
regles plus sûres  
sçavantes & les  
raison est, qu'ils  
expérience que sur  
plus attachés aux  
êtres ; & que,  
& étant moins  
même d'obser-  
gements qui ar-  
, au moyen de  
tité de connoi-  
souvent mêlées  
s, parce qu'ils  
est ce qui fait  
tions aux Sça-  
la compétence  
eux qui les ont

DES COLONIES EUROPÉENNES. 109  
le sucre. Cette denrée étoit inconnue  
aux Grecs & aux Romains, mais non  
point aux Chinois qui l'ont connue dans  
les temps les plus reculés, & qui nous  
ont appris à le connoître. Les Portu-  
gais furent les premiers qui le cultive-  
rent dans l'Amérique, & qui l'intro-  
duisirent en Europe, comme une chose  
d'un usage universel, & propre à sa-  
tisfaire le luxe des peuples qui l'habi-  
tent. On ignore si la canne dont on le  
tire, est du crû de l'Amérique, ou si  
les Portugais l'y ont portée de l'Inde,  
ou des côtes d'Afrique ; mais, quoi-  
qu'il en soit, leurs sucres ont toujours  
été les meilleurs de tous ceux qui se  
sont débités & qui se débitent encore  
dans cette partie du monde. La canne  
à sucre croit de la hauteur de six à huit  
pieds. Elle est remplie de nœuds espa-  
cés de quatre à cinq pouces les uns des  
autres. Son corps est jaunâtre, & son  
fommet d'où sortent les feuilles, d'un  
verd extrêmement vif. Son enveloppe  
est fort dure, & elle renferme une sub-  
stance spongieuse, remplie d'un suc le  
plus agréable & le plus piquant que  
l'on connoisse dans la nature, & qui,  
mangé crud, est extrêmement sain &  
nourrissant.

Voici la maniere dont on la cultive. Au mois d'Août, qui est le temps le plus pluvieux de l'année, après avoir fârlé & bêché la terre, on prend un roseau de six à sept nœuds, & on le couche à plat dans une rigole faite exprès, qui a plus d'un demi-pied de profondeur. On la recouvre de terre, & l'on continue ainsi de planter tout le champ, par lignes également espacées les unes des autres. Peu de temps après, chaque nœud pousse un jet, qui, au bout de dix à douze jours, acquiert de la force & de la consistance; mais ce n'est qu'au bout de six mois ou environ que les cannes sont en état d'être employées, quoiqu'on puisse les laisser quelques mois de plus en terre, sans qu'elles se gâtent. Plus elles restent enterrées, après qu'elles ont acquis leur maturité, moins elles donnent de jus; mais en revanche, le sucre est beaucoup meilleur. Pour ne point perdre de temps, on partage ordinairement le champ en trois parties, dont l'une contient les cannes qui sont formées, & que l'on doit couper dans cette saison; l'autre les nouveaux plants, & dont la troisième reste en jachere. Les sommets des cannes, & les feuilles qu'elles pouf-

DES C  
sent de  
le bétai  
après qu  
du feu;  
partie d  
n'ait for

Les c  
moulin  
rement  
posé de  
garnis  
posés de  
le moy  
passer le  
qu'elles  
un trou  
dessous  
rend da  
il ne m  
restoit  
par d'a  
chaudie  
qu'à ce  
le fait  
cinq à  
va en d  
lir de  
niere;  
ne scau  
quise,

I R E  
dont on la cultive.  
qui est le temps le  
année, après avoir  
terre, on prend un  
nœuds, & on le  
né rigole faite ex  
un demi-pied de  
recouvre de terre,  
si de planter tout le  
également espacées  
eu de temps après,  
e un jet, qui, au  
jours; acquiert de  
nsistence; mais ce  
six mois ou envi-  
sont en état d'être  
on puisse les laisser  
plus en terre, sans  
plus elles restent en-  
les ont acquis leur  
les donnent de jus;  
e sucre est beaucoup  
int perdre de temps,  
ement le champ en  
l'une contient les  
rmées, & que l'on  
ette saison; l'autre  
s, & dont la troi-  
ere. Les sommités  
uilles qu'elles pouf-

DES COLONIES EUROPÉENNES. III  
sent de leurs nœuds, servent à nourrir  
le bétail, & le rebut qu'on en tire,  
après qu'elles ont été au moulin, à faire  
du feu; de maniere qu'il n'y a aucune  
partie de cette plante excellente, qui  
n'ait son usage.

Les cannes coupées, on les porte au  
moulin, qui, aujourd'hui, est ordinai-  
rement un moulin à vent. Il est com-  
posé de trois gros cylindres ou rouleaux  
garnis de fer, placés à plomb, & dis-  
posés de maniere qu'ils se meuvent par  
le moyen de celui du milieu. On fait  
passer les cannes entre deux, & à mesure  
qu'elles s'écrasent, le sucre coule par  
un trou dans une cuve qui est placée  
deffous pour le recevoir, & d'où il se  
rend dans un grand réservoir. Comme  
il ne manqueroit pas de s'aigrir, s'il y  
restoit trop long-temps, on le conduit  
par d'autres tuyaux dans une grande  
chaudiere, où on le fait bouillir jus-  
qu'à ce qu'il ne reste plus d'écume. On  
le fait ainsi passer successivement dans  
cinq à six chaudieres, dont la grandeur  
va en diminuant, & où on le fait bouil-  
lir de même. Il s'épaissit dans la der-  
niere; mais comme la simple ébullition  
ne scauroit lui donner la consistance re-  
quisé, pour hâter l'opération, on verse

dessus une petite quantité d'eau de chaux qui le fait sur le champ fermenter à un point extraordinaire. Pour empêcher qu'il ne se répande, on jette dedans un morceau de beurre de la grosseur d'une noix, qui fait aussitôt cesser l'effervescence, quand même la chaudiere contiendrait deux ou trois cens gallons de sucre. On le met ensuite refroidir, il se seche, se met en grains, & devient en état d'être mis dans les pots, ce qui est la dernière partie de l'opération.

Ces pots sont de figure conique, ou faits en pain de sucre, & percés à leur pointe, que l'on doit regarder comme leur fond, & c'est dans cet endroit que l'on place le tamis à travers duquel il doit se filtrer. C'est dans ces pots que le sucre se purge des impuretés qui y sont restées; la melasse se dégage, se précipite & s'écoule par l'ouverture qui est au fond, & le sucre reste d'une couleur jaunatre foncée: on l'appelle alors sucre *moscavado*; & lorsqu'il est dans cet état, on le met ordinairement en barriques, & on l'embarque.

Lorsqu'on veut le raffiner davantage, & n'y point laisser de melasse, on couvre les pots dont je viens de parler, d'une espece de terre blanche, pareille

DES CO  
à celle de  
délai av  
le sucre,  
porte ave  
leur blanc  
met qu'a  
cette op  
sucre dim  
il n'en est  
plus loin  
d'un imp  
pour cen  
cres qu'  
n'en dira

On ti  
maniere  
qu'elle n  
on distill  
fes. On  
de l'écum  
rum dan  
où les A  
voient à  
que, ind  
en Angl  
porte au  
lasse cru  
ou on la  
On c  
font. bie

I R E  
tité d'eau de chaux  
mp fermenter à un  
Pour empêcher  
on jette dedans un  
la grosseur d'une  
t cesser l'efferves-  
la chaudiere con-  
ois-cens gallons de  
uite refroidir, il se  
ins, & devient en  
es pots, ce qui est  
l'opération.

figure conique, ou  
, & percés à leur  
t regarder comme  
ans cet endroit que  
à travers duquel il  
dans ces pots que  
es impuretés qui y  
asse se dégage, se  
par l'ouverture qui  
re reste d'une cou-  
on l'appelle alors  
orsqu'il est dans cet  
nairement en barri-  
que.

rafiner davantage,  
de melasse, on cou-  
e viens de parler,  
e blanche, pareille

DES COLONIES EUROPÉENNES. 113  
à celle dont on fait les pipes, que l'on  
délaye avec de l'eau. Elle pénètre dans  
le sucre, s'attache à la melasse, & l'em-  
porte avec elle, laissant le sucre de cou-  
leur blanchâtre, mais plus blanc au som-  
met qu'au fond. On répète quelquefois  
cette opération jusqu'à trois fois; le  
sucre diminue quant à la quantité, mais  
il n'en est que plus beau. On ne va pas  
plus loin dans les plantations, à cause  
d'un impôt onéreux de six schellings  
pour cent-qu'on a mis sur tous les su-  
cres qu'on y rafine, ce qui fait que je  
n'en dirai rien davantage.

On tire le rum de la melasse d'une  
maniere qu'il est inutile de décrire, puis-  
qu'elle ne diffère en rien de celle dont  
on distille les autres liqueurs spiritueu-  
ses. On tire aussi une liqueur inférieure  
de l'écume du sucre. On transporte le  
rum dans l'Amérique Septentrionale,  
où les Anglois le consomment, ou l'en-  
voient à Terre-Neuve, ou dans l'Afri-  
que, indépendamment de ce qui en passe  
en Angleterre & en Irlande. On trans-  
porte aussi une grande quantité de me-  
lasse crue dans la Nouvelle Angleterre;  
ou on la distille.

On compte que lorsque les choses  
sont bien ménagées, le rum & la me-



lasse défrayer une plantation, & que le sucre est le profit net & clair. Il paroît cependant par les particularités que j'ai apprises, & par d'autres qu'il est aisé d'imaginer, que les dépenses d'une plantation dans les Indes Occidentales, sont très-considérables, & les profits casuels & fort incertains. Il faut, pour commencer une plantation de sucre, un capital au moins de cinq-mille livres sterlings, vu la cherté où sont les terres, & la quantité d'esclaves & de bétail qu'elle exige. Il s'en faut beaucoup que la vie d'un maître d'un plantage soit une vie oisive & paresseuse; tous ses momens sont occupés. Il est obligé en tout temps d'avoir l'œil sur ses inspecteurs, & souvent d'en faire lui-même les fonctions. Mais, lorsque le temps de cuire le sucre est venu, pour peu qu'il ait ses intérêts à cœur, on ne peut imaginer un genre de vie plus laborieux & plus nuisible à la santé, étant obligé de passer les jours & les nuits exposé aux chaleurs réunies du climat, & de quantité de fourneaux. Ajoutez à cela les pertes qu'occasionnent les ouragans, les tremblemens de terre & les mauvaises saisons; considérez ensuite qu'après que le sucre est emballé, il passe dans

DES CO  
les mains  
de l'embo  
n'y a pe  
vue de  
on peut  
droits d  
chiffre pl  
dentales.  
dédomm  
vu la pr  
immense  
dise.

Les g  
rement  
les appo  
livres st  
nombre  
lui des r  
dont le  
livres st  
tions or  
pour fa  
malades  
un prop  
tation  
charge  
des best  
de cet  
des me

**VOIR**  
plantation, & que  
net & clair. Il pa-  
les particularités que  
d'autres qu'il est  
e les dépenses d'une  
Indes Occidentales,  
ables, & les profits  
ains. Il faut, pour  
ntation de sucre, un  
de cinq mille livres  
erté où sont les ter-  
d'esclaves & de bé-  
l s'en faut beaucoup  
aître d'un plantage  
& paresseuse; tous  
occupés. Il est obligé  
voir l'œil sur ses inf-  
t d'en faire lui-même  
lorsque le temps de  
venu, pour peu qu'il  
ur, on ne peut ima-  
vie plus laborieux  
santé, étant obligé  
les nuits exposé aux  
climat, & de quan-  
Ajoutez à cela les  
ment les ouragans,  
terre & les mauvai-  
rez ensuite qu'après  
ballé, il passe dans

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 115**  
les mains d'un marchand qui est obligé  
de l'embarquer à son propre risque. Il  
n'y a personne qui ne tremble à la  
vue de ces inconvéniens; cependant  
on peut dire qu'il n'y a point d'en-  
droits dans le monde où l'on s'enri-  
chisse plutôt que dans les Indes Occi-  
dentales. Une ou deux bonnes récoltes  
dédommagent de quantité de mauvaises,  
vu la promptitude du débit & le profit  
immense que l'on fait sur cette marchan-  
dise.

Les grandes plantations sont ordinai-  
rement régies par un économe, dont  
les appointemens sont de cent cinquante  
livres sterlings par an. Il a sous lui un  
nombre d'inspecteurs proportionné à ce-  
lui des négres, savoir, un sur trente,  
dont le salaire est d'environ quarante  
livres sterlings. Ces sortes de planta-  
tions ont aussi un Chirurgien pensionné  
pour saigner les négres qui tombent  
malades. Mais le mieux que puisse faire  
un propriétaire, est d'affermir sa plan-  
tation à un homme solide, lequel se  
charge des réparations & de l'entretien  
des bestiaux. On prétend que le salaire  
de cet économe est la moitié du produit  
des meilleures années, & lorsqu'il est

frugal & industrieux, il a bientôt fait fortune.

L'entretien des nègres coûte très-peu dans les plantations. La coutume est de donner à chaque famille une petite portion de terre, qu'on lui permet de cultiver deux jours de la semaine, sçavoir, le samedi & le dimanche, ce qui suffit pour la faire subsister. D'autres nourrissent les leurs avec une certaine quantité de bled de Guinée & d'Inde; quelques harangs salés, & un morceau de jambon & de porc salé. Le reste de la dépense consiste en un bonnet, une chemise, une paire de caleçons, de bas & de souliers, ce qui n'excede pas quarante schelins par an.

Je ne finirois point, si je voulois détailler ici les marchandises qu'on envoie dans les Indes Occidentales, vu que les besoins de la vie sont infinis, & qu'elles ne produisent que les choses dont je viens de parler. Les marchands font des gains immenses sur tout ce qu'ils vendent, & les artisans, de quelque espece qu'ils soient, surtout les charpentiers, les maçons & les chaudronniers, s'y enrichissent en très-peu de temps.

*Observa  
des C  
purge  
qui s'*

LES ho  
& par c  
dustrie c  
vail mo  
pour leu  
& s'y se  
dant tou  
font po  
toyens,  
chez eu  
de l'ind  
tiérem  
& plein  
étonne  
voir la f  
hazards  
vastes,  
la grand  
fortes de  
se trou  
état, for

## CHAPITRE VIII.

*Observations sur les Plantations des Indes Occidentales. Avantageuses pour purger un Etat des mauvais garnemens qui s'y trouvent.*

LES hommes ont différens caracteres ; & par conséquent autant de genres d'industrie différens. Les uns aiment un travail modéré & exempt de risque tant pour leur personne que pour leurs biens ; & s'y soumettent volontairement pendant toute leur vie. Ces sortes de gens sont pour l'ordinaire les meilleurs citoyens, & ne sont propres qu'à rester chez eux. D'autres, ennemis déclarés de l'indolence, sont d'un caractere entièrement opposé. Inquiets, bouillans ; & pleins de feu, aucun travail ne les étonne ; pourvu qu'ils esperent d'en voir la fin ; ils aiment les dangers & les hazards, & forment les projets les plus vastes, ne mettant aucun milieu entre la grandeur & la dernière misere. Ces sortes de caracteres, lors surtout qu'ils se trouvent dans des gens de moyen état, sont souvent très-dangereux pour

la société. Les Indes Occidentales ouvrent à ces fortes de personnes un vaste champ pour exercer leur activité ; & c'est un des grands avantages des Colonies que nous avons dans cette partie du monde , qu'indépendamment de la quantité de nos marchandises qu'elles consomment , de matelots qu'elles emploient , & des fonds qu'elles rapportent à l'Etat, elles fournissent de l'occupation à ces fortes d'esprits , & les mettent en état de se rendre utiles au public. Nos domaines sont tellement situés & variés , que quiconque veut travailler , peut le faire sans nuire à qui que ce soit. C'est encore un très-grand bonheur que ceux que des accidens inévitables , un revers de fortune , ou la cruauté de leurs créanciers ont réduits à l'indigence , & inutiles à la société , trouvent une espèce d'asyle , où leurs affaires prennent souvent un si bon train, qu'ils ont lieu de se louer des accidens qui les ont chassés de leur patrie , pauvres , misérables & sans appui , pour les y faire rentrer dans l'opulence & dans le crédit. Il n'y a personne qui ne puisse produire de pareils exemples , ni qui , regardant autour de lui , ne voie un grand nombre de personnes qui , par

les démarcations de leur jeunesse , une vaste réputation , employées , qu'elles ayent qu'elles ayent ont été la cause de ces fortes de bord dans le désespoir , nées de t... qu'ayant obtenu droit où l'elles , elle mées en de vantage. qu'acquise à joignent de mauvaise n... se , & elle pays ; au d'aucun av... tées. Il y mables qu' parler , q... mœurs , n... fiance , en ne soient nées , & q... tere , ont

Occidentales ou-  
 personnes un vaste  
 leur activité ; &  
 avantages des Co-  
 dans cette partie  
 pendamment de la  
 marchandises qu'elles  
 telors qu'elles em-  
 qu'elles rapportent  
 ssent de l'occupa-  
 sprite , & les met-  
 ndre utiles au pu-  
 ont tellement situés  
 nque veut travail-  
 ns nuire à qui que  
 un très-grand bon-  
 des accidens inévi-  
 de fortune, ou la  
 anciers ont réduits  
 utiles à la société,  
 e d'asyle, où leurs  
 vent un si bon train,  
 louer des accidens  
 e leur patrie, pau-  
 sans appui, pour  
 dans l'opulence &  
 y a personne qui ne  
 areils exemples, ni  
 ur de lui, ne voie  
 personnes qu i, par

les démarches qu'elles ont faites dans  
 leur jeunesse, se sont fait une si mau-  
 vaise réputation, qu'on n'ose plus les  
 employer, lorsqu'on les connoît, quoi-  
 qu'elles ayent changé de caractère, &  
 qu'elles ayent subjugué les passions qui  
 ont été la source de leurs égaremens.  
 Ces sortes de personnes tombent d'a-  
 bord dans l'indigence, ensuite dans le  
 désespoir, & se voient enfin abandon-  
 nées de tout le monde, jusqu'à ce  
 qu'ayant occasion de passer dans un en-  
 droit où l'on n'est point prévenu contre  
 elles, elles sont tout-à-coup transfor-  
 mées en de nouveaux hommes. A l'a-  
 vantage qu'elles ont d'une expérience  
 acquise à leurs propres dépens, elles  
 joignent celui d'être exemptes de la  
 mauvaise réputation qu'elles ont acqui-  
 se, & elles deviennent utiles à leur  
 pays; au lieu qu'elles ne lui eussent été  
 d'aucun avantage, si elles y fussent res-  
 tées. Il y en a d'autres encore plus bla-  
 mables que les deux dont je viens de  
 parler, qui, ayant corrompu leurs  
 mœurs, ne méritent plus aucune con-  
 fiance, encore que dans le fond, elles  
 ne soient point entièrement abandon-  
 nées, & qui, mettant à part leur carac-  
 tere, ont encore assez d'étoffe pour de-

venir les plus honnêtes gens du monde.

Ce sont là les différentes sortes de gens qui, à quelques exceptions près, ont peuplé les Indes Occidentales, & une bonne partie de l'Amérique Septentrionale; & c'est ainsi que nous avons tiré de la folie d'un nombre de fanatiques & de visionnaires, de l'imprudence de la jeunesse, de la méchanceté & de l'indigence de quelques personnes abandonnées, la source de notre opulence, de notre force & de notre puissance. Et quoique cela ne soit l'effet ni de notre sagesse, ni de notre prévoyance, cependant, comme la chose est, nous devons tâcher d'en profiter du mieux qu'il nous est possible. Cela doit nous apprendre à chérir les Colonies que nous avons fondées, à les encourager par toute sorte d'indulgence, & nous engager à en acquérir de nouvelles; l'expérience nous ayant appris, que comme il n'y a point de terrain & de climat qui ne soit susceptible de culture, de même il n'y a point de disposition ni de caractère dans les hommes qui, étant adroitement ménagés, ne puissent tourner à l'avantage du public. Ceux qui commandent, & qui se plaignent du génie des sujets, à certains égards

DES CO  
égards, c  
leur peu d  
faire usage  
vidence a  
effectuer  
dans le co  
qui lui n  
& qui, c  
produire  
Ministres  
nent souv  
qui paroît  
les tremb  
les inonda  
saires à l  
que le cal  
& la beau  
ruption;  
ques, co  
mortel. T  
si l'on y f  
doit être

**I R E**  
es gens du monde:  
fférentes sortes de  
s exceptions près,  
s Occidentales, &  
l'Amérique Sep-  
st ainsi que nous  
ie d'un nombre de  
onnaires, de l'im-  
sse, de la méchan-  
e de quelques per-  
la source de notre  
force & de notre  
e cela ne soit l'effet  
ni de notre pré-  
t, comme la chose  
icher d'en profiter  
est possible. Cela  
e à chérir les Co-  
ons fondées, à les  
e sorte d'indulgen-  
r à en acquérir de  
nce nous ayant ap-  
n'y a point de ter-  
i ne soit susceptible  
e il n'y a point de  
ctère dans les hom-  
oitement ménagés,  
à l'avantage du pu-  
mandent, & qui se  
des sujets, à certains  
égards

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 121**  
égards, doivent plutôt se plaindre de leur peu de capacité qui les empêche de faire usage d'un instrument que la providence a mis dans leurs mains, pour effectuer les plus grandes choses. Il y a dans le corps humain certaines humeurs qui lui nuisent tant qu'elles y restent, & qui, étant évacuées, servent à en produire d'autres. La providence & les Ministres qui sçavent l'imiter, parviennent souvent à leur but par des moyens qui paroissent entièrement opposés; car les tremblemens de terre, les ouragans, les inondations ne sont pas moins nécessaires à la conservation de l'Univers, que le calme & le beau temps. La vie & la beauté naissent du sein de la corruption; les remèdes les plus énergiques, contiennent souvent un poison mortel. Tel est l'ordre de la nature; & si l'on y fait attention, on verra que ce doit être aussi celui du Gouvernement.





---

 CHAPITRE IX.
 

---

*Observations sur les impôts établis dans les Colonies. Sur un établissement coûteux qu'on y a fait. Réponse à quelques objections.*

QUOIQUE nous ayions tiré de grands avantages de nos Colonies dans les Indes Occidentales, & que de la maniere dont nous nous y prenons, nous devions espérer d'en tirer encore d'autres, & que nous n'ayions rien négligé pour les faire valoir, il y a cependant bien des gens qui prétendent que nous avons oublié certaines choses dont nos voisins nous ont montré l'exemple, & d'autres dont nous avons senti la nécessité par les inconvéniens qui ont résulté de notre négligence à les mettre en pratique. Mon dessein n'est point de traiter cette matiere à fond, vu que c'est la sagesse & le pouvoir du Législateur, plutôt que les spéculations creuses d'un simple particulier, qui peuvent effectuer quelque chose d'utile dans les circonstances présentes. Un Américain, dont le génie est naturellement chaud, & qui n'est

DE  
poin  
la bi  
bien  
raiso  
que  
»  
» où  
» no  
» fa  
» tir  
» je  
» qu  
» far  
» no  
» vo  
» bu  
» ve  
» co  
» pe  
» far  
» ni  
» les  
» me  
» qu  
» la  
» de  
» tic  
» ce  
» fe  
» au

## LIVRE IX.

Sur les impôts établis dans  
 Sur un établissement col-  
 a fait. Réponse à quelques

ous ayions tiré de grands  
 nos Colonies dans les In-  
 les, & que de la maniere  
 us y prenons, nous de-  
 l'en tirer encore d'autres,  
 ayions rien négligé pour  
 , il y a cependant bien  
 étendent que nous avons  
 es choses dont nos voisins  
 ré l'exemple, & d'autres  
 ons senti la nécessité par  
 ns qui ont résulté de notre  
 les mettre en pratique.  
 'est point de traiter cette  
 l, vu que c'est la sagesse  
 du Législateur, plutôt  
 ations creuses d'un simple  
 ui peuvent effectuer quel-  
 ile dans les circonstances  
 Américain, dont le gé-  
 ement chaud, & qui n'est

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 123

point si exact observateur des regles de  
 la bienséance, appercevroit peut-être  
 bien des fautes dans notre conduite, &  
 raisonneroit, je crois, de la maniere  
 que voici.

» On croiroit que dans l'éloignement  
 » où nous sommes du siege de l'autorité;  
 » nous sommes hors d'état d'éprouver  
 » sa protection, mais non point de sen-  
 » tir son poids. Je ne finirois point si  
 » je faisois le dénombrement des maux  
 » qui nous accablent depuis notre en-  
 » fance, & qui avancent le terme de  
 » nos jours. Les maux que nous éprou-  
 » vons dans nos Colonies, ne contri-  
 » buent en rien au maintien d'un Gou-  
 » vernement civil, dispendieux, plus  
 » convenable à un pays affermi & indé-  
 » pendant, dont les richesses & la puif-  
 » sance sont au comble, qu'à des Colo-  
 » nies nouvellement établies, auquel-  
 » les personne ne croit appartenir, com-  
 » me il le feroit à sa patrie, & qui man-  
 » quent des choses les plus nécessaires à  
 » la vie. La construction & l'entretien  
 » des bâtimens publics & des fortifica-  
 » tions, est un fardeau auquel nos for-  
 » ces ne peuvent suffire, & nous l'impo-  
 » ser, c'est agir d'une maniere contraire  
 » aux vues dans lesquelles vous cultivez

» les Colonies ; car, quoique vous re-  
» gardiez leurs productions comme des  
» choses qui ne servent qu'à entretenir  
» le luxe, vous ne laissez pas d'en tirer  
» un parti très-avantageux, puisque  
» vous seriez obligés de les tirer de l'é-  
» tranger, si nous ne vous les fournis-  
» sions pas. N'y eût-il que cela seul ;  
» vos Colonies ne laisseroient pas de  
» vous être très-avantageuses. Mais il y  
» a un autre jour encore plus avanta-  
» geux, dans lequel vous devez les  
» considérer. C'est qu'elles vous four-  
» nissent des denrées que vous portez  
» dans les autres pays, & qui servent  
» à faire pencher la balance du com-  
» merce de votre côté.

» Tout le secret, pour débiter promp-  
» tement ses marchandises chez l'étran-  
» ger consiste, en deux mots, à les avoir  
» bonnes, & à les laisser à bon marché ; &  
» l'économie politique du commerce ;  
» à remplir ces deux objets, surtout le  
» dernier, dans toute leur étendue. Or,  
» comment pouvons-nous laisser nos  
» marchandises au même prix que les  
» François, lorsque les Maîtres de nos  
» plantations payent quatre & demi  
» pour cent sur tous les sucres qu'ils en-  
» voient hors de l'Amérique, indépen-

car, quoique vous re-  
productions comme des  
servent qu'à entretenir  
ne laissez pas d'en tirer  
s-avantageux, puisque  
obligés de les tirer de l'é-  
ous ne vous les fournis-  
l'y eût-il que cela seul ;  
s ne laisseroient pas de  
s-avantageuses. Mais il y  
our encore plus avanta-  
lequel vous devez les  
C'est qu'elles vous four-  
lenrées que vous portez  
res pays, & qui servent  
her la balance du com-  
tre côté.

cret, pour débiter promp-  
marchandises chez l'étran-  
en deux mots, à les avoir  
les laisser à bon marché; &  
politique du commerce ;  
s deux objets, surtout le  
s toute leur étendue. Or ;  
ouvons - nous laisser nos  
es au même prix que les  
orsque les Maîtres de nos  
payent quatre & demi  
ur tous les sucres qu'ils en-  
de l'Amérique, indépen-

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 125

» damment de la taxe imposée sur les  
» négres qui le fabriquent, & des autres  
» impôts que le Gouvernement établit  
» dans les besoins pressans, lorsque les  
» François ne payent tout au plus qu'un  
» pour cent sur tous les sucres qu'ils  
» transportent, qu'ils achettent leurs  
» négres à meilleur marché que nous,  
» qu'on les favorise dans toute occasion,  
» & qu'ils sont d'ailleurs plus laborieux  
» & plus frugals que nous ne le som-  
» mes? D'ailleurs, survient-il quel-  
» que accident inopiné? nous sommes  
» obligés de nous endetter. L'Isle de  
» Barbade employa tout d'un coup  
» trente mille livres sterlings en fortifi-  
» cations, pour ne rien dire de ce que  
» celle-ci & les autres ont dépensé dans  
» des occasions semblables. Nous ne  
» sommes en effet que vos agens; mais  
» vous, Anglois, qui êtes les mar-  
» chands, devriez faire toute la dépen-  
» se, & supporter les pertes qui arri-  
» vent, puisque vous tirez seuls tout  
» le profit, & qu'au bout du compte la  
» perte retombe sur vous, quelques me-  
» sures que vous preniez pour l'éviter  
» & pour vous la cacher. Il est juste  
» que vous mettiez tel impôt qu'il vous  
» plaît sur ce qui se consomme chez  
F iij

» vous, puisque vous gouvernez le  
» marché comme bon vous semble; mais  
» les taxes que vous mettez, ou que  
» vous souffrez qu'on mette sur les Isles,  
» retombent sur vous & sur vos mar-  
» chandises, elles en deviennent plus  
» cheres, & vous en souffrez. Si les  
» droits que vous mettez en Angleterre  
» sur les productions de nos Isles; que  
» dis-je, si la moitié de ces droits étoient  
» employés, comme ils devoient l'être,  
» à l'entretien de nos Colonies,  
» nous serions débarrassés du fardeau  
» que nous portons, & pourrions en  
» quelque sorte aller de pair avec nos  
» voisins. Dans l'état où nous sommes  
» actuellement, non-seulement nous  
» payons de forts salaires à nos Gouver-  
» neurs, mais on souffre encore qu'ils  
» tirent le meilleur parti qu'ils peuvent  
» de notre foiblesse, en exigeant de  
» nous des dons gratuits, que nous leur  
» avons accordés, sans consulter nos  
» moyens. Cette coutume fait que nos  
» Gouverneurs emploient mille menées  
» aussi indignes de leur caractère, que  
» préjudiciables aux Provinces qu'ils  
» gouvernent. C'est ce qui les porte à  
» fomenter ces divisions qui nous dé-  
» chirent, & nous empêchent de veiller  
» aux intérêts de nos Colonies.

que vous gouvernez le  
me bon vous semble; mais  
ne vous mettez, ou que  
z qu'on mette sur les Isles,  
sur vous & sur vos mar-  
elles en deviennent plus  
vous en souffrez. Si les  
ous mettez en Angleterre  
uctions de nos Isles; que  
noitié de ces droits étoient  
comme ils devoient l'é-  
retien de nos Colonies,  
s débarrassés du fardeau  
portons, & pourrions en-  
te aller de pair avec nos  
ans l'état où nous sommes  
t, non-seulement nous  
orts salaires à nos Gouver-  
s on souffre encore qu'ils  
illeur parti qu'ils peuvent  
ibleffe, en exigeant de  
ns gratuits, que nous leur  
rdés, sans consulter nos  
ette coutume fait que nos  
rs emploient mille menées  
es de leur caractère, que  
es aux Provinces qu'ils  
. C'est ce qui les porte à  
es divisions qui nous dé-  
nous empêchent de veiller  
de nos Colonies.

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 127

» Je n'aurois jamais fait, si je voulois  
» entrer dans le détail des maux qu'oc-  
» casionne la coutume où l'on est d'en-  
» voyer un Gouverneur dans les Isles  
» pour s'enrichir à nos dépens. Il est  
» juste qu'un Gouverneur ait des hono-  
» raires fixes & convenables à sa digni-  
» té; mais, lorsqu'il les a, il ne doit  
» rien prétendre de plus, & ne doit  
» s'occuper que de remplir avec hon-  
» neur les devoirs de sa charge.

» On m'objectera que nous devons  
» sçavoir gré à l'Angleterre de ce qu'elle  
» envoie des troupes pour nous défen-  
» dre, & des flotes pour protéger no-  
» tre commerce, & que, loin de nous  
» plaindre, nous devons l'en remercier;  
» qu'il n'est pas juste qu'elle partage no-  
» tre fardeau, étant chargée comme elle  
» est d'une dette nationale immense, & de  
» l'entretien de ses Colonies. Je réponds  
» à cela que les François font la même  
» chose. Ils envoient, comme nous, des  
» armées & des flotes, pour protéger  
» leurs Colonies; mais ils soutiennent  
» en même-temps leurs établissemens,  
» & ne se plaignent point qu'elles leur  
» soient à charge. Ils sçavent que l'on  
» gagne souvent beaucoup en dépen-  
» sant à propos; ils ménagent les sujets

» qu'ils ont dans les Indes Occidenta-  
» les, & prennent sur l'étranger qui  
» consomment leurs marchandises, l'ar-  
» gent dont ils ont besoin dans ces for-  
» tes d'occasions. Nous pouvons faire  
» ce qu'ils font. Ils ont appris de nous  
» quantité de maximes de commerce,  
» & un grand nombre de fabriques,  
» pourquoi, à notre tour, n'appren-  
» drions-nous pas quelque chose d'eux ?  
» Nous avons, il est vrai facilité le  
» commerce depuis quelques années,  
» en permettant à nos Insulaires d'en-  
» voyer directement leurs denrées dans  
» les pays étrangers; mais ce commerce  
» est encore si gêné, que nous ne sen-  
» tons point encore les avantages que  
» nous pourrions tirer d'une liberté plus  
» étendue & plus réglée. Pour ne pas  
» aller plus loin, voyez, je vous prie;  
» ce que vous avez gagné, en nous dé-  
» fendant de porter nos sucres en Ir-  
» lande, avant d'avoir mouillé dans un  
» Port d'Angleterre ? Qu'en est-il arri-  
» vé ? Vos sucres ont augmenté de prix  
» par ces allées & venues. Les Portu-  
» gais vendent les leurs à meilleur mar-  
» ché, quoiqu'ils soient pour le moins  
» aussi bons que les nôtres. Les mar-  
» chands d'Irlande ne seront pas assu-

les Indes Occidentales sur l'étranger qui  
 leurs marchandises, l'ar-  
 ont besoin dans ces for-  
 s. Nous pouvons faire  
 Ils ont appris de nous  
 maximes de commerce,  
 nombre de fabriques,  
 notre tour, n'appren-  
 as quelque chose d'eux ?  
 il est vrai facilité le  
 depuis quelques années ;  
 t à nos Insulaires d'en-  
 ment leurs denrées dans  
 gers ; mais ce commerce  
 gêné, que nous ne sen-  
 core les avantages que  
 ns tirer d'une liberté plus  
 us réglée. Pour ne pas  
 , voyez, je vous prie ;  
 avez gagné, en nous dé-  
 orter nos sucres en Ir-  
 d'avoir mouillé dans un  
 terre ? Qu'en est-il arri-  
 es ont augmenté de prix  
 s & venues. Les Portu-  
 les leurs à meilleur mar-  
 ils soient pour le moins  
 ue les nôtres. Les mar-  
 nde ne seront pas affu-

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 129

» rément assez polis pour les refuser,  
 » lorsque vous leur témoignez si peu  
 » d'égards, & vous ne sçauriez empê-  
 » cher les Portugais de les leur porter,  
 » pour des raisons que vous connoissez  
 » aussi bien que moi. Si vous le faisiez  
 » jamais, je suis sûr que vous vous en  
 » trouveriez mal. On prétend que nos  
 » banqueroutes chez l'étranger viennent  
 » de ce que nous n'avons qu'autant de  
 » sucre qu'il en faut pour l'usage de  
 » l'Angleterre. Il s'en faut beaucoup  
 » que cela soit vrai. Il y a dans plusieurs  
 » de nos Isles, & surtout dans la Jamai-  
 » que, quantité de bonnes terres, par-  
 » faitement bien situées pour en pro-  
 » duire, si l'on prenoit la peine de les  
 » faire cultiver, & si l'on encourageoit  
 » ceux qui ont des plantations à le faire.  
 » Ils méritent à tous égards qu'on les  
 » encourage, & ne demandons autre  
 » chose, sinon qu'on les mette en état  
 » de se rendre utiles à leur patrie « .





---

**CHAPITRE X.**

*Etat des Nègres dans les Indes Occidentales. Combien ils sont dangereux. Méthodes proposées pour remédier à ces abus. Nécessité dont il est d'augmenter le nombre des Blancs. Usage de ce règlement dans le commerce.*

**T**EL est le portrait que l'Américain feroit des maux qu'il souffre, & je suis persuadé qu'il tenteroit toutes choses au monde pour y remédier. Mais il y a d'autres réglemens qu'une personne désintéressée jugeroit à propos que l'on fît, & qu'un Indien adopteroit avec toute l'ardeur imaginable.

Tout le monde convient qu'il y a actuellement dans nos Colonies environ deux cents trente mille nègres, & quatre-vingt - dix mille blancs. Une pareille disproportion montre du premier coup d'œil combien ces Colonies ont à craindre, tant au-dedans qu'au dehors; combien elles sont exposées aux insultes d'un ennemi étranger, & aux révoltes de leurs propres esclaves; cette dernière circonstance tient les habitans dans de si

## LIVRE X.

*Les Indes Occidentales  
combien ils sont dangereux.  
Proposées pour remédier à ces  
maux dont il est d'augmenter  
les Blancs. Usage de ce ré-  
mède pour le commerce.*

Portrait que l'Américain  
qu'il souffre, & je suis  
tenteroit toutes choses  
pour y remédier. Mais il y a  
peu de gens qu'une personne dé-  
croiroit à propos que l'on  
Indien adopteroit avec  
l'imagination.

Il ne convient qu'il y a ac-  
cru dans nos Colonies environ  
deux mille nègres, & quatre-  
vingt mille blancs. Une pareille  
population du premier coup  
dans ces Colonies ont à crain-  
dre de se voir enlever par les  
ennemis qu'au dehors; com-  
me on les expose aux insultes  
des étrangers, & aux révoltes  
des esclaves; cette dernière  
menace les habitans dans de si

DES COLONIES EUROPÉENNES. 131  
vives alarmes, qu'il est étonnant qu'on  
n'ait pas songé à y remédier.

Cette disproportion entre les blancs  
& les noirs augmente de jour en jour.  
Cet esprit entreprenant, que la nou-  
veauté de l'objet, & le concours de plu-  
sieurs causes avoient fait naître, a en-  
tièrement cessé. Nous avons aujourd'hui  
en Angleterre un aussi grand nombre de  
personnes indigentes & désœuvrées,  
qu'il y en avoit alors; mais elles n'ont  
ni le même génie, ni la même activité.  
La disposition des habitans des Indes  
Occidentales, jointe à celle du peuple  
Anglois, contribue beaucoup à perpé-  
tuer le mal dont je me plains: ils font  
faire par des nègres, ce qu'ils pourroient  
faire eux-mêmes; & quoique les Loix  
& les Ordonnances les obligent à avoir  
un nombre de domestiques blancs pro-  
portionné à celui des nègres, il y a ce-  
pendant des endroits, où ces Loix ne  
font qu'une lettre morte. Ils aiment  
mieux payer l'amende, qui est fort rare,  
que de s'y soumettre. Leur avarice à  
cet égard, les aveugle sur les dangers  
auxquels ils s'exposent. Cette disposi-  
tion dans les habitans des Colonies, a  
jetté de si profondes racines, & s'est  
tellement fortifiée, qu'ils ne change-

ront jamais de conduite, & si elle continue d'ici à quelque temps, tous les Anglois de nos Colonies se réduiront à un petit nombre d'habitans & de marchands, & tout le reste ne sera qu'un amas méprisable, quoique dangereux à cause de son nombre, d'esclaves Africains mal intentionnés & toujours prêts à se révolter.

Il est indubitable que la fureté, de même que la richesse d'une nation consistent dans la multiplicité de ses habitans, & dans cette gradation insensible du plus grand jusqu'au plus petit, qui confond les nuances, de manière qu'on ne s'en apperçoit presque pas. C'est en cela que consiste la bonté du Gouvernement, & il ne sçauroit fleurir en suivant d'autres principes. En considérant donc la Colonie sous un autre point de vue, & entant que relative à la Grande-Bretagne, il est clair que cette négligence lui est extrêmement préjudiciable, parce qu'il est certain que la consommation de nos denrées doit y être proportionnée au nombre de blancs qui l'habitent; & il n'y a personne, tant soit peu instruite de cette matière qui ne convienne que je n'exagere point trop, lorsque je dis qu'un blanc con-

TOIRE

conduite, & si elle con-  
quelque temps, tous les  
Colonies se réduiront  
de d'habitans & de mar-  
le reste ne sera qu'un  
, quoique dangereux  
mbre, d'esclaves Afri-  
onnés & toujours prêts

able que la fureté, de  
esse d'une nation con-  
multiplicité de ses habi-  
te gradation insensible  
usqu'au plus petit, qui  
ces, de maniere qu'on  
presque pas. C'est en  
la bonté du Gouver-  
e sçauroit fleurir en sui-  
ncipes. En considérant  
sous un autre point de  
e relative à la Grande-  
clair que cette négli-  
êmement préjudiciable,  
certain que la consom-  
enrées doit y être pro-  
nombre de blancs qui  
l n'y a personne, tant  
e de cette matiere qui  
ne je n'exagere point  
dis qu'un blanc con-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 133  
somme lui seul autant de nos manufactu-  
res que trois négres.

Or, je fonde la nécessité qu'il y a  
d'avoir un plus grand nombre de blancs,  
non-seulement sur le gain qui en revien-  
droit, mais encore sur les épargnes qui  
résulteroient de l'arrangement que je  
propose. Notre milice des Indes Occi-  
dentales est sur un très-bon pied; elle  
égale nos meilleures troupes réglées  
pour la discipline, & l'emporte sur elles  
pour l'ardeur & le courage; & il ne  
lui manque que d'être assez nombreu-  
se pour se défendre elle-même, &  
faire tête à l'ennemi dans l'occasion; à  
quoi elle est infiniment plus propre que  
les nouvelles troupes, par l'habitude  
qu'elle s'est faite du climat, outre que  
ces dernières ne sont presque jamais  
complètes, lorsqu'elles arrivent dans  
l'Amérique. Un moindre nombre de  
troupes suffiroit dans ce pays pour agir  
en tout temps, pour assurer nos Colo-  
nies, & même pour entreprendre des  
expéditions, pourvu qu'on les entre-  
tint comme elles doivent l'être; & ne  
coûteroit point au Gouvernement le  
tiers de ce qu'il lui en a coûté depuis  
vingt ans, pour le transport & l'entre-  
tien de celles qu'il a envoyées dans le

nouveau monde, & dont la plupart font mortes de misere & de fatigue sans avoir rien fait ; au lieu que celles dont je parle intimideroient l'ennemi, contiendroient les négres dans le devoir, enrichiroient l'Angleterre, & la dédommageroient des frais qu'il lui en a coûté pour fonder ses Colonies.

Je sens parfaitement qu'on ne manquera pas de faire quantité d'objections contre ce que je propose, surtout dans ce qui concerne l'augmentation des domestiques blancs dans les Indes Occidentales. On nous les dépeint comme des gens inutiles, fainéans, adonnés au vice, & bien plus capables de pervertir les négres que de les soulager. Je crois que cela est vrai en général, mais ce n'est point une raison pour n'en point avoir, quoique c'en soit une pour réformer leurs mœurs, celles de leurs maîtres & de la Colonie. Si le défaut de police qui regne en Angleterre, nous expose à quantité d'inconvéniens, quelles ne doivent pas en être les suites dans les Indes Occidentales, où la plupart des gens vivent sans le moindre sentiment de religion, dans un état de débauche & de crapule, indigne de Chrétiens, & qui déshonore un Etat policé ?

DE  
Si d  
vern  
droit  
sures  
fiver  
aussi  
se l'  
glen  
autr  
serv  
peu  
artic  
avo  
est  
don  
bita  
(  
lem  
la  
une  
cul  
nav  
châ  
coû  
ne  
les  
l'or  
s'é  
né  
tor

TOIRE

& dont la plupart font  
& de fatigue sans avoir  
que celles dont je parle  
ennemi, contiendroient  
de devoir, enrichiroient  
& la dédommageroient  
à en a coûté pour fonder

entement qu'on ne man-  
re quantité d'objections  
e propose, surtout dans  
l'augmentation des do-  
s dans les Indes Occi-  
ous les dépeint comme  
es, fainéans, adonnés  
n plus capables de per-  
s que de les soulager. Je  
est vrai en général, mais  
ne raison pour n'en point  
e c'en soit une pour ré-  
nœurs, celles de leurs  
a Colonie. Si le défaut  
gne en Angleterre, nous  
ité d'inconvéniens, quel-  
pas en être les suites dans  
identales, où la plupart  
ent sans le moindre senti-  
on, dans un état de dé-  
rapule, indigne de Chré-  
és honore un Etat policé ?

DES COLONIES EUROPÉENNES. 135

Si donc il plaisoit jamais à notre Gou-  
vernement de peupler ces pays, il fau-  
droit qu'il prit en même temps les me-  
sures les plus justes pour en bannir l'oi-  
siveté & la corruption, ce qui n'est pas  
aussi difficile à faire que bien des gens  
se l'imaginent. Si jamais un pareil ré-  
glement avoit lieu, il en résulteroit un  
autre bon effet, je veux dire, la con-  
servation de la santé & de la vie des  
peuples qui les habitent; ce qui est un  
article que tout sage Gouvernement doit  
avoir à cœur, mais dont l'observation  
est surtout nécessaire dans une Colonie,  
dont le climat est mal sain, & où les ha-  
bitans sont un trésor inestimable.

Ces observations regardent principa-  
lement la Jamaïque, la plus grande &  
la meilleure de nos Isles, & où il y a  
une quantité prodigieuse de terres in-  
cultes. Comme les rivières n'y sont point  
navigables, & que le sucre est une mar-  
chandise volumineuse, dont le transport  
coûte infiniment, il conviendrait qu'on  
ne le cultivât que sur les côtes, ou dans  
les terres qui en sont proches. Que si  
l'on encourageoit les pauvres gens à  
s'établir dans l'intérieur du pays, la  
nécessité les obligerait à cultiver le co-  
ton, le cacao, le café, le gingembre;

l'aloës, le bois pour la teinture, & quantité d'autres choses qui n'exigent pas beaucoup de travail, qui sont faciles à transporter, & dont le débit est assez prompt pour encourager des gens qui ne cherchent point à faire une fortune rapide. Comme nous tirons toutes ces denrées, surtout le coton dont il se fait une grande consommation en Angleterre, on pourroit les encourager à en cultiver une plus grande quantité, moyennant quelque légère récompense. Le même besoin les obligeroit encore à faire des essais sur la cochenille, & sur quantité d'autres productions, auxquelles on ne pense point, & que le climat ne refuseroit sûrement pas. En prenant les mesures que je viens de dire, on pourroit insensiblement les engager à cultiver plusieurs articles dont nous manquons; les gens laborieux s'enrichiroient, & pourroient à peu de frais tirer parti du cacao, de la cochenille, & même de l'indigo. Le travail à part, je crois que deux ou trois cens livres sterling suffiroient pour un commencement; au moyen de quoi, tandis que l'on employeroit les grands fonds & les terres à portée de la navigation en sucre, on feroit valoir les petits capi-

DI  
taux  
rieux  
coû  
riro  
& u  
siste  
ving  
plo  
que  
tero  
por  
les g  
& c  
disé  
cert  
pita  
nop  
pro  
n'en  
éter  
cha  
le m  
fort  
ne  
com  
l'in  
tell  
que  
avo

pour la teinture, & quantités qui n'exigent pas de travail, qui sont faciles à vendre dont le débit est assez grand pour encourager des gens qui veulent gagner à faire une fortune. On nous tire toutes ces marchandises dont il se fait une consommation en Angleterre, on les encourage à en acheter une plus grande quantité, on leur donne quelque légère récompense. On les obligerait encore à cultiver la cochenille, & sur ces productions, auxquelles on ne donne rien, & que le climat ne favorise point. En prenant garde à ce que je viens de dire, on ne peut que difficilement les engager à cultiver ces articles dont nous avons besoin. Les gens laborieux s'enrichissent à peu de frais par le cacao, de la cochenille, & l'indigo. Le travail à part, on ne gagne que deux ou trois cents livres par an pour un commun. On ne sait pas de quoi, tandis qu'on employe les grands fonds dans le commerce de la navigation en Espagne, on ne peut valoir les petits capi-

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 137

taux, & les terres situées dans l'intérieur du pays en d'autres articles moins coûteux & non moins utiles. Tout fleurirait, l'agriculture serait en honneur, & un plus grand nombre de gens subsisteraient à leur aise. Je suis sûr que vingt mille livres sterling bien employées, suffiraient pour cet effet; & que l'Isle dans quelques années rapporterait infiniment plus qu'elle ne rapporte. Faut-il un pareil encouragement, les grands fonds que l'on a en main, & qu'il a fallu employer en marchandises d'étape, ont insensiblement dévoré cette Isle. C'est le propre des gros capitaux d'occasionner une espèce de monopole; de même que le propre du monopole, c'est de vouloir tirer un grand profit d'un petit nombre de denrées. Il n'en est pas de même d'un commerce étendu, & auquel tout le monde a part; chacun en profite quelque peu, car tout le monde ne peut pas espérer une grande fortune; mais tous ces profits réunis ne laissent pas de monter à des sommes considérables. On cultivait autrefois l'indigo dans la Jamaïque, & il avoit tellement enrichi cette Isle, qu'on assure que dans la seule paroisse de Vere, il y avoit trois cents carosses; je ne crois pas



qu'on en trouve aujourd'hui autant dans toute l'Isle. Je suis même persuadé qu'il y avoit un plus grand nombre de propriétaires qu'il n'y en a aujourd'hui ; quoiqu'ils ne possédassent peut-être pas ces richesses immenses qui nous éblouissent si fort.

---

### CHAPITRE XI.

*Misere des Nègres. Il en périt beaucoup.  
Moyen pour empêcher que cela n'arrive.  
De l'instruction des Nègres.*

**P**UISQUE je me trouve engagé dans une matiere qui me paroît extrêmement importante pour le bonheur de nos Colonies, il ne sera pas inutile de dire encore un mot d'une autre partie de leurs habitans, encore que je sçache que je ne serai pas favorablement écouté de ceux qui ont le plus d'intérêt à profiter de mes observations.

Les nègres qui résident dans nos Colonies, souffrent l'esclavage le plus dur & le plus complet qu'aucun autre peuple endure, ni ait jamais enduré dans aucune autre partie du monde, & je pourrois en fournir des preuves. Les

STOIRE

aujourd'hui autant dans  
 lui-même persuadé qu'il  
 grand nombre de pro-  
 n'y en a aujourd'hui ;  
 cesseraient peut-être pas  
 menées qui nous éblouif-

ITRE XI.

*res. Il en périt beaucoup.  
 empêcher que cela n'arrive.  
 tion des Nègres.*

me trouve engagé dans  
 si me paroît extrêmement  
 sur le bonheur de nos Co-  
 nra pas inutile de dire en-  
 l'une autre partie de leurs  
 ore que je sçache que je  
 favorablement écouté de  
 e plus d'intérêt à profiter  
 rations.

qui résident dans nos Co-  
 ent l'esclavage le plus dur  
 mplet qu'aucun autre peu-  
 ni ait jamais enduré dans  
 partie du monde, & je  
 fournir des preuves. Les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 139

dépenses prodigieuses que nous sommes  
 obligés de faire pour en avoir, ne prou-  
 vent malheureusement que trop ce que  
 j'avance. L'Isle de Barbade, où il n'y  
 a tout au plus que quatre-vingt-dix  
 mille nègres, malgré le soin que ses ha-  
 bitans prennent pour en multiplier l'es-  
 pece, dans un climat exactement sem-  
 blable au leur, à l'exception qu'il est  
 infiniment plus sain, est obligée d'en  
 tirer tous les ans cinq mille d'Afrique,  
 pour entretenir le nombre que je viens  
 de dire. Ce déchet prodigieux, qui est  
 à-peu-près le même dans toutes nos  
 Isles, prouve démonstrativement qu'il  
 y a quelque cause extraordinaire qui les  
 fait périr, & cette cause n'est autre que  
 les travaux dont on les surcharge. Je  
 prétends d'abord qu'il n'y a aucun peu-  
 ple situé entre les Tropiques qui pût  
 travailler dans son pays autant que les  
 nègres font dans les Indes, sans s'en  
 trouver incommodé. Or, dans nos plan-  
 tations, les nègres travaillent sans re-  
 lâche cinq jours de la semaine pour leurs  
 maîtres, & les deux autres pour pourvoir  
 à leur subsistance, ce qui, joint aux mau-  
 vais traitemens qu'ils essuyent, en fait  
 périr un grand nombre, & met les au-  
 tres hors d'état de se multiplier par la  
 voie de la propagation.

On dira à cela que si le maître de la plantation leur donnoit plus de relâche, il ne pourroit jamais retirer les frais qu'il a été obligé de faire pour l'acheter, ni tirer les profits qu'il a eu en vue en s'engageant à cette dépense. Cet argument paroît d'abord plausible, parce que les nègres sont fort chers, & qu'ils ne rapportent pas plus de dix à douze livres par tête annuellement par leur travail, mais il est absolument faux dans le fonds. Que l'on considère que sur les quatre-vingt-dix mille nègres qu'il y a dans la Barbade, il en meurt tous les ans cinq mille de plus qu'il n'en naît dans l'Isle; & en effet, on est obligé de les renouveler tous les seize ans. Que doit-on donc penser d'un peuple qui, au lieu de se multiplier, comme c'est l'ordinaire en temps de paix, seroit entièrement détruit dans un espace aussi court que celui de seize ans, si l'on n'avoit soin de le renouveler? Je veux pour un moment que ces nègres ne coûtent que vingt livres sterlings par tête (ils coûtent davantage), cela fait tous les ans une somme de cent mille livres sterlings, & au bout de seize ans un million six cents mille livres, ce qui est une somme prodigieuse, & qui excède d'un quart

D  
la v  
che  
qu'  
gre  
gen  
mon  
que  
ble  
vin  
déd  
clav  
doi  
s'ag  
vres  
qua  
gere  
faire  
des  
frais  
tout  
prié  
de la  
mes  
chre  
épar  
ling  
en a  
C  
clair  
il y

TOIRE

que si le maître de la  
 onnoit plus de relâche,  
 mais retirer les frais qu'il  
 aire pour l'acheter, ni  
 u'il a eu en vue en s'en-  
 lépense. Cet argument  
 lausible, parce que les  
 chers, & qu'ils ne rap-  
 de dix à douze livres par  
 nt par leur travail, mais  
 nt faux dans le fonds.  
 dère que sur les quatre-  
 négres qu'il y a dans la  
 meurt tous les ans cinq  
 'il n'en naît dans l'Isle;  
 est obligé de les renou-  
 seize ans. Que doit-on  
 un peuple qui, au lieu  
 , comme c'est l'ordinaire  
 aix, seroit entièrement  
 n espace aussi court que  
 ans, si l'on n'avoit soin  
 aller? Je veux pour un  
 es négres ne coûtent que  
 rlings par tête) ils coûtent  
 ), cela fait tous les ans  
 cent mille livres sterling,  
 seize ans un million six  
 es, ce qui est une somme  
 & qui excède d'un quart

DES COLONIES EUROPÉENNES. 147

la valeur des denrées qu'ils transportent  
 chez l'étranger. Supposons maintenant  
 qu'en accordant quelque relâche aux né-  
 gres, & qu'ayant un peu plus d'indul-  
 gence pour eux, on pût prévenir cette  
 mortalité, en sorte qu'on n'en perdît  
 que dix mille, ce qui n'est pas impossi-  
 ble, on épargneroit tous les ans quatre-  
 vingt mille livres sterling. Mais il faut  
 déduire là-dessus le temps que ces es-  
 claves ont perdu, & je crois qu'on ne  
 doit pas y regarder de si près, lorsqu'il  
 s'agit d'une somme de quarante mille li-  
 vres sterling que rapporte le travail de  
 quatre mille esclaves. Cela dédomma-  
 gerait bien de la perte que l'on peut  
 faire, vu qu'il y auroit moins de mala-  
 des, & qu'on dépenseroit moins en  
 frais de Chirurgiens. Il s'ensuit donc,  
 toute déduction faite, que si les Pro-  
 priétaires des plantations se conduisoient  
 de la maniere qu'il convient à des hom-  
 mes, à de bons maîtres & à de bons  
 chrétiens, les habitans de cette Isle  
 épargneroient quarante mille livres ster-  
 lings par an; au lieu qu'ils les perdent,  
 en agissant autrement.

Ce que je dis ici, est extrêmement  
 clair; mais le fût-il encore davantage,  
 il y a plusieurs habitans des Indes, qui

ne le comprendroient point. Cependant il n'y a point de charretier en Angleterre qui ne sente, qu'en ménageant ses chevaux, & les nourrissant bien, il en tire plus de profit, que s'il ne leur donnoit aucun relâche, & qu'à la fin du jour il les lâchât dans une commune pour les faire paître. Je suis fort éloigné de vouloir qu'on laisse vivre les nègres dans la fainéantise & la mollesse. Je sçais que la plupart sont têtus & indisciplinables, & qu'il faut les conduire avec une verge de fer. Je voudrois qu'on l'employât pour les conduire & non pour les écraser. Je voudrois que l'humanité qu'on a pour eux, fût assaisonnée de fermeté; d'autant plus qu'il paroît par l'histoire, que les nations qui ont eu le plus d'indulgence pour leurs esclaves, ont toujours été les mieux servies, & n'ont jamais eu aucune révolte à craindre de leur part. Je suis d'autant plus convaincu de la nécessité de ces sortes d'indulgences, que les esclaves en général sont moins propres au travail que les gens libres. L'esprit influe beaucoup sur nos actions; & lorsqu'un homme sçait qu'il travaille pour lui, & que plus il travaille, & plus il gagne, cette idée seule lui fait supporter des fatigues &

DI  
des  
com  
mot  
C  
un p  
coup  
que.  
com  
par  
noce  
reil  
fom  
que  
escla  
tels  
cessic  
tout.  
négr  
prix  
moin  
nos C  
ajou  
fait d  
arriv  
le no  
ne lai  
tous  
que.  
L  
l'on

TOIRE  
roient point. Cepen-  
nt de charretier en An-  
ente, qu'en ménageant  
les nourrissant bien, il  
profit, que s'il ne leur  
relâche, & qu'à la fin  
chât dans une commune  
maître. Je suis fort éloi-  
qu'on laisse vivre les  
inéantise & la mollesse.  
 plupart sont têtus & in-  
& qu'il faut les conduire  
de fer. Je voudrais qu'on  
les conduire & non pour  
voudrais que l'humanité  
x, fût assaisonnée de fer-  
plus qu'il paroît par  
les nations qui ont eu le  
nce pour leurs esclaves,  
é les mieux servies, &  
a aucune révolte à crain-  
rt. Je suis d'autant plus  
la nécessité de ces sortes  
que les esclaves en géné-  
propres au travail que  
L'esprit influe beaucoup  
s; & lorsqu'un homme  
aille pour lui, & que plus  
plus il gagne, cette idée  
supporter des fatigues &

DES COLONIES EUROPÉENNES. 143  
des travaux, sous lesquels il eût suc-  
combé, s'il avoit agi pour tout autre  
motif.

On objecte à cela, qu'en ménageant  
un peu les négres, on porteroit beau-  
coup de préjudice au commerce d'Afri-  
que. Mais quoi de plus horrible qu'un  
commerce qui ne peut se soutenir que  
par la mort de plusieurs milliers d'in-  
nocens ! Rien ne peut excuser un pa-  
reil commerce que la nécessité où nous  
sommes de peupler nos Colonies, &  
que la réflexion que l'on fait, que les  
esclaves que nous achetons, étoient  
tels en Afrique, ou par droit de suc-  
cession, ou par celui de la guerre. Après  
tout, s'il falloit un moindre nombre de  
négres, ils baisseroient à la vérité de  
prix, mais le commerce n'iroit pas  
moins, si l'on faisoit ensorte d'étendre  
nos Colonies; au lieu qu'il ne subsiste  
aujourd'hui que par le massacre que l'on  
fait de ces malheureux. C'est là ce qui  
arrive dans le Continent, où, quoique  
le nombre des esclaves augmente, on  
ne laisse pas que d'être obligé d'en tirer  
tous les ans au moins sept mille d'Afri-  
que.

Le jour de repos que je voudrais que  
l'on accordât aux esclaves, est le Di-

manche, jour que l'on profane dans nos Colonies d'une maniere tout-à-fait scandaleuse. Je voudrois qu'on les menât ce jour-là à l'Eglise, & qu'on les instruisît, de même que les enfans, des principes de la religion & de la vertu, & qu'on leur inspirât l'humilité, la soumission & les autres vertus qui conviennent à leur état. On pourroit le reste du jour leur permettre quelque récréation honnête. A ces jours de relâche; on pourroit joindre quelques-unes des grandes fêtes, par exemple, de Noël; de Pâques & de la Pentecôte, & même quatre ou cinq autres jours de l'année. Au moyen de cette méthode, leurs maîtres s'habitueroient insensiblement à ne plus les regarder comme des bêtes brutes, sans ame, comme quelques-uns le font actuellement; & les négres seroient plus honnêtes, plus dociles & moins fripons; à moins qu'on ne veuille dire que les loix de la religion, les préceptes de la morale & l'éducation sont entièrement inutiles aux hommes. Je connois un auteur \*, si tant est qu'il mérite ce titre, qui regarde la conversion des négres au Christianisme, comme une chose tout-à-fait indifférente à l'humanité. Mais, outre que cet écrivain

\* Oldmi-  
xiii.

I S T O I R E

que l'on profane dans nos  
maniere tout-à-fait scan-  
dudrois qu'on les menât ce  
sife, & qu'on les instrui-  
que les enfans, des prin-  
cipes de la religion & de la vertu, &  
inspirât l'humilité, la sou-  
mission & les autres vertus qui convien-  
tent. On pourroit le reste  
permettre quelque récréa-  
tion. A ces jours de relâche ;  
il faudroit ordonner quelques-unes des  
fêtes, par exemple, de Noël ;  
de la Pentecôte. & même  
quelques autres jours de l'année.  
Par cette méthode, leurs maî-  
tres seroient insensiblement à ne  
les regarder comme des bêtes bru-  
tes, comme quelques-uns le  
font ; & les nègres seroient  
devenus, plus dociles & moins  
obéissans qu'on ne veuille dire  
de la religion, les pré-  
ceptes morales & l'éducation sont  
inutiles aux hommes. Je  
suis l'auteur \*, si tant est qu'il  
y ait un auteur, qui regarde la conver-  
sion des nègres au Christianisme, com-  
me tout-à-fait indifférente à  
eux. Mais, outre que cet écrivain  
me

DES COLONIES EUROPÉENNES. 145  
me paroît avoir très-peu de jugement,  
je ne puis concevoir comment un hom-  
me qui prétend instruire le public, ose  
se déclarer le défenseur de l'irrégion,  
de la barbarie & de l'ignorance.

---

## C H A P I T R E XII.

*Projet pour affranchir les Mulâtres & les  
Nègres. Il est dangereux d'avoir beau-  
coup de domestiques nègres.*

O N dit que les loix d'Angleterre sont  
favorables à la liberté ; & cela est si vrai,  
que dans le temps que nous avons des  
esclaves parmi nous, la loi profitoit de  
la négligence des maîtres pour les af-  
franchir, & usoit même de subtilité  
dans ces occasions, parce que nos an-  
cêtres étoient persuadés que les hom-  
mes libres étoient les vrais soutiens de  
l'Etat. Quel mal y auroit-il, si dans nos  
Colonies on trouvoit quelque milieu  
entre la liberté & l'esclavage absolu ;  
de maniere qu'après quelques années  
de servitude, on rendit les mulâtres à  
ceux qui les reconnoitroient pour leur  
appartenir, & qu'on affranchit les né-  
gres qui sont nés dans l'Isle, en récom-  
pense.  
Tome II. Partie VI. G



penſe des ſervices qu'ils auroient rendus ? On pourroit leur assigner des terres, ou, à leur défaut, quelque profession qu'ils seroient les maîtres d'exercer, moyennant une légère redevance au public. Ce qu'ils gagneroient de surplus, leur appartiendroit. La nécessité où ils seroient de payer cette taxe, les garantiroit de l'oïſiveté ; car, dès qu'une fois les hommes se sont adonnés au travail, ils cherchent non-seulement à se procurer le nécessaire, mais encore les choses superflues à la vie. Les denrées augmenteroient, & la Colonie en deviendroit plus puissante, par l'intérêt que ses habitans auroient à la défendre.

On a encore cette mauvaise coutume dans nos Colonies de multiplier les esclaves domestiques au-delà du nécessaire. Il est assez ordinaire de voir dans des familles, qui d'ailleurs ne sont pas fort riches, vingt-cinq à trente de ces esclaves domestiques. Ce sont tout autant de bras que l'on ôte à l'agriculture, & qui deviennent inutiles au public. Ce n'est pas tout ; ils sont infiniment plus dangereux que les autres esclaves ; car à force de vivre avec nous, ils perdent peu à peu le respect que les nègres qui travaillent aux champs,

STOIRE

ces qu'ils auroient ren-  
voit leur assigner des ter-  
rés défaut, quelque profes-  
sion les maîtres d'exercer,  
une légère redevance au pu-  
blic, gagneroient de surplus,  
droit. La nécessité où ils  
sont de payer cette taxe, les garan-  
tira de la sureté; car, dès qu'une fois  
ils sont adonnés au travail,  
non-seulement à se procu-  
rer, mais encore les cho-  
ses de la vie. Les denrées aug-  
mentent & la Colonie en devien-  
t plus florissante, par l'intérêt que  
nous aurions à la défendre.

De cette mauvaise coutume  
de multiplier les es-  
claves au-delà du néces-  
saire ordinaire de voir dans  
une Colonie qui d'ailleurs ne sont pas  
de vingt-cinq à trente de ces  
esclaves. Ce sont tout au-  
tant que l'on ôte à l'agricul-  
ture, deviennent inutiles au pu-  
blic; ils sont infiniment  
plus dangereux que les autres es-  
claves, à force de vivre avec nous,  
à peu à peu le respect que  
nous leur faisons travailler aux champs,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 147

ont ordinairement pour les blancs, sans  
perdre cet esprit de vengeance qui est  
commun aux uns & aux autres, & qui  
est l'effet inséparable de leur condi-  
tion. A quoi l'on peut ajouter, qu'en  
cas de révolte, ils sont plus en état de  
nous porter le coup mortel. Il seroit  
à souhaiter que l'on fît une loi somp-  
tuaire, pour restreindre le nombre de  
ces esclaves domestiques, & qui en-  
joignent à tous ceux qui ont cinq esclaves,  
d'avoir un blanc & une blanche parmi  
eux, sans qu'ils pussent s'en exempter,  
sous quelque prétexte que ce fût, de  
même qu'on les oblige à avoir des in-  
specteurs & des conducteurs Européens.

Les alarmes dans lesquelles nous  
sommes, lorsqu'on fait quelque arme-  
ment un peu considérable dans les In-  
des, sont une preuve démonstrative de  
notre foiblesse; cependant, loin de  
nous tirer de notre léthargie, & de  
nous engager à y apporter remède, on  
trouve une infinité de gens qui font  
tout leur possible pour nous empêcher  
de veiller à la sûreté de nos possessions,  
dont la raison est que la plupart des  
hommes préfèrent le présent à l'ave-  
nir, quelque avantageux qu'il puisse leur  
être. Cependant il me paroît que les

progrès de la France devroient mettre fin à notre inaction, & nous animer à faire quelques réglemens supérieurs à ceux que je viens de proposer, pour l'intérêt de notre commerce & l'honneur du ministère Britannique.

*Fin de la sixieme Partie.*



I

CO

I

C

DA

Vu

I

po

Se

PC

par

L

STOIRE  
rance devoient mettre  
tion, & nous animer à  
réglemens supérieurs à  
ens de proposer, pour  
re commerce & l'hon-  
re Britannique.

*la sixieme Partie.*

149



**HISTOIRE**  
DES  
**COLONIES EUROPÉENNES**  
DANS L'AMÉRIQUE.  
SEPTIEME PARTIE.  
**COLONIES ANGLOISES**  
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

---

CHAPITRE I.

*Vue générale des Domaines d'Angleterre  
dans l'Amérique Septentrionale.*

**I**L n'est pas aisé de fixer les bornes des  
possessions Angloises dans l'Amérique  
Septentrionale du côté du Nord & de  
l'Ouest; car du côté du Nord, il me  
paroît que nous pourrions pouffer nos  
*Tome I. Partie VII. G iij*

Domaines jusqu'au Pole même ; sans que personne se mît en peine de nous les disputer. Par le Traité d'Utrecht, la France nous a cédé la baie & le pays d'Hudson, de même que toutes les contrées limitrophes. Si nous prenons notre station à l'extrémité Septentrionale de la Nouvelle Angleterre, ou de la Terre de Labrador, & que nous regardions vers le Midi, nous avons un pays qui s'étend depuis le 61<sup>e</sup>. jusqu'au 31<sup>e</sup>. degré de latitude Septentrionale ; dont la longueur en ligne directe est de plus de dix-sept cens milles. Ce pays est borné à l'Est par l'Océan Atlantique, au Midi par quelques restes de la Floride Espagnole ; mais nos ennemis nous disputent nos bornes du côté de l'Ouest, & à peine les connoissons-nous nous-mêmes. Ceux qui se reglent par les Chartres qui ont été accordées à nos Colonies, poussent leur Jurisdiction, à travers le Continent, jusqu'à la mer du Sud ; d'autres bornent nos droits aux bords du Mississipi, & comprennent quatre des grands lacs dans nos domaines ; mais je ne sçauois dire pourquoi ils ont pris ce fleuve pour limite ; plutôt que les autres rivières & les autres montagnes qui me paroissent être

D  
des  
enc  
nen  
aux  
rio.  
Fra  
der  
glo  
serv  
con  
ces  
lati  
d'o  
Est  
pro  
No  
Ec  
de  
leu  
  
firi  
fait  
cau  
les  
iffi  
ron  
Co  
rég  
Co  
Ec

au Pole même ; fans  
 eût en peine de nous  
 ar le Traité d'Utrecht,  
 a cédé la baie & le pays  
 même que toutes les con-  
 s. Si nous prenons no-  
 extrémité Septentrionale  
 e Angleterre, ou de la  
 dor, & que nous regar-  
 Midi, nous avons un  
 d depuis le 61°. jusqu'au  
 latitude Septentrionale ;  
 ur en ligne directe est  
 -sept cens milles. Ce  
 à l'Est par l'Océan At-  
 lanti par quelques restes de  
 agnole ; mais nos enne-  
 tent nos bornes du côté  
 à peine les connoissons-  
 es. Ceux qui se reglent par  
 i ont été accordées à nos  
 ssent leur Jurisdiction, à  
 tinent, jusqu'à la mer du  
 bornent nos droits aux  
 sissipi, & comprennent  
 ands lacs dans nos do-  
 je ne scaurois dire pour-  
 is ce fleuve pour limite ;  
 autres rivières & les au-  
 qui me paroissent être

DES COLONIES EUROPÉENNES. 151  
 des bornes plus naturelles. D'autres ont  
 encore plus resserré nos limites, & bor-  
 nent nos possessions dans l'Amérique,  
 aux monts Apalaches, au Lac Onta-  
 rio, & au fleuve Saint-Laurent. Les  
 François, en cela d'accord avec ces  
 derniers, ou pour mieux dire, nos An-  
 glois d'accord avec eux, pour avoir  
 fervilement copié leurs cartes, font  
 commencer nos possessions au Midi de  
 ces montagnes, vers le 44°. degré de  
 latitude Septentrionale, ou environ,  
 d'où ils tirent une ligne vers le Nord-  
 Est, qui nous ôte une grande partie des  
 provinces de la Nouvelle York, de la  
 Nouvelle Angleterre, & de la Nouvelle  
 Ecosse, mettant entre nous & le fleuve  
 de Saint-Laurent telle distance qu'il  
 leur plaît.

Cette distribution, jointe aux dispo-  
 sitions militaires que les François ont  
 faites pour l'appuyer, est la principale  
 cause de la querelle qui subsiste entre  
 les deux Royaumes, & ce sera par son  
 issue que nos Géographes futurs pour-  
 ront fixer les limites des deux nations.  
 Comme il ne m'appartient point de les  
 régler, je me bornerai simplement à nos  
 Colonies. Nos droits dans la Nouvelle  
 Ecosse ont été fixés & établis d'une ma-

niere claire & décisive; il n'en est pas de même de nos prétentions sur l'Ohio & le Mississipi, & je ne puis que blâmer la témérité avec laquelle quelques écrivains ont osé décider une question aussi intéressante pour le public. Les uns ont été assez timides & assez ignorans pour resserrer nos possessions; d'autres ne leur ont donné d'autres bornes que l'Amérique Septentrionale, d'une mer à l'autre; les uns ont borné nos limites, les autres enfin n'en ont reconnu aucune.

La postérité aura de la peine à croire que dans une matiere aussi importante, nous ayions été assez stupides pour ne point régler avec la France, quelle partie du pays nous appartient de droit, non plus que celle que nous voulons laisser à la discrétion de nos voisins; & que contens de nous établir sur la côte, nous n'ayions jamais jetté les yeux sur l'intérieur du pays, ni senti la nécessité de nous faire une barriere, ce qui ne nous auroit pas été bien difficile. Une pareille précaution, si nous l'eussions prise à temps, eût sauvé la vie à des milliers d'hommes, & nous eût épargné plusieurs millions; mais il n'est plus temps de réparer notre faute.

Mon dessein dans le discours suivant,

**HISTOIRE**  
définitive; il n'en est pas  
de prétentions sur l'Ohio  
& je ne puis que blâmer  
celle laquelle quelques écri-  
vains ont décidée sans en  
avoir le public. Les uns ont  
été assez ignorans pour  
faire des objections; d'autres ne leur  
ont opposé que des bornes que l'Amé-  
ricaine, d'une mer à l'au-  
tre, borné nos limites, les  
autres n'ont reconnu aucune.

Il aura de la peine à croire  
qu'une matière aussi importante,  
qui est assez stupides pour ne  
pas voir que la France, quelle par-  
tie lui appartient de droit,  
est celle que nous voulons  
la création de nos voisins;  
de nous établir sur la  
terre que nous n'avons jamais jetté les  
fondemens du pays, ni senti la  
nécessité de nous faire une barrière,  
qui n'auroit pas été bien dif-  
ficile à prendre, si nous  
à temps, eût sauvé la  
vie de plusieurs hommes, & nous  
plusieurs millions; mais il  
est de réparer notre faute.  
dans le discours suivant,

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 153**  
n'est point d'examiner nos Colonies re-  
lativement au temps de leur établisse-  
ment, ni aux avantages qu'elles procu-  
rent au Royaume, mais eu égard à leur  
situation respective, au Nord & au Sud,  
depuis la Nouvelle Angleterre jusqu'à  
la Caroline; me réservant à parler à la  
fin de cet ouvrage des nouveaux éta-  
blissemens que nous avons au Nord &  
au Sud, de même que de ceux de la  
Nouvelle Ecosse & de la Georgie, &  
des pays situés dans les environs de la  
baie d'Hudson.

---

## CHAPITRE II.

*Premières tentatives pour s'établir dans  
l'Amérique Septentrionale. Origine &  
le progrès des Puritains. Ils sont persé-  
cutés par Laud. Plusieurs s'enfuient dans  
la Nouvelle Angleterre.*

**N**os droits sur l'Amérique Septen-  
trionale sont fondés sur la découverte  
de Sébastien Cabot, lequel aborda pour  
la première fois dans le Continent l'an  
1497. Ce fait est assez connu pour éta-  
blir le droit que nous avons sur nos  
G v



possessions de l'Amérique Septentrionale; mais je ne suis pas assez instruit de ses particularités, pour entrer dans le détail de son voyage. On appella ce pays du nom de Terre-Neuve; mais on l'a depuis restreint à une Isle qui est sur la côte. Nous fumes longtems à nous établir dans ce pays, & si nos voisins ne nous prévinrent point, ce ne fut surement pas par égard pour notre premiere découverte. M. Walter Raleigh fut le premier qui fonda une Colonie dans la partie Méridionale, à laquelle il donna le nom de Virginie. Cependant son exemple n'eut pas beaucoup d'imitateurs. Nos Anglois vivoient à leur aise dans leur patrie, & ce nouvel établissement, malgré les éloges qu'on lui donna, ne fit pas beaucoup d'impression sur les esprits. Les affaires de l'Amérique Septentrionale étoient entre les mains d'une Compagnie exclusive; aussi s'en ressentirent-elles.

Les choses resterent dans cet état jusqu'à la fin du regne de Jacques I. Il y eut depuis le commencement de la réformation deux partis de Protestans en Angleterre. Le premier s'éloigna insensiblement de l'Eglise de Rome;

TOIRE  
Amérique Septentrio-  
nale, je n'ai pas assez instruit  
de ce pays, & si nos  
navires n'ont découvert point, ce  
n'est pas par égard pour  
la découverte. M. Walter  
Raleigh, le premier qui fonda une  
colonie dans la partie Méridionale, à  
laquelle on donna le nom de Virginie.  
Ce temple n'eut pas beau-  
coup de succès. Nos Anglois vi-  
virent dans leur patrie, & par  
conséquent, malgré les élo-  
ignemens, ne fit pas beau-  
coup sur les esprits. Les  
Américains Septentrionale  
n'eurent pas non plus d'une Compa-  
gnie, mais s'en ressentirent-  
ils dans cet état jus-  
qu'au règne de Jacques I. Il  
fut au commencement de la  
séparation des partis de Protestans  
& Catholiques. Le premier s'éloigna  
de l'Eglise de Rome;

DES COLONIES EUROPÉENNES. 155  
& se contentant d'affoiblir les traits,  
sans effacer la figure, il laissa subsister  
les choses à-peu près dans l'état où elles  
étoient. Le peuple qui, pour l'ordinaire,  
se contente de l'extérieur, ne s'ap-  
perçut presque pas du changement qu'on  
avoit fait dans la doctrine de sa Religion.  
L'autre parti, qui étoit d'un tempéram-  
ent plus chaud, eut infiniment plus  
de zèle & moins de politique. Plusieurs  
de ses membres, qui s'étoient soustraits  
à la persécution de la Reine Marie, re-  
tournerent en Angleterre sous le regne  
d'Elisabeth, l'esprit échauffé par le sou-  
venir de ce qu'ils avoient souffert, &  
plus encore par les disputes qu'ils avoient  
eues avec leurs Adversaires. Pleins d'a-  
version pour l'Episcopat, & pour les  
cérémonies en général, ils étoient im-  
bus d'un zèle ardent pour la liberté &  
pour le gouvernement Républicain. La  
Reine Elisabeth tenoit assez du génie  
d'Henri VIII pour ne pas vouloir qu'on  
s'opposât à ses volontés, surtout en ma-  
tière de Religion, qu'elle croyoit mieux  
connoître que personne. Elle consulta  
avec ce parti sur les changemens qu'elle  
jugeoit à propos de faire; & dédaignant  
les notions qu'il avoit en fait de poli-  
tique, elle le contint durant tout le  
G vj

cours de son regne , avec une sévérité uniforme & inflexible.

L'autre parti n'étoit cependant point détruit. Le souvenir de ce qu'il avoit souffert , la simplicité de ses habits , la gravité de ses mœurs , l'usage qu'il faisoit des phrases de l'Ecriture dans les occasions les plus ordinaires , leurs noms mêmes , qui étoient tirés de l'Ancien Testament , leur attirerent l'estime & la vénération du peuple qui , pour l'ordinaire , n'est pas la partie la plus éclairée d'un Etat. Ce parti étoit très-nombreux , & infiniment plus considérable par son zèle que par le nombre de ses adhérens , auxquels on donnoit communément le nom de *Puritains*.

Jacques , en montant sur le trône ; eût pu pacifier ces disputes , ou du moins les laisser dans l'état où elles étoient ; mais il ne fit ni l'un ni l'autre. Le malheureux Synode d'Hampton-court ne servit qu'à affermir les Puritains dans leurs opinions , lors surtout qu'ils s'apperçurent que toute la Logique de Jacques , soutenue de l'autorité royale , étoit incapable d'anéantir leur parti. On les persécuta , sans pouvoir les détruire ; on les aigrit , sans diminuer leur autorité , & on usa envers

D  
eux  
la fo  
tent  
C  
ger  
doit  
le t  
qu'u  
un p  
dit  
vais  
Il s  
glise  
duit  
eccl  
des  
Lau  
rigé  
vern  
hom  
cret  
affai  
de g  
la r  
con  
féda  
qu'i  
cont  
nue  
agi

me, avec une sévérité  
exécutable.

Il étoit cependant point  
devenir de ce qu'il avoit  
la simplicité de ses habits, la  
modestie de ses mœurs, l'usage qu'il fai-  
soit de l'Écriture dans les  
discours ordinaires, leurs  
sentimens étoient tirés de l'An-  
glois leur attirerent l'estime  
du peuple qui, pour  
ne pas la partie la plus  
de ce parti étoit très-  
finement plus considé-  
rable que par le nombre  
de ceux auxquels on donnoit  
le nom de *Puritains*.

Charles monta sur le trône ;  
ces disputes, ou du  
moins dans l'état où elles  
se firent ni l'un ni l'autre.  
Le Synode d'Hampton-  
court eut pour but d'affermir les Puri-  
tains, lors surtout  
de ce que toute la Logi-  
que soutenue de l'autorité  
est capable d'anéantir leur  
sécurité, sans pouvoir  
les aigrir, sans dimi-  
nuer, & on usa envers

DES COLONIES EUROPÉENNES. 157  
eux d'une sévérité qui fit voir tout à  
la fois la foiblesse & les mauvaises in-  
tentions du Gouvernement.

Charles monta sur le trône sans chan-  
ger la face des choses. Ce Prince possé-  
doit de grandes vertus ; mais il ignoroit  
le talent de se faire aimer. Aussi grave  
qu'un Puritain, il ne put jamais se faire  
un partisan, & sa gravité même le ren-  
dit odieux aux Puritains, par le mau-  
vais usage qu'il en fit pour leur nuire.  
Il se livra entièrement aux gens d'E-  
glise, & mit le sceau à sa mauvaise con-  
duite, en confiant la première Dignité  
ecclésiastique du Royaume, & la régie  
des affaires temporelles au Docteur  
Laud. Cet homme, qui eût à peine di-  
rigé un collège, fut nommé pour gou-  
verner un Royaume. C'étoit un de ces  
hommes bien intentionnés, mais indis-  
crets, qui figurent le plus mal dans les  
affaires politiques. Il rendit à la vérité  
de grands services à la Religion, par  
la recherche scrupuleuse qu'il fit de la  
conduite des Ministres, dont il dépo-  
séda plusieurs de leurs charges, parce  
qu'ils étoient non-conformistes. Non  
content de la conduite qu'il avoit te-  
nue, & qu'on eût pu justifier, s'il eût  
agi avec plus de prudence, il fit de nou-

veaux réglemens, & introduisit chez un peuple naturellement ennemi des cérémonies, quantité de nouvelles cérémonies inutiles, qui même auroient pu passer pour ridicules, si les conséquences dont elles furent suivies, n'avoient été assez sérieuses pour les faire regarder comme des choses très-importantes.

Plusieurs Seigneurs, dégoûtés de la conduite de la Cour, & assez zélés pour la liberté publique, pour se rendre populaires, adoptèrent les sentimens du peuple en matiere de Religion, & affecterent de les soutenir avec beaucoup de zèle. D'autres devinrent Puritains par principe. Les affaires prirent alors une tournure plus respectable; & à proportion qu'on s'y intéressa, les persécutions que l'on faisoit souffrir aux Puritains, augmentèrent. Les sévérités dont Laud avoit usé, loin d'inspirer, comme, autrefois, de la crainte, ne firent qu'exciter de l'indignation, & ils devinrent de jour en jour moins disposés à se concilier avec les surplis, les orgues, les prieres publiques & la sainte table à l'extrémité Occidentale de l'Eglise. Comme l'homme est naturellement zélé pour les bagatelles, & que ceux qui s'en occupent, en font leur objet capi-

ns, & introduisit chez  
 ellement ennemi des cé-  
 ntité de nouvelles céré-  
 , qui même auroient pu  
 cules, si les conséquen-  
 rent suivies, n'avoient  
 es pour les faire regarder  
 oses très-importantes.  
 gneurs, dégoûtés de la  
 our, & assez zélés pour  
 que, pour se rendre po-  
 terent les sentimens du  
 re de Religion, & affec-  
 utenir avec beaucoup de  
 devinrent Puritains par  
 affaires prirent alors une  
 espectable; & à propor-  
 téressa, les persécutions  
 souffrir aux Puritains,  
 Les sévérités dont Laud  
 d'inspirer, comme au-  
 rainte, ne firent qu'exci-  
 nation, & ils devinrent  
 r moins disposés à se re-  
 les surplis, les orgues,  
 oliques & la sainte table  
 Occidentale de l'Eglise.  
 me est naturellement zélé  
 telles, & que ceux qui  
 , en font leur objet capi-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 159  
 tal, on commença à persécuter les Pu-  
 ritains à l'occasion de ces cérémonies,  
 & la plupart aimèrent mieux s'expatrier  
 que de s'y soumettre.

Dès le commencement du regne du  
 Roi Jacques, plusieurs d'entr'eux se ré-  
 fugierent en Hollande, où, malgré la  
 liberté de conscience qui y regne, ils  
 ne furent pas mieux accueillis qu'en  
 Angleterre. On les y toléra, à la véri-  
 té; mais on les veilloit de près: leur  
 zèle commença à se ralentir, faute d'op-  
 position, & se voyant méprisés, ils se  
 laisserent de l'indolente sécurité de leur  
 Sanctuaire, & résolurent de chercher  
 un endroit où ils n'eussent point de su-  
 périeur. Ils envoyèrent donc un agent  
 en Angleterre, lequel obtint du Conseil  
 de Plymouth, un canton de terre dans  
 l'Amérique, pour aller s'y établir, après  
 en avoir obtenu la permission du Roi.  
 Ce Conseil de Plymouth étoit une Com-  
 pagnie qui avoit non-seulement obtenu  
 toute la côte de l'Amérique Septentrio-  
 nale, depuis la Nouvelle Ecosse, jus-  
 qu'à l'extrémité Occidentale de la Caro-  
 line (on distinguoit alors toute cette  
 étendue de pays par les noms de Virgi-  
 nie Méridionale & Septentrionale);  
 pour y commercer à l'exclusion de tout

autre, mais qui possédoit encore tout le pays en propre.

Cette Colonie s'établit dans un endroit qu'on appella New-Plymouth: Ceux qui la composoient étoient en petit nombre. Ils arriverent dans une mauvaise saison, sans autre fonds pour subsister, que le peu d'argent qu'ils avoient apporté. L'hyver vint de très-bonne heure, & fut extrêmement froid. Le pays étoit entièrement couvert de bois, & par conséquent hors d'état de fournir à la subsistance de ces aventuriers, dont la plupart étoient épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Près de la moitié mourut du scorbut, de misere & de froid; mais ceux qui survécurent, loin d'être rebutés par la perte qu'ils venoient d'essuyer, & par les fatigues inséparables d'une pareille entreprise, encouragés par cette fermeté d'ame qui étoit alors le caractere des Anglois, & par la joie de se voir à l'abri du bras spirituel; forcerent ce pays inculte & sauvage à leur fournir une subsistance passable, & peu à peu toutes les choses nécessaires à la vie.

Ce petit établissement se fit en 1621: Plusieurs de leurs freres se voyant per-

DES  
sécut  
mes  
nie d  
mais  
Plym  
qu'el  
rissar  
suiva  
chest  
deven  
velle  
boule  
est si  
glé,  
dans  
princ  
surme  
pays  
mœu  
une t  
qui  
qui,  
des f  
C  
l'on p  
mais  
profi  
merc  
& à  
Nou

T O I R E

possédoit encore tout

se s'établit dans un en-  
pella New-Plymouth:  
omposoit étoient en  
ils arriverent dans une  
, sans autre fonds pour  
le peu d'argent qu'ils

. L'hyver vint de très-  
fut extrêmement froid.  
entièrement couvert de  
néfquent hors d'état de  
sistance de ces avantu-  
plupart étoient épuisés

voyage qu'ils venoient  
de la moitié mourut du  
sère & de froid; mais  
curent, loin d'être re-  
orte qu'ils venoient d'es-

es fatigues inséparables  
entreprise, encouragés  
té d'ame qui étoit alors  
Anglois, & par la joie  
abri du bras spirituel;

ys inculte & sauvage à  
substance passable, &  
es les choses nécessaires  
blissement se fit en 1621:  
urs freres se voyant per-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 161

secutés en Angleterre, prirent les mê-  
mes moyens pour en sortir. La Colo-  
nie des Puritains s'accrut insensiblement,  
mais ne s'étendit point au-delà de New-  
Plymoutht. Ce ne fut qu'en 1629,  
qu'elle changea de face, & devint flo-  
rissante. Elle bâtit à la fin de l'année  
suivante, quatre villes, Salem, Dor-  
chester, Charlestown & Boston, qui est  
devenue depuis la Capitale de la Nou-  
velle Angleterre. Cet enthousiasme qui  
bouleverçoit tout en Angleterre, & qui  
est si dangereux dans un Etat bien ré-  
glé, produisit un effet tout contraire  
dans le Nouveau Monde. Il devint un  
principe de vie & de force, qui leur fit  
surmonter toutes les difficultés de ce  
pays sauvage. La régularité de leurs  
mœurs produisit une subordination &  
une forme régulière de gouvernement  
qui leur manquoient jusqu'alors, &  
qui, dans tout autre pays, eussent eu  
des suites très-facheuses.

Cependant, non-seulement ceux que  
l'on persécutoit pour cause de religion,  
mais quantité d'autres attirés par les  
profits que l'on faisoit dans le com-  
merce des pelleteries & des fourrures,  
& à la pêche, furent s'établir dans la  
Nouvelle Angleterre. Mais ce qui con-



tribua le plus aux progrès de cette Colonie, fut la protection que lui accorderent plusieurs Seigneurs mécontents qui avoient pris le parti des Puritains, & qui avoient résolu de passer dans la Nouvelle Angleterre, au cas qu'ils échouassent dans les mesures qu'ils avoient prises, pour établir la liberté, & réformer la Religion de leur patrie. Ils sollicitèrent des concessions dans ce pays, & firent des dépenses immenses pour y fonder des Colonies. De ce nombre furent les Lords Brooke, Say & Seale, les Pelhams, les Hampdens & les Pym, dont les noms ont brillé depuis sur un plus grand théâtre. On prétend que Matthieu Boynton, William Constable, Arthur Haslerig & Olivier Cromwell étoient sur le point de passer dans la Nouvelle Angleterre, lorsque l'Archevêque Laud, fâché de voir échapper ces victimes de sa haine, obtint un ordre de la Cour pour défendre ces sortes d'émigrations, & empêcher la sortie de cette humeur virulente qui causa depuis sa ruine, celle de son Ordre, de sa Religion, de son Maître & de l'Etat. Il ne put cependant empêcher que la Nouvelle Angleterre ne reçût des renforts considérables,

DES  
tant d  
avoie  
pouvo  
confo  
laïque  
nions

C  
La di  
stori  
Co  
de  
D

LA  
qu'or  
fourm  
la côt  
furen  
Main  
été d  
fécuti  
de cer  
veille  
de p  
sur la  
bliren  
dépen

STOIRE

aux progrès de cette Co-  
protection que lui accor-  
s Seigneurs mécontents  
s le parti des Puritains,  
résolu de passer dans la  
leterre, au cas qu'ils  
ans les mesures qu'ils  
pour établir la liberté ;  
Religion de leur patrie.  
des concessions dans ce  
des dépenses immenses  
des Colonies. De ce  
les Lords Brooke, Say  
Pelhams, les Hampdens  
dont les noms ont brillé  
plus grand théâtre. On  
Matthieu Boynton, Wil-  
Arthur Haslerig & Oli-  
étoient sur le point de  
Nouvelle Angleterre,  
évêque Laud, fâché de  
ces victimes de sa haine,  
re de la Cour pour dé-  
es d'émigrations, & em-  
e de cette humeur viru-  
à depuis sa ruine, celle  
de sa Religion, de son  
Etat. Il ne put cepen-  
que la Nouvelle Angle-  
des renforts considérables,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 163  
tant de la part de ceux du Clergé qui  
avoient perdu leurs postes, ou qui ne  
pouvoient y entrer, pour être non-  
conformistes, que de ceux d'entre les  
laïques qui avoient embrassé leurs opi-  
nions.

---

### CHAPITRE III.

*La différence de Religion cause des divi-  
sions dans la Colonie. Massachusset.  
Connecticut. La Providence. Esprit  
de persécution. Les Quakers persécutés.  
Disputes touchant la Grace.*

LA partie de la Nouvelle Angleterre ;  
qu'on appelle la baie de Massachusset,  
fourmilloit de Colonies tout le long de  
la côte. Quelques-uns de leurs rejettons  
furent s'établir dans la Province de  
Main & New-Hampshire, après avoir  
été détachés de leur tronc par la per-  
sécution qui étoit le caractère dominant  
de ceux qui furent s'établir dans la Nou-  
velle Angleterre. Ceux dont je viens  
de parler, s'établirent principalement  
sur la riviere de Connecticut, & y éta-  
blirent un Gouvernement séparé & in-  
dépendant. Quelques personnes s'é-

toient déjà fixées sur les bords de cette riviere, pour se soustraire à la tyrannie occasionnée par les disputes de religion, auxquelles donnerent lieu les principes des Colonies de Plymouth & de Massachusetts.

Les habitans de la Nouvelle Angleterre, n'eurent pendant long-temps aucune forme réguliere de gouvernement. La Cour se mettoit peu en peine d'eux. Ils étoient autorisés par leur Charte, à établir tel ordre & telles loix qu'il leur plairoit, pourvu qu'elles ne fussent point contraires à celles d'Angleterre. Ce point n'étoit pas aisé à établir, & on ne prit aucune voie pour le faire. Comme ceux qui composoient les nouvelles Colonies, étoient pour la plupart des esprits bornés & fanatiques; ils adopterent la police des Juifs presque à tous égards, & ne suivirent d'autres loix que celles de Moÿse. Les premières qu'ils firent, n'eurent point d'autre fondement, & convenoient par conséquent très-peu aux mœurs, au génie & aux circonstances du pays & du temps, pour lesquels elles furent faites; ce qui est cause qu'on les a abandonnées depuis.

Tel étoit le Puritain en fait de reli-

DES  
gion,  
secte  
terre,  
plusie  
ne fur  
mériq  
à viv  
Curé  
dans  
tint q  
voient  
tieres  
qu'ap  
vées  
Synoc  
Jurisd  
doctri  
Ils n'a  
comm  
seulen  
corps  
contra  
sistoi  
pour  
soit,  
les ter  
forme  
sionne  
ligion  
avoit

STOIRE

és sur les bords de cette  
soustraire à la tyrannie  
les disputes de religion,  
merent lieu les principes  
Plymouth & de Massa-

de la Nouvelle Angle-  
pendant long-temps au-  
liere de gouvernement.  
toit peu en peine d'eux.  
prisés par leur Chartre,  
rdre & telles loix qu'il  
durvu qu'elles ne fussent  
s à celles d'Angleterre.  
t pas aisé à établir, &  
une voie pour le faire.  
ui composoient les nou-  
, étoient pour la plu-  
bornés & fanatiques;  
a police des Juifs pres-  
sés, & ne suivirent d'au-  
lles de Moysé. Les pre-  
nt, n'eurent point d'au-  
& convenoient par con-  
u aux mœurs, au génie  
stances du pays & du  
quels elles furent faites,  
e qu'on les a abandon-

Puritain en fait de reli-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 165

gion, ainsi que je viens de le dire. Cette  
secte étoit à peine formée en Angle-  
terre, lorsqu'ils en sortirent, vu que  
plusieurs Evêques en étoient; mais ils  
ne furent pas plutôt en liberté dans l'A-  
mérique, qu'ils commencèrent presque  
à vivre dans l'indépendance. Chaque  
Curé étoit, pour ainsi dire, Souverain  
dans son District. Il est vrai que l'on  
tint quelques Synodes; mais ils ne fer-  
voient qu'à préparer & digérer les ma-  
tieres, & elles n'avoient force de loi;  
qu'après qu'elles avoient été approu-  
vées par les différentes Eglises. Ces  
Synodes ne pouvoient exercer aucune  
Jurisdiction ecclésiastique, ni en fait de  
doctrine, ni en matière de discipline;  
Ils n'avoient pas même le pouvoir d'ex-  
communier qui que ce fût; il leur étoit  
seulement permis de rejeter de leur  
corps, ceux qui avoient des sentimens  
contraires aux leurs. Les Magistrats as-  
sistoient à ces Synodes, non-seulement  
pour ouïr les matières qu'on y propo-  
soit, mais encore pour en délibérer &  
les terminer. On croiroit qu'une pareille  
forme de gouvernement devoit occa-  
sionner une grande liberté en fait de re-  
ligion; mais la vérité est, qu'on n'en  
avoit aucune idée. La doctrine de la

tolérance étoit si odieuse à la plupart ; que la premiere persécution qui éclata dans le pays, fut contre un petit nombre de gens qui osèrent avancer que le Magistrat civil ne pouvoit user de contrainte en matiere de religion. Après les avoir tourmentés par toutes les vexations imaginables, ils les obligerent enfin à sortir de leur Jurisdiction, & à s'expatrier. Ces émigrans furent s'établir au Sud, dans les environs du cap Cod, où ils formerent un nouveau gouvernement conforme à leurs principes, & bâtirent une ville, qu'ils appellerent la Providence. Ce gouvernement a été depuis le quatrieme & le plus petit de ceux qui composent la Nouvelle Angleterre, & on l'a appellée l'Isle de Rhode, d'une Isle de même nom qui en fait partie. Une persécution avoit donné naissance au premier établissement que l'on fit dans la Nouvelle Angleterre ; une seconde la donna à de nouvelles Colonies, qui firent que les habitans se répandirent dans le pays.

Puisque la modération des sentimens avoit occasionné une pareille persécution, on ne devoit pas attendre qu'elle cessât par rapport aux autres. A peine cette premiere Colonie se fut-elle établie

DE  
dans  
qu'il  
qui t  
elle  
mere  
en A  
E  
loix  
de re  
avec  
égar  
Puri  
d'An  
loix  
mem  
voix  
secou  
qui s  
men  
des e  
La t  
Qua  
fend  
dans  
aux  
d'am  
men  
berg  
La  
men

STOIRE  
si odieuse à la plupart ;  
la persécution qui éclata  
fut contre un petit nom-  
bre qui osèrent avancer que le  
Dieu ne pouvoit user de con-  
science de religion. Après les  
lois faites par toutes les vexa-  
tions, ils les obligèrent en-  
fin à leur Jurisdiction, & à  
ceux qui émigrans furent s'éta-  
blis dans les environs du cap  
établirent un nouveau gou-  
vernement à leurs principes ;  
à la ville, qu'ils appellerent  
le Gouvernement a été  
le plus petit de  
la Nouvelle An-  
gleterre l'Isle de  
même nom qui en  
la persécution avoit donné  
le premier établissement que  
la Nouvelle Angleterre ;  
ce qui donna à de nouvelles  
lois firent que les habitans se  
dans le pays.  
la modération des sentimens  
né une pareille persécu-  
tion ne devoit pas attendre qu'elle  
arrivât aux autres. A peine  
la Colonie se fut-elle établie

DES COLONIES EUROPÉENNES. 167  
dans l'Amérique, que s'étant apperçue  
qu'il y avoit parmi elle de faux freres  
qui se servoient des prieres publiques,  
elle les persécuta si bien, qu'ils s'esti-  
merent heureux de pouvoir retourner  
en Angleterre.

Elle n'eut pas plutôt songé à faire des  
lois, qu'elle en publia cinq en matiere  
de religion, lesquelles furent exécutées  
avec une rigueur, qui l'emporte à tous  
égards sur celle dont on usa envers les  
Puritains, & qui les obligea à sortir  
d'Angleterre. Par la premiere de ces  
lois, ils privent quiconque n'est point  
membre de l'Eglise établie, de donner sa  
voix dans l'élection des Magistrats. La  
seconde condamne au bannissement ceux  
qui s'opposent au quatrieme Comman-  
dement, ou qui nient la validité du baptême  
des enfans, ou l'autorité des Magistrats.  
La troisieme condamne pareillement les  
Quakres au bannissement, & leur dé-  
fend, sous peine de mort, de rentrer  
dans le pays ; & ne se bornant point  
aux coupables, elle défend, sous peine  
d'amende, à qui que ce soit, de les ra-  
mener dans la province, & de les hé-  
berger, ne fût-ce que pour une heure.  
La quatrieme condamne au bannisse-  
ment & à la mort, en cas de retour,

les J... & les Prêtres catholiques Romains, de quelque pays qu'ils puissent être. La cinquieme défend le culte des images, sous peine de mort. Après avoir ainsi composé ce Code de persécution, on ne tarda pas à en faire exécuter les articles. Les Quakres enflammés de cet esprit qui anime la plupart des Sectes qui commencent à se former; avoient répandu leur doctrine dans tous les domaines de la couronne d'Angleterre en Europe, & commençoient à les répandre avec le même zèle dans l'Amérique. Le Clergé & les Magistrats de la Nouvelle Angleterre prirent l'alarme; & en firent arrêter quelques-uns qu'ils mirent aux fers & au pilori, sans que cela produisit aucun effet. Ils les fouetterent, les emprisonnerent, les bannirent; ils traiterent avec la dernière rigueur tous ceux qui s'intéressoient à eux; mais leur persécution ne servit qu'à enflammer leur cruauté & le zèle de ces malheureux. La constance qu'ils témoignèrent dans leurs souffrances, inspira à ceux qui en étoient témoins, de la pitié & de l'estime pour leurs personnes & pour leur doctrine; leurs profélytes se multiplièrent, les Quakres retournoient aussitôt après avoir été bannis.

DES  
nis,  
mont  
extré  
confé  
on fai  
qui é  
les co  
sait  
rage,  
Conf  
mis  
cours  
Ce  
sur u  
gréab  
grand  
velle  
pareil  
batist  
confi  
févêr  
voien  
des v  
de leu  
s'éto  
scorp  
& l'i  
O  
quel  
treig  
T

Prêtres catholiques Ro-  
 que pays qu'ils puissent  
 me défend le culte des  
 eime de mort. Après  
 posé ce Code de persé-  
 arda pas à en faire exé-  
 s. Les Quakres enflam-  
 it qui anime la plupart  
 mmentent à se former ;  
 leur doctrine dans tous  
 la couronne d'Angle-  
 , & commençoient à les  
 e même zèle dans l'A-  
 ergé & les Magistrats de  
 gleterre prirent l'alarme ;  
 éter quelques-uns qu'ils  
 s & au pilori , sans  
 sît aucun effet. Ils les  
 emprisonnerent , les  
 aiterent avec la dernière  
 ux qui s'intéressoient à  
 r persécution ne servit  
 leur cruauté & le zèle  
 ux. La constance qu'ils  
 ans leurs souffrances ,  
 qui en étoient témoins ,  
 l'estime pour leurs per-  
 leur doctrine ; leurs pro-  
 lierent , les Quakres re-  
 tôt après avoir été ban-  
 nis ;

DES COLONIES EUROPÉENNES. 169  
 nis , & la fureur du parti dominant  
 monta à un tel point, qu'il se porta aux  
 extrémités les plus sanguinaires. En  
 conséquence de la loi qu'il avoit faite ,  
 on faisoit en différens temps cinq de ceux  
 qui étoient retournés de leur exil , on  
 les condamna & on les pendit. On ne  
 sçait jusqu'où ils auroient poussé leur  
 rage , si un ordre émané du Roi & du  
 Conseil d'Angleterre en 1661 , n'y eût  
 mis des bornes , & n'en eût arrêté le  
 cours.

Ce n'est qu'avec regret que j'insiste  
 sur un sujet aussi triste & aussi déla-  
 gréable ; mais à dire vrai , la plus  
 grande partie de l'histoire de la Nou-  
 velle Angleterre n'est remplie que de  
 pareils faits. Ils persécuterent les Ana-  
 batistes , qui formoient un corps assez  
 considérable parmi eux , avec la même  
 sévérité. En un mot , ces gens qui n'a-  
 voient pu souffrir qu'on les châtiât avec  
 des verges , ne furent pas plutôt sortis  
 de leurs fers , qu'ils déchirerent ceux qui  
 s'étoient réfugiés chez eux , avec des  
 scorpions , sans considérer l'absurdité  
 & l'injustice de ce procédé.

On observera que les sectaires , de  
 quelque espece qu'ils puissent être , res-  
 treignent le mot de persécution , & tou-



tes les idées d'injustice & de violence qui y sont attachées, aux sévérités qu'on exerce sur eux, ou sur leurs partisans. Ils regardent les châtimens que l'on fait subir aux autres, comme une juste punition de leur impiété & de leur obstination, & non point comme une violence que l'on fait à leurs consciences. Nous prenons plaisir à nous venger sur notre ennemi de la persécution que nous avons soufferte; & si quelqu'un de nos amis ou de nos partisans est assez méchant pour abandonner notre cause, ou pour l'affoiblir en changeant de sentiment, nous croyons qu'il mérite un châtiment plus rude que notre ennemi même. D'ailleurs, un zélé ne manque jamais de tirer des dogmes qu'on a sur la religion, les conséquences politiques qu'il juge propres à intéresser le Magistrat à sa dispute; & pour lors, au zèle de la religion, se joint la fureur du parti. Tout commerce cesse entre les deux Parties. Elles s'oublient réciproquement, prêtes à croire les contes les plus absurdes qu'on leur débite sur leurs opinions & leurs pratiques. Elles jugent de la haine de leurs adversaires par la leur, & la crainte leur fait imaginer des injures qu'on n'a ja-

DES  
mais s  
passé,  
sent,  
dernie

Te  
oppo  
sent l  
habita  
n'ont  
que se  
vérité  
cune  
fessen  
vraie  
memb  
de pe  
cipes  
princ  
tels,  
telle  
font r  
fonne  
de la  
les pr  
ne d  
croy  
si ab  
se fi  
sens  
s'ima

TOIRE  
injustice & de violence  
chées, aux sévérités  
eux, ou sur leurs par-  
lent les châtimens que  
aux autres, comme une  
leur impiété & de leur  
non point comme une  
n fait à leurs conscien-  
ons plaisir à nous ven-  
nemi de la persécution  
s soufferte; & si quel-  
mis ou de nos partisans  
nt pour abandonner no-  
our l'affoiblir en chan-  
ent, nous croyons qu'il  
ment plus rude que no-  
ne. D'ailleurs, un zélé  
ais de tirer des dogmes  
ligion, les conséquen-  
u'il juge propres à inté-  
at à sa dispute; & pour  
la religion, se joint la  
Tout commerce cesse  
Parties. Elles s'oublient  
, prêtes à croire les con-  
rdes qu'on leur débite  
ons & leurs pratiques.  
e la haine de leurs ad-  
leur, & la crainte leur  
es injures qu'on n'a ja-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 171  
mais songé à leur faire. Le souvenir du  
passé, la crainte de l'avenir, le mal pré-  
sent, tout concourt à les porter aux  
dernières extrémités.

Telle est la maniere dont les partis  
opposés en fait de religion se condui-  
sent les uns à l'égard des autres. Les  
habitans de la Nouvelle Angleterre  
n'ont fait dans cette occasion que ce  
que font les autres hommes, & la sé-  
vérité dont ils ont usé, ne porte au-  
cune atteinte à la religion qu'ils pro-  
fessent. Il n'y a aucune religion, soit  
vraie, soit fausse, qui puisse excuser ses  
membres, ni blâmer les autres en fait  
de persécution. Elle a les mêmes prin-  
cipes chez tous les hommes, & ces  
principes influent sur eux entant que  
tels, & non point autant qu'ils ont  
telle ou telle croyance. Tous les bigots  
sont naturellement persécuteurs; les per-  
sonnes véritablement pieuses sont amies  
de la tolérance, dont la raison est, que  
les premiers ne se donnant point la pei-  
ne d'examiner les fondemens de la  
croyance de leurs adversaires, la croient  
si absurde & si monstrueuse, qu'ils ne  
se figurent pas qu'un homme de bon  
sens puisse l'adopter de sens rassis. Ils  
s'imaginent qu'ils ont quelque mauvais

motif pour embrasser une pareille doctrine, & pour la soutenir opiniâtrement. C'est là le principe de toutes les sectes, & le fondement de toutes les persécutions.

Indépendamment des disputes dont je viens de parler, les indépendans eurent à en soutenir une autre dans le sein de leur Eglise, qui la déchira pendant long-temps. La dispute surannée touchant la Grace & le libre Arbitre, occasionna des dissensions & des altercations dans la Colonie, qui penferent aboutir à une guerre civile. Le fameux Henri Vane le jeune, homme enthousiaste, entêté & turbulent, & d'un assez mauvais caractère, étant arrivé au pays avec quelques aventuriers, plutôt que de rester oisif, chercha à susciter des troubles dans la Nouvelle Angleterre dont les habitans l'avoient nommé Gouverneur. Il n'est pas mal-aisé de concevoir comment un homme, à la tête d'un pareil peuple, & dans pareilles circonstances, mit tout en combustion dans le pays. On en étoit au fort de la dispute, lorsqu'ils eurent à soutenir une guerre contre quelques nations Indiennes. Les ennemis entrèrent dans le pays, le saccagerent, & massacrerent

D  
un g  
une  
rent  
mar  
& l  
offi  
de n

Il  
a  
I

L  
terr  
pou  
ni  
tem  
cou  
reu  
par  
die  
des  
foi  
co

un  
Sa

STOIRE

raffer une pareille doctrine  
soutenir opiniâtement.  
pe de toutes les sectes,  
t de toutes les persécution

ment des disputes dont  
er, les indépendans eu-  
rir une autre dans le sein  
qui la déchira pendant  
a dispute surannée tou-  
& le libre Arbitre, occa-  
sionnés & des alterca-  
Colonie, qui penserent  
uerre civile. Le fameux  
jeune, homme enthousi-  
turbulent, & d'un assez  
ere, étant arrivé au pays  
aventuriers, plutôt que  
chercha à susciter des  
la Nouvelle Angleterre  
ns l'avoient nommé Gou-  
est pas mal-aisé de con-  
ent un homme, à la tête  
peuple, & dans pareilles  
mit tout en combustion  
On en étoit au fort de  
rsqu'ils eurent à soutenir  
ntre quelques nations In-  
ennemis entrèrent dans le  
agerent, & massacrèrent

DES COLONIES EUROPÉENNES. 173  
un grand nombre d'habitans. Ils avoient  
une armée sur pied, mais ils ne voulu-  
rent jamais consentir qu'elle se mît en  
marche pour défendre leurs personnes  
& leurs biens, parce que la plupart des  
officiers & des soldats étoient convenus  
de ne point agir.

---

---

#### CHAPITRE IV.

*Illusion des Fanatiques. Cruautés qu'ils  
commettent. Les Magistrats accusés.  
Réflexions.*

**L**ES Puritains de la Nouvelle Angle-  
terre ayant un peu repris haleine, & ne  
pouvant plus persécuter ni les Quakers,  
ni les Anabatistes, tombèrent peu de  
temps après dans une autre manie beau-  
coup plus extraordinaire & plus dange-  
reuse que la première, laquelle se ré-  
pandit dans le pays comme une mala-  
die épidémique, & qui est peut-être une  
des illusions les plus étranges, dont il  
soit parlé dans l'histoire. La Tragédie  
commença l'an 1692.

Il y a dans la Nouvelle Angleterre  
une ville que les fanatiques ont nommée  
Salem, & qui avoit pour Ministre un

nommé Paris. Ce Ministre avoit deux filles sujettes à des convulsions, lesquelles étant accompagnées de quelques symptômes extraordinaires, assez fréquens dans ces sortes de maladies, lui firent croire qu'elles étoient enforcélées. Convaincu du sortilége, il voulut en découvrir l'auteur. Il soupçonna une servante Indienne, & à force de la battre & de la maltraiter, il lui fit avouer qu'elle étoit forcier; sur quoi il la fit mettre en prison, où elle resta long-temps.

Le peuple, dont l'imagination n'étoit pas assez échauffée pour s'occuper d'une pareille affaire, la fit sortir de prison au bout de quelque temps, & la vendit pour esclave pour se payer de la dépense qu'elle avoit faite.

Cependant le bruit de cette aventure s'étant répandu dans le pays, quelques personnes, également sujettes aux convulsions, s'imaginèrent qu'elles étoient aussi enforcélées. Les malades sont naturellement curieux de connoître la cause de leurs maux, lors surtout qu'ils sont de nature à attirer l'attention du public. Peut-être y avoit-il de la méchanceté dans cette affaire; car le premier objet sur lequel on jeta les yeux, fut un

DES  
nomm  
temps  
à Sale  
ouaill  
putes  
homm  
crim  
partic  
perfor  
& qu  
tellig  
preuv  
riles,  
absur  
parci  
ces p  
elles  
cond  
pend  
cutée  
victi  
jeta  
couv  
pâtu  
tes f  
de t  
rure  
plus  
nier  
hom

STOIRE

Le Ministre avoit deux  
des convulsions, les-  
compagnées de quelques  
ordinaires, assez fré-  
quentes de maladies, lui  
elles étoient enforcées.  
fortilége, il voulut en  
sur. Il soupçonna une  
me, & à force de la  
maltraiter, il lui fit  
étoit forcier; sur quoi  
en prison, où elle resta

ont l'imagination n'étoit  
ée pour s'occuper d'une  
la fit sortir de prison au  
e temps, & la vendit  
our se payer de la dé-  
oit faite.

bruit de cette aventure  
dans le pays, quelques  
ement sujettes aux con-  
gnerent qu'elles étoient  
. Les malades sont na-  
eux de connoître la cau-  
, lors surtout qu'ils sont  
er l'attention du public.  
oit-il de la méchanceté  
re; car le premier ob-  
n jeta les yeux, fut un

DES COLONIES EUROPÉENNES. 175  
nommé M. Burroughs, qui, quelque  
temps auparavant, avoit été Ministre  
à Salem, & qui avoit abandonné ses  
ouailles, à l'occasion de quelques dis-  
putes qui s'éleverent dans le pays. Cet  
homme fut jugé avec deux autres pour  
crime de fortilége, par une commission  
particuliere, dont on chargea quelques  
personnes des plus apparentes du pays,  
& qui passioient pour avoir le plus d'in-  
telligence. On produisit contre eux les  
preuves les plus foibles, les plus pué-  
riles, les plus contradictoires & les plus  
absurdes qu'on ait jamais employées dans  
pareille occasion. Ce fut cependant sur  
ces preuves, & sur le rapport auquel  
elles donnerent lieu, que ces Juges  
condamnerent ces trois innocens à être  
pendus, & leur Sentence fut aussitôt exé-  
cutée. On dépouilla ensuite ces trois  
victimes de la fureur populaire, & on  
jeta leurs corps dans une fosse à demi  
couverte de terre, où ils servirent de  
pâturage aux oiseaux de proie & aux bê-  
tes féroces. Seize autres subirent peu  
de temps après le même sort, & mou-  
rurent dans les sentimens de piété les  
plus édifiants, protestant jusqu'au der-  
nier soupir de leur innocence. Un  
homme ayant refusé de plaider contre

eux, fut pareillement condamné à la mort, avec cette différence qu'on la prolongea pour la rendre plus cruelle. Ces exemples effrayans firent une telle impression sur l'esprit des habitans, qu'ils ne s'occupoient du matin au soir que d'idées tristes & lugubres. Les actions les plus innocentes passoient pour des cérémonies magiques, & la fureur du peuple se ressentit de la chaleur de son imagination. L'embrasement se répandit avec une rapidité extraordinaire. La foiblesse de l'âge, ni les infirmités de la vieillesse, ni l'honneur du sexe, ni la dignité du ministère, ni la naissance, ni la fortune ne pouvoient mettre à couvert de la rage de ces fanatiques. On faisoit mourir des enfans de onze ans, pour crime de fortilège. On dépouilloit sans pudeur les femmes, pour découvrir sur elles des preuves de leurs crimes. Les taches scorbutiques, auxquelles les vieillards sont sujets, passoient pour des pinces du démon; il n'en falloit pas davantage pour les condamner à la mort. Il n'y avoit point de bruit, quelque vague qu'il fût, point d'histoire de spectres & de phantômes qui ne trouvât crédit dans l'esprit du peuple.

cour  
sieur  
étoit  
men  
à leu  
ques  
enc  
cho  
des.

dép  
la v  
prio  
nati  
& l  
occ  
mo  
& c  
aig  
pir  
me  
con  
de  
pli  
de  
qu  
pr  
de  
vi

ment condamné à la  
différence qu'on la  
rendre plus cruelle.  
rayans firent une telle  
esprit des habitans,  
oient du matin au soir  
& lugubres. Les ac-  
cences passioient pour  
magiques, & la fureur  
entit de la chaleur de

L'embrasement se ré-  
apidité extraordinaire.  
âge, ni les infirmités  
ni l'honneur du sexe,  
ministère, ni la naissan-  
e ne pouvoient mettre  
age de ces fanatiques.  
r des enfans de onze  
de fortilège. On dé-  
deur les femmes, pour  
es des preuves de leurs  
es scorbutiques, aux-  
ards sont sujets, pas-  
pincées du démon; il  
avantage pour les con-  
t. Il n'y avoit point  
vague qu'il fût, point  
êtres & de phantômes  
crédit dans l'esprit du

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 177

Au défaut de témoins, on avoit re-  
cours à la torture; de maniere que plu-  
sieurs de ces malheureuses victimes  
étoient contraintes par la force des tour-  
mens, d'avouer les crimes qu'il plaisoit  
à leurs bourreaux de leur dicter. Quel-  
ques femmes confesserent qu'elles étoient  
enceintes du diable, & quantité d'autres  
choses également abominables & abfur-  
des.

Il est aisé d'imaginer dans quel état  
déplorable devoit être une province où  
la vie des habitans dépendoit du ca-  
price & de la folie d'une troupe de fa-  
natiques & de forcenés, où la vengeance  
& la méchanceté avoient tous les jours  
occasion de déployer leur rage, par le  
moyen d'un instrument aussi commode,  
& d'autant plus dangereux, qu'il étoit  
aiguilé par la phrenésie publique. Le  
pire fut, que les malheureux que l'on  
mettoit à la torture n'étant pas moins  
contraints de s'avouer coupables, que  
de découvrir leurs associés & leurs com-  
plices, nommoient au hazard quantité  
de gens, que l'on arrêtoit aussitôt, &  
que l'on faisoit mourir sans forme de  
procès. La terreur & la consternation  
devinrent générales. Quelques-uns pré-  
vinrent leur accusation, & échapperent



à la mort, en s'avouant coupables de fortilége. D'autres abandonnerent la province, & un plus grand nombre encore furent sur le point de s'expatrier. Les prisons étoient remplies; il n'y avoit point de jour qui ne fût marqué par quelque exécution; cependant la rage des accusateurs ne se lassoit point, & le nombre des forciers & des enforcés alloit toujours en augmentant. Un Magistrat, qui avoit fait arrêter quarante personnes accusées de ce crime, lassé d'un emploi aussi désagréable, & honteux de l'exercer plus long-temps, refusa de donner de nouveaux ordres. On l'accusa aussitôt de fortilége, & il s'estima heureux d'abandonner sa famille & sa fortune, & d'en être quitte pour un bannissement. Des Jurés, persuadés de l'innocence d'une femme qu'on leur avoit présentée, s'étant avisés de l'absoudre, les Juges la leur renvoyèrent, & les forcerent d'une manière impérieuse à la trouver coupable, & elle fut aussitôt pendue.

Les Magistrats & les Ministres, loin de s'employer à guérir cette maladie, & à en arrêter le cours, ne firent que l'enflammer davantage. Ils encourage-  
rent les délateurs, assisterent aux exa-

DES  
mens,  
accusé  
zèle c  
Phips  
velle  
ponde  
Cet h  
accide  
Gouv  
Doct  
Math  
pilien  
gleten  
naire  
curio  
rent  
cond  
terem  
loua  
L  
ragé  
mais  
men  
mes  
par  
com  
mèn  
foup  
que  
Les

voiant coupables de  
s abandonner la  
us grand nombre en-  
point de s'expatrier.  
nt remplies; il n'y  
ur qui ne fût marqué  
ution; cependant la  
s ne se laissoit point,  
forçiers & des enfor-  
urs en augmentant.  
ui avoit fait arrêter  
s accusées de ce cri-  
loi aussi désagréable,  
rcer plus long-temps,  
de nouveaux ordres.  
t de fortilège, & il  
d'abandonner sa fa-  
e, & d'en être quitte  
ent. Des Jurés, per-  
ce d'une femme qu'on  
ée, s'étant avisés de  
ges la leur renvoye-  
rent d'une maniere  
ouver coupable, &  
due.

& les Ministres, loin  
uerir cette maladie,  
ours, ne firent que  
tage. Ils encourage-  
assisterent aux exa-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 179  
mens, & extorquerent la confession des  
accusés. Celui qui signala le plus son  
zèle dans cette occasion, fut William  
Phips natif & gouverneur de la Nou-  
velle Angleterre, dont l'éducation ré-  
pondoit à la bassesse de sa naissance.  
Cet homme s'étant élevé par un pur  
accident, fut fait Chevalier & ensuite  
Gouverneur de cette province. Les  
Docteurs Encrease Mather, & Cotton  
Mather, qu'on regardoit comme les  
piliers de l'Eglise de la Nouvelle An-  
gleterre, n'étoient pas moins sangui-  
naires. On avoit déjà fait vingt exé-  
cutions, lorsque quelques Ministres vin-  
rent remercier M. William Phips de la  
conduite qu'il avoit tenue, & l'exhor-  
terent à persister dans une œuvre aussi  
louable.

Les délateurs se voyant ainsi encou-  
ragés, ne garderent plus aucune borne;  
mais ils manquoient d'objets. Ils com-  
mencerent enfin à accuser les Juges mê-  
mes. Le pire fut, que les plus proches  
parens de M. Encrease Mather furent  
compliqués dans ces accusations, & que  
même la famille du Gouverneur fut  
suspçonnée de fortilège. Il étoit temps  
que les affaires prissent une autre face.  
Les accusateurs furent intimidés. On

élargit cent cinquante prisonniers, deux cens qu'on avoit accusés, furent renvoyés absous, & ceux qu'on avoit condamnés à mort, obtinrent un répit. Quelques momens de sang froid leur firent sentir l'erreur grossiere & stupide dans laquelle ils étoient tombés, & que la fureur de la persécution les avoit empêchés d'appercevoir. Ils furent honteux de ce qu'ils avoient fait; mais ce qui les mortifia encore plus, fut que les Quakers attribuerent cela à un juste châtiment du Ciel, pour la persécution qu'ils avoient soufferte. On ordonna un jeûne Général accompagné de prieres publiques, dans lesquelles on demanda humblement pardon à Dieu des fautes que le peuple & ses Ministres avoient commises à la sollicitation de Satan & de ses suppôts.

Ce fut là le dernier accès de l'enthousiasme des Puritains dans la Nouvelle Angleterre. Cet accès évacua si bien cette humeur, que ses habitans ne différent aujourd'hui presque en rien des autres peuples, & ont entièrement renoncé à cet esprit de persécution qui les dominoit.

Il est plus utile qu'on ne pense de considérer ces sortes d'écarts de l'esprit

quante prisonniers, deux  
 ont accusés, furent ren-  
 & ceux qu'on avoit con-  
 tr, obtinrent un répit.  
 mens de sang froid leur  
 erreur grossiere & stupide  
 ils étoient tombés, & que  
 persécution les avoit em-  
 recevoir. Ils furent hon-  
 ils avoient fait; mais ce  
 ia encore plus, fut que  
 attribuerent cela à un juste  
 Ciel, pour la persécution  
 soufferte. On ordonna un  
 accompagné de prieres  
 ns lesquelles on demanda  
 ardon à Dieu des fautes  
 & ses Ministres avoient  
 sollicitation de Satan &

dernier accès de l'enthou-  
 siasme dans la Nouvelle  
 et accès évacua si bien  
 que ses habitans ne diffé-  
 ri presque en rien des au-  
 & ont entièrement re-  
 crit de persécution qui les

utile qu'on ne pense de  
 sortes d'écarts de l'esprit

DES COLONIES EUROPÉENNES. 181  
 humain. Des nations entieres sont sou-  
 vent entraînés par des choses qui ne  
 feroient pas la moindre impression sur  
 un homme de bon sens. Leur cause est  
 ordinairement foible dans son principe;  
 & il seroit facile de la détruire; mais  
 c'est cette foiblesse même qui fait qu'on  
 la néglige, & qu'on ne se met en de-  
 voir d'y remédier, que lorsqu'il n'est  
 plus temps, & que le mal est fait. Dans  
 ces sortes d'occasions, plus une histoire  
 est absurde, puérile & contradictoire,  
 plus elle produit d'effet, étant appuyée  
 par la méchanceté des uns, la folie des  
 autres, & entretenue par la contagion  
 qui s'empare des esprits. Plus un des-  
 sein est extraordinaire, plus un crime  
 est atroce, moins on se met en peine  
 d'en examiner les preuves. On ne met  
 aucune différence entre l'accusation &  
 la conviction, mais au bout de quel-  
 que temps, & lorsque l'esprit est rentré  
 dans son assiette, on est surpris & hon-  
 teux de la conduite qu'on a tenue.



## CHAPITRE V.

*Situation, Climat, &c. de la Nouvelle Angleterre. Description du bled d'Inde. Troupeaux de la Nouvelle Angleterre.*

LES événemens dont il est parlé dans l'histoire de la Nouvelle Angleterre, les disputes de ses habitans avec leurs Gouverneurs, les variations de leurs chartres, & les guerres qu'ils ont eues avec les Indiens, sont une matiere si peu agréable & si peu instructive, qu'elle ne mérite pas la peine qu'on s'y arrête. Leurs guerres ont été fort mal conduites; & quoiqu'ils soient venus à bout d'extirper en quelque sorte cette race d'hommes, cela n'empêche pas que les Indiens n'ayent eu de grands avantages sur eux dans le commencement, & que les Anglois n'ayent pris de très-faus-ses mesures pour s'opposer à leurs incur-sions. On peut encore ajouter à cela que la conduite qu'ils ont tenue avec eux, a peut-être autant contribué que les solli-citations de la France, aux guerres qu'ils ont eu à soutenir depuis contre ce peu-ple.

## PITRE V.

*mat, &c. de la Nouvelle  
Description du bled d'In-  
aux de la Nouvelle Angle-*

ens dont il est parlé dans  
a Nouvelle Angleterre,  
e ses habitans avec leurs  
e les variations de leurs  
es guerres qu'ils ont eues  
ens, sont une matiere si  
t si peu instructive, qu'elle  
la peine qu'on s'y arrête.  
ont été fort mal condui-  
u'ils soient venus à bout  
quelque sorte cette race  
ela n'empêche pas que les  
nt eu de grands avantages  
e commencement, & que  
ayent pris de très-fausses  
s'opposer à leurs incur-  
t encore ajouter à cela que  
ils ont tenue avec eux, a  
nt contribué que les folli-  
France, aux guerres qu'ils  
nir depuis contre ce peu-

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 183

Le pays que nous appellons la Nouvelle Angleterre, a environ trois cens mille de long, & deux cens de large, si nous pouffons jusqu'aux contrées qui sont sous la domination des François; mais nous bornant à la partie dont nous sommes les maîtres, il n'a pas plus de soixante milles d'étendue, à compter depuis la côte.

Ce pays est situé entre le quarante-unième & le quarante-cinquième degré de latitude Septentrionale. Quoiqu'il soit environ dix degrés plus près du soleil que nous ne le sommes en Angleterre, cela n'empêche pas que l'hiver n'y commence de meilleure heure, & qu'il n'y soit plus long & incomparablement plus froid. L'été y est infiniment plus chaud que dans les contrées d'Europe qui sont sous les mêmes parallèles; cependant la chaleur & le froid y sont aujourd'hui plus modérés, & le climat plus sain à tous égards, qu'il ne l'étoit lorsque les Anglois y arriverent. A mesure qu'on a coupé les bois & défriché le terrein, l'air trouvant plus de facilité à circuler, a emporté ces vapeurs nuisibles qui étoient si préjudiciables à la santé de ses habitans. Le Ciel y est presque toujours serein, tant en été

qu'en hyver. On est souvent deux mois entiers sans voir le moindre nuage. Les pluies y sont abondantes, mais de courte durée.

Le sol de la Nouvelle Angleterre varie beaucoup ; mais sa bonté augmente à mesure qu'on approche du Midi. Les vallées y sont excellentes, & il fournit presque par tout de très-bons pâturages. On compte communément deux acres de terrain pour chaque tête de gros bétail. Les meilleures prairies produisent environ une tonne de foin par acre. Quelques-unes en donnent deux, mais le foin ne vaut rien. Ce pays n'est point favorable à aucune espèce de grain d'Europe. Le froment est sujet à se brouïr, l'orge à se dessécher, & l'avoine à donner plus de paille que de grain. Le bled d'Inde y vient à merveille, & sert de nourriture au bas peuple. Comme ce grain est peu connu en Angleterre, & que c'est cependant celui qui se multiplie le plus, je crois devoir en donner une courte description.

Cette plante, que les naturels du pays appellent *weachin*, est connue dans quelques contrées méridionales du Nouveau Monde, sous le nom de maiz. L'épi a environ une palme de long,

I S T O I R E

On est souvent deux mois  
voir le moindre nuage. Les  
abondantes, mais de courte

La Nouvelle Angleterre va-  
; mais sa bonté augmente  
on approche du Midi. Les  
sont excellentes, & il four-  
nit tout de très-bons pâtu-  
rages, compte communément deux  
semin pour chaque tête de  
bœuf. Les meilleures prairies pro-  
duisent une tonne de foin par  
arpens-unes en donnent deux,  
le reste vaut rien. Ce pays n'est  
propre à aucune espèce de grain  
Le froment est sujet à se  
fendre à se dessécher, & l'avoine  
produit plus de paille que de grain.  
Le maïs y vient à merveille, &  
est cultivé par le bas peuple. Com-  
me il est peu connu en Angle-  
terre c'est cependant celui qui  
est le plus, je crois devoir en  
faire une courte description.

Il est à remarquer, que les naturels du  
pays, ont nommé *weachin*, est connue dans  
les entrées méridionales du Nou-  
veau monde, sous le nom de maïs.  
Il croît environ une palme de long,





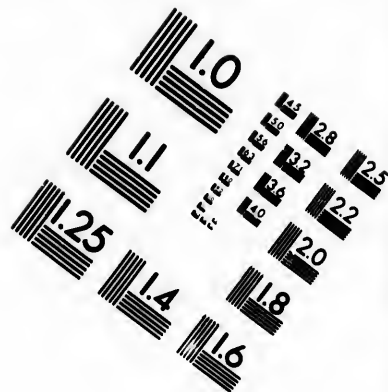
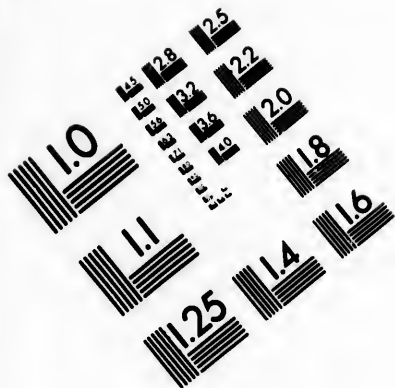
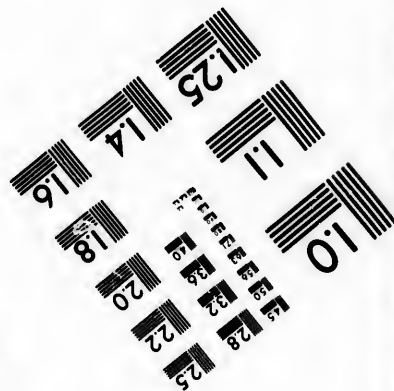
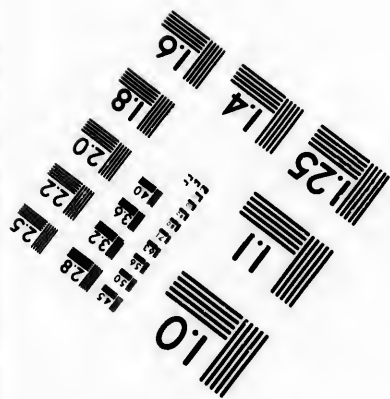
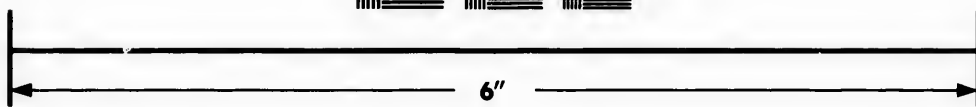
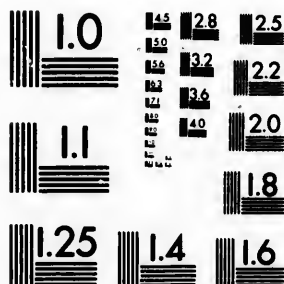


IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1983**

I  
&  
ou  
do  
gr  
pe  
di  
ve  
qu  
L  
ne  
di  
fe  
ép  
N  
co  
ni  
E  
ro  
P  
ta  
ti  
d  
  
P  
c  
l  
f  
l  
c  
l

DES COLONIES EUROPÉENNES. 185

& est composé de huit rangs de bled ; ou plus suivant la bonté du terrain , dont chacun contient environ trente grains. L'épi est surmonté d'une espèce de fleur en forme de houpe , de différentes couleurs , blanche , bleue , verdâtre , noire , tachetée , rayée , laquelle forme un coup d'œil charmant. Le grain tient des couleurs qui dominent dans la fleur ; mais il est pour l'ordinaire jaune ou blanc. Les tiges ont sept à huit pieds de haut , & sont fort épaisses. Elle sont moins hautes dans la Nouvelle Angleterre , & dans les autres contrées du Nord , que dans la Virginie & dans les climats plus méridionaux. Elles sont garnies de nœuds comme le roseau , & il sort de chacun des feuilles pareilles à celles du glayeul , dont le bétail est extrêmement friand. La tige contient un suc , dont on fait un syrop aussi doux que le sucre.

On sème ordinairement ce grain par petits carrés , & il demande d'être cultivé avec soin. Il aime les terrains légers & sablonneux , mêlés de terre glaise. Il faut un picotin de semence pour chaque acre de terre , qui , année commune , rapporte environ vingt-cinq boisseaux. Les habitans de la Nouvelle

Angleterre font non-seulement du pain de ce grain, mais encore d'assez bonne biere. Cependant la plus grande partie de leur biere est faite avec de la melasse houblonnée, avec laquelle on met quelquefois infuser des sommités de sapin.

On cultive dans la Nouvelle Angleterre, outre ce grain & quelques autres, une grande quantité de lin. On a même fait quelques essais sur le chanvre, qui ont assez bien réussi. Un acre de terre fumée avec du fumier de vache, rapporte environ une tonne de lin, mais le terrain s'épuise en très-peu de temps. Il y a toute apparence que cette plante demande un climat plus chaud que celui de la Nouvelle Angleterre; car, quoique nous tirions la plus grande partie de nos chanvres des pays du Nord, le meilleur vient cependant dans les provinces Méridionales de la Russie.

Il y a quantité de bêtes à cornes dans la Nouvelle Angleterre, dont quelques-unes sont extrêmement grosses. On y a tué des bœufs qui pesoient jusqu'à mille huit cens livres. Les cochons y sont aussi très-nombreux & excellens, & il y en a dont les jambons pesent vingt-cinq livres. Les habitans ont encore une race

**HISTOIRE**

ont non-seulement du pain  
mais encore d'assez bonne  
quantité pendant la plus grande partie  
de l'année, qui est faite avec de la melasse  
avec laquelle on met quel-  
ques sommités de sapin.  
On sème dans la Nouvelle An-  
gleterre ce grain & quelques au-  
tres grande quantité de lin. On a  
fait quelques essais sur le chan-  
vre qui a assez bien réussi. Un acre  
ensemencé avec du fumier de va-  
che produit environ une tonne de  
chanvre, le terrain s'épuise en très-peu  
de temps, il y a toute apparence que  
la Nouvelle Angleterre demande un climat plus  
chaud que celui de la Nouvelle An-  
gleterre, quoique nous tirions la  
plus grande partie de nos chanvres des  
provinces Méridionales  
de la Nouvelle Angleterre.  
On y a quantité de bêtes à cornes dans  
la Nouvelle Angleterre, dont quelques-  
unes sont extrêmement grosses. On y a  
aussy des cochons qui pesoient jusqu'à mille  
livres. Les cochons y sont aussi  
très-bons & excellens, & il y en  
a de très-bons jambons pesent vingt-cinq  
livres. Les habitans ont encore une race

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 187**

de petits chevaux très-propres pour la  
fatigue. Ils ont le pas naturel quoiqu'un  
peu dur, & ils marchent si vite & si  
long-temps, qu'il faut l'avoir vu pour  
le croire. Ils ont aussi grand nombre de  
moutons de très-bonne espece. Leur  
laine est de bonne longueur, mais moins  
fine que celle d'Angleterre, ce qui n'em-  
pêche point qu'ils n'en tirent un très-  
bon parti. J'ai vu des draps du pays  
d'un aussi bon tissu que les nôtres. Il  
est vrai qu'ils étoient moins fins, mais  
ils n'en valoient que mieux pour l'usage  
des gens de la campagne.

---

**CHAPITRE VI.**

*Des habitans de la Nouvelle Angleterre:  
Leur nombre. Histoire des Chartres  
des Colonies.*

**I**L y a dans ce pays quantité de gens  
extrêmement riches en fonds de terre,  
qu'ils afferment, ou qu'ils font valoir  
eux-mêmes par des régisseurs ou des  
économes; mais la plupart des habitans  
sont de riches payfans, qui font valoir  
leurs biens, sans compter sur personne  
autre que la providence & leur indus-

trie. Ces franc-aleux passent ordinairement après leur mort à leurs enfans qui les partagent par égale part, ce qui fait qu'ils restent toujours dans la médiocrité; mais il en résulte un très-bon effet, qui est que cela engage les habitans à aller s'établir dans les cantons qui sont encore en friche, où les terres sont à meilleur marché. Ces franc-aleux, joints à la forme du Gouvernement, font que le peuple de la Nouvelle Angleterre a le génie tout à fait républicain. Il n'y a point de pays au monde où les gens de commerce ayent plus de liberté, & vivent plus à leur aise. Ils s'exercent dès leur enfance au maniment des armes, & ils ont une milice qui, en tant que telle, n'est point du tout à mépriser. Si elle étoit mieux disciplinée, & mieux entretenue, ce seroit la meilleure qu'il y eût au monde. La Nouvelle Angleterre est beaucoup mieux peuplée qu'aucune autre Colonie que nous ayions dans le Continent. On prétend que les quatre provinces qui la composent, contiennent environ trois cens cinquante-quatre mille ames, y compris un petit nombre de noirs & d'Indiens; le reste des habitans est blanc. Douglass, qui paroît très-versé

HISTOIRE

Franc-aleux passent ordinairement par égale part, ce qui fait toujours dans la médiocrité en résulte un très-bon effet que cela engage les habitans à servir dans les cantons qui sont riches, où les terres sont à acheter. Ces franc-aleux, sous la forme du Gouvernement, le peuple de la Nouvelle Angleterre tout à fait républicain à point de pays au monde de commerce ayent plus de plaisir à vivre plus à leur aise. Ils ont dès leur enfance au maniment & ils ont une milice qui, telle, n'est point du tout à elle étoit mieux disciplinée, ce seroit la même si elle étoit au monde. La Nouvelle-Angleterre est beaucoup mieux gouvernée que aucune autre Colonie que dans le Continent. On présente quatre provinces qui la contiennent environ trois cente-quatre mille ames, y a un petit nombre de noirs & le reste des habitans est blanc, qui paroît très-verfé

DES COLONIES EUROPÉENNES. 189  
dans cette matiere, établit la proportion suivante.

Baie de Massachusset . . .	200000
Connecticut . . . . .	100000
Isle de Rhode . . . . .	30000
New-Hampshire . . . . .	24000

TOTAL . . . . . 354000

Ces quatre Gouvernemens sont unis entr'eux pour leur défense commune. On a vu ci-dessus la maniere dont ils se sont formés. Le plus considérable pour ses richesses & le nombre de ses habitans, quoique le moins étendu, est la baie de Massachusset. Cette province, de même que les autres, avoit autrefois le droit d'élire ses Magistrats, son Gouverneur, les membres qui composoient le Conseil & l'Assemblée, & de faire telles loix qu'elle jugeoit à propos, sans être obligée d'en obtenir la permission de la Couronne. Mais sur la fin du regne de Charles II, ayant été accusée d'avoir abusé de ce privilège, elle en fut dépouillée par un Jugement *in à quo warranto*, rendu au banc royal en Angleterre. Depuis ce temps-là jusqu'à la révolution, elle resta sans chartre. Elle en reçut une quelque temps



après, qui, bien que favorable, limitoit les privilèges qui lui avoient été accordés par la première qui, en effet, étoient trop étendus pour une Colonie. Mais aujourd'hui le Gouverneur, son Lieutenant & les principales charges de judicature & de finance, de même que les emplois militaires, sont à la nomination de la Cour; & quoique le Conseil soit choisi par les représentans du peuple, cependant le Gouverneur a voix négative, ce qui lui donne une influence suffisante pour conserver la prérogative dans son entier. Les appels pour les sommes au-dessus de trois cens livres sterlings, sont renvoyés au Roi & au Conseil, de même que les loix qu'on juge à propos de faire; & si la Couronne ne s'y oppose point dans l'espace de trois ans, elles sont censées valides; & ont leur entier effet, ce qui a pareillement lieu jusqu'à ce qu'on sache la résolution de Sa Majesté. Mais il y a un article qui a été long-temps débattu dans cette Colonie, c'est celui des honoraires que l'on devoit donner au Gouverneur. On a fait tout au monde pour déterminer les habitans à entrer dans les vues de la Cour; mais sans pouvoir y réussir. Le ministère a cru

bien que favorable, limi-  
 tées qui lui avoient été  
 la première qui, en effet,  
 tendus pour une Colonie.  
 l'hui le Gouverneur, son  
 & les principales charges  
 & de finance, de même  
 is militaires, sont à la no-  
 la Cour; & quoique le  
 choisi par les représentans  
 pendant le Gouverneur a  
 e, ce qui lui donne une  
 sifante pour conserver la  
 dans son entier. Les appels  
 mes au-dessus de trois cens  
 rs, sont renvoyés au Roi  
 l, de même que les loix  
 propos de faire; & si la  
 s'y oppose point dans l'es-  
 ans, elles sont censées va-  
 leur entier effet, ce qui a  
 lieu jusqu'à ce qu'on sache  
 de Sa Majesté. Mais il y  
 qui a été long-temps dé-  
 tte Colonie, c'est celui des  
 que l'on devoit donner au  
 . On a fait tout au monde  
 miner les habitans à entrer  
 es de la Cour; mais sans  
 éussir. Le ministère a cru

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 191

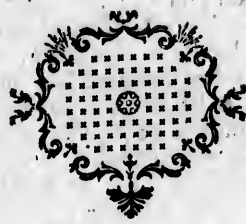
qu'il n'y avoit point de moyen plus effi-  
 cace pour empêcher le Gouverneur de  
 fouler le peuple, que de laisser les ap-  
 pointemens à la disposition de ce dernier.  
 Le Gouvernement de Massachusset com-  
 prend l'ancienne Colonie de Plymouth  
 & le territoire qu'on appelle Main.

La Colonie de Connecticut, qui est  
 située sur une rivière de même nom,  
 au midi de cette province, a conservé  
 ses anciens privilèges, & ils sont au-  
 jourd'hui aussi considérables que l'é-  
 toient autrefois ceux de Massachusset.  
 Dans le temps que la chartre du pre-  
 mier fut attaquée, celle de ce Gouver-  
 nement faillit avoir le même sort. Mais  
 les habitans s'étant fournis au bon plai-  
 sir du Roi, on ne rendit aucun Juge-  
 ment contr'eux; & s'étant trouvés dans  
 cet état lors de la révolution, on crut  
 qu'ils avoient conservé leur ancienne  
 chartre, & les choses en sont restées là.

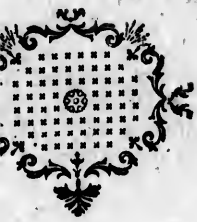
La troisième & la plus petite des  
 provinces qui composent la Nouvelle  
 Angleterre, est l'Isle de Rhode, la-  
 quelle consiste dans une petite Isle de  
 ce nom, & l'ancienne plantation de la  
 Providence. Ces plantations réunies ont  
 la même chartre que celle de Connecti-  
 cut, & l'ont conservée par la même

méthode. On jouit dans cette province d'une liberté de conscience conforme aux premiers principes de sa fondation, d'où vient que quoique petite, elle est extrêmement peuplée.

New-Hampshire, la quatrième province, est la plus grande de toutes, & la moins peuplée à proportion. Elle est beaucoup plus au Nord qu'aucune des autres. C'est un Gouvernement Royal; je veux dire que c'est la Couronne qui nomme tous les Officiers, tant civils que militaires, de même que les membres qui composent le Conseil.



**HISTOIRE**  
jouit dans cette province  
de conscience conforme  
principes de sa fondation,  
quoique petite, elle est  
peuplée.  
pshire, la quatrième pro-  
plus grande de toutes, &  
plée à proportion. Elle est  
au Nord qu'aucune des  
un Gouvernement Royal;  
que c'est la Couronne qui  
les Officiers, tant civils  
s, de même que les mem-  
posent le Conseil.



CHAPITRE

DES COLONIES EUROPÉENNES. 193

CHAPITRE VII.

*Port de Boston. Son commerce. Construc-  
tion des vaisseaux. Commerce étran-  
ger. Réflexions sur le projet qu'on  
avoit formé de le limiter. Décadence  
du commerce de la Nouvelle Angle-  
terre.*

**I**L n'y a aucun de nos établissemens  
qui puisse être comparé à la Nouvelle  
Angleterre pour le nombre de ses ha-  
bitans, la multitude de ses villes com-  
merçantes, & la quantité de manufac-  
tures qu'on y a établies. Les contrées  
les plus peuplées & les plus florissantes  
d'Angleterre ne l'emportent pas de  
beaucoup sur elle. Nos provinces Mé-  
ridionales sont recommandables par la  
douceur du climat, & la fertilité du ter-  
rein, qui produit naturellement quan-  
tité de végétaux précieux; mais la Nou-  
velle Angleterre tient le premier rang  
dans l'Amérique, pour la culture, le  
nombre de ses habitans, & l'ordre qui  
résulte de l'un & de l'autre.

Quoiqu'il y ait dans toutes les pro-  
vinces de la Nouvelle Angleterre, plu-  
*Tome II. Partie V. II.* I

siieurs grandes villes commerçantes, la seule qui mérite l'attention du lecteur dans un ouvrage tel que celui-ci, est Boston, Capitale de la baie de Massachusetts, la première de la Nouvelle Angleterre & de toute l'Amérique Septentrionale. Cette ville est située sur une Peninsule, au fond d'un très-beau Port, lequel est garanti de la violence des flots, par un grand nombre d'isles & de rochers qui paroissent au-dessus de l'eau. On ne peut y entrer que par une seule embouchure, encore est-elle étroite & défendue par l'Artillerie d'une Forteresse réguliere & très-bien bâtie. Le Port est plus que suffisant pour le grand nombre de vaisseaux qui font le commerce de Boston. Il y au fond de la baie un très-beau mole, d'environ deux cens pieds de long, sur lequel on a bâti du côté du Nord un rang de Magasins. La tête de ce mole vient aboutir à la principale rue de la ville, laquelle, de même que la plupart des autres, est spacieuse & très-bien bâtie. La ville est au fond du Port, & forme une perspective des plus agréables. Il y a un Hôtel-de ville où le Conseil & les marchands s'assemblent, dont l'architecture est réguliere & d'assez bon goût. Il y a tout

villes commerçantes, la  
 te l'attention du lecteur  
 ge tel que celui-ci, est  
 ale de la baie de Massa-  
 iere de la Nouvelle An-  
 toute l'Amérique Sep-  
 ette ville est située sur  
 au fond d'un très-beau  
 est garanti de la violence  
 un grand nombre d'isles  
 qui paroissent au-dessus  
 ne peut y entrer que par  
 ouchure, encore est-elle  
 ndue par l'Artillerie d'une  
 uliere & très-bien bâtie.  
 plus que suffisant pour le  
 e de vaisseaux qui font le  
 Boston. Il y au fond de la  
 eau mole, d'environ deux  
 long, sur lequel on a bâti  
 ord un rang de Magasins.  
 e mole vient aboutir à la  
 e de la ville, laquelle ;  
 la plupart des autres, est  
 très-bien bâtie. La ville est  
 ort, & forme une perspec-  
 agréables. Il y a un Hôtel-  
 e Conseil & les marchands  
 dont l'architecture est ré-  
 ssez bon goût. Il y a tout

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 195

au tour de la bourse quantité de bou-  
 tiques de Libraires parfaitement bien  
 fournies, qui font aller jusqu'à cinq  
 presses. On compte dix Eglises dans la  
 ville, & plus de vingt mille habitans.

Pour se former une idée de l'opulence  
 de cette ville, il est bon d'observer que,  
 depuis la Noël de 1747, jusqu'à celle  
 de 1748, il sortit cinq cens vaisseaux  
 de ce Port, & qu'il y en entra quatre  
 cens trente, sans compter une infinité  
 d'autres pour la côte & pour la pêche,  
 dont on prétend que le nombre est aussi  
 grand. Ce qui fait la grandeur du com-  
 merce de la Nouvelle Angleterre est,  
 qu'indépendamment des productions  
 qu'elle tire de son sein, les habitans  
 de cette contrée sont en quelque sorte  
 les Courtiers de toutes les Colonies de  
 l'Amérique Septentrionale & des Indes  
 Occidentales, & même de quelques  
 parties de l'Europe. On peut les con-  
 sidérer à cet égard comme les Hollan-  
 dois de l'Amérique.

Les marchandises que cette contrée  
 fournit, sont principalement les mâts  
 & les vergues pour les vaisseaux du Roi,  
 la poix, le goudron, la térébenthine, les  
 planches, le bois de charpente, toutes  
 sortes de provisions, telles que le bœuf,

le porc, le beurre & le fromage; des chevaux, du bétail, du bled d'Inde, des pois, du cidre, des pommes, du lin & du chanvre. Leur commerce de pellereries est peu de chose. Il y a sur la côte une pêcherie de merluche considérable, qui occupe quantité de gens, & ils transportent tous les ans plus de trente mille quintaux de morue choisie en Espagne, en Italie, & dans la Méditerranée, & environ dix-neuf mille quintaux de rebut dans les Indes Occidentales, pour la nourriture des négres. La quantité de liqueurs spiritueuses que l'on distille à Boston, des melasses qu'on y apporte de toutes les contrées des Indes, est aussi surprenante que le bas prix auquel on la vend. Elles valent environ deux schelins le gallon. Ils en fournissent à toutes nos Colonies de l'Amérique Septentrionale, aux Indiens du pays, aux vaisseaux qui vont à la pêche de Terre-Neuve, & même à ceux qui font le commerce d'Afrique; mais leur rum n'est pas fort estimé.

C'est presque la seule de nos Colonies où il y ait des fabriques de draps & de toiles. Ils ont autant de draps qu'il leur en faut pour s'habiller. Ils sont grossiers, mais d'un bon tissu, ce qui

**I**STOIRE  
laine & le fromage; des  
bétail, du bled d'Inde,  
cidre, des pommes, du  
ivre. Leur commerce de  
peu de chose. Il y a sur  
cherie de merluche consi-  
occupe quantité de gens,  
rtent tous les ans plus de  
quintaux de morue choi-  
ie, en Italie, & dans la  
& environ dix-neuf mille  
ebut dans les Indes Occi-  
r la nourriture des négres.  
le liqueurs spiritueuses que  
Boston, des melasses qu'on  
e toutes les contrées des  
ussi surprenante que le bas  
on la vend. Elles valent  
schelins le gallon. Ils en  
oures nos Colonies de l'A-  
entrionale, aux Indiens du  
vaisseaux qui vont à la pé-  
Neuve, & même à ceux  
commerce d'Afrique; mais  
st pas fort estimé.  
que la seule de nos Colo-  
it des fabriques de draps &  
ont autant de draps qu'il  
pour s'habiller. Ils font  
ais d'un bon tissu, ce qui

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 197**  
fait qu'ils résistent à la fatigue. On pré-  
tend qu'un nombre de Presbytériens  
établis dans les provinces Septentriona-  
les de l'Irlande, en ayant été chassés  
par la tyrannie de leurs Seigneurs, se  
réfugierent dans la Nouvelle Angle-  
terre, & y apportèrent les fabriques de  
toiles, & qu'y ayant trouvé de l'encou-  
ragement, elles s'y multiplièrent en peu  
de temps, ce qui a été fort avantageux  
à la Colonie. On y en fabrique aujour-  
d'hui de fort bonnes & en grande quan-  
tité. Leur principal établissement est  
dans une ville à laquelle ils ont donné  
le nom de Londonderry. On fabrique  
dans la Nouvelle Angleterre des cha-  
peaux qu'on envoie par contrebande  
dans toutes nos Colonies. Ils ne pou-  
voient absolument se passer de ces ma-  
nufactures; car n'ayant aucune mar-  
chandise d'étape qu'ils pussent débiter  
en Angleterre, & manquant d'ailleurs  
de ressources, il falloit, ou qu'ils aban-  
donnassent le pays, ou qu'ils se servif-  
sent de leur industrie pour se procurer  
les choses nécessaires à la vie. Cette  
même nécessité, jointe à la commodité  
qu'ils ont de pouvoir construire des  
vaisseaux & les équiper, a fait qu'ils



sont devenus, pour ainsi dire, les pourvoyeurs des autres Colonies.

Les habitans du Boston & des autres Ports de la Nouvelle Angleterre, s'adonnent principalement à la construction des vaisseaux. On y en construit quelquefois par commission; mais pour l'ordinaire les marchands les font construire pour leur propre compte; & après les avoir chargées des denrées du pays; de munitions de mer, de poisson & surtout d'huile de poisson, il les envoient en Espagne, en Portugal, ou dans la Méditerranée, où ayant vendu leur cargaison, ils les frettent jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de les vendre. Ils reçoivent alors le montant du vaisseau, de même que celui du fret des marchandises qu'ils chargent de temps à autre, & de la première cargaison qu'ils ont faite, en lettres de change sur Londres; car, comme les habitans de la Nouvelle Angleterre n'ont pas d'autres moyens pour rembourser plus de cent mille livres sterling qu'ils doivent à l'Angleterre, pour différens effets qu'ils en tirent, que quelques munitions de mer, qui ne sont pas même en grande quantité, ils sont obligés de tenir la balance à-peu-près égale par ce commerce cir-

STOIRE

pour ainsi dire, les pour  
autres Colonies.  
s du Boston & des autres  
ouvelle Angleterre, s'a-  
ipalement à la construc-  
eaux. On y en construit  
r commission; mais pour  
marchands les font conf-  
r propre compte; & après  
ées des denrées du pays;  
de mer, de poisson &  
de poisson, il les envoient  
en Portugal, ou dans la  
, où ayant vendu leur car-  
s frettent jusqu'à ce qu'ils  
caison de les vendre. Ils  
s le montant du vaisseau,  
celui du fret des marchan-  
argent de temps à autre,  
miere cargaison qu'ils ont  
es de change sur Londres;  
es habitans de la Nouvelle  
ont pas d'autres moyens  
rfer plus de cent mille li-  
qu'ils doivent à l'Angle-  
différens effets qu'ils en ti-  
quelques munitions de mer,  
as même en grande quan-  
obligés de tenir la balance  
gale par ce commerce cir-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 199

culaire qui, bien qu'il ne se fasse pas  
directement avec la Grande-Bretagne,  
ni par des vaisseaux Anglois, ne laisse  
pas que d'être avantageux au Royaume,  
puisque'il y fait entrer l'argent des Colo-  
nies.

Bien de gens blâment ce commerce;  
en ce que les habitans de la Nouvelle  
Angleterre, non contents de débiter  
leurs denrées, débitent aussi celles des  
autres Colonies, particulièrement de  
la Virginie & de Maryland, dont ils ti-  
rent leur tabac qu'ils transportent chez  
l'étranger, quoique cela soit expresse-  
ment défendu par l'acte de la naviga-  
tion; d'où il arrive que, n'étant point  
assujettis aux mêmes charges que les  
marchands Anglois, ils absorbent en-  
tièrement le commerce. Ils ajoutent en-  
core que nos Colonies à sucre se plai-  
gnent hautement, que le commerce im-  
mense que la Nouvelle Angleterre fait  
avec la France & la Hollande, avec  
lesquelles elle échange ses bois, son bé-  
tail & ses provisions pour du sucre des  
Isles Françoises & Hollandoises, par-  
ticulièrement des premières, joint aux  
avantages que ces Isles possèdent, di-  
minue le prix de celui de nos Colo-  
nies. Que les retours qu'ils tirent de

ces Isles étant en sucre, ou en productions tirées du sucre, comme syrops; melasses, le rum qu'ils en tirent, empêche la vente du nôtre. Que ce commerce est défavantageux à nos Isles à sucre pour deux raisons; la première, en ce qu'il met les François en état de laisser leurs sucres à meilleur marché qu'ils ne le feroient; & la seconde, en ce qu'il leur fournit le moyen de débiter leurs melasses & leurs sucres de rebut, qu'ils ne sçauroient où placer sans cela, parce que le rum empêche le débit de l'eau-de-vie, qui fait une branche considérable du commerce de France.

Ces considérations obligerent les Isles à prier le Ministere d'Angleterre que l'on défendit l'exportation du bois, &c. dans les Colonies Françoises, de même que l'importation de leurs sucres & de leurs melasses. Le cas étoit certainement épineux. D'un côté, les progrès des Colonies Françoises avoient de quoi nous alarmer, & il n'étoit pas croyable que les François eussent jamais fermé les yeux sur ce commerce, s'ils n'y avoient trouvé leur avantage. D'un autre côté, les Colonies du Nord déclarerent, qu'au cas qu'on leur ôtât cette branche de leur

n sucre, ou en produc-  
 sucre, comme syrops ;  
 n qu'ils en tirent, em-  
 du nôtre. Que ce com-  
 avantageux à nos Isles à  
 raisons ; la première,  
 les François en état de  
 res à meilleur marché  
 ent ; & la seconde, en  
 urnit le moyen de dé-  
 asses & leurs sucres de  
 ne sçauroient où placer  
 e que le rum empêche  
 u-de-vie, qui fait une  
 érable du commerce de

ations obligerent les Isles  
 re d'Angleterre que l'on  
 tation du bois, &c. dans  
 ançois, de même que  
 e leurs sucres & de leurs  
 étoit certainement épi-  
 é, les progrès des Co-  
 es avoient de quoi nous  
 n'étoit pas croyable que  
 ussent jamais fermé les  
 merce, s'ils n'y avoient  
 ntage. D'un autre côté ;  
 Nord déclarerent, qu'au  
 tât cette branche de leur

DES COLONIES EUROPÉENNES. 207  
 commerce, elles seroient contraintes  
 d'établir des manufactures. Que si on  
 leur interdisoit le commerce avec les  
 étrangers, elles ne pourroient tirer  
 d'Angleterre quantité de choses dont  
 elles avoient besoin pour fournir au luxe  
 & aux besoins de la vie. Que d'ailleurs  
 les François ne tirant plus du bois de la  
 Nouvelle Angleterre, ils en feroient ve-  
 nir de leurs Colonies, & que dans ce cas,  
 les habitans de ce pays souffriroient un  
 préjudice considérable.

On disputa ces points de part & d'au-  
 tre, & le Gouvernement prit un milieu  
 qui fut de ne point défendre entièrement  
 l'exportation des bois dans les Isles Fran-  
 çaises, mais de mettre un impôt consi-  
 dérable sur le rum, les sucres & les me-  
 lasses qu'on-en tireroit, afin d'augmen-  
 ter le prix des bois & des autres choses  
 dont les François ne peuvent se passer,  
 & les empêcher de mettre les plantations  
 de sucre Angloises sur le même pied que  
 les leurs.

Ce règlement étoit certainement fort  
 sage. On objecta, il est vrai, que la  
 navigation du Mississipi étoit si mau-  
 vaise, qu'il n'y avoit pas d'apparence  
 que les François pussent jamais en tirer  
 du bois & des provisions ; qu'il n'y avoit

point de neige dans la Louisiane, dont la fonte pût faciliter le transport du bois sur cette riviere; mais que nonobstant cela, il y auroit de l'imprudencce à empêcher un commerce qui employoit un si grand nombre de vaisseaux & de matelots. Qu'il étoit arrivé mille fois que des peuples qu'on avoit appauvris, se voyant pressés par le besoin, étoient devenus plus actifs & plus industrieux, & avoient fait des choses auxquelles on ne s'attendoit point, & dont on avoit eu lieu de se repentir dans la suite.

Quoique la neige soit rare dans les contrées Méridionales de la Louisiane, il en tombe assez dans celles du Nord, pour que le Mississipi & les autres rivieres qui s'y jettent, débordent toutes les années, de maniere qu'on ne scauroit manquer de bois de construction. Il est vrai qu'on a presque toujours le vent contraire en allant aux Isles Françoises, ce qui rend le voyage plus long & les marchandises plus coûteuses; mais ne vaut-il pas mieux qu'ils les tirent à meilleur marché de nous, que s'il leur en coûtoit davantage pour les faire venir de leurs Colonies? D'ailleurs, cette difficulté est moins grande qu'on ne se l'imagine, & n'obligeroit jamais les

dans la Louisiane, dont  
litter le transport du bois  
; mais que nonobstant  
c de l'imprudenc à em-  
merce qui employoit un  
e de vaisseaux & de ma-  
oit arrivé mille fois que  
on avoit appauvris, se  
par le besoin, étoient  
tifs & plus industrieux,  
des choses auxquelles on  
point, & dont on avoit  
pentir dans la suite.

neige soit rare dans les  
ionales de la Louisiane,  
z dans celles du Nord,  
ississippi & les autres ri-  
ertent, débordent toutes  
maniere qu'on ne sçau-  
e bois de construction.  
n a presque toujours le  
en allant aux Isles Fran-  
end le voyage plus long  
ises plus coûteuses; mais  
mieux qu'ils les tirent à  
é de nous, que s'il leur  
antage pour les faire ve-  
lonies? D'ailleurs, cette  
oins grande qu'on ne se  
n'obligerait jamais les

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 203

François à vendre leurs sucres au même  
prix que les nôtres, parce que nos Co-  
lonies sont accablées d'impôts, & gé-  
missent sous le poids d'une infinité d'a-  
bus, auxquels vraisemblablement on ne  
remédiera jamais, partie par leur faute,  
& partie par celle du Ministère d'An-  
gleterre. J'ajouterai à cela, que ce n'est  
point en gênant le commerce, mais en  
l'encourageant que l'on peut remédier  
aux maux qu'elles souffrent, & les met-  
tre de pair avec celles des François.

Je conviens que la permission que  
les François nous donnent de commer-  
cer avec leurs Colonies, prouve qu'ils  
y trouvent leur avantage; mais n'y trou-  
vons-nous pas aussi le nôtre? A quoi  
donc serviroit le commerce? D'ailleurs  
il n'est pas sûr, comme on l'a prétendu,  
que si nous ne prenions point leurs su-  
cres de rebut, ils ne sçauroient qu'en  
faire. Si le Conseil de commerce s'ap-  
perçoit que ce trafic ne nuit point à  
la vente de leur eau-de-vie, & qu'il  
voudrît faire celui du rum, s'il voyoit,  
dis-je, que ses Colonies perdissent à ne  
point employer leurs denrées, il n'est  
pas douteux que la Cour leur permet-  
troit de distiller du rum & de le débi-  
ter de façon qu'il ne nuisît point à la

vente des eaux-de-vie de France ; & pour lors, au lieu de nous envoyer leurs melasses, comme ils pourroient les distiller à meilleur compte que nous, ils nous en enverroient l'esprit ; & nous verrions dans ce cas là, par expérience, surtout dans cette partie du monde, combien il est difficile d'empêcher la contrebande, lorsque les particuliers sont intéressés à la faire par le profit qu'ils y trouvent.

Après tout, sommes-nous bien sûrs que les François comptassent beaucoup sur les secours de la Louisiane & du Canada ? Ne donneroient-ils pas toute leur attention au cap Breton ? n'essayeroient-ils pas de tirer du bois de Cayenne ? Ils mettroient sûrement toutes sortes de moyens en usage, & quelqu'un leur réussiroit. Ce n'est point une bagatelle que de gêner le commerce, & la chose mérite une attention sérieuse. On doit prendre garde s'il est de notre intérêt de sacrifier les avantages d'une partie de nos territoires à ceux d'un autre ; & l'on se tromperoit lourdement, si l'on s'imaginoit que les vaisseaux, les matelots, les denrées & les richesses des Colonies Angloises, ne sont point les mêmes que celles de la Grande-Bre-

de vie de France ; & de nous envoyer leurs comptes que nous, ils n'ont l'esprit ; & nous, par expérience, de cette partie du monde, difficile d'empêcher la fraude que les particuliers font la faire par le profit

Commes-nous bien sûrs, comptassent beaucoup la Louisiane & du Canada, n'ont-ils pas toute leur Breton ? n'essayeroient-ils pas de Cayenne ? Ils ont toutes sortes de marchandises, & quelqu'un leur n'est point une bagatelle le commerce, & la attention sérieuse. On ne s'il est de notre intérêt les avantages d'une partie à ceux d'un autre ; n'ont-ils pas lourdement, si l'on n'a pas les vaisseaux, les marchandises & les richesses des autres, ne font point les profits de la Grande-Bre-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 205  
tagne. Il nous en est souvent méfarrivé pour avoir pensé le contraire.

Il me paroît que le plan général que nous devons suivre par rapport au commerce de nos Colonies, est d'encourager dans chacune quelques articles distincts & séparés qui, sans préjudicier les uns aux autres, les mettent en état d'entretenir un commerce réglé qui tourne à l'avantage de l'Angleterre ; & dans le cas où nous avons des rivaux dans quelque branche de commerce de nos Colonies, de les mettre en état d'envoyer en droiture leurs effets chez l'étranger, en employant en même temps la sage précaution dont usent les François, qui est d'obliger les vaisseaux à relâcher à leur retour dans les ports d'Angleterre, de crainte qu'ils ne prennent des marchandises étrangères, à quoi on ne sçauroit veiller avec trop d'attention. Il conviendrait encore qu'on les empêchât de charger des marchandises qui peuvent nuire au débit des nôtres ; ce n'est que par rapport à ces deux points que je voudrois que l'on gênât le commerce, non point en usant de violence, il y auroit de l'injustice à le faire, mais en faisant en sorte qu'ils ne profitent que de celles dont nous ne pou-



vons absolument nous passer. Au moyen de ce que je propose, la Grande-Bretagne & ses Colonies n'auroient plus qu'un même intérêt, elles agiroient de concert; & le commerce devenant plus étendu, il nous seroit beaucoup plus avantageux, que si ses différens articles nous appartenoient en propre.

J'ai hazardé ces réflexions sur la contrainte du commerce, parce que celui de la Nouvelle Angleterre a infiniment plus besoin d'être encouragé que d'être gêné. Il est visiblement déchu dans plusieurs de ses branches, & cette circonstance doit nous intéresser vivement; car cette Colonie nous est extrêmement précieuse, vu qu'elle sert de barrière aux autres, & qu'elle est le principal magasin de nos Indes Occidentales dont nous tirons de si grands avantages. Je juge du déclin de cette Colonie, par celui d'une des principales branches de son commerce, sçavoir, la construction des vaisseaux pendant quatre années. On construisit en 1738 à Boston quarante un vaisseaux du port en tout de six mille trois cens vingt-quatre tonnaux. On n'en construisit que trente en 1743, vingt en 1746, & 15 en 1742, dont le port total se montoit à deux

STOIRE

et nous passer. Au moyen  
oposé, la Grande-Bre-  
olonies n'auroient plus  
crét, elles agiroient de  
ommerce devenant plus  
s seroit beaucoup plus  
e si ses différens articles  
ient en propre.

es réflexions sur la con-  
merce, parce que celui  
Angleterre a infiniment  
re encouragé que d'être  
blement déchu dans plu-  
anches, & cette circonf-  
s intéresser vivement ;  
ie nous est extrêmement  
qu'elle sert de barrière  
qu'elle est le principal  
Indes Occidentales dont  
si grands avantages. Je  
de cette Colonie, par  
principales branches de  
sçavoir, la construction  
pendant quatre années.  
en 1738 à Boston qua-  
aux du port en tout de  
cens vingt-quatre ton-  
construisit que trente en  
n 1746, & 15 en 1742,  
otal se montoit à deux

DES COLONIES EUROPÉENNES. 207  
mille quatre cens cinquante tonneaux,  
ce qui fait une diminution étonnante.  
J'ignore ce qui s'est passé depuis ; mais  
en supposant que les choses en soient  
restées là, c'en doit être assez pour nous  
engager à rechercher la cause de cette  
diminution, & à prendre les mesures  
convenables pour rétablir les affaires de  
cette province, surtout si elles se sont  
dérangées par notre faute.

---

### CHAPITRE VIII.

*Nouvelle York. Nouvelle Jersey, & Pen-  
sylvanie. Leur situation. Histoire abré-  
gée de leur établissement.*

ON ignore en quel temps les Suédois  
& les Hollandois s'établirent pour la  
premiere fois dans l'Amérique Septen-  
trionale ; mais il est certain que leur  
Colonie est postérieure à notre établisse-  
ment de la Virginie, & antérieure à  
celui de la Nouvelle Angleterre. Les  
Suédois, dont la marine étoit peu con-  
sidérable, eurent à peine jetté les pre-  
miers fondemens d'une Colonie, qu'ils  
l'abandonnerent. Les habitans se trou-  
vant sans appui & sans secours, s'esti-

merent heureux de se joindre aux Hollandois qui s'y étoient établis sur un meilleur plan, & de se soumettre au Gouvernement des Etats Généraux. Le pays que possédoient ces deux nations, dont les Colonies étoient dans ce temps-là réunies en une, s'étendoit depuis le trente-huitième jusqu'au quarante-unième degré de latitude tout le long de la côte. Ils l'appellerent la Nouvelle Hollande. Elle resta entre leurs mains jusqu'au regne de Charles II. La guerre d'Hollande étant survenue dans ces entre-faites, M. Robert-Car fut envoyé en 1664 pour le réduire, & il y trouva si peu de résistance, qu'il n'acquiesça pas beaucoup d'honneur dans cette conquête. Peu de temps après, les Hollandois se jetterent par voie de représailles sur notre Colonie de Surinam dans l'Amérique Méridionale, & s'en emparèrent avec la même facilité. On convint par le Traité de paix signé à Breda en 1667, que les choses resteroient sur le pied où elles étoient, sçavoir, Surinam aux Hollandois, & la Nouvelle Hollande aux Anglois. Quantité de gens regarderent cet échange comme extrêmement désavantageux ; mais il paroît aujourd'hui que nous y avons

TOIRE

de se joindre aux Hol-  
étoient établis sur un  
& de se soumettre au  
es Etats Généraux. Le  
ient ces deux nations,  
étoient dans ce temps-  
e, s'étendoit depuis le  
usqu'au quarante-unie-  
tude tout le long de la  
erent la Nouvelle Hol-  
entre leurs mains jus-  
Charles II. La guerre  
t survenue dans ces en-  
bert-Car fut envoyé en  
uire, & il y trouva si-  
e, qu'il n'acquiesça pas  
neur dans cette con-  
mps après, les Hollan-  
par voie de représail-  
lonie de Surinam dans  
ridionale, & s'en em-  
même facilité. On con-  
é de paix signé à Breda  
s choses resteroient sur-  
étoient, sçavoir, Sur-  
andois. & la Nouvelle  
Anglois. Quantité de  
t cet échange comme  
s'avantageux; mais il  
ui que nous y avons

DES COLONIES EUROPÉENNES. 209

gagné; car, outre l'inconvénient qu'il y avoit que nos Colonies fussent, pour ainsi dire, coupées en deux, par un territoire étranger, ce pays est aujourd'hui un des plus riches & des mieux peuplés que nous ayons; au lieu que Surinam est de peu de conséquence, & si mal sain, qu'il est impossible d'y remédier.

A peine la Nouvelle Hollande fut-elle entre nos mains, qu'elle perdit son premier nom, & fut divisée en deux provinces distinctes. La partie qui est au Nord-Est, & contiguë à la Nouvelle Angleterre, fut appellée la Nouvelle York, en l'honneur du Duc d'York à qui elle fut cédée en propriété. Cette province s'étend vers le Nord des deux côtés de la riviere d'Hudson, environ l'espace de deux cens milles dans le pays des cinq nations ou des Iroquois; mais elle n'a pas plus de quarante à cinquante mille de large. Elle comprend Long island, laquelle est située au Midy de Connecticut, & qui ne le cède à aucune autre Isle de l'Amérique pour la bonté de ses pâturages, & la quantité de grains de toute espee qu'elle produit.

La partie de la Nouvelle Hollande

qui est située le long de l'Océan, entre celui-ci & la riviere de Delaware, depuis la partie Méridionale de la Nouvelle York, jusqu'à Maryland, fut cédée à George Carteret & à d'autres, & appelée la Nouvelle Jersey, parce qu'il avoit des terres dans l'Isle de ce nom, que ses descendans conservent encore aujourd'hui. Cette province est bornée à l'Ouest par la riviere de Delaware qui la sépare de la Pensylvanie. Elle a environ cent cinquante milles de long, sur environ cinquante de large.

La Pensylvanie, qui est située entre la Nouvelle York, la Nouvelle Jersey & Maryland, & qui ne communique avec la mer que par l'embouchure de la riviere de Delaware, a environ deux cens cinquante milles de long, sur deux cens de large. Ce pays fut cédé au fameux William Pen, fils de l'Amiral du même nom, en 1680.

Le climat & le sol de la Nouvelle York, de la Nouvelle Jersey & de la Pensylvanie sont à-peu-près les mêmes. Dans ces trois provinces, de même que dans toutes nos Colonies Septentrionales, le terrain qui est près de la mer, est en général bas, plat & marécageux; à une distance considérable de la mer,

**HISTOIRE**

le long de l'Océan, entre  
riviere de Delaware, depuis  
tionale de la Nouvelle  
Maryland, fut cédée à  
ret & à d'autres, & ap-  
nelle Jersey, parce qu'il  
es dans l'Isle de ce nom,  
ndans conservent encore  
ette province est bornée à  
riviere de Delaware qui la  
nsylvanie. Elle a environ  
e milles de long, sur en-  
te de large.

anie, qui est située entre  
ork, la Nouvelle Jersey  
& qui ne communique  
que par l'embouchure de  
Delaware, a environ deux  
e milles de long, sur deux  
Ce pays fut cédé au fa-  
u Pen, fils de l'Amiral du  
n 1680.

& le sol de la Nouvelle  
Nouvelle Jersey & de la  
ont à-peu-près les mêmes.  
provinces, de même que  
os Colonies Septentriona-  
qui est près de la mer,  
bas, plat & marécageux;  
e considérable de la mer,

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 211**

il s'éleve en petits côteaux, & ensuite  
en de grandes chaînes de montagnes,  
qui prennent pour la plupart leur cours  
vers le Nord & le Sud-Ouest. Le ter-  
rein de ces trois provinces est en gé-  
néral très-fertile; il produit non-seule-  
ment une grande quantité de bled d'Inde,  
mais encore tous les grains qu'on y a  
transportés d'Europe. Le froment y est  
si abondant & si bon, qu'on auroit de  
la peine à en trouver de meilleur dans  
aucune contrée du monde; & l'on peut  
en dire autant de l'orge, de l'avoine,  
du riz, du bled sarasin & des autres es-  
peces de grains que nous connoissons.  
On y trouve quantité de bêtes à cor-  
nes, de chevaux, de moutons, de pour-  
ceaux, de volaille, de gibier, diffé-  
rentes especes de cerfs, & une espece  
de lievre particulière à l'Amérique,  
dont la chair est inférieure à celle des  
nôtres; des coqs d'Inde sauvages, dont  
la bonté égale la grosseur, & de très-  
beaux phaisans qu'on ne voit point ail-  
leurs. Les herbes & les racines qui ne  
croissent chez nous qu'à force de cul-  
ture, y viennent presque naturellement.  
Les fruits y réussissent aussi très-bien,  
particulièrement les pêches & les me-  
lons.

Les forêts fournissent quantité de bon bois, étant composées de chênes, de frênes, de bouleaux, de châtaigniers, de cedres, de noyers, de cyprès, de sassafras & de pins. Dans toutes les parties de nos plantations, y compris la Nouvelle York jusqu'au Nord, & presque jusqu'au Midi, les bois sont remplis de vignes sauvages de trois ou quatre especes, toutes différentes de celles d'Europe; mais soit que cela vienne de la faute de leur nature, du climat, ou du terrain ou elles sont plantées, ou de celle des cultivateurs, elles n'ont point encore donné du vin qui vaille la peine qu'on en parle. Il est bon de remarquer en général, que le bois de ces provinces n'est pas si bon pour la construction que celui de la Nouvelle Angleterre & de la Nouvelle Ecosse. Plus on avance vers le Midi, plus le bois est poreux & sujet à se fendre, d'où vient qu'il ne vaut rien pour les vaisseaux.

On cultive dans toutes ces provinces, mais surtout dans la Pensylvanie, une grande quantité de lin, & il paroît même que le chanvre y réussit très-bien. On y trouve aussi des minéraux. Il y a beaucoup de fer dans la Nouvelle York, & l'on vient d'ouvrir une mine de cui-

D  
vre  
lieu  
Jort  
bes  
ress  
Col  
les  
pou  
mê  
dor  
fon  
cep  
An  
le t  
tari  
plus  
les  
infl  
qui  
An  
men  
mê  
la N  
du  
gran  
a ta  
mag  
ven  
a d  
actu  
pui

**T O I R E**  
nissent quantité de bon  
posées de chênes, de  
aux, de châtaigniers,  
oyers, de cyprès, de  
s. Dans toutes les par  
ations, y compris la  
usqu'au Nord, & pres-  
di, les bois sont rem-  
vages de trois ou qua-  
es différentes de celles  
soit que cela vienne  
ur nature, du climat,  
elles sont plantées, ou  
tivateurs, elles n'ont  
né du vin qui vaille la  
arle. Il est bon de re-  
ral, que le bois de ces  
as si bon pour la conf-  
i de la Nouvelle An-  
Nouvelle Ecosse. Plus  
e Midi, plus le bois est  
se fendre, d'où vient  
pour les vaisseaux.  
s toutes ces provinces,  
s la Pensylvanie, une  
de lin, & il paroît  
vre y réussit très-bien.  
i des minéraux. Il y a  
ans la Nouvelle York,  
avrir une mine de cui-

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 213**  
vre dans la Nouvelle Jersey. Il y a tout  
lieu de croire que dans la suite du temps,  
lorsque le pays se sera peuplé, & que le  
besoin aura découvert aux habitans des  
ressources pour le commerce, que ces  
Colonies deviendront aussi utiles pour  
les métaux, qu'elles le sont actuellement  
pour le grain. Ces trois provinces, de  
même que toutes celles que nous possé-  
dons dans l'Amérique Septentrionale,  
sont extrêmement bien arrosées. On a  
cependant observé dans la Nouvelle  
Angleterre, qu'à mesure qu'on défriche  
le terrain, quantité de petits ruisseaux  
tarissent, de manière qu'on ne sçauroit  
plus moudre. On a encore observé que  
les coupes de bois qu'on a faites, ont  
influé sur la rivière de Connecticut,  
qui est la plus grande de la Nouvelle  
Angleterre, & qu'elle a considéra-  
ment diminué. J'ignore si l'on a fait la  
même remarque dans la Pensylvanie &  
la Nouvelle York. Mais si l'on a perdu  
du côté de l'eau, ce qui n'est pas une  
grande perte dans un pays où il y en  
a tant, on en a été amplement dédom-  
magé de celui de l'air, lequel est de-  
venu infiniment plus sain depuis qu'on  
a défriché le pays. Ceux que je décris  
actuellement, sont aussi sains qu'on  
puisse le désirer.



Comme le climat & le sol des provinces de la Nouvelle York, de la Nouvelle Jersey & de la Pensylvanie, sont à-peu-près les mêmes, il n'y a pas beaucoup de différence dans les denrées qu'elles produisent, qui sont le froment, l'orge, l'avoine, le bled d'Inde; les pois, le bœuf, le cochon, le fromage, le beurre, le cidre, la biere, le lin, le chanvre, la graine & l'huile de lin, les pelleteries, les peaux de bêtes fauves, les planches, le bois de charpente & le fer. Leurs marchés sont les mêmes que ceux de la Nouvelle Angleterre; & ces Colonies ont part au commerce du bois de campêche, de même qu'à celui des Colonies Espagnoles & Françoises.



STOIRE  
climat & le sol des pro-  
Nouvelle York, de la  
y & de la Pensylvanie,  
les mêmes, il n'y a pas  
différence dans les den-  
duisent, qui sont le fro-  
avoine, le bled d'Inde;  
euf, le cochon, le fro-  
e, le cidre, la biere, le  
e, la graine & l'huile de  
ries, les peaux de bêtes  
anches, le bois de char-  
Leurs marchés sont les  
x de la Nouvelle Angle-  
olonies ont part au com-  
de campêche, de même  
Colonies Espagnoles &



CHAPITRE IX.

*Villes de la Nouvelle York. Etendue de son commerce. Albanie. Son commerce avec les Indiens, les Iroquois ou les six Nations.*

IL y a dans la Nouvelle York deux villes, dont la première porte le même nom que la province. On l'appelloit la Nouvelle Amsterdam, lorsque les Hollandois en étoient les maîtres; mais elle a changé de nom depuis qu'ils l'ont abandonnée. Cette ville est avantageusement située pour le commerce, sur un excellent port, dans une Isle appelée Manahattan, laquelle a environ quatorze milles de long, sur quatre à cinq de large. Cette Isle est précisément située dans l'embouchure de la riviere d'Hudson, laquelle se décharge dans cet endroit, après avoir parcouru une grande étendue de pays. C'est une des plus grandes rivieres de l'Amérique. Elle est navigable l'espace de plus de deux cens milles, & la marée y remonte celui de cent cinquante.

La ville de la Nouvelle York contient

près de douze cens maisons, & environ sept à huit mille habitans qui descendent pour la plupart d'Hollandois & d'Anglois. Elle est très-bien & très-commodément bâtie, & forme un fort beau coup d'œil, étant vue de la mer; mais il s'en faut beaucoup qu'elle soit bien fortifiée. Il n'y a point de maison au-dessous de cent livres sterlings; de sorte qu'on n'y apperçoit aucune apparence de pauvreté. Il y a quatre Eglises, l'une pour les Anglicans, & les trois autres pour les Hollandois, les François & les Luthériens. Son commerce est très-florissant & très-lucratif. Les marchands y sont fort riches, & le peuple fort à son aise. Depuis 1749 jusqu'en 1750, il entra dans ce port deux cens trente-deux vaisseaux, & il en sortit deux cens quatre-vingt-six. On embarqua dessus six mille sept cens trente-un tonneaux de provisions, dont la plupart consistoient en farine & en grain. Les habitans de cette Colonie sont environ au nombre de quatre-vingt mille. Ils sont fort hospitaliers, & grands amis des étrangers. Toutes les Religions y sont tolérées.

Sur la même riviere d'Hudson, environ à cent cinquante milles de la Nouvelle

D  
vel  
con  
fon  
com  
& a  
eux  
qua  
hac  
de p  
mer  
arti  
nég  
C  
bin  
uni  
viol  
foli  
ayo  
par  
icav  
deve  
form  
ont  
jetti  
fois  
Fran  
men  
guen  
bare  
fert

STOIRE  
ens maisons, & environ  
lle habitans qui descen-  
olupart d'Hollandois &  
e est très-bien & très-  
bâtie, & forme un fort  
l, étant vue de la mer ;  
ut beaucoup qu'elle soit  
Il n'y a point de maison  
cent livres sterlings ; de  
y apperçoit aucune appa-  
reté. Il y a quatre Eglises,  
Anglicans, & les trois  
Hollandois, les Fran-  
chériens. Son commerce  
nt & très-lucratif. Les  
ont fort riches, & le peu-  
aise. Depuis 1749 jus-  
entra dans ce port deux  
ux vaisseaux, & il en sor-  
quatre-vingt-six. On em-  
six mille sept cens trente-  
e provisions, dont la plu-  
nt en farine & en grain. Les  
tte Colonie sont environ  
e quatre-vingt mille. Ils  
italiens, & grands amis  
Toutes les Religions y  
ne riviere d'Hudson, en-  
quante milles de la Nou-  
velle

DES COLONIES EUROPÉENNES. 217  
ville York est Albanie, ville moins  
considérable par le nombre de ses mai-  
sons & de ses habitans, que par le grand  
commerce qu'elle fait avec les Indiens  
& avec les François qui trafiquent avec  
eux. Ce commerce enleve une grande  
quantité de gros draps, de fusils, de  
haches, de couteaux, de chaudrons,  
de poudre & de plomb, indépendam-  
ment des habits, des chemises & autres  
articles. C'est dans cet endroit que se  
négocient les Traités avec les Iroquois.

Cette nation, ou plutôt cette com-  
binaison de cinq nations, lesquelles sont  
unies par une ligue aussi ancienne qu'in-  
violable, sont les plus anciens, les plus  
solides, & les plus utiles alliés que nous  
ayons parmi les Indiens. Ces peuples,  
par leur unanimité, leur fermeté, leur  
sçavoir militaire & leur police, sont  
devenus les plus puissans & les plus  
formidables de toute l'Amérique. Ils  
ont conquis quantité de nations, & assu-  
jetti à leur domination un pays deux  
fois aussi grand que le Royaume de  
France ; mais leurs sujets n'ont pas aug-  
menté à proportion. Comme ils font la  
guerre à toute outrance & en vrais bar-  
bares, ils ne possèdent qu'un vaste dé-  
sert habité par quelques tribus répan-

dues çà & là dans le pays, qu'ils n'ont laissé vivre que parce qu'ils les méprisoient, & qu'ils les tiennent dans la sujétion la plus abjecte. Cependant cette nation, autrefois si puissante & si célèbre par ses conquêtes, malgré la précaution qu'elle a toujours eue d'incorporer parmi ses sujets une partie des prisonniers qu'elle faisoit à la guerre, est aujourd'hui sur son déclin. Elle mettoit il y a environ soixante ans dix mille hommes sur pied, & aujourd'hui à peine peut-elle en mettre quinze cens. Voilà où les guerres, les maladies épidémiques, & l'union monstrueuse des vices des nations civilisées avec les mœurs des sauvages, ont réduit ce peuple. Non-seulement leur nombre est diminué, mais ils ne sont plus si bien intentionnés pour nous qu'ils l'étoient autrefois. Entre autres fautes que je passe sous silence, & que je n'espère plus de voir corriger, la plus considérable que nous ayons faite, est de négliger les Indiens, & de les maltraiter. Les Iroquois ont admis dernièrement dans leur ligue la nation des Tuscaroras, qui abandonna la Caroline, à l'occasion d'une guerre qu'elle eut avec les Anglois. Ils l'ont, dis-je, admise dans leur ligue,

D  
& c  
étr  
goi

No

L  
des  
bita  
tem  
dep  
men  
ava  
leur  
vin  
tion  
tité  
soix  
cun  
boy  
de c  
ville  
com  
fey  
den  
Yor

**HISTOIRE**  
dans le pays, qu'ils n'ont  
parce qu'ils les mépri-  
s les tiennent dans la su-  
jecte. Cependant cette  
ois si puissante & si cé-  
nquêtes, malgré la pré-  
a toujours eue d'incor-  
s sujets une partie des  
elle faisoit à la guerre,  
sur son déclin. Elle met-  
ron soixante ans dix mille  
d, & aujourd'hui à peine  
entre quinze cens. Voilà  
les maladies épidémi-  
on monstrueuse des vices  
vilifées avec les mœurs  
ont réduit ce peuple.  
t leur nombre est dimi-  
ne font plus si bien inten-  
nous qu'ils l'étoient au-  
autres fautes que je passe  
& que je n'espere plus de  
la plus considérable que  
aite, est de négliger les  
le les maltraiter. Les Iro-  
nis dernièrement dans leur  
des Tuscaroras, qui aban-  
roline, à l'occasion d'une  
e eut avec les Anglois. Ils  
s, admise dans leur ligue,

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 219**  
& cette nouvelle confédération paroît  
être plus attachée aux intérêts des Fran-  
çois qu'aux nôtres.

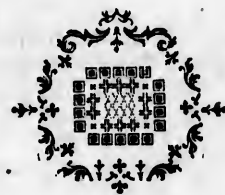
---

### CHAPITRE X.

*Nouvelle Jersey. Son commerce. Ses ha-  
bitans, &c.*

**L**A Nouvelle Jersey, par une suite  
des disputes qui regnerent entre les ha-  
bitans & les propriétaires, resta long-  
temps dans un état de foiblesse; mais  
depuis quelques années, elle a com-  
mencé à recueillir quelques-uns des  
avantages qu'elle eût pu tirer de meil-  
leure heure de la bonté de cette pro-  
vince & de la commodité de sa situa-  
tion. Elle produit actuellement quan-  
tité de grain, & on y compte près de  
soixante mille ames; mais elle n'a au-  
cune ville de conséquence. Perth Am-  
boy, qui en est la capitale, n'a pas plus  
de deux cens maisons; & quoique cette  
ville ait un très-bon Port, cependant  
comme les habitans de la Nouvelle Jer-  
sey sont accoutumés à envoyer leurs  
denrées aux marchés de la Nouvelle  
York & de Philadelphie, ils ont peine

à prendre une autre route, ce qui vient de ce que la correspondance est fixe, le crédit établi, & le débit très-prompt; enforte que le commerce de cette ville est très-peu considérable. Il n'y entra en 1751 que quarante-un vaisseaux, & il n'en sortit que trente-huit, dont la cargaison consistoit en six mille quatre cents vingt-quatre barils de farine, cent soixante-huit mille quintaux de pain, trois cents quatorze barils de bœuf & de porc, dix-sept mille neuf cents quarante-un mille boisseaux de grains, mille quatre cents quintaux de chanvre, & quelque peu de beurre, de jambons, de biere, de graine de lin, de fer en barre & de bois de charpente.

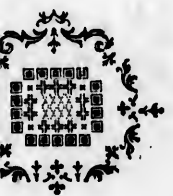


Hi

C  
sue  
ne  
que  
pay  
cer  
nem  
mai  
il r  
tion  
van

V  
ni  
món  
peu  
fect  
mai  
de  
d'ho  
éto  
qui  
bre  
est d

STOIRE  
tre route, ce qui vient;  
correspondance est fixe,  
& le débit très-prompt;  
commerce de cette ville  
nsidérable. Il n'y entra  
arante-un vaisseaux, &  
ue trente-huit, dont la  
stoit en six mille quatre.  
atre barils de farine,  
huit mille quintaux de  
ens quatorze barils de  
ore, dix-sept mille neuf  
-un mille boisseaux de  
quatre cens quintaux de  
quelque peu de beurre,  
e, biere, de graine de lin,  
& de bois de charpente.



CHAPITRE IX.

*Histoire de Guillaume Pen. Principes sur  
lesquels il fonda sa Colonie. Sa mort.*

C'EST une opinion généralement re-  
que dans ces derniers temps, que rien  
ne nuit plus au progrès des Colonies,  
que de donner le gouvernement d'un  
pays en propre à des particuliers. Il est  
certain que cette espece de gouverne-  
ment est sujette à de grands abus;  
mais qu'on m'en trouve quelqu'un où  
il n'y en ait point. Si cette observa-  
tion étoit vraie, la province de Pensyl-  
vanie seroit une exception à cette regle.

William Pen n'a sûrement jamais été  
ni un grand théologien, ni un grand  
moraliste; ses écrits mêmes sont très-  
peu estimés, si ce n'est par ceux de sa  
secte; mais on peut dire qu'il n'y a ja-  
mais eu de législateur ni de fondateur  
de république qui se soit acquis plus  
d'honneur dans le monde. Quoi de plus  
étonnant en effet qu'une république,  
qui ayant commencé par un petit nom-  
bre de réfugiés & d'hommes indigens,  
est devenue dans l'espace de soixante &



dix ans une nation nombreuse & florissante ! qu'un peuple qui a converti un désert affreux en un terrain cultivé & rempli de quantité de villes très-riches & très-peuplées ! & qui au milieu d'une race d'hommes féroces & sans loix, a sçu se maintenir par les seules regles de la modération & de la justice, beaucoup mieux que d'autres ne l'ont fait par le politique & par la voie des armes. M. Pen ayant obtenu, en considération des services de son pere, & par le crédit qu'il avoit à la Cour, l'héritage de cette province & de ce gouvernement, comprit que le seul moyen d'en tirer un parti avantageux, étoit par la bonté & la douceur du gouvernement. Il commença pour cet effet à en acheter le terrain, & il l'eut à bon marché par le peu de cas qu'en faisoient ses premiers propriétaires. Cet acte de justice prévint les Indiens en sa faveur, & fit qu'ils se prêterent à ses vues dans tous les marchés qu'il fit dans la suite avec eux. Après s'être assuré la possession de ce pays, il s'agissoit de le peupler, & il ne tarda pas à le faire. Ses freres les Quakers d'Angleterre, ayant refusé de payer la dixme & les

tion nombreuse & flo-  
peuple qui a converti  
x en un terrain cultivé  
antité de villes très-ri-  
plées ! & qui au milieu  
ommes féroces & sans  
maintenir par les seules  
dération & de la justice,  
x que d'autres ne l'ont  
tique & par la voie des  
ayant obtenu, en con-  
services de son pere, &  
il avoit à la Cour, l'hé-  
province & de ce gou-  
mprit que le seul moyen  
parti avantageux, étoit  
grand nombre d'habitans  
& la douceur du gouver-  
mmenta pour cet effet à  
terrain, & il l'eut à bon  
peu de cas qu'en fai-  
niers propriétaires. Cet  
prévint les Indiens en sa  
qu'ils se prêterent à ses  
les marchés qu'il fit dans  
ux. Après s'être assuré la  
ce pays, il s'agissoit de le  
l ne tarda pas à le faire.  
Quakers d'Angleterre,  
de payer la dixme & les


DES COLONIES EUROPÉENNES. 223  
autres droits ecclésiastiques, & se voyant  
persécutés par le clergé, conçurent une  
si haute opinion pour le chef de leur  
église, qu'ils résolurent de le suivre à  
travers l'Océan dans le Nouveau Mon-  
de ; & de son côté, il ne négligea rien  
pour les y encourager. Il fit tous les  
frais de leur transport, leur fournit tous  
les vivres nécessaires, & leur vendit les  
terres qu'il avoit achetées à très-bas  
prix. Mais ce qui mit le comble à sa  
gloire, fut cette fameuse chartre par la-  
quelle il les déclara libres, & qui dans  
la suite a attiré dans ce pays une infi-  
nité de gens de tout pays & de toute  
croyance. Il établit la liberté, tant en  
fait de religion que de gouvernement,  
pour base de sa nouvelle Colonie, ce  
qui a infiniment plus contribué à son  
établissement, que tous les réglemens  
qu'il auroit pu faire. Tous ceux qui  
croient en Dieu, y sont tolérés ; ceux  
qui croient en Jésus-Christ, de quel-  
que dénomination qu'ils puissent être,  
ne sont exclus ni des emplois, ni des  
charges.

Ce grand homme vécut assez pour  
voir donner son nom à cette vaste con-  
trée, pour la voir peupler par sa sa-  
gesse, enfin, pour voir son peuple libre

& florissant. Il vécut assez pour jetter les fondemens d'une ville riche & puissante, pour jouir des avantages que lui promettoient la situation qu'il avoit lui-même choisie, & les encouragemens qu'il lui donnoit; & cependant il mourut dans la prison de Fleet\*.

Il est juste dans un ouvrage tel que celui-ci, que nous fassions honneur aux grands hommes qui, par leur vertu & leur générosité, ont contribué à la population de la terre, aussi bien qu'à la liberté & au bonheur des peuples qui l'habitent; qui ont préféré les intérêts d'une postérité éloignée à leur propre fortune, au repos & à la sécurité de leurs jours. Aujourd'hui la Grande-Bretagne & l'Amérique entière jouissent du fruit de ses travaux & de ses dépenses, & sa postérité jouit d'un ample revenu sur les crûs de cette province, dont l'établissement a causé la ruine de ses prédécesseurs.

\* On appelle ainsi une prison de Londres, située près du Pont auquel elle donne son nom.



## CHAPITRE XII.

*Des habitans de la Pensylvanie. Variété des Nations & des Religions. Principes pacifiques des Quakers. Reflexions sur l'état actuel de cette Colonie.*

LA Pensylvanie est habitée par plus de vingt-cinq mille ames, dont la moitié sont Allemands, Suédois & Danois. On voit là des Quakers, des Anglicans, des Calvinistes, des Luthériens, des Catholiques, des Méthodistes, des Menistes, des Moraves, des Indépendans, des Anabatistes & des *Dumplers*, espece de sectaires Allemands qui portent une longue barbe & un habit approchant de celui des moines; en un mot, la diversité de peuples, de religions, de nations & de langues y est aussi prodigieuse que l'harmonie avec laquelle tous ces gens vivent ensemble est édifiante. Car, quoique tout honnête homme qui aime sa religion, soit fâché de voir la différence de sentimens qui regne parmi les hommes, & doit mettre tout en usage pour l'empêcher; cependant, lorsque le mal est fait, & qu'ils ne sont

plus unis de sentimens, il est glorieux de vivre en paix avec ses semblables, d'accorder à autrui la même liberté dont on jouit, de vivre avec eux, sinon comme avec des membres de la même église, du moins comme avec des membres de la même religion chrétienne; & s'ils n'en sont point, comme avec des freres issus d'un seul & même pere. Je ne vois pas que les Quakers, quoiqu'ils ayent le pouvoir en main, s'en soient jamais servis pour persécuter autrui, si ce n'est dans le cas de George Keith qu'ils emprisonnerent & bannirent de la province. Ce Keith étoit originellement un Ministre Anglican qui, après avoir embrassé la secte des Quakers, avoit repris son premier ministere. Pendant le temps qu'il resta parmi eux, il poussa le raffinement sur cette religion à un point d'extravagance dont il n'y avoit qu'un fanatique qui fût capable; ce qui ébranla l'église, dont il étoit alors membre, jusqu'aux fondemens.

Voilà le seul exemple d'intolérance que l'on puisse reprocher aux Quakers, & ce seroit à tort qu'on l'attribueroit à leurs principes, vu qu'il n'y en a point qui lui soient plus op-

mens, il est glorieux  
avec ses semblables,  
la même liberté dont  
re avec eux, sinon  
membres de la même  
comme avec des mem-  
religion chrétienne;  
point, comme avec  
un seul & même pere.  
e les Quakers, quoi-  
ouvoir en main, s'en  
is pour persécuter au-  
ans le cas de George  
risonnerent & banni-  
e. Ce Keith étoit ori-  
linistre Anglican qui,  
assé la secte des Qua-  
s son premier minis-  
emps qu'il resta parmi  
rafinement sur cette  
t d'extravagance dont  
fanatique qui fût ca-  
ranla l'église, dont il  
re, jusqu'aux fonde-

exemple d'intoléranc-  
e reprocher aux Qua-  
it à tort qu'on l'at-  
s principes, vu qu'il  
ui lui soient plus op-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 227  
posés, & qui gênent le moins la li-  
berté de conscience. C'a été certaine-  
ment un trait de fine politique d'encou-  
rager l'importation des étrangers dans  
la Pensylvanie, de même que dans nos  
autres colonies; nous avons par là em-  
pêché la diminution des habitans de la  
Grande-Bretagne. Mais on a souvent  
observé, & l'on s'est même plaint de  
ce qu'on les laisse sur le pied d'étran-  
gers, sans qu'on se mette en devoir de  
les naturaliser, vu qu'on leur permet  
de tenir des écoles, d'imprimer des li-  
vres, & même ceux de prieres dans  
leur propre langue, ce qui, joint à l'é-  
tendue de pays qu'ils possèdent en pro-  
pre, & sans aucun mélange d'Anglois;  
empêchent qu'ils ne forment qu'un seul  
peuple avec nous. C'est là certainement  
une irrégularité, & une irrégularité  
d'autant plus grande que ces étrangers  
par leur industrie, leur frugalité & la  
vie dure qu'ils mènent, & dans laquelle  
ils nous surpassent, ont chassé les An-  
glois de plusieurs endroits, si bien que  
la Colonie est en danger de nous deve-  
nir entièrement étrangere par sa langue,  
ses mœurs, & peut-être même ses sen-  
timens. En 1750, on transporta dans  
la Pensylvanie & dans les pays qui en

dépendent, quatre mille trois cent dix-sept Allemands ; au lieu qu'il n'y passa que mille Anglois ou Irlandois, ce qui seroit un nombre considérable, s'il n'étoit contrebalancé par celui des étrangers.

Je ne suis nullement d'avis que l'on décourage ces sortes de plantations ; je voudrois seulement qu'on les assujettit à certains reglemens, & que l'on fit en sorte de les naturaliser.

Les troubles qui viennent d'arriver, ont malheureusement dérangé le plan qu'on avoit pris & exécuté avec assez de succès dans cette partie du monde. Les Pensylvaniens, de même que leurs voisins, ont beaucoup souffert des incursions des sauvages de l'Amérique ; mais on n'a pu engager les Quakers, qu'autant que leur communion y étoit intéressée, & elle n'avoit rien à craindre, dans l'endroit où ils sont établis, à se départir de leurs principes pacifiques ; ce qui a occasionné de si grandes oppositions dans leur assemblée, qu'ils n'ont voulu ni fournir de l'argent ni des hommes pour soutenir la guerre. Ils y ont à la fin consenti ; mais ce qu'ils ont fait, ne répondoit ni aux circonstances du pays, ni à l'exigence du temps. H

TOIRE  
mille trois cent dix-  
au lieu qu'il n'y passa  
ou Irlandois, ce qui  
considérable, s'il n'é-  
par celui des étran-

ment d'avis que l'on  
es de plantations; je  
nt qu'on les assujettit  
ns, & que l'on fit en-  
lifier.

ni viennent d'arriver,  
ent dérangé le plan  
& exécuté avec assez

tte partie du monde.  
s, de même que leurs  
coup souffert des in-  
ages de l'Amérique;  
ngager les Quakers,  
r communion y étoit

n'avoit rien à crain-  
t où ils sont établis.  
eurs principes pacifi-  
casionné de si grandes  
eur assemblée, qu'ils  
rnir de l'argent ni des  
tenir la guerre. Ils y  
ti; mais ce qu'ils ont  
ni aux circonstances  
turgence du temps. H

DES COLONIES EUROPÉENNES. 229

Il y a lieu d'être surpris qu'on ait confié une si grande partie du gouvernement à des gens dont les principes sont directement opposés à la fin que l'on se propose en l'établissant. On ne peut certainement trop chérir les Quakers pour leur débonnairété, leur industrie & leur probité; mais ils auroient tort de se plaindre, que n'étant par leurs principes que de simples brebis, on refuse de leur confier un emploi directement opposé à leur caractère, & qui demande du courage & de la vigilance.

CHAPITRE XIII.

*Description de Philadelphie. Son commerce. Nombre des habitans de la Pensylvanie. Etendue de son commerce. Les nègres y sont en petit nombre.*

IL y a une si grande quantité de villes dans la province de Pensylvanie, dont plusieurs même l'emportent sur les capitales de quelques autres provinces, que rien ne pourroit me dispenser de les passer sous silence, si Philadelphie n'attiroit toute mon attention. Cette ville est bâtie sur une langue de terre, immédia-



tement au confluent des deux rivieres de Delaware & de Schulkil. Elle a la figure d'un quarré oblong, dont l'étendue d'une riviere à l'autre est de deux milles. Suivant le plan qu'on a fait, ce quarré doit être partagé en huit rues paralleles de deux milles de long, lesquelles seront coupées par seize autres, chacune de la longueur d'un mille, larges, spacieuses, régulièrement bâties, avec des espaces convenables pour les edifices publics, les églises & les marchés. Il doit y avoir au milieu une place de dix acres d'étendue, autour de laquelle seront la plupart des edifices publics. Les deux principales rues de la ville ont cent pieds de large, & la plupart des maisons ont un petit jardin & un verger. On a coupé plusieurs canaux également agréables & utiles. Les quais sont beaux & spacieux; le plus grand a deux cens pieds de large, & les vaisseaux de cinq cens tonneaux peuvent y aborder. Les magasins sont grands, nombreux & commodes, & les formes pour la construction des vaisseaux parfaitement bien construites. On y en construit un grand nombre, & l'on en a vu jusqu'à vingt sur le chantier. Cette ville, outre les magasins &

DE  
les a  
mille  
briq  
tend  
jusqu  
lings  
treiz  
Il  
riche  
surpr  
conf  
nies  
& H  
Cana  
l'An  
le. Po  
fits c  
ches  
rente  
l'on  
warr  
est n  
cens  
phie  
Holl  
char  
porte  
à ce  
ce p  
en so

TOIRE

ent des deux rivieres  
Schulkil. Elle a la fi-  
oblong, dont l'éten-  
à l'autre est de deux  
plan qu'on a fait, ce  
partagé en huit rues  
milles de long, les-  
pées par seize autres,  
gueur d'un mille, lar-  
régulièrement bâties,  
es convenables pour  
cs, les églises & les  
y avoir au milieu une  
es d'étendue, autour  
nt la plupart des édi-  
s deux principales rues  
cent pieds de large, &  
aisons ont un petit jar-  
On a coupé plusieurs  
nt agréables & utiles.  
beaux & spacieux; le  
ux cens pieds de large,  
de cinq cens tonneaux  
der. Les magasins sont  
ux & commodes, & les  
construction des vais-  
ent bien construites. On  
un grand nombre, &  
squ'à vingt sur le chan-  
, outre les magasins &

DES COLONIES EUROPÉENNES. 237

les apprentis, contient près de deux mille maisons, dont la plupart sont de briques, & très-bien bâties. On prétend qu'il y en a plusieurs qui valent jusqu'à quatre à cinq mille livres sterlings. On y compte aujourd'hui environ treize mille habitans.

Il y a dans cette ville quantité de riches marchands, & l'on n'en fera point surpris, lorsqu'on sçaura le commerce considérable qu'elle fait avec les Colonies Angloises, Françoises, Espagnoles & Hollandoises, avec les Azores, les Canaries, & les Isles de Madere, avec l'Angleterre & l'Irlande, l'Espagne, le Portugal & la Hollande, & les profits qu'elle fait dans les différentes branches de ce commerce. Outre les différentes denrées de cette province que l'on voit sur les rivieres de Delaware & de Schulkil, dont la premiere est navigable l'espace de plus de deux cens milles au-dessus de Philadelphie, & l'autre celui de cent; les Hollandois emploient huit à neuf mille charrettes à quatre chevaux, pour transporter les productions de leurs fermes à ce marché. En 1749, il entra dans ce port trois cens trois vaisseaux, & il en sortit deux cens quatre-vingt-un. Il

Il y a dans les autres ports de cette province une douanne & des employés pour percevoir les droits; mais ils font peu de commerce avec l'étranger.

Quoique la ville de Philadelphie ne soit pas encore achevée, ce qu'on en a bâti est entièrement conforme au plan original, & elle augmente tous les jours tant par le nombre que par la beauté de ses édifices. Quant à la province, dont elle est la capitale, il n'y en a point de plus florissante dans l'Amérique Angloise. Depuis quelques années, on a plus transporté de monde dans la Pensylvanie que dans toutes nos autres Colonies ensemble. En 1729, six mille deux cens huit personnes furent s'y établir en qualité d'étrangers ou de domestiques, dont les quatre cinquièmes moins étoient Irlandois. En un mot, cette province s'est si fort accrue depuis son premier établissement, que les terres que M. Pen avoit données sur le pied de vingt livres sterlings pour mille acres, sous la réserve d'un schelin de cens pour chaque cent acres, & cela dans les meilleurs endroits de la province, valent aujourd'hui, à une distance considérable de la mer, douze livres sterlings par acre, & quatre schelins

DE  
lins  
de P  
de v  
sieurs  
sieurs  
vend  
Le  
indus  
font  
de p  
passer  
bien  
eu ég  
meille  
briqu  
& de  
n'est  
bitans

TOIRE  
es ports de cette pro-  
ne & des employés  
es droits; mais ils sont  
e avec l'étranger.  
ille de Philadelphie ne  
chevée, ce qu'on en  
ment conforme au plan  
augmenté tous les jours  
ore que par la beauté de  
nt à la province, dont  
le, il n'y en a point  
e dans l'Amérique An-  
quelques années, on a  
le monde dans la Pen-  
ns toutes nos autres Co-  
. En 1729, six mille  
personnes furent s'y éta-  
d'étrangers ou de do-  
les quatre cinquièmes  
Irlandois. En un mot,  
s'est si fort accrue de-  
établissement, que les  
Pen avoit données sur  
gt livres sterlings pour  
s la réserve d'un schelin  
aque cent acres, & cela  
urs endroits de la pro-  
aujourd'hui, à une dis-  
ble de la mer, douze li-  
ar acres, & quatre sche-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 233  
lins de cens, & que celles qui sont près  
de Philadelphie, s'afferment sur le pied  
de vingt schelins par acre. Dans plu-  
sieurs endroits, & à la distance de plu-  
sieurs milles de la ville, les terres ne se  
vendent que pour vingt ans.

Les habitans de la Pensylvanie sont  
industrieux & laborieux. La plupart  
sont fort à leur aise, quoiqu'il y ait peu  
de propriétaires de terre qui puissent  
passer pour riches; mais ils sont tous  
bien logés, bien nourris & bien vêtus,  
eu égard à leur condition, & à d'autant  
meilleur marché, que le bas peuple fa-  
brique lui-même la plupart de ses toiles  
& de ses draps. Le nombre des noirs  
n'est pas la quarantième partie des ha-  
bitans de la province.



**CHAPITRE XIV.  
VIRGINIE.**

*Situation de la Virginie. Commodité de ses rivières pour la navigation. Animaux & oiseaux qu'on y trouve. L'Opposum.*

**L**E pays que les Anglois possèdent aujourd'hui dans l'Amérique Septentrionale, fut d'abord appelé Virginie; mais depuis qu'on en a démembré plusieurs portions pour en faire des concessions & des gouvernemens distincts, le pays qui porte actuellement ce nom, est réduit au district qui a la rivière de Potowmack au Nord, la baie de Chesapeak à l'Est, & la Caroline au Midi. Du côté du Couchant, les concessions s'étendent jusqu'à la mer du Sud; mais les plantations ne vont que jusqu'aux grandes montagnes d'Allegany. Cette province est située entre le cinquante-cinquième & le quarantième degré de latitude Septentrionale, & a environ deux cens quarante milles de long, sur deux cens de large.

Ce pays est si bas vers la mer;

D  
qu'  
les  
terr  
cett  
tag  
tan  
fon  
à m  
Les  
ce  
agr  
la V  
dét  
app  
l'on  
une  
qu'  
ava  
mil  
Ori  
tion  
ful  
cés  
dix  
des  
plu  
de  
fon  
que  
riv

LIVRE XIV.  
GÉNIE.

*Virginie. Commodité de  
pour la navigation. Ani-  
aux qu'on y trouve. L'O-*

Les Anglois possèdent  
dans l'Amérique Septen-  
trionale un pays d'abord appelé Virginie ;  
on en a démembré plu-  
sieurs pour en faire des con-  
gouvernemens distincts,  
qui portent actuellement ce nom,  
à l'exception de celui qui a la rivière de  
la Caroline au Nord, la baie de Che-  
sapeake & la Caroline au Midi.  
Touchant les concessions  
faites à la mer du Sud ; mais  
elles ne vont que jusqu'aux  
montagnes d'Allegany. Cette  
péninsule est entre le cinquante-  
ième & le quarantième degré de  
latitude septentrionale, & a environ  
cent cinquante milles de long, sur  
une largeur de dix milles.  
Elle est si basse vers la mer ;

DES COLONIES EUROPÉENNES. 235  
qu'après avoir mouillé à quatorze bras-  
ses d'eau, on à peine à distinguer la  
terre du haut du grand mât. Mais toute  
cette côte de l'Amérique a cet avan-  
tage que l'on connoît exactement la dis-  
tance où l'on est par le moyen de la  
sonde, le fond diminuant insensiblement  
à mesure que l'on approche de terre.  
Les arbres paroissent sortir de la mer,  
ce qui forme un spectacle extrêmement  
agréable pour un étranger. En allant à  
la Virginie ou à Maryland, on passe un  
détroit formé par deux pointes de terre,  
appelées les Caps de Virginie, par où  
l'on entre dans la baie de Chesapeake,  
une des plus grandes & des plus sûres  
qu'il y ait dans le monde ; car elle  
avance dans le pays près de trois cens  
milles du Midi au Nord, ayant le côté  
Oriental de Maryland, & une petite por-  
tion de la Virginie sur la même Penin-  
sule, pour la mettre à couvert de l'O-  
céan Atlantique. Cette baie a environ  
dix-huit milles de large dans la plupart  
des endroits, & sept dans sa partie la  
plus étroite ; on y mouille sur un fond  
de neuf brasses. Elle reçoit dans toute  
son étendue, tant du côté de l'Orient  
que de celui du couchant, quantité de  
rivières navigables. Indépendamment

de celle de Maryland, elle reçoit du côté de la Virginie la riviere de James, celle d'York, la Rappahannock & la Potowmack.

Toutes ces grandes rivieres dans l'ordre que je viens de les décrire du Midi au Nord, se jettent avec quantité d'autres plus petites dans la baie de Chesapeake; & sont non-seulement navigables pour les plus gros vaisseaux bien avant dans le pays, mais ont encore tant de criques, & reçoivent un si grand nombre de petites rivieres navigables, qu'elles rendent la communication de toutes les parties de cette contrée infiniment plus aisée qu'aucune autre qui soit dans le monde. La Potowmack est navigable l'espace de près de deux cens milles, ayant neuf lieues à son embouchure, & près de sept presque par-tout. Les trois autres sont navigables l'espace de plus de quatre-vingt milles, & se rapprochent si près l'une de l'autre dans leurs différens détours, que dans quelques endroits elles ne sont pas éloignées de plus de dix milles, dans d'autres de cinq; au lieu que dans d'autres il y a une distance de cinquante milles entre chacune de ces rivieres. Les habitans chargent & déchargent les vaif-

D  
seau  
mo  
de  
tren  
b:c  
Ang  
ne  
L  
ceur  
la V  
fol  
disc  
pays  
été  
vent  
& se  
froid  
un j  
fin c  
dans  
& le  
de  
viol  
tonn  
quer  
En g  
est le  
L  
ginie  
port

and, elle reçoit du côté  
riviere de James, celle  
pahannock & la Po-

ndes rivieres dans l'or-  
de les décrire du Midi  
ent avec quantité d'au-  
dans la baie de Chesá-  
on - seulement naviga-  
us gros vaisseaux bien  
s, mais ont encore tant  
reçoivent un si grand  
es rivieres navigables,  
la communication de  
s de cette contrée in-  
ée qu'aucune autre qui  
le. La Porowmack est  
e de près de deux cens  
uf lieues à son embou-  
e sept presque par-tout.  
font navigables l'es-  
quatre-vingt milles, &  
i près l'une de l'autre  
ens détours, que dans  
s elles ne sont pas éloi-  
dix milles, dans d'au-  
lieu que dans d'autres  
ce de cinquante milles  
e ces rivieres. Les ha-  
& déchargent les vaif-

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 237

seaux à leur porte, ce qui est fort com-  
mode pour eux, vu le volume & le peu  
de valeur de leurs marchandises; au-  
trement ils ne pourroient laisser leur ta-  
bac à si bas prix, les droits qu'il paye en  
Angleterre étant six fois plus forts qu'il  
ne coûte sur les lieux.

Des raisons politiques ont engagé  
ceux qui ont donné la description de  
la Virginie, à exagérer la bonté de son  
sol & de son climat; mais on ne peut  
disconvenir que ce ne soit un excellent  
pays. Les chaleurs y sont excessives en  
été; mais elles sont tempérées par les  
vents de brise. Le temps y est variable,  
& ses changemens subits & violens. Le  
froid y vient tout à coup. Souvent après  
un jour très-chaud, il survient vers la  
fin de l'hyver un froid violent qui gele  
dans une nuit les rivieres les plus larges  
& les plus profondes; mais ces gelées,  
de même que les pluies, sont plutôt  
violentes que de longue durée. Les  
tonnerres & les éclairs y sont très-fré-  
quens, mais ils sont rarement du mal.  
En général, le ciel est serein, & l'air  
est léger, pur & fort subtil.

Le sol dans les endroits bas de la Vir-  
ginie, est si gras & si fertile, qu'il rap-  
porte pendant plusieurs années, sans



qu'on ait besoin de le fumer. A mesure qu'on s'éloigne des rivières, il devient plus léger & plus sablonneux; ce qui est causé qu'il est plutôt épuisé; mais il a tant de chaleur & de force; que le bled & le tabac y viennent admirablement bien. Il n'y a pas de meilleur froment que celui qui croît dans cette province & dans celle de Maryland; mais comme les habitans sont entièrement occupés de la culture du tabac, à peine cultivent-ils assez de froment pour leur usage.

Il est aisé de juger par la description que je viens de donner du climat & du sol de la Virginie, que le fruit doit y être très-abondant. Les forêts sont remplies d'arbres de toute espèce, & les plaines couvertes la plus grande partie de l'année d'une quantité prodigieuse de fleurs & d'arbrisseaux d'une couleur si vive, & d'une odeur si agréable, que cela lui fit donner au commencement le nom de Floride. Ce pays produit plusieurs herbes & racines médicinales, entr'autres la serpentaire; & l'on vient d'y découvrir le fameux Ginseng de la Chine.

Les bêtes à cornes & les cochons s'y sont multipliés à un point qui passe toute

D  
croy  
dans  
loni  
au-d  
con  
rels  
dont  
espe  
ours  
des  
vage  
oposs  
gros  
qui l  
mau  
est c  
riere  
vent  
tre c  
melle  
tits,  
y ref  
un fr  
ayen  
doiv  
& to  
ils se  
se ré  
quels  
O

TOIRE  
de le fumer. A me-  
gne des rivieres, il de-  
& plus sablonneux;  
qu'il est plutôt épuisé;  
chaleur & de force;  
le tabac y viennent  
bien. Il n'y a pas de  
t que celui qui croît  
ence & dans celle de  
s comme les habitans  
occupés de la culture  
ne cultivent-ils assez de  
r usage.  
juger par la description  
donner du climat & du  
nie, que le fruit doit y  
ent. Les forêts sont rem-  
e toute espece, & les  
es la plus grande partie  
e quantité prodigieuse  
brisseaux d'une couleur  
ane odeur si agréable,  
donner au commence-  
Florida. Ce pays pro-  
merbes & racines médi-  
atres la serpenteaire; &  
écouvrir le fameux Gin-  
né.  
ornes & les cochons s'y  
à un point qui passe toute

DES COLONIES EUROPÉENNES. 239  
croyance, quoiqu'il n'y en eût point  
dans le temps que l'on fonda cette co-  
lonie. La chair des premieres est autant  
au-dessous des nôtres, que celle des se-  
conds est au-dessus. Les animaux natu-  
rels à ce pays sont les cerfs & les daims,  
dont il y a une grande quantité, une  
espece de panthere ou de tigre, les  
ours, les loups, les renards, les lapins  
des Indes, les écureuils, les chats sau-  
vages, & un animal fort rare appellé  
*opossum*. Ce dernier est à-peu-près de la  
grosseur d'un chat; & outre le ventre  
qui lui est commun avec les autres ani-  
maux, il en a un second au-dessous qui  
est ouvert du côté des jambes de der-  
riere. Au-dedans de ce sac ou de ce  
ventre, sur les parties ordinaires du ven-  
tre commun, sont un nombre de mam-  
melles, sur lesquelles se forment les pe-  
tits, lorsque la femelle a conçu, & ils  
y restent attachés, de même que l'est  
un fruit à son pédicule, jusqu'à ce qu'ils  
ayent acquis le poids & la grosseur qu'ils  
doivent avoir. Ils se détachent alors,  
& tombent dans ce faux ventre, d'où  
ils sortent lorsqu'il leur plaît, & où ils  
se réfugient, lorsqu'ils sont menacés de  
quelque danger.

On trouve dans la Virginie les mêmes

especes de volailles sauvages & domestiques que chez nous, & quelques autres que nous n'avons point; indépendamment d'un grand nombre d'oiseaux remarquables par leur beauté ou leur chant. De ce nombre sont le hibou blanc qui est beaucoup plus gros que le nôtre; il est d'un plumage argenté, à l'exception d'une tache noire qu'il a sur la poitrine; le rossignol de Virginie, dont le plumage est bleu & cramoisi; l'oiseau singe, dont le chant est plus mélodieux que celui des autres oiseaux, & qui imite le leur; l'oiseau roc qui est très-familier, & la société agréable à cause de la mélodie de son chant; le Murmure, qui est le plus petit & le plus beau de tous les oiseaux, & dont le plumage est varié de rouge, de verd & de couleur d'or. On prétend que cet oiseau se nourrit de la rosée qui s'attache aux fleurs; mais il est trop délicat pour pouvoir le transporter vivant en Angleterre. On trouve sur les côtes & dans les rivieres de la Virginie, non-seulement les différentes especes de poissons connues en Europe, mais encore quantité d'autres qui ne sont propres qu'à l'Amérique. Les reptiles y sont très-nombreux. Je ne finirois point, si

je

je v  
ser  
pri  
le r

Vit

L

join  
tiles  
nem  
dans  
autr  
peti  
que  
Gou  
asser  
malg  
très-  
dant  
beau  
lonie  
de f  
Cher  
T

TOIRE

les sauvages & domestiques, & quelques autres; indépendamment d'un grand nombre d'oiseaux par leur beauté ou leur nombre sont le hibou beaucoup plus gros que l'un plumage argenté, une tache noire qu'il a le rossignol de Virginie plumage est bleu & craie, dont le chant est que celui des autres oisive le leur; l'oiseau rocquier, & la société agréable mélodie de son chant; qui est le plus petit & le plus des oiseaux, & dont le plumage est varié de rouge, de vert & de noir. On prétend que cet oiseau est de la rosée qui s'attache sur lui, mais il est trop délicat pour être transporté vivant en Europe, on le trouve sur les côtes & dans l'intérieur de la Virginie, nombreuses différentes espèces de poissons, mais encore plus de poissons qui ne sont propres qu'à l'usage de la table. Les reptiles y sont en grand nombre. Je ne finirois point, si je

DES COLONIES EUROPÉENNES. 241  
je voulois décrire toutes les espèces de serpents que ce pays produit, dont le principal est le serpent sonnette que tout le monde connoît

---

### CHAPITRE XV.

*Villes de la Virginie, petites & en petit nombre. Culture du tabac. Commerce de cette denrée & autres. Habitans de la Virginie. Blancs & noirs.*

LA commodité de la navigation, jointe au défaut d'artisans, a rendu inutiles toutes les tentatives que le gouvernement a faites pour établir des villes dans la Virginie. James-town, qui étoit autrefois sa capitale, n'est plus qu'un petit village; & Williamsbourg, quoique aujourd'hui la capitale, le siège du Gouverneur, le lieu où se tiennent les assemblées & les cours de justice, & malgré son Université, n'est qu'une très-petite ville. On peut dire cependant que les édifices publics y sont plus beaux que dans aucune autre de nos Colonies. Le Collège a cent & trente pieds de front, & ressemble à l'hôpital de Chelsea. Il fait face à une rue, au bout

Tome II. Partie VII. L

de laquelle est un édifice exactement semblable, où se tiennent l'assemblée & les cours de justice. L'Eglise est bâtie en forme de croix, extrêmement vaste & fort bien décorée.

La marchandise d'étape de ce pays, de même que de Maryland, est le tabac. Cette plante est originaire de l'Amérique, & d'un usage très-ancien, quoiqu'elle n'ait été ni si généralement cultivée, ni si bien préparée, que depuis l'arrivée des Européens. Elle est de la hauteur ordinaire d'un homme. Sa tige est droite, velue & gluante; ses feuilles sont alternes, d'un verd pâle jaunâtre, & fort grandes vers le pied de la plante. On sème les graines du tabac sur des couches, d'où on les transpose à la première pluie dans un terrain préparé comme une houblonnière. Un mois après avoir été transplantées, elles s'élevent à la hauteur d'un pied; on les étête, on les dépouille de leurs feuilles inférieures, & on en ôte avec beaucoup d'attention la vermine & les mauvaises herbes. Environ six semaines après elles ont acquis toute leur croissance, & elles commencent à noircir. On connoît à ces marques que le tabac est mûr. On coupe les plants à mesure qu'ils mûrif-

TOIRE

édifice exactement  
tiennent l'assemblée  
ice. L'Eglise est bâ-  
croix, extrêmement  
lécorée.

e d'étape de ce pays,  
Maryland, est le tabac.  
origine de l'Améri-  
e très-ancien, quoi-  
si généralement cul-  
préparée, que depuis  
peens. Elle est de la  
d'un homme. Sa tige  
& gluante; ses feuil-  
d'un verd pâle jau-  
ndes vers le pied de la  
e les graines du tabac  
d'où on les transpose  
e dans un terrain pré-  
oublonnière. Un mois  
ransplantées, elles s'é-  
eur d'un pied; on les  
ouille de leurs feuilles  
en ôte avec beaucoup  
rmine & les mauvaises  
six semaines après elles  
leur croissance, & elles  
oircir. On connoît à  
le tabac est mûr. On  
à mesure qu'ils mûrif-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 243

sent, on les amoncelle & on les laisse  
fuer une nuit. On les porte le lende-  
main au magasin, lequel est bâti de ma-  
niere que l'air y entre de toutes parts,  
mais non pas la pluie. On les pend sé-  
parément, & on les laisse sécher pen-  
dant quatre à cinq semaines, après quoi  
on les retire par un temps humide; car  
autrement elles tomberoient en pouf-  
fiere. On les étend sur des claies, on  
les couvre, & on les laisse fuer une  
semaine ou deux, au bout desquelles  
on les dépouille de leurs feuilles, sépa-  
rant les feuilles du sommet de celles d'en  
bas qui sont les plus mauvaises; on les  
met dans des barrils, ou bien on en  
forme des carottes. On a soin de faire  
ces opérations dans un temps humide  
pour rendre le tabac plus souple.

On distingue dans le commerce deux  
sortes de tabacs. Le premier est appelé  
*Aranokoe*, on le tire de Maryland &  
des provinces Septentrionales de la Vir-  
ginie. Il a beaucoup de force & d'âcreté,  
mais il se vend très-bien en Hollande,  
en Allemagne & dans les pays du Nord.  
Le second s'appelle tabac parfumé. Le  
meilleur vient des rivieres de James &  
d'York, dans les contrées Méridionales

de la Virginie. Il n'y a point de denrée qui rapporte plus d'argent au fisc. Elle produit des sommes immenses dont le poids tombe bien moins sur les Anglois que sur les habitans des Colonies qui ne sçauroient s'enrichir, vu la modicité du prix où il est. Comme nous avons deux provinces qui trafiquent dans la même denrée, s'il prenoit jamais envie aux habitans de la Virginie de le garder pour le faire renchérir, ceux de Maryland ne manqueroient pas d'en profiter, ce que les premiers feroient aussi dans pareil cas. Il n'y a pas apparence qu'ils améliorent jamais leur condition, & ils sont d'autant moins en état de le faire, qu'ils sont extrêmement addonnés au luxe, & qu'ils ne gardent aucunes bornes dans leurs dépenses. C'est ce qui fait qu'au moindre contre-temps ils se trouvent endettés envers les marchands de Londres, lesquels font saisir leurs biens, & les mangent jusqu'aux os, au moyen d'un intérêt usuraire de huit pour cent. Quelque défavantageux que soit le commerce du tabac à ceux qui le cultivent, toujours est-il certain que le revenu en profite; car ce seul article rapporte près de trois cens mille livres sterlings par an,

TOIRE  
n'y a point de denrée  
d'argent au fisc. Elle  
est immense dont le  
profit sur les Anglois  
des Colonies qui ne  
peut être vu la modicité  
Comme nous avons  
qui trafiquent dans la  
ne prenoit jamais envie  
de la Virginie de le gar-  
der renchérir, ceux de  
l'Amérique n'enqueroient pas d'en  
avoir les premiers feroient  
pas. Il n'y a pas appa-  
rentement jamais leur con-  
tent d'autant moins en  
qu'ils sont extrême-  
ment au luxe, & qu'ils ne  
sont bornés dans leurs dé-  
pens qui fait qu'au moindre  
besoin se trouvent endettés  
à Londres, les  
leurs biens, & les man-  
s, au moyen d'un in-  
térêt huit pour cent. Quel-  
qu'un que soit le commerce  
qui le cultivent, tou-  
jours que le revenu en pro-  
fite rapporte près de  
deux livres sterling par an,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 245  
à quoi on peut en ajouter encore autant  
pour celui qui se débite chez l'étranger,  
& dont la plus grande partie du profit  
revient au marchand Anglois. Je ne  
dis rien ici de l'avantage dont il est  
pour nous de tirer de nos Colonies ce-  
lui que nous vendons aux autres nations  
de l'Europe qui nous le payent argent  
comptant, outre que ce commerce em-  
ploie deux cens gros vaisseaux, & un  
nombre proportionné de matelots. Les  
habitans de la Virginie tirent de nous  
tout ce dont ils ont besoin pour le luxe  
& les commodités de la vie, parce qu'ils  
manquent de manufactures. Les deux Co-  
lonies exportent environ quatre-vingt  
milles barriques de tabac de huit cens  
pesant. Elles commercent encore dans  
les Indes Occidentales en bois, poix,  
goudron, bled & provisions de toute es-  
pece. Elles nous envoient du lin, du  
chanvre, du fer & des planches de noyer  
& de cedre.

Le nombre des Européens établis  
dans la Virginie, est d'environ soixante  
à soixante & dix mille ames. Il augmente  
tous les jours par la migration des Ir-  
landois qui ne réussissent pas si bien dans  
la Pensylvanie que les Allemands, qui  
étant plus sobres & plus industrieux



qu'eux, vendent leurs terres à ces derniers, & en achètent d'autres dans la Virginie à Maryland & dans la Caroline. La plupart sont des Presbyteriens du Nord de l'Irlande, qu'on appelle dans l'Amérique Irlandois d'Ecosse. Il y a aussi dans la Virginie un grand nombre de François réfugiés; mais la plus grande partie des habitans sont les esclaves noirs, dont le nombre est tout au moins de cent mille. On transporte annuellement dans ces deux Colonies trois à quatre mille de ces malheureux. Ces sortes de recrues y sont moins nécessaires que dans le reste de l'Amérique, vu que les noirs augmentent loin de diminuer, ce qui vient de ce que le travail est plus modéré, la nourriture meilleure, & le climat plus sain. Les habitans de la Virginie sont gens de bonne humeur & fort hospitaliers, mais pour la plupart vains & ostentatifs. Ils sont presque tous Anglicans, & ce n'est que depuis peu qu'ils tolèrent les autres religions. Les Presbytériens & les Quakers y ont quelques assemblées.



leurs terres à ces der-  
 retent d'autres dans la  
 land & dans la Caro-  
 sont des Presbyteriens  
 ande, qu'on appelle  
 Irlandois d'Ecosse. Il  
 Virginie un grand nom-  
 réfugiés; mais la plus  
 s habitans sont les es-  
 ont le nombre est tout  
 mille. On transporte  
 ns ces deux Colonies  
 le de ces malheureux.  
 rnes y sont moins né-  
 s le reste de l'Améri-  
 es nègres augmentent  
 , ce qui vient de ce  
 plus modéré, la nour-  
 & le climat plus sain.  
 la Virginie sont gens  
 r & fort hospitaliers,  
 art vains & ostentatifs.  
 tous Anglicans, & ce  
 peu qu'ils tolerent les  
 Les Presbytériens &  
 quelques assemblées.

---



---

 CHAPITRE XVI.

*Différentes tentatives pour s'établir dans  
 la Virginie, dont trois échouent. Le  
 Lord Delaware y établit enfin une  
 Colonie.*

LA Virginie est la plus ancienne de  
 nos Colonies, quoiqu'à proprement par-  
 ler, ce n'ait point été dans cette pro-  
 vince, mais dans la partie Septentrio-  
 nale de la Caroline qui confine avec  
 elle, qu'on ait d'abord tenté d'y en-  
 fonder une. On doit cet établissement à  
 M. Walter Raleigh, un des génies les  
 plus extraordinaires qui ait peut-être  
 paru dans le monde. Politique tranf-  
 scendant, courtisan accompli, sçavant,  
 profond, grand écrivain, bon soldat,  
 & un des plus habiles marins de son  
 temps; cet homme qui avoit acquis  
 tant de connoissances, avoit un gé-  
 nie bouillant & plein de feu qui le  
 portoit aux entreprises les plus hazar-  
 deuses, & aux projets les plus extraor-  
 dinaires; lequel n'étant point goûté par  
 un prince timide, & lui ayant attiré  
 la haine & l'envie de ses rivaux, fut

enfin la cause de sa ruine. Il se transporta dans la Guyane pour y chercher des mines d'or, & courut mille fois risque d'y perdre la vie. Ce pays n'eut pas plutôt été découvert, qu'il vit d'un coup d'œil les travaux d'un siècle, & comprit les avantages qu'il pouvoit procurer au commerce d'Angleterre. Il fut le premier qui comprit l'utilité dont les Colonies pourroient être au Royaume; il étoit alors le seul qui connoît le commerce, & qui sçût les moyens qu'il falloit employer pour le faire fleurir. Il s'adressa à la Cour, & forma une compagnie composée de plusieurs personnes de distinction, & de plusieurs riches marchands, lesquels convinrent d'ouvrir un commerce, & d'établir une Colonie dans cette partie du monde, à laquelle il donna le nom de Virginie en l'honneur de la Reine Elisabeth.

Raleigh avoit trop d'affaires à la Cour, & n'étoit point assez bien secondé dans ses desseins, pour pouvoir soutenir cet établissement dans l'esprit qu'il l'avoit commencé. Si jamais une entreprise a eu des commencemens sinistres, & a dû détourner ceux qui l'avoient commencée de la poursuivre, ç'a été le premier établissement de la Virginie. La

TOIRE  
sa ruine. Il se transf-  
yane pour y chercher  
courut mille fois ris-  
vie. Ce pays n'eut pas  
vert, qu'il vit d'un  
avaux d'un siecle, &  
stages qu'il pouvoit  
merce d'Angleterre.  
qui comprit l'utilité  
s pourroient être au  
t alors le seul qui con-  
& qui scût les moyens  
oyer pour le faire fleu-  
a Cour, & forma une  
osée de plusieurs per-  
cion, & de plusieurs  
lesquels convinrent  
erce, & d'établir une  
e partie du monde, à  
le nom de Virginie  
Reine Elisabeth.  
op d'affaires à la Cour,  
sez bien secondé dans  
pouvoir soutenir cet  
l'esprit qu'il l'avoit  
mais une entreprise a-  
mens sinistres, & a dû  
ni l'avoient commen-  
ivre, ç'a été le pre-  
t de la Virginie. La

DES COLONIES EUROPÉENNES. 249  
moitié de la premiere Colonie fut dé-  
truite par les sauvages, & le reste épuisé  
par la fatigue & la faim, abandonna le  
pays & retourna en Angleterre dans le  
dernier désespoir. La seconde, à ce  
qu'on croit, fut taillée en pieces par  
les sauvages. La troisieme eut le même  
sort; & la quatrieme en étant venue  
aux mains, ayant négligé l'Agricul-  
ture pour courir après l'or, & ayant  
indisposé les Indiens par ses manieres  
insolentes & hautaines, perdit la plu-  
part de ses gens & s'en retournoit en  
Angleterre dans l'état le plus déplo-  
rable, lorsqu'elle rencontra à l'entrée de  
la baie de Chesapeak le Lord Delaware  
avec une escadre chargée de provisions  
& de munitions de guerre qui lui per-  
suada de retourner sur ses pas.

Ce gentilhomme voyagea avec autant  
de zèle & d'assiduité pour établir sa Co-  
lonie, que d'autres l'ont fait depuis  
dans un temps plus favorable pour des  
motifs d'une toute autre espece. Sans  
égard ni pour sa vie ni pour sa fortune,  
il entreprit ce long & dangereux voya-  
ge, & accepta cette province stérile,  
malgré les soins & les inquiétudes atta-  
chées à un pareil gouvernement, pure-  
ment pour servir sa patrie, sans autre

récompense que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête homme à suivre le penchant qu'il a pour la vertu, & l'expectative des honneurs légitimes que la postérité ne manque jamais d'accorder à ceux qui préfèrent son intérêt au leur. Après avoir engagé ses gens à retourner, il les consola dans leurs malheurs, leur en découvrit la cause; & joignant à la tendresse d'un pere toute la fermeté d'un Magistrat, il appaisa leurs divisions, & les réconcilia avec l'autorité & le gouvernement, leur faisant sentir par sa conduite les avantages qu'ils tiroient de leur obéissance.

Après avoir affermi sa Colonie au dedans, il travailla à la mettre sur un bon pied par rapport aux Indiens que le mauvais état des Anglois avoit rendu fiers & intraitables; mais il les humilia, leur fit sentir le pouvoir qu'il avoit de les châtier, & le courage qu'il avoit de s'en servir; & après les avoir soumis & disposés à la paix, & avoir affermi sa Colonie, il retourna en Angleterre pour rétablir sa santé, que le tracas des affaires & le mauvais air du pays avoient extrêmement affoiblie. Il y laissa son fils, auquel il donna pour conseil Mes-

ette satisfaction Inté-  
un honnête homme  
nt qu'il a pour la  
ive des honneurs lé-  
érité ne manque ja-  
ceux qui préfèrent  
r. Après avoir en-  
ourner, il les con-  
lheurs, leur en dé-  
& joignant à la ten-  
ute la fermeté d'un  
à leurs divisions, &  
l'autorité & le gou-  
issant sentir par sa  
ges qu'ils tireroient

armi sa Colonie au  
à la mettre sur un  
ort aux Indiens que  
Anglois avoit rendu  
mais il les humilia,  
avoir qu'il avoit de  
urage qu'il avoit de  
ès les avoir soumis  
, & avoir affermi sa  
rna en Angleterre  
, que le tracas des  
s air du pays avoient  
lie. Il y laissa son  
a pour conseil Mes-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 251  
sieurs Thomas Gates, George Summers,  
George Piercy, Ferdinand Wenman &  
Newport. Ces Messieurs l'avoient suivi  
dans cette expédition avec quelques au-  
tres personnes distinguées par leur rang  
& leur fortune, ce qui donna du crédit  
à la Colonie. Quoiqu'il y ait en An-  
gleterre quantité de jeunes gentilshom-  
mes d'une fortune disproportionnée à  
leur naissance, je doute beaucoup qu'ils  
vouissent s'engager dans une expédi-  
tion qui promettroit aussi peu que cel-  
le-là.

Le Lord Delaware n'oublia point  
sa Colonie; & se voyant plus près de  
la source de la faveur, il crut devoir  
employer le crédit qu'il avoit à la Cour,  
pour en faire sentir les effets à la pro-  
vince dont on lui avoit confié le gou-  
vernement. Pendant huit ans qu'il resta  
en Angleterre, il mit tout en œuvre  
pour contribuer à la population, à l'af-  
fermissement & au bon ordre de l'éta-  
blissement qu'il venoit de faire; & il  
mourut dans un second voyage à la Vir-  
ginie, où il menoit un renfort considé-  
rable de monde & des secours de toute  
espece.

Je suis persuadé que rien n'est plus  
nécessaire ni plus agréable dans un ou-

vrage tel que celui-ci, que de rendre justice aux grands hommes, qui par l'étendue de leur esprit, leur sagesse & leur bonté, ont attiré dans le giron de la religion & de l'urbanité, ces parties grossières & incultes du globe; qui ont sçu discerner les premiers rudimens d'un peuple futur dans une semence, à laquelle il ne falloit que du temps pour se développer; qui ont pu appercevoir au milieu des pertes, des contre-temps & des dépenses inséparables du premier établissement d'une Colonie, les avantages infinis que ces sortes d'entreprises devoient procurer à leur patrie, & qui ont eu le courage d'y persister, malgré la fausse & la maligne sagesse du siècle. L'Ancien Monde a eu ses Osyris & ses Erichthons qui lui ont appris l'usage du froment; ses Bacchus qui lui ont enseigné à cultiver la vigne; ses Orphées & ses Linus qui lui ont appris à bâtir des villes & à vivre en société. Les Américains ne manqueront point, lorsque le temps aura rendu les choses vénérables, de nommer avec autant de reconnoissance, & peut-être d'exagération, leur Colomb, leur Castro, leur Guasca, leur de Poincy, leur Delaware, leur Baltimore & leur Pen.

ui-ci, que de rendre  
 ds hommes, qui par  
 esprit, leur sagesse &  
 attiré dans le giron de  
 urbanité, ces parties  
 tes du globe; qui ont  
 premiers rudimens d'un  
 une semence, à la-  
 it que du temps pour  
 i ont pu appercevoir  
 es, des contre-temps  
 séparables du premier  
 e Colonie, les avan-  
 es fortes d'entreprises  
 à leur patrie, & qui  
 d'y persister, malgré  
 igne sagesse du siecle.  
 a eu ses Osyris & ses  
 i ont appris l'usage  
 Bacchus qui lui ont  
 r la vigne; ses Or-  
 qui lui ont appris à  
 vivre en société. Les  
 uqueront point, lors-  
 rendu les choses vé-  
 mer avec autant de  
 peut-être d'exagéra-  
 o, leur Castro, leur  
 ncy, leur Delaware,  
 leur Pen.

---

 CHAPITRE XVII.
 

---

*La Virginie se révolte contre Cromwel.  
 Il la fait rentrer dans le devoir. Ré-  
 volte de Bacon. Ses causes. Bacon  
 meurt, & la paix est rétablie.*

**L**A Colonie de la Virginie fut si promptement affermie par les soins du Lord Delaware, qu'elle se vit en état de résister à deux orages furieux; je veux dire à deux massacres faits par les Indiens, dans lesquels la Colonie fut presque entièrement détruite, & de subjuguier ce peuple de façon, qu'elle l'a mis depuis plusieurs années hors d'état de la troubler davantage.

Pendant les troubles funestes qui conduisirent le Roi Charles sur l'échaffaud, & qui renversèrent la constitution de l'Angleterre, quantité de gentilshommes furent chercher un asylo dans cette Colonie qui, par la disposition générale de ses habitans, & la vertu de Guillaume Berkley, tenoit pour la couronne jusqu'à ce que le Parlement l'eût réduite, plutôt par ruse que par force. Et ce qu'il y eut de remarquable, si



tant est que ce fait soit certain, fut qu'ils déposèrent le Gouverneur de Cromwell, mirent Guillaume Berkley à sa place, & se déclarèrent pour Charles II, long-temps avant qu'on eût appris la mort de cet usurpateur.

Depuis la Restauration, on ne trouve rien d'intéressant dans l'histoire de cette province, si l'on en excepte une espèce de révolte qui naquit de la mauvaise administration du gouvernement, de la décadence du commerce & des concessions exorbitantes que l'on fit, & qui absorberent les fonds d'un grand nombre de particuliers. Tout cela occasionna un mécontentement général parmi les habitans, lequel étant fomenté par un jeune homme nommé Bacon, aboutit enfin à une guerre ouverte. C'étoit un homme d'esprit, d'une physionomie agréable, & d'un caractère engageant. Il avoit d'abord embrassé la profession du Barreau, & il s'y distingua par la facilité avec laquelle il portoit la parole, & la tournure avantageuse qu'il sçavoit donner aux causes les plus mauvaises. Bacon séduit par un zèle spécieux, ou peut-être mal fondé pour le bien public, voyant que le Gouverneur étoit trop lent dans ses préparatifs

DE  
cont  
front  
mes  
cont  
force  
seule  
enco  
& l'  
qu'il  
qu'à  
B  
Gén  
de la  
cont  
laum  
vinc  
rien  
le dé  
une  
roit.  
l'ext  
ralen  
dans  
attac  
poin  
cède  
de P  
les a  
tête  
avoi

TOIRE

fait soit certain, fut le Gouverneur de Guillaume Berkley déclarerent pour Charles avant qu'on eût apert usurpateur.

uration, on ne trouve dans l'histoire de cette en excepte une espece quit de la mauvaise gouvernement, de la merce & des concessions que l'on fit, & qui ds d'un grand nombre out cela occasionna nt général parmi les tant fomenté par un omé Bacon, aboutit ouverte. C'étoit un d'une physionomie caractere engageant. embrassé la profession l s'y distingua par la elle il portoit la pa- ure. avantageuse qu'il x causes les plus mau- uit par un zèle spé- re mal fondé pour le ant que le Gouver- nt dans ses préparatifs

DES COLONIES EUROPÉENNES. 255  
contre les Indiens qui ravageoient les frontieres de la province, prit les armes sans aucune commission, pour agir contre l'ennemi. Lorsqu'il eut assez de forces pour le faire, il s'en servit non-seulement pour chasser les Indiens, mais encore pour faire la loi au Gouverneur, & l'obliger à autoriser les démarches qu'il avoit faites, & qui ne tendoient qu'à le détruire.

Bacon revêtu de la commission de Général, & suivi de toutes les forces de la Colonie, se préparoit à marcher contre les Indiens, lorsque M. Guillaume Berkley, Gouverneur de la province, voyant qu'il n'en avoit plus rien à craindre, le somma de revenir, le déclara traître à la patrie, & promit une récompense à quiconque l'arrêtoit. Cette conduite porta les choses à l'extrémité. Les habitans étoient généralement enflammés; Bacon persista dans son entreprise, le peuple lui étoit attaché, & le Gouverneur qui n'étoit point d'humeur de temporiser, ni de céder à l'orage, s'enfuit sur la rivière de Potowmark, & déclara traîtres tous les adhérens de Bacon. Il se mit à la tête d'un petit corps de troupes qu'il avoit levées dans Maryland, auxquelles

se joignirent ceux des Virginiens qui lui étoient attachés, & il écrivit en Angleterre pour qu'on lui envoyât du secours. Bacon de son côté se rendit dans la Capitale, fit assembler le Conseil, & gouverna pendant six mois les choses selon son bon plaisir. Tout paroissoit disposé à une guerre civile, lorsque tout s'appaisa par la mort naturelle de Bacon. Le peuple se voyant sans chef, entra en accommodement; on écouta ses propositions, & la paix fut rétablie, bien moins par la cessation des griefs dont on se plaignoit, que par l'arrivée d'un régiment d'Angleterre qui séjourna longtemps dans le pays. Ce qui fait beaucoup d'honneur à la modération du gouvernement, est que personne ne souffroit pour cette rébellion ni du côté de la vie, ni du côté des biens, quoiqu'elle fût d'autant plus extraordinaire, que quantité de personnes sollicitoient dans ce temps-là des concessions dans la Virginie.

Les événemens qui arrivent dans les pays qui ne sont point le siège du pouvoir suprême, & qui n'ont aucune part aux négociations de guerre ni de paix, intéressent ordinairement très-peu la curiosité du lecteur. De-là vient que

D  
j'ai  
ver  
affa  
ce o  
pas  
enti  
pou  
tion  
hâb  
lée  
pen  
obli

Da  
d  
J  
L  
K  
S  
t

C  
le L  
Pac  
nie  
d'un

TOIRE

x des Virginiens qui  
s, & il écrivit en An-  
on lui envoyât du fe-  
son côté se rendit dans  
assembler le Conseil,  
tant six mois les choses  
passer. Tout paroissoit  
re civile, lorsque tout  
ort naturelle de Bacon.  
tant sans chef, entra en  
; on écouta ses propo-  
ix fut rétablie, bien  
tion des griefs dont on  
par l'arrivée d'un ré-  
erre qui séjourna long-  
ys. Ce qui fait beau-  
la modération du gou-  
que personne ne souf-  
bellion ni du côté de  
té des biens, quoi-  
nt plus extraordinaire,  
personnes sollicitoient  
des concessions dans la  
s qui arrivent dans les  
point le siege du pou-  
qui n'ont aucune part  
de guerre ni de paix,  
airement très-peu la  
eur. De-là vient que

DES COLONIES EUROPÉENNES. 257  
j'ai passé sous silence les noms des Gou-  
verneurs, de même que le détail des  
affaires dont ils ont eu la conduite. C'est  
ce qui fait encore que je ne m'étendrai  
pas beaucoup sur Maryland, qui étant  
entièrement semblable à la Virginie  
pour son climat, son sol, ses produc-  
tions, son commerce & le génie de ses  
habitans, & ne s'étant d'ailleurs signa-  
lée par aucun fait remarquable, me dis-  
pense du détail dans lequel j'aurois été  
obligé d'entrer.

---

## CHAPITRE XVIII.

### MARYLAND.

*Dans quel temps cette Colonie a été fon-  
dée. Cédée au Lord Baltimore. Le Roi  
Jacques veut lui ôter sa Jurisdiction.  
Il en est dépouillé dans le temps de la  
Révolution. Il est rétabli dans ses droits.  
Sa capitale, son commerce & ses habi-  
tans.*

Ce fut sous le regne de Charles I que  
le Lord Baltimore demanda des Lettres  
Patentes pour une partie de la Virgi-  
nie, & obtint en 1632 la concession  
d'une étendue de pays sur la baie de

Chesapeak, d'environ cent quarante milles de long sur cent trente de large, ayant la Pensylvanie qui étoit entre les mains des Hollandois, au Nord, l'Océan Atlantique à l'Est, & la riviere de Potowmack au Midi. Il l'appella Maryland en l'honneur de la Reine.

Le Lord Baltimore étoit Catholique Romain, & entreprit cet établissement dans l'Amérique, dans l'espoir d'y jouir de la liberté de conscience pour lui & pour ceux de ses amis que la sévérité des loix forceroit à rompre les liens qui les attachoient à leur patrie, & leur feroit préférer un exil volontaire accompagné de la liberté aux commodités de l'Angleterre, aigries comme elles l'étoient par la rigueur des loix & par la haine qu'elle leur attiroit. La Cour dans ce temps-là étoit certainement peu disposée à maltraiter les Catholiques Romains, & à dire vrai, elle n'avoit aucune raison de le faire; mais les loix étoient très-rigoureuses, & malgré l'inclination qu'elle avoit à les adoucir, la bonne politique exigeoit qu'elle le fit avec beaucoup de ménagement. Les Puritains accusoient sans cesse la Cour & les Evêques de vouloir retourner au Papisme; & cette accusation étoit si

## STOIRE

environ cent quarante  
sur cent trente de large,  
Manie qui étoit entre les  
Indois, au Nord, l'O-  
céan à l'Est, & la riviere  
au Midi. Il l'appella  
l'honneur de la Reine.

Caroline étoit Catholique  
reprit cet établissement  
dans l'espoir d'y jouir  
de la conscience pour lui &  
pour ses amis que la sévérité  
de la Cour à rompre les liens qui  
attachoient à leur patrie, & leur fé-  
licité volontaire accom-  
modée aux commodités de  
la vie, & des loix comme elles l'é-  
toient, & par la  
raison attiroit. La Cour  
étoit certainement peu  
disposée à traiter les Catholiques  
de la même manière, elle n'avoit  
pas le pouvoir de le faire; mais les loix  
sévères, & malgré l'in-  
clination à les adoucir, la  
Cour exigeoit qu'elle le fit  
avec ménagement. Les  
Anglois sans cesse la Cour  
de vouloir retourner au  
continent, l'accusation étoit si

## DES COLONIES EUROPÉENNES. 259

généralement répandue qu'il n'étoit pas  
en son pouvoir d'avoir pour les Catho-  
liques Romains l'indulgence qu'ils dé-  
siraient. Les loix étoient toujours dans  
toute leur rigueur, & étoient infini-  
ment plus sévères que celles qui avoient  
obligé les Puritains à aller chercher un  
asyle dans cette partie du monde. Ces  
raisons firent desirer au Lord Baltimore  
un lieu de retraite dans l'Amérique,  
& obligèrent la Cour à le lui accorder.

L'établissement de cette Colonie coûta  
à ce Seigneur des sommes immenses. Il  
fut entrepris sous ses auspices par son  
frere & environ deux cens Catholiques  
Romains, la plupart des meilleures mai-  
sons d'Angleterre. Ils n'eurent point à  
essuyer les mêmes difficultés que ceux  
qui fonderent nos autres Colonies. Com-  
me c'étoient des gens choisis, & qu'il  
y avoit entr'eux de la subordination,  
les Indiens loin de s'y opposer, leur  
cédèrent la moitié de leur capitale, &  
la leur abandonnerent même toute en-  
tière quelque temps après. Les femmes  
Indiennes apprirent aux nôtres à faire  
du pain avec le bled d'Inde; leurs mar-  
ris accompagnoient les Anglois à la  
chasse & à la pêche, ils les aidoient &  
leur vendoient le gibier qu'ils prenoient

à très-bas prix, de maniere que ces nouveaux habitans trouverent tout à coup une ville bâtie, un terrain cultivé pour fournir à leur subsistance, sans qu'aucun ennemi se mît en devoir de les inquiéter.

Ils vivoient dans cet état sans souci & sans crainte, lorsque quelques personnes mal intentionnées de la Virginie insinuerent aux Indiens qu'ils avoient des desseins sur eux, qu'ils étoient Espagnols & non point Anglois, & leur firent mille autres histoires qu'ils crurent propres à les indisposer contr'eux. Du moment qu'ils s'apperçurent que la malice des Virginiens avoit produit son effet, ils se mirent en état de n'en avoir rien à craindre. Ils bâtirent un Fort; & prirent toutes les mesures nécessaires pour leur défense; mais ils continuèrent de traiter les Indiens avec tant de bonté, que partie par leur conduite, & partie par la crainte de leurs armes, ils firent échouer les desseins de leurs ennemis.

Comme cette Colonie ne trouvoit aucun obstacle, & que les Catholiques Romains continuoient d'être maltraités en Angleterre, à proportion que le parti de la Cour baissoit, quantité de person-

D  
nes  
Lor  
dép  
qu'a  
le g  
de f  
sous  
& C  
tem  
Bal  
poss  
soin  
peup  
abon  
sécul  
qu'i  
nistr  
son  
blée  
lequ  
à tou  
Chr  
qu'il  
freig  
d'Ar  
kers  
à M  
rava  
plée  
Q

TOIRE

, de maniere que ces  
ns trouverent tout à  
bâtie, un terrain cul-  
r à leur subsistance,  
nemi se mît en devoir

ns cet état sans souci  
lorsque quelques per-  
ionnées de la Virginie  
ndiens qu'ils avoient  
ux, qu'ils étoient Es-  
point Anglois, & leur  
histoires qu'ils crurent  
disposer contr'eux. Du  
pperçurent que la ma-  
ns avoit produit son  
t en état de n'en avoir  
ils bâtirent un Fort;  
les mesures nécessaires  
e; mais ils continue-  
s Indiens avec tant de  
e par leur conduite;  
rainte de leurs armes,  
les desseins de leurs

Colonie ne trouvoit  
z que les Catholiques  
oient d'être maltraités  
proportion que le parti  
t, quantité de person-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 261  
nes prirent le parti de s'y rendre, & le  
Lord Baltimore ne négligea ni soins ni  
dépenses pour les y encourager, jus-  
qu'au temps que l'usurpation renversa  
le gouvernement au dedans, & le priva  
de ses droits au dehors. Maryland resta  
sous les Gouverneurs que le Parlement  
& Cromwel lui donnerent, jusqu'au  
temps de la Restauration, que le Lord  
Baltimore rentra dans ses anciennes  
possessions, & les cultiva avec le même  
soin & la même modération. Jamais  
peuple n'a vécu dans une plus grande  
abondance, ni dans une plus grande  
sécurité; & Son Excellence voulant  
qu'il jouit des avantages d'une admi-  
nistration douce & équitable, donna  
son consentement à un acte de l'Assem-  
blée qu'il avoit établie dans le pays,  
lequel accordoit une entiere tolérance  
à tous ceux qui professoient la Religion  
Chrétienne, de quelque dénomination  
qu'ils fussent. Cette liberté qu'on n'en-  
freignit jamais, encouragea quantité  
d'Anglicans, de Presbytériens, de Qua-  
kers, & autres dissidents à aller s'établir  
à Maryland qui, quelque temps aupa-  
ravant, étoit presque entièrement peu-  
plée de Catholiques Romains.

Quoique ce Lord ne fût coupable



d'aucune malversation dans son gouvernement, qu'il fût extrêmement zélé pour la Religion Catholique Romaine, & fort attaché à la cause de Jacques II, il ne put empêcher qu'on ne lui disputât sa chartre sous ce regne arbitraire, & qu'on ne lui intentât un procès en forme, pour lui ôter la propriété & la juridiction d'une province, que le Roi lui avoit cédée, & qu'il avoit peuplée à ses propres dépens. Le malheur de ce Prince foible & infortuné, fut de ne connoître ni ses amis ni ses ennemis; d'embrasser tout aveuglément, & de s'imaginer que le seul nom de l'autorité royale suffisoit pour justifier la conduite qu'il tenoit, quelque mauvaise qu'elle fût. Ces injustices ne purent ébranler l'honneur ni la constance du Lord Baltimore, ni le porter à abandonner la cause de son maître. Lorsque la révolution arriva, quoiqu'il ne dût se promettre aucune faveur, il fut beaucoup mieux traité qu'il ne l'avoit été du roi Jacques. Il est vrai qu'on lui ôta sa juridiction, mais on lui laissa les revenus de sa province qui étoient fort considérables; & après que ses descendants furent rentrés dans l'Eglise Anglicane, ils furent rétablis dans tous leurs droits.

DE  
Le  
main  
s'y é  
diren  
dont  
minis  
rent l  
qu'ils  
encor  
jouiss  
des lo  
tre e  
encor  
nouv  
égard  
n'avo  
ration  
gotes  
injust  
d'acc  
qu'on  
Roya  
temps  
d'aill  
mens  
notre  
ces di  
fances  
l'Am  
fort d

ation dans son gou-  
l fût extrêmement zélé  
Catholique Romaine,  
a cause de Jacques II,  
er qu'on ne lui dispu-  
us ce regne arbitraire,  
ntentât un procès en  
ter la propriété & la  
province, que le Roi  
& qu'il avoit peuplée  
pens. Le malheur de  
infortuné, fut de ne  
amis ni ses ennemis;  
aveuglement, & de  
e seul nom de l'auto-  
it pour justifier la con-  
t, quelque mauvaise  
injustices ne purent  
ur ni la constance du  
ni le porter à aban-  
e son maître. Lorsque  
iva, quoiqu'il ne dût  
ne faveur, il fut beau-  
é qu'il ne l'avoit été  
Il est vrai qu'on lui  
, mais on lui laissa les  
vince qui étoient fort  
après que ses descen-  
s dans l'Eglise Angli-  
établis dans tous leurs

Lorsque le pouvoir eut changé de  
mains dans cette province, ceux qui  
s'y étoient nouvellement établis répon-  
dirent peu à la liberté & à l'indulgence  
dont ils avoient joui sous l'ancienne ad-  
ministration. Non-seulement ils prive-  
rent les Catholiques Romains de la part  
qu'ils avoient au gouvernement, mais  
encore des droits de franchise dont ils  
jouissoient. Ils adopterent même le corps  
des loix pénales qu'on avoit faites con-  
tre eux en Angleterre. Ils travaillent  
encore actuellement à en imaginer de  
nouvelles, & ils iroient très-loin à cet  
égard, si le gouvernement d'Angleterre  
n'avoit assez de prudence & de modé-  
ration pour mettre des bornes à leur bi-  
goterie; persuadé qu'il est également  
injuste & contraire à la saine politique  
d'accorder au dehors un asyle aux sectes  
qu'on ne veut point tolérer dans le  
Royaume, & de leur refuser en même  
temps sa protection. Il se ressouvient  
d'ailleurs que dans les différens change-  
mens qu'ont souffert notre religion &  
notre gouvernement, & qui ont rendu  
ces différentes sectes nuisibles aux Puif-  
sances regnantes, que cet asyle dans  
l'Amérique, qu'on a souffert dans le  
fort de la persécution, a été infiniment

avantageux non-seulement à la paix actuelle de l'Angleterre, mais encore à la prospérité de son commerce & à l'affermissement de sa puissance. Il y a des gens qui ne veulent point convenir de cette vérité, en même temps qu'ils montrent le plus de zèle pour la liberté. C'est qu'ils ne veulent qu'une liberté de parti, liberté qu'ils étendent d'un côté, pour la restreindre de l'autre. Ils ne rougissent point d'user, pour persécuter les autres, des mêmes prétextes dont leurs ennemis se servent pour les persécuter.

Cette Colonie, de même que la Pensylvanie, n'ont jamais connu les persécutions en matière de religion, & ce n'a été que fort tard qu'elles ont éprouvé les malheurs de la guerre, ayant toujours vécu en très-bonne intelligence avec les Indiens. Il est vrai que dans une guerre que ces derniers eurent avec la Virginie, ils firent une incursion dans la province de Maryland; mais ils n'eurent pas plutôt reconnu leur méprise, qu'ils la réparèrent. Les choses ont changé de face dans la guerre présente, & les Indiens ont appris à mépriser leurs anciens alliés.

Maryland, non plus que la Virginie; n'ont

DE  
aucu  
mém  
tité  
Ann  
men  
tage  
tux  
C  
neur  
étab  
bitan  
de la  
Angl  
à son  
coup  
tre co  
nale.  
rylan  
que  
L'ex  
mille  
mille  
négre

To

TOIRK  
eulement à la paix ac-  
erre, mais encore à la  
commerce & à l'affér-  
puissance. Il y a des  
point convenir de  
même temps qu'ils  
de zèle pour la liberté.  
eulent qu'une liberté  
qu'ils étendent d'un  
treindre de l'autre. Ils  
nt d'user, pour perfé-  
des mêmes prétextes  
is se servent pour les

, de même que la Pen-  
amais connu les per-  
ere de religion, & ce  
d'elles ont éprouvé  
a guerre, ayant tou-  
ès-bonne intelligence  
. Il est vrai que dans  
es derniers eurent avec  
ent une incursion dans  
ryland; mais ils n'e-  
connu leur méprise,  
ent. Les choses ont  
ns la guerre présente,  
appris à mépriser leurs

n plus que la Virginie;  
n'ont

DES COLONIES EUROPÉENNES. 265  
aucune ville considérable, & pour la  
même raison, sçavoir, la grande quan-  
tité de criques & de rivières navigables.  
Annapolis est le siège du gouverne-  
ment. Cette ville est petite, mais avan-  
tageusement située sur la rivière de Pa-  
tuxent.

C'est dans cette ville que le Gouver-  
neur fait sa résidence, & que l'on a  
établi la principale Douanne. Les ha-  
bitans de Maryland, de même que ceux  
de la Virginie, professent la Religion  
Anglicane; mais le Clergé y est plus  
à son aise, & vit d'une manière beau-  
coup plus décente que dans aucune au-  
tre contrée de l'Amérique Septentrio-  
nale. Les denrées qu'on exporte de Ma-  
ryland, sont les mêmes à tous égards  
que celles qu'on tire de la Virginie.  
L'exportation du tabac est de quarante  
mille muids. Il y a environ quarante  
mille blancs & plus de soixante mille  
négres.



## CHAPITRE XIX.

## L'A CAROLINE.

*Les François tentent de s'établir dans la Caroline. Ils en sont chassés par les Espagnols.*

ON ne doit point oublier que l'on appelloit autrefois toute la côte de l'Amérique Septentrionale du nom de Virginie. La province de ce nom, y compris Maryland & la Caroline, étoit connue sous celui de Virginie Méridionale. Les Espagnols la regardoient comme faisant partie de la Floride, & étendoient ses bornes depuis le Nouveau Mexique jusqu'à l'Océan Atlantique. Ils la découvrirent les premiers; mais ils traitèrent les naturels du pays avec une inhumanité qui leur inspira une haine implacable pour le nom Espagnol, & qui fit qu'ils eurent toutes les peines du monde à s'y établir. Ils ne s'opiniâtrèrent point à y demeurer; car quel cas pouvoient-ils faire d'un pays qui ne produisoit ni or ni argent. Les Européens abandonnerent donc la

DE  
Flor  
roi d  
L'  
testa  
aussi  
étoit  
les a  
l'Am  
pour  
le de  
tirer  
cas t  
Fran  
bout  
mérie  
male  
Les  
diens  
étoit  
rent  
point  
semer  
A  
fut si  
de ce  
à six  
taine  
Colo  
l'ent  
leur

T R E X I X .  
R O L I N E .

ent de s'établir dans la  
n sont chassés par les

nt oublier que l'on ap-  
oute la côte de l'A-  
ionale du nom de Vir-  
ce de ce nom, y com-  
a Caroline, étoit con-  
e Virginie Méridio-  
gnols la regardoient  
rtie de la Floride, &  
ornes depuis le Nou-  
usqu'à l'Océan Atlan-  
uvrirent les premiers ;  
t les naturels du pays  
anité qui leur inspira  
able pour le nom Ef-  
t qu'ils eurent toutes  
nde à s'y établir. Ils  
t point à y demeurer ;  
uvoient-ils faire d'un  
uisoit ni or ni argent,  
bandonnerent donc la

DES COLONIES EUROPÉENNES. 267  
Floride jusqu'au regne de Charles IX,  
roi de France.

L'Amiral de Chatillon, chef des Pro-  
testans qui étoient dans ce Royaume,  
aussi grand Général qu'habile politique,  
étoit trop clairvoyant pour ne pas voir  
les avantages d'un établissement dans  
l'Amérique. Il équipa deux vaisseaux  
pour aller reconnoître cette côte, dans  
le dessein vraisemblablement de s'y re-  
tirer avec ceux de sa Communion, au  
cas qu'il vint à avoir du dessous en  
France. Ces vaisseaux arriverent au  
bout de deux mois sur la côte de l'A-  
mérique, près de la riviere d'Alber-  
male, dans la Caroline Septentrionale.  
Les François firent entendre aux In-  
diens, du mieux qu'ils purent, qu'ils  
étoient ennemis des Espagnols ; ils fu-  
rent très-bien reçus, mais ils n'étoient  
point en état de former aucun établis-  
sement.

A leur retour en France, l'Amiral  
fut si charmé du détail qu'ils lui firent  
de ce pays, qu'en 1564 il équipa cinq  
à six vaisseaux montés de quelques cen-  
taines d'hommes, pour y établir une  
Colonie. Ils choisirent pour cet effet  
l'endroit où ils avoient débarqué dans  
leur première expédition. Ils bâtirent

un Fort qu'ils nommèrent le Fort Charles, & appellerent le pays la Caroline en l'honneur du Roi regnant. Les Espagnols en ayant eu avis, détachèrent un corps considérable de troupes pour attaquer cette Colonie naissante, lesquelles, non contentes de l'avoir réduite, massacrerent tous ceux qui la composoient, malgré la foi de la capitulation. Ils maltraiterent les naturels du pays, & attirerent sur eux par cet acte de cruauté, la vengeance qui éclata peu de temps après. Car, quoique l'Amiral & ceux de son parti eussent été tués dans le malheureux massacre de la Saint Barthelemi, & que le projet de cette Colonie fût mort avec lui, cela n'empêcha pas un particulier nommé M. de Gorgues d'y envoyer quelques vaisseaux pour venger la mort de ses amis & de ses compatriotes. Les Indiens firent avidement cette occasion de châtier leur ennemi commun. Ils assiégèrent ensemble deux ou trois forts que les Espagnols avoient bâti, les prirent, & passerent ceux qui les défendoient au fil de l'épée.

Nos aventuriers s'en retournerent après cette expédition, & heureusement pour nous, les François ne connurent

DE  
point  
procu  
dans  
nous  
S'ils  
mais  
contr  
chose

C  
Les  
line  
Le  
cha  
me  
vin

A  
gnols  
songe  
temps  
d'y fo  
Pa vu  
ne fu  
pelle  
la Car  
miers  
truits

TOUR  
ommierent le Fort Char  
nt le pays la Caroline  
Roi regnant. Les Es  
nt eu avis, détachèrent  
rable de troupes pour  
olonie naissante; les  
ntentes de l'avoir ré  
ent tous ceux qui la  
algré la foi de la capi  
ltraitèrent les naturels  
erent sur eux par cet  
a vengeance qui éclata  
ès. Car, quoique l'A  
son parti eussent été  
heureux massacre de la  
, & que le projet de  
t mort avec lui, cela  
un particulier nommé  
d'y envoyer quelques  
enger la mort de ses  
patriotes. Les Indiens  
ent cette occasion de  
mi commun. Ils assié  
deux ou trois forts que  
oient bâti, les prirent,  
qui les défendoient au  
s'en retournèrent  
ition, & heureusement  
rançois ne connurent

DES COLONIES EUROPEENNES. 269  
point les avantages qu'ils, pouvoient se  
procuter, en accordant aux Protestans  
dans l'Amérique, le même asyle que  
nous avons accordé depuis aux dissidens.  
S'ils l'eussent fait, nous n'aurions ja  
mais eu des établissemens dans cette  
contrée, où ils auroient été peu de  
chose.

CHAPITRE XX.

*Les Anglois s'établissent dans la Caro  
line. Constitution de son gouvernement.  
Les Lords propriétaires résignent leurs  
chartres. Convertie en un gouverne  
ment royal, & divisée en deux Pro  
vinces.*

APRÈS cette expédition, des Espa  
gnols, les François & les Anglois ne  
songerent plus à la Caroline, jusqu'au  
temps que M. Walter Raleigh projecta  
d'y former un établissement, ainsi qu'on  
l'a vu dans l'article de la Virginie. Ce  
ne fut point dans l'endroit qu'on ap  
pelle aujourd'hui la Virginie, mais dans  
la Caroline Septentrionale que nos pre  
miers établissemens furent fondés & dé  
truits. Les aventuriers entrèrent ensuite



dans la baie de Chesapeak, & se fixerent dans le Nord; de sorte que quoi que la Caroline est été la première partie de la côte de l'Océan Atlantique, qui ait été habitée par les Européens, cependant par un caprice assez singulier, les François & les Anglois l'abandonnerent pendant longtemps, & furent s'établir dans des climats moins avantageux & moins agréables.

Ce ne fut qu'en 1663, sous le regne de Charles II, que nous songeames tour de bon à nous établir dans ce pays. Cette même année, le Comte de Clarendon, Grand Chancelier d'Angleterre, le Duc d'Albermale, le Lord Craven, le Lord Berkley, le Lord Ashley qui fut depuis Comte de Shaftesbury, M. George Carteret, M. Guillaume Berkley, & Monsieur George Colleton, obtinrent une chartre pour la propriété & la juridiction de ce pays, depuis le trenté-unième jusqu'au trenté-sixième degré de latitude Septentrionale, avec plein pouvoir de le gouverner conformément à un corps de loix fondamentales qui avoit été compilé par le fameux Locke. Suivant ce plan, les Lords propriétaires étoient en lieu & place du Roi; dispoisient des loix à leur volonté; nommoient tous

DE  
les C  
dign  
tour  
dans  
presq  
glets  
en tr  
étoit  
acco  
ils p  
cond  
ou de  
ques  
les tr  
ciqu  
nom  
cette  
Duc  
haut  
par  
basse  
autre  
diffé  
tout  
le re  
mais  
Il  
bliss  
au M  
vier

POIRE  
Chesapeak, & se fixe  
ord; de sorte que quoi-  
eût été la première par-  
de l'Océan Atlantique,  
tée par les Européens;  
un caprice assez lingu-  
ois & les Anglois Pa-  
pendant longtemps, &  
dans des climats moins  
moins agréables.  
en 1663, sous le règne  
que nous songeames tout  
ablit dans ce pays. Cette  
Comté de Clarendon,  
er d'Angleterre, le Duc  
Lord Craven, le Lord  
d'Ashley qui fut depuis  
sbury, M. George Car-  
ume Berkley, & Mon-  
illeton, obtinrent une  
propriété & la jurisdic-  
depuis le trenté-unieme  
sixieme degré de lati-  
nale, avec plein pou-  
ver conformément à un  
lamentaies qui avoit été  
meux Locke. Suivant  
ds propriétaires étoient  
du Roi, dispofoient  
lonité, nommoient tous

DES COLONIES EUROPÉENNES. 271

les Officiers, & accorderoient toutes les dignités. Chaque Lord agissoit à son tour pour tous les autres. Ils établirent dans la province deux autres branches presque analogues à la législation d'Angleterre. Ils distribuèrent la Noblesse en trois ordres ou classes. La plus basse étoit composée de ceux à qui ils avoient accordé douze mille acres de terre, & ils prenoient le titre de Barons; les seconds avoient vingt-quatre mille acres, ou deux Baronies avec le titre de Caciques, ce qui répond au titre de Comte; les troisiemes avoient deux places de Caciques, ou quatre-vingt mille acres, & se nommoient Landgraves, titre qui, dans cette province, est analogue à celui de Duc. Ce corps composoit la Chambre haute; il ne pouvoit aliéner ses terres par portions détachées. La Chambre basse étoit composée, comme dans les autres Colonies, des représentans des différentes villes ou Comtés. Mais le tout n'étoit point appelé, comme dans le reste des plantations, une assemblée, mais un parlement.

Ils commencerent leur premier établissement sur une pointe de terre située au Midi de leur district, entre deux rivières navigables, quoique de peu d'é-

tendue, appellées Ashley & Cowper; & jetterent les premières fondemens d'une ville appellée Charles-town qu'ils désignerent pour être la Capitale de la province, comme elle l'est actuellement. Ce premier établissement leur coûta environ douze mille livres sterlings. Mais ce ne fut point aux fonds des Lords propriétaires que cette province dut son établissement. Ayant observé l'avantage dont il étoit aux autres Colonies d'ouvrir un asyle aux réfugiés, cette considération, jointe à l'humanité qui leur avoit donné le modele de leur gouvernement, fut cause qu'ils accorderent une entière liberté à toutes les différentes especes de religions. Cela engagea un grand nombre de dissidens, envers lesquels le Gouvernement usoit d'une sévérité beaucoup plus grande que ne l'exigeoit la justice ou la politique, de se transporter avec leurs biens & leurs familles dans la Caroline. Ils devinrent en peu de temps aussi nombreux que les Anglicans; & quoiqu'exempts de ce fanatisme qui déshonora les réfugiés de la Nouvelle Angleterre, ils ne purent s'empêcher d'être jaloux des Anglicans, qui, l'ayant emporté dans une assemblée, furent d'avis de leur ôter le droit de suffrage. De-là naquirent des dissen-

DE  
tions  
déchir  
rent  
les op  
avant  
se bro  
taires  
une su  
ils oc  
quelle  
guerre  
dienn  
Ce  
guerre  
dans  
lemen  
donna  
fut mi  
la Co  
faisan  
une g  
livres  
que p  
du C  
tieme  
comp  
roline  
où el  
chang  
où el

O I R E  
Ashley & Cowper;  
premieres fondemens  
de Charles-town qu'ils  
être la Capitale de la  
ville l'est actuellement.  
ement leur coûta en-  
livres sterlings. Mais  
aux fonds des Lords  
cette province dut son  
vant observé l'avan-  
aux autres Colonies  
aux réfugiés, cette  
te à l'humanité qui  
modele de leur gou-  
se qu'ils accorderent  
à toutes les différen-  
tions. Cela engagea  
de dissidens, envers  
nement usoit d'une  
plus grande que ne  
ou la politique, de  
leurs biens & leurs  
coline. Ils devinrent  
si nombreux que les  
qu'exempt de ce fa-  
ora les réfugiés de la  
re, ils ne purent  
loux des Anglicans,  
té dans une assem-  
de leur ôter le droit  
naquirent des dissen-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 273  
tions, des querelles, des tumultes qui  
déchirerent la Colonie, & l'empêche-  
rent pendant plusieurs années de faire  
les progrès qu'on s'étoit promis des  
avantages de la situation. Les habitans  
se brouillerent avec les Lords proprié-  
taires; & ayant irrité les Indiens par  
une suite d'actions injustes & violentes,  
ils occasionnerent deux guerres dans les-  
quelles ils furent victorieux, & subjugu-  
erent presque toutes les nations In-  
diennes en-deçà des monts Apalaches.

Ces dissensions intestines, jointes aux  
guerres étrangères, mirent la Colonie  
dans un état si pitoyable, que le Par-  
lement; pour en prévenir les suites,  
donna un acte par lequel cette province  
fut mise sous l'inspection immédiate de  
la Couronne. Les Lords propriétaires,  
faisant de nécessité vertu, accepterent  
une gratification de vingt-quatre mille  
livres sterlings tant pour la propriété  
que pour la juridiction, à l'exception  
du Comte Granville, qui retint la huiti-  
ème partie de cette propriété, laquelle  
comprend près de la moitié de la Ca-  
roline Septentrionale, dans l'endroit  
où elle confine avec la Virginie. On  
changea leur constitution dans les points  
où elle différoit de celle des autres Co-

lonies ; & pour rendre l'administration plus aisée ; on partagea le pays en deux gouvernemens indépendans appellés Caroline Septentrionale & Caroline Méridionale. Cela arriva en 1728. Peu de temps après , on fit la paix avec les nations Indiennes voisines , les Cherokees , les Creeks & les Cataubas. La province commença dès-lors à respirer , & son commerce s'accrut à un point étonnant.

---

### CHAPITRE XXI.

*Situation , climat , &c. de la Caroline.  
Animaux & Végétaux qu'on y trouve.*

CES deux provinces sont situées entre le trente-unième & le quarante-unième degrés de latitude , & ont plus de quatre cens milles de long sur près de trois cens de large , jusqu'aux nations Indiennes. Le climat & le sol de ces contrées différent peu de ceux de la Virginie , qu'il y a de la différence , elle est toute à l'avantage de la Caroline qui est un des plus beaux climats du monde. La chaleur en été n'est gueres plus forte que dans la Virginie ; mais l'hiver y est plus doux & plus court , & le climat

DIR  
de l'administration  
gea le pays en deux  
pendans appellés Ca  
& Caroline Mé  
iva en 1728. Peu  
fit la paix avec les  
oisines, les Chero  
les Cataubas. La  
dès-lors à respirer,  
accrut à un point

RE XXI.

*de la Caroline,  
aux qu'on y trouve.*

ces sont situées en-  
& le quarante-unie-  
de, & ont plus de  
de long sur près de  
jusqu'aux nations  
at & le sol de ces  
u de ceux de la Vir-  
la différence, elle  
de la Caroline qui  
climats du monde.  
est gueres plus forte  
; mais l'hyver y est  
court, & le climat

DES COLONIES EUROPÉENNES. 275  
plus tempéré. Quoique le temps en gé-  
néral y soit aussi serein que l'air y est  
sain, cependant il a cela de commun  
avec toute l'Amérique, qu'il est sujet  
à des changemens subits & si vifs, que  
les habitans sont obligés d'observer un  
plus grand régime par rapport à l'ha-  
billemeut & à la nourriture, que nous  
ne le faisons en Europe. Les tonnerres  
& les éclairs y sont très-fréquens; &  
c'est la seule de nos Colonies dans le  
Continent qui soit sujeste aux ouragans;  
mais ils sont plus rares & moins violens  
que dans les Indes Occidentales. Une  
partie du mois de Mars, tout Avril &  
Mai, & la plus grande partie de Juin y  
sont extrêmement tempérées & agréa-  
bles; mais dans les mois de Juillet &  
d'Août, & pendant presque tout celui  
de Septembre, la chaleur est très-forte;  
& quoique l'hyver soit rude, lors sur-  
tout qu'il regne des vents du Nord-  
Ouest, il est rare que les rivières se  
gèlent. Le froid ne se fait sentir que le  
matin & le soir, & les brouillards se  
dissipent ordinairement vers le midi,  
de manière que quantité de plantes qui  
ne peuvent croître dans la Virginie,  
réussissent à merveille dans la Caroline.  
Il y a quantité d'oranges douces & ai-  
Mvj

pres dans les environs de Charles-town. S'il n'y a point d'oliviers, on doit plutôt s'en prendre à la paresse des habitans qu'à la faute du climat. Les plantes y croissent fort vite; il y a quelque chose de si bienfaisant dans l'air & le sol, que les endroits en apparence les plus incultes & les plus stériles, lorsqu'on les néglige pendant quelque temps, poussent d'eux-mêmes une quantité prodigieuse de plantes, de fleurs & d'arbrisseaux, ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire naturelle de la Caroline par M. Catesby.

Tout le pays, à l'exception des cantons que les habitans ont eu soin de défricher, ne forme presque qu'une forêt. Les arbres y sont à-peu-près les mêmes à tous égards que ceux de la Virginie, & c'est par leurs différentes especes que l'on juge de la qualité du terrain. Les terres qui portent du chêne, du noyer, sont extrêmement fertiles. Elles consistent en un sable noir entremêlé de terre grasse & comme elles contiennent toutes beaucoup de nitre, elles rapportent long temps, & on ne les fume jamais. Celles qui ne portent point du pin, sont les plus mauvaises de toutes, étant presque entièrement composées d'un sable blanc. Elles rapportent cependant

DES  
du pin  
d'ou l'o  
dron &  
après q  
tes affe  
d'Inde.  
les qui  
ce qu'il  
cette pr  
espece d  
digo qu  
ses denr  
terrain  
des rivie  
certains  
& qui  
tous. Il  
grasse q  
ce grain  
humide.  
ceux qu  
des emb  
sistent p  
terre pa  
ceux qu  
valent q  
marais fa  
terrain s'  
dans le p  
les-town

...OIRE  
...s de Charles-town  
...viers, on doit plu-  
...a: pareffe des habi-  
...amar. Les plantes  
...il y a quelque chose  
...s l'air & le sol, que  
...ence les plus incul-  
...lorsqu'on les né-  
...ue temps, pouffent  
...uantité prodigieuse  
...s & d'arbrisseaux,  
...voir dans l'histoire  
...ine par M. Catesby.  
...exception des can-  
...ont eu soin de dé-  
...esque qu'une forêt.  
...deu-près les mêmes  
...ux de la Virginie,  
...érentes especes que  
...té du terrain. Les  
...chêne, du noyer,  
...rtiles. Elles consis-  
...entremêlé de terre  
...s contiennent tou-  
...elles rapportent  
...c les fume jamais.  
...nt point du pin,  
...s de toutes, étant  
...composées d'un  
...portent cependant

DES COLONIES EUROPÉENNES. 277.  
du pin & quelques autres plantes utiles,  
d'où l'on tire quantité de poix, de gou-  
dron & de thérebenthine; & deux années  
après qu'on les a défrichées, des récol-  
tes assez passables de pois & de bled  
d'Inde. Le riz vient très-bien dans cel-  
les qui sont basses & inondées. Mais  
ce qu'il y a de plus avantageux pour  
cette province, est que cette mauvaise  
espece de terre produit une espece d'in-  
digo qui est la plus précieuse de toutes  
ses denrées. Il y a une autre espece de  
terrain bas & marécageux sur les bords  
des rivières, appellé *swamp* qui, dans  
certains endroits, ne rapporte rien,  
& qui dans d'autres est le meilleur de  
tous. Il consiste en une terre noire &  
grasse qui rapporte quantité de bon riz,  
ce grain demandant un terrain gras &  
humide. Les plus mauvais cantons sont  
ceux qui sont situés près de la mer &  
des embouchures des rivières. Ils con-  
sistent pour la plupart en une espece de  
terre pâle, legere & sablonneuse; &  
ceux qui sont d'une autre nature, ne  
valent gueres mieux, n'étant que des  
marais salans, inutiles & mal sains. Le  
terrain s'améliore à mesure qu'on avance  
dans le pays; & à cent milles de Char-  
les-town, où il commence à devenir



278 HISTOIRE  
montagneux, il est d'une fertilité prodigieuse. L'air y est pur & sain, & la chaleur plus modérée que dans le plat pays; car la Caroline ne forme qu'une plaine de 80000 milles d'étendue, à compter du bord de la mer; à peine y trouve-t-on un caillou; de manière que les meilleurs cantons situés près de la mer, déplaisent par leur trop grande uniformité. Mais on ne peut rien voir de plus beau ni de plus fertile que l'intérieur du pays. Le bled y réussit admirablement bien, & multiplie à un point prodigieux. On le cultive peu dans les autres parties de la Caroline, parce qu'il est sujet à la nielle & à monter en paille. Les habitans se mettent d'autant moins en peine de prévenir ces accidens, qu'ils préfèrent le riz comme infiniment plus utile, & l'on peut dire qu'il n'y en a point de meilleur. Ils tirent le peu de bled dont ils ont besoin, de la Nouvelle York & de la Pensylvanie, en échange du riz qu'ils y portent.

Le terrain de la Caroline est d'autant plus aisé à défricher, qu'il y a très-peu de taillis. Leurs forêts consistent pour la plupart en de grands arbres extrêmement espacés entr'eux; de sorte qu'on

**T O I R E**  
est d'une fertilité pro-  
est pur & sain, & la  
lérée, que dans le plat  
line ne forme qu'une  
milles d'étendue, à  
de la mer; à peine y  
illou; de maniere que  
ons situés près de la  
par leur trop grande  
on ne peut rien voir  
le plus fertile que l'in-  
Le bled y réussit ad-  
, & multiplie à un  
. On le cultive peu  
arties de la Caroline,  
et à la nielle & à mon-  
s habitans se mettent  
peine de prévenir ces  
préfèrent le riz comme  
tile, & l'on peut dire  
nt de meilleur. Ils ti-  
d dont ils ont besoin,  
York & de la Pensyl-  
ge du riz qu'ils y por-

a Caroline est d'autant  
er, qu'il y a très-peu  
forêts consistent pour  
rands arbres extrême-  
eux; de sorte qu'on





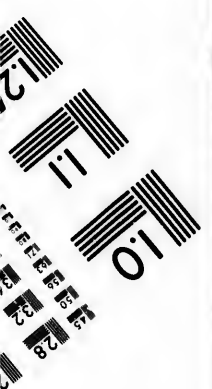


**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



**© 1983**

DE  
d'effric  
vince  
friche  
pent  
dessus  
suivan  
en tin  
les en  
tion ,  
pourr  
temps  
incom  
qu'ils  
O  
anima  
y a un  
Tous  
très-c  
font e  
bitan  
que t  
jourd  
Carol  
rare d  
cens d  
pâtre  
mais  
les va  
donne  
la nuit

DES COLONIES EUROPEENNES. 279  
défriche plus de terrain dans cette province dans une semaine, qu'on n'en défriche dans un mois en Europe. Ils coupent les arbres environ à un pied au-dessus de terre, après quoi ils les scient, suivant la nature du bois qu'ils veulent en tirer & qu'on leur demande. Dans les endroits trop éloignés de la navigation, on les amoncelle, & on les laisse pourrir. Les racines meurent en peu de temps. Cette méthode est d'autant moins incommode, qu'ils ont plus de terrain qu'ils n'en veulent.

On trouve dans ce pays les mêmes animaux que dans la Virginie, mais il y a une plus grande quantité d'oiseaux. Tous les animaux de l'Europe y sont très-communs, & les bêtes à cornes s'y sont extrêmement multipliées. Tel habitant qui n'avoit il y a cinquante ans que trois ou quatre vaches, en a aujourd'hui mille, & même plus dans la Caroline Septentrionale. Il n'est pas rare d'en trouver jusqu'à deux ou trois cens chez les particuliers. On les laisse paître pendant le jour dans les forêts; mais comme les veaux sont parqués, les vaches retournent le soir pour leur donner à tetter, restent avec eux toute la nuit, & s'en retournent le lendemain

matin dans la forêt. Il en est de même des cochons. Ils en élèvent une grande quantité, indépendamment de ceux qui sont sauvages. Il y a beaucoup de chevaux & de bœufs sauvages dans les forêts, quoiqu'il n'y en eût aucun la première fois qu'on s'établit dans le pays. Les habitans de la Virginie tirent tous les ans quantité de bœufs de la *Caroline* qu'ils tuent eux-mêmes. Ils valent aussi de la chair de bœuf & de cochon pour leur usage, mais le bœuf n'est ni si bon. ni ne se garde point autant que celui d'Irlande. Ils transportent quantité de bétail dans la *Pensylvanie* & dans les Indes Occidentales. Les moutons y sont moins communs que les cochons & les bêtes à cornes, & leur laine, non plus que leur chair, ne valent pas grand chose.



DES

C I

Denrè  
R

LES  
comme  
ment c  
sions,  
le rest  
le riz,  
la pois  
nent e  
dional  
y. com  
produi  
toutes

Le  
chandi  
grain  
la nour  
ridiona  
du No  
habitar  
rectem  
transpo  
les imp  
lieu, f

VOIRE  
Il en est de même  
n élèvent une grande  
lammment de ceux qui  
a beaucoup de che-  
sauvages dans les fo-  
en eût aucun la pre-  
établit dans le pays.  
Virginie tirent tous  
e bœufs de la Caro-  
ux-mêmes. Ils valent  
e bœuf & de cochon  
mais le bœuf n'est ni  
rde point autant que  
ls transportent quan-  
la *Pensylvanie* & dans  
tales. Les moutons y  
uns que les cochons  
s, & leur laine, non  
, ne valent pas grand

DES COLONIES EUROPÉENNES. 281

CHAPITRE XXII.

*Denrées qu'on exporte de la Caroline.  
Riz, Indigo, Poix & Goudron.*

LES articles les plus considérables du commerce de la *Caroline*, indépendamment du bois de charpente, des provisions, &c. qui lui sont communes avec le reste de l'Amérique, sont l'indigo, le riz, le goudron, la térébenthine & la poix. Les deux premiers appartiennent entièrement à la *Caroline Méridionale*; & cette partie de l'Amérique; y compris la *Caroline Septentrionale*, produit plus de poix & de goudron que toutes nos Colonies ensemble.

Le riz seul étoit autrefois la marchandise d'étape de cette province. Ce grain salutaire fait une grande partie de la nourriture des habitans des pays Méridionaux; il est moins estimé dans ceux du Nord. Pendant qu'on obligea les habitans de la *Caroline* à l'envoyer directement en Angleterre, pour être transporté en Espagne & en Portugal, les impôts auxquels ce règlement donna lieu, furent si onéreux au commerce,



sur-tout en temps de guerre, que les propriétaires des plantations avoient peine à retirer leurs frais. Le gouvernement s'est aujourd'hui relâché sur cet article, & leur permet d'envoyer leur riz en droiture dans les endroits situés au midi du cap de *Finisterra*. Cette indulgence a fait revivre le commerce de ce grain; & malgré le profit qu'ils font sur l'indigo, ils ne laissent pas de le cultiver avec soin, de manière qu'ils en recueillent aujourd'hui le double. Cette seule branche de leur commerce rapporte annuellement cent cinquante mille livres sterlings.

L'indigo est une drogue que l'on tire d'une plante du même nom, que l'on a vraisemblablement appelée ainsi de l'Inde, où on l'a cultivée pour la première fois, & d'où pendant un temps considérable on a tiré tout celui que l'on consommoit en Europe. Cette plante, après qu'elle a atteint sa crue, ressemble exactement à la fougere; mais tant qu'elle est jeune, on a de la peine à la distinguer de la luzerne. Ses feuilles en général sont ailées, & terminées par un seul lobe. Les fleurs sont composées de cinq pétales & papilionacées. Le pétale supérieur est plus large & plus

DES  
rond  
dente  
plus  
pistil  
chang  
femer

On  
la Ca  
terrei  
celui  
un pi  
rein g  
lent d  
dans  
line,  
mais  
où l'o  
milles  
core  
qu'il n  
line.

La  
guatin  
mieux  
plus  
leurs  
les pl  
fait q  
quoiq  
sure:

**COÏRE**  
de guerre, que les  
plantations avoient  
surs frais. Le gouver-  
rd'hui relâché sur cet  
ermet d'envoyer leur  
ans les endroits situés  
Finisterre. Cette in-  
vivre le commerce de  
ré le profit qu'ils font  
ne laissent pas de le  
n, de maniere qu'ils  
aujourd'hui le double.  
che de leur commerce  
ment cent cinquante  
ngs.  
e drogue que l'on tire  
même nom, que l'on  
ent appelée ainsi de  
cultiuée pour la pre-  
où pendant un temps  
a tiré tout celui que  
t en Europe. Cette  
elle a atteint sa crue,  
ment à la fougere; mais  
eune, on a de la peine  
la luzerne. Ses feuil-  
nt ailées, & terminées  
Les fleurs sont compo-  
ales & papilionacées.  
eur est plus large & plus

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 283**  
rond que les autres; & profondément  
dentelé tout autour. Ceux d'en bas sont  
plus courts & terminés en pointe. Le  
pistile est dans le milieu de la fleur, & se  
change en une gouffe; dans laquelle les  
semences sont renfermées.

On cultive trois sortes d'indigo dans  
la Caroline, qui demandent chacun un  
terrein différent. Le premier, sçavoir,  
celui de France & d'Hispaniola, pousse  
un pivot fort long, & demande un ter-  
rein gras; d'où vient que bien qu'excel-  
lent dans son espece, on le cultive peu  
dans les cantons maritimes de la Caro-  
line, qui sont généralement sablonneux;  
mais il n'y a aucun pays dans le monde  
où l'on en trouve de meilleur à cent  
milles de la mer. Une autre raison en-  
core qui empêche de le cultiver, est  
qu'il ne peut résister au froid de la Caro-  
line.

La seconde espece, sçavoir, le faux  
guatimala, ou le vrai bahama supporte  
mieux le froid, parce que la plante est  
plus forte & plus vigoureuse, & d'ail-  
leurs il est plus abondant. Il vient dans  
les plus mauvais terrains, & c'est ce qui  
fait qu'il est plus cultivé que le premier,  
quoiqu'il soit moins bon pour la tein-  
sure.

Le troisieme est l'indigo sauvage, qui étant naturel au pays, répond aussi mieux aux vues du cultivateur, tant pour la durée de la plante, la facilité de la culture, que la quantité du produit. On n'est point d'accord sur sa qualité, & l'on ignore encore si les mauvaises qualités de l'indigo viennent de la nature de la plante, de la température des saisons qui ont beaucoup d'influence sur lui, ou de la manière dont on le prépare.

On plante ordinairement l'indigo après les premières pluies qui succèdent à l'Equinoxe du printemps. On sème sa graine dans de petites rigoles espacées l'une de l'autre de dix-huit à vingt-pouces. Lorsque le temps est favorable, il est en état d'être coupé au commencement de Juillet. On fait une seconde récolte vers la fin d'Août; & lorsque l'automne est tempérée, une troisieme à la Saint Michel. Il faut sarcler tous les jours la terre où on le plante, en ôter la vermine, & donner tous ses soins à la plantation. Une vingtaine de nègres suffisent pour soigner une plantation de cinquante acres; & pour compléter la manufacture de la drogue, encore ont-ils assez de temps pour pour-

DE  
voir  
maître  
que a  
livres  
cinq  
plant  
mais  
pren  
la fe  
où on  
partie  
de la  
les.  
L'  
fidéra  
siste e  
tonne  
très-c  
le pay  
on le  
à quat  
profon  
quator  
On re  
bout c  
temps  
s'enfle  
ment.  
de boi  
cher q  
que av

**COÛTS**  
l'indigo sauvage, qui  
pays, répond aussi  
du cultivateur, tant  
la plante, la facilité  
la quantité du pro-  
t d'accord sur sa qua-  
encore si les mauvai-  
indigo viennent de la  
, de la température.  
beaucoup d'influence  
manière dont on le pré-

linairement l'indigo  
pluies qui succèdent  
printemps. On sème  
petites rigoles espa-  
e de dix-huit à vingt  
temps est favorable,  
coupé au commen-  
On fait une seconde  
d'Août; & lorsque  
pérée, une troisième  
Il faut sarcler tous  
où on le plante, en  
, & donner tous ses  
on. Une vingtaine de  
pour soigner une plan-  
e acres; & pour com-  
ure de la drogue, en-  
de temps pour pour-

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 285**  
voir à leur subsistance, & à celle de leur  
maître. Lorsque la terre est bonne, cha-  
que acre donne soixante à soixante & dix  
livres d'indigo qui valent à prix moyen  
cinquante livres sterlings. On coupe la  
plante dès qu'elle commence à fleurir;  
mais après qu'elle est coupée, il faut  
prendre garde de ne point la presser ni  
la secouer en la portant dans l'endroit  
où on la met rouir, parce qu'une grande  
partie de la beauté de l'indigo dépend  
de la farine qui est attachée à ses feuil-  
les.

L'appareil pour faire l'indigo est con-  
sidérable, mais peu dispendieux. Il con-  
siste en une pompe & quelques cuves &  
tonneaux de bois de cyprès, lequel est  
très-commun & à très bon marché dans  
le pays. Après avoir coupé l'indigo,  
on le met dans une cuve d'environ douze  
à quatorze pieds de long, & quatre de  
profondeur, à la hauteur d'environ  
quatorze pouces, pour le faire macérer.  
On remplit ensuite la cuve d'eau; au  
bout de douze ou seize heures, selon le  
temps, l'indigo commence à fermenter,  
s'enfle, s'élève & s'échauffe insensible-  
ment. On l'arrête alors avec des pièces  
de bois mises en travers, pour empê-  
cher qu'il ne monte trop, & l'on mar-  
que avec une épingle le point de sa plus

grande crue. Lorsqu'il baisse au-dessous de cette marque, on juge que la fermentation est à son plus haut degré, & elle commence à diminuer. On ouvre alors un robinet, pour faire écouler l'eau dans une autre cuve qu'on appelle le battoir. Les fèces qui restent dans la première cuve, servent à fumer la terre, & font un engrais excellent. On continue à y mettre de nouveaux plants, jusqu'à ce que la récolte soit achevée.

Après avoir fait écouler toute l'eau, ainsi impregnée des particules de l'indigo, dans le battoir, on se sert d'especes de baquets sans fond, armés d'un long manche, pour la remuer & l'agiter, ce que l'on continue de faire, jusqu'à ce qu'elle s'échauffe, qu'elle écume, fermente & s'élève au-dessus des bords du vaisseau qui la contient. Pour appaiser cette fermentation violente, on verse de l'eau dessus à mesure que l'écume monte, qui la fait baisser aussitôt. Après qu'on a ainsi agité l'eau pendant trente ou trente-cinq minutes, selon le temps, car il faut la battre plus longtemps lorsqu'il fait froid, il commence à se former de petits grains moisiss, ce qui vient de ce que les sels & les autres particules de la plante que l'eau avoit

DE  
divi  
avec  
Po  
& s  
battu  
quelq  
verre  
doit é  
de ch  
seau,  
ce qu  
forme  
queur  
elle de  
la lait  
la par  
autres  
qu'elle  
sus, j  
mon  
grosse  
que te  
soit en  
de séch  
& on  
bois p  
matiere  
soleil à  
peu de  
des bo

VOIRE  
qu'il baisse au-dessous  
on juge que la fer-  
plus haut degré, &  
liminuer. On ouvre  
pour faire écouler  
re cuve qu'on appelle  
res qui restent dans la  
vent à fumer la terre,  
s excellent. On con-  
de nouveaux plants,  
récolte soit achevée.  
écouler toute l'eau,  
les particules de l'in-  
voir, on se sert d'es-  
sans fond, armés d'un  
r la remuer & l'agiter,  
ue de faire, jusqu'à ce  
qu'elle écume, fer-  
au-dessus des bords de  
tient. Pour appaiser  
n violente, on verse  
à mesure que l'écume  
a fait baisser aussitôt.  
nsi agité l'eau pendant  
cinq minutes, selon le  
ut la battre plus long-  
ait froid, il commence  
etits grains moisés, ce  
ue les sels & les autres  
plante que l'eau avoit

DES COLONIES EUROPÉENNES. 287  
divisées, & qui s'étoient incorporées  
avec elles, sont alors réunies.

Pour mieux découvrir ces particules,  
& sçavoir si l'eau a été suffisamment  
battue, on en met de temps en temps  
quelque peu sur un plat ou dans un  
verre; lorsqu'elle paroît telle qu'elle  
doit être, on fait couler dedans de l'eau  
de chaux, qui est dans un autre vais-  
seau, & l'on agite le tout légèrement,  
ce qui facilite l'opération. L'indigo  
forme des grains plus parfaits, la li-  
queur acquiert une couleur rougeâtre,  
elle devient trouble & boueuse, & on  
la laisse reposer. On fait ensuite couler  
la partie la plus claire dans différens  
autres vaisseaux, d'où on la tire dès  
qu'elle commence à s'éclaircir au-des-  
sus, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un li-  
mon que l'on met dans des sacs de  
grosse toile. On les pend pendant quel-  
que temps, jusqu'à ce que l'humidité  
soit entièrement dissipée. Pour achever  
de sécher ce limon, on le tire des sacs,  
& on le paîtrit sur des ais faits d'un  
bois poreux avec une spatule de même  
matière, l'exposant soir & matin au  
soleil à différentes reprises, mais pour  
peu de temps. On le met ensuite dans  
des boîtes ou caisses que l'on expose au.

soleil avec la même précaution ; jusqu'à ce que l'opération soit finie, & que l'indigo soit fait. Il faut beaucoup d'attention & d'adresse dans chaque partie de ce procédé ; autrement on court risque de tout perdre. On ne doit point laisser l'eau ni trop, ni trop peu de temps ni dans le rouissoir ni dans le battoir ; il ne faut la battre qu'autant de temps qu'il faut, & prendre garde, en le faisant sécher, de ne tomber ni dans le défaut, ni dans l'excès. Il n'y a que l'expérience qui puisse mettre un homme au fait de ces sortes de choses.

On emploie deux moyens pour connoître la bonté de l'indigo, sçavoir le feu & l'eau. Il est bon, lorsqu'il furnage, ou qu'il se dissout dans l'eau, & il ne vaut rien lorsqu'il va au fond. Plus il est pesant, & plus il est mauvais. On se sert aussi du feu pour l'éprouver. Il se consomme entièrement lorsqu'il est bon, sinon il reste des matieres sur lesquelles le feu n'agit point.

Il n'y a peut-être point d'article sur lequel on fasse de si grands profits que sur l'indigo, ni qui exige moins de dépense ; & il n'y a point de pays où l'on puisse le faire avec autant d'avantage que dans la Caroline, vu la bonté du climat,

clin  
den  
On  
qu'  
ges  
com  
auss  
niro  
au r  
pass  
ses r  
bon  
O  
Caro  
line  
tité  
poix  
On t  
simpl  
qu'un  
about  
un fer  
pour  
aucun  
deman  
peine.  
culaire  
en talu  
cet ene  
surface  
To

**STOIRE**  
me précaution ; jusqu'à  
n soit finie , & que l'in-  
Il faut beaucoup d'at-  
sse dans chaque partie  
autrement on court ris-  
dre. On ne doit point  
trop, ni trop peu de  
rouillon ni dans le bat-  
la battre qu'autant de  
, & prendre garde, en  
, de ne tomber ni dans  
ns l'excès. Il n'y a que  
puisse mettre un homme  
es de choses.

deux moyens pour con-  
de l'indigo, sçavoir le  
t bon, lorsqu'il surnage,  
ut dans l'eau, & il ne  
il va au fond. Plus il  
plus il est mauvais. On  
feu pour l'éprouver. Il  
ntièrement lorsqu'il est  
ste des matieres sur les-  
agit point.

être point d'article sur  
de si grands profits que  
qui exige moins de dé-  
a point de pays où l'on  
avec autant d'avantage  
roline, vu la bonté du  
climat,

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 289**  
climat, l'abondance & le bas prix des  
denrées, & la commodité des ustensiles.  
On peut dire à la louange de ses habitans,  
qu'ils n'ont négligé aucun de ces avanta-  
ges ; & s'ils continuent comme ils ont  
commencé, & qu'ils s'attachent à le faire  
aussi bien qu'il doit l'être, ils en four-  
niront dans la suite à tout l'Univers ;  
au moyen de quoi cette province sur-  
passera autant nos autres Colonies par  
ses richesses, qu'elle les surpasse par sa  
bonté & sa fertilité.

On fait dans toutes les parties de la  
Caroline, mais surtout dans la Caro-  
line Septentrionale, une grande quan-  
tité de térébenthine, de goudron & de  
poix. On les tire toutes trois du pin.  
On tire la première de l'arbre par de  
simples incisions que l'on fait aussi haut  
qu'un homme peut atteindre. Elles  
aboutissent toutes au bas de l'arbre dans  
un seul point où l'on met un vaisseau  
pour la recevoir. Ce procédé n'exige  
aucune autre préparation. Le goudron  
demande plus d'appareil & plus de  
peine. On construit une plate-forme cir-  
culaire de terre glaise, qui va un peu  
en talut vers le centre. On place dans  
cet endroit un tuyau de bois, dont la  
surface est de niveau avec la plate-forme,  
*Tome II. Partie VII.* N



& qui la déborde de dix pieds. On fait un creux dessous, dans lequel on met des barils pour recevoir le goudron à mesure qu'il coule. On élève sur la plate-forme une pile de bois de pin fendu en deux que l'on entoure d'un mur de terre, au haut duquel on laisse une ouverture pour y mettre le feu. Dès qu'il est allumé, on la ferme pour empêcher la flamme de sortir, & donner autant de chaleur qu'il en faut pour faire couler le goudron. On règle cette chaleur comme l'on veut, en perçant le mur avec un bâton, pour donner entrée à l'air. La poix se fait en mettant bouillir le goudron dans de grandes chaudières de fer posées sur des fourneaux, ou en le brûlant dans des fosses de terre glaise pratiquées dans la terre. La Caroline Septentrionale est l'endroit qui fournit le plus de poix & de goudron.



de dix pieds. On fait  
 us, dans lequel on met  
 recevoir le goudron à  
 oule. On éleve sur la  
 pile de bois de pin fendu  
 on entoure d'un mur de  
 duquel on laisse une ou-  
 mettre le feu. Dès qu'il  
 la ferme pour empêcher  
 rtir, & donner autant de  
 n faut pour faire couler  
 On règle cette chaleur  
 eut, en perçant le mur  
 , pour donner entrée à  
 e fait en mettant bouillir  
 ns de grandes chaudières  
 ur des fourneaux, ou en  
 des fosses de terre glaise  
 s la terre. La Caroline  
 est l'endroit qui fournit  
 & de goudron.




---

 CHAPITRE XXIII.
 

---

*Caroline Septentrionale. Histoire de son  
 établissement. Mauvais état de cette  
 Province. Elle s'améliore. Sa Capitale.*

IL y a dans les deux provinces qui  
 composent la Caroline, dix rivières na-  
 vigables dont le cours est fort long, &  
 quantité d'autres plus petites qui s'y  
 jettent, & qui sont très-poissonneuses.  
 Environ à cinquante ou soixante milles  
 de la mer, il y a dans la plupart des  
 grandes rivières des cataractes, dont le  
 nombre augmente à mesure qu'on ap-  
 proche de leurs sources. Comme il y  
 en a dans presque toutes les rivières de  
 l'Amérique, ceux qui naviguent dessus,  
 débarquent leurs marchandises dans ces  
 endroits, les transportent avec des che-  
 vaux ou avec des charrettes, & les rem-  
 barquent au-dessus ou au-dessous de ces  
 cataractes.

Les embouchures des rivières de la  
 Caroline Septentrionale, à l'exception  
 d'une qui est au *Cap Fear*, ne reçoivent  
 aucun vaisseau au-dessus de soixante &  
 dix à quatre-vingt tonneaux; ce qui

fait que ceux qui sont plus gros sont obligés de mouiller dans un endroit appelé *Ocacock*, qui est entre quelques Isles & le Continent. La nécessité où l'on est de se servir de gabares, augmente les frais du commerce. Cette raison, jointe à ce que les premières Colonies s'établirent près de la Capitale, qui est bien avant du côté du Midi, fit qu'on négligea la Caroline Septentrionale. Elle ne fut habitée pendant longtemps que par des gens pauvres & sans aveu, sans loix ni sans gouvernement. Les terres étant devenues plus rares dans les autres Colonies, ceux qui n'avoient pas le moyen d'en acheter, s'étant aperçus qu'ils pouvoient en avoir dans cette province, vinrent s'y établir. Quantité d'autres suivirent leur exemple. Le gouvernement donna plus d'attention à cette province, à mesure qu'elle s'améliora, & y établit peu à peu un si bon ordre, qu'encore qu'elle soit moins riche que la Caroline Méridionale, elle contient un plus grand nombre d'Européens. Tout commence à prendre la forme d'un établissement; & les difficultés qu'on a essuyées ne sont point de nature à ralentir notre zèle, ni à nous faire perdre l'espérance de

D  
voir  
un j  
de c  
riqua  
rées  
qu'a  
mép  
E  
de l  
est c  
misé  
en e  
proj  
qui,  
un p  
pas  
est la  
fidér  
nie.  
ce pa  
qu'on  
vigat  
ridio  
empé  
cune

O I R E  
font plus gros font  
dans un endroit ap-  
est entre quelques  
nt. La nécessité où  
r de gabares, aug-  
commerce. Cette rai-  
e les premières Co-  
orès de la Capitale,  
du côté du Midi, fit  
Caroline Septentrio-  
bitée pendant long-  
gens pauvres & sans  
sans gouvernement.  
devenues plus rares  
lonies, ceux qui n'a-  
en d'en acheter, s'é-  
s pouvoient en avoir  
ce, vinrent s'y éta-  
autres suivirent leur  
ernement donna plus  
province, à mesure  
, & y établit peu à  
re, qu'encore qu'elle  
ue la Caroline Méri-  
tient un plus grand  
ens. Tout commence  
e d'un établissement;  
u'on a effuyées ne font  
à ralentir notre zèle,  
perdre l'espérance de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 293  
voir le commerce de ce pays devenir  
un jour une branche utile & florissante  
de celui que nous faisons dans l'Amé-  
rique. On va juger par la liste des den-  
rées & des marchandises qu'on en tire,  
qu'actuellement même il n'est pas aussi  
méprisable qu'on le pense.

Edenton étoit autrefois la Capitale  
de la Caroline Septentrionale, si tant  
est que l'on puisse donner ce nom à un  
misérable village; mais M. Dobbs, qui  
en est actuellement Gouverneur, en a  
projeté une au Midi sur la rivière Neus,  
qui, bien qu'elle ait l'avantage d'être  
un peu plus dans le centre du pays, n'est  
pas bien située pour le commerce qui  
est la principale chose que l'on doit con-  
sidérer dans l'établissement d'une Colo-  
nie. Quoiqu'il en soit, il n'y a dans  
ce pays aucune ville qui mérite la peine  
qu'on en parle. La commodité de la na-  
vigation dans toutes nos Colonies Mé-  
ridionales, jointe au défaut d'artisans,  
empêchera toujours qu'il y en ait au-  
cune de considérable.



## CHAPITRE XXIV.

*Description de Charles-town. Port-Royal. Commerce de la Caroline. Son étendue. Articles trop négligés.*

LA seule ville des deux Carolines qui mérite notre attention, est Charles-town, & elle est en effet la première de l'Amérique Septentrionale pour sa grandeur, sa beauté & son trafic. J'ai dit ci-dessus qu'elle est située au confluent de deux rivières navigables. Son port seroit un des meilleurs à tous égards, sans une barre qui empêche les vaisseaux au-dessus du port de deux cens tonneaux d'y entrer. La ville est régulièrement fortifiée par nature & par art; ses rues sont très-bien percées, ses maisons spacieuses, très-bien bâties & très-bien louées. L'église est fort grande & de très-bon goût; il n'y en a pas de plus belle dans toute l'Amérique. Tous les différens sectaires qui l'habitent, y ont des lieux d'assemblées. Elle contient environ huit cens maisons; elle est le siège du Gouverneur, & le lieu où se tient l'assemblée. On y voit quantité

## RE XXIV.

*Charles - town. Port-  
de la Caroline. Son  
trop négligés.*

deux Carolines qui  
tion, est Charles-  
en effet la premiere  
tentrionale pour sa  
é & son trafic. J'ai  
e est située au con-  
res navigables. Son  
illeurs à tous égards,  
mpêche les vaisseaux  
deux cens tonneaux  
e est régulièrement  
& par art; ses rues  
ies, les maisons spa-  
bâties & très-bien  
t fort grande & de  
y en a pas de plus  
Amérique. Tous les  
ui l'habitent, y ont  
ées. Elle contient  
maisons; elle est le  
ur, & le lieu où se  
On y voit quantité

DES COLONIES EUROPÉENNES. 295  
d'équipages. Les habitans & les mar-  
chands y sont fort riches & très-polis.  
Ils aiment le faste & la dépense, si bien  
que tout conspire à rendre cette ville  
la plus vivante, la plus civilisée & la  
plus riche de toute l'Amérique.

Le meilleur port de cette province  
est Port-Royal. Il est situé au Midi sur  
les confins de la Georgie, & d'une  
grandeur à pouvoir contenir les plus  
grandes flotes. La ville, qu'on appelle  
Beaufort, est bâtie sur une Isle de même  
nom, & est encore très-peu de chose;  
mais tout semble annoncer qu'elle fera  
un jour la premiere ville commerçante  
de cette partie de l'Amérique.

Le commerce d'importation que la  
Caroline Méridionale fait avec l'An-  
gleterre & les Indes Occidentales, est  
le même à tous égards que celui de nos  
autres Colonies, & très-considérable.  
Celui qu'elle fait avec les Indiens, est  
aussi très-florissant. Quant à son expor-  
tation, on peut juger de sa nature & de  
son augmentation prodigieuses par les  
deux tables suivantes. On verra, en les  
comparant ensemble, les progrès rapi-  
des que cette Colonie a faits depuis  
quelques années, & ceux qu'elle est en  
état de faire dans la suite, au cas que

l'on sçache profiter de ses avantages naturels, vu qu'il n'y a point d'amélioration dont ce pays ne soit susceptible.

*Marchandises exportées de Charles-town dans l'année 1731.*

Riz, 41957 barils.  
 Indigo, 100000 livres.  
 Peaux de bêtes fauves, 300 muids.  
 Poix, 10750 barils.  
 Goudron, 2063.  
 Térébenthine, 759.  
 Bœuf, porc, &c. On en ignore la quantité.

*Dans l'année 1754.*

Riz, 104682 barils.  
 Indigo, 216924 livres.  
 Peaux de bêtes fauves, 460 muids.  
 114  
 308

Poix, 5869 barils.  
 Goudron, 2943.  
 Térébenthine, 759.  
 Bœuf, 416 barils.  
 Porc, 1560.  
 Bled d'Inde, 16428 boisseaux.  
 Pois, 9162 dits.

O I R E  
de ses avantages na-  
y a point d'amélio-  
ys ne soit suscepti-

tées de Charles-town  
née 1731.

vres.  
es, 300 muids.  
ls.

On en ignore la quan-

née 1754.

ls.  
vres.  
es, 460 muids.  
114  
308

9:

8 boiffeaux.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 297.

Cuir tanné, 4196.  
Cuir cruds, 1200.  
Planches, 1114000.  
Lambourdes, 206000.  
Bois de charpente, 395000 pieds.

sans compter un grand nombre de bé-  
tail vivant, de chevaux, de planches de  
cedre, de cyprès, de noyer, de cire,  
de myrthe, le coton & la soie crue.

La Caroline Septentrionale, qui passe  
pour le moindre de nos établissemens,  
& où l'on a certainement éprouvé de  
grandes difficultés, n'a pas laissé de s'a-  
méliorer depuis quelques années. On  
peut juger de l'importance de cette pro-  
vince par la table suivante de son com-  
merce, dont je ne garantis point l'exac-  
titude, mais sur laquelle on pourra se  
former une idée de cette province & de  
son commerce.

*Marchandises exportées en 1754 de tous  
les ports de la Caroline Septentrionale.*

Goudron, 61528 barils.  
Poix, 12055 dits.  
Térébenthine, 10429 dits.  
Planches, 762330.  
Bois, 2000647 pieds.

N v



Bled 61580 boisseaux.

Pois, environ 10000.

Bœuf & cochon, 3300 barils.

Tabac environ 100 muids.

Cuir tannés, environ 10000 quintaux.

Peaux de toute espece, environ 30000.

sans compter le bled, le riz, le pain, les patates, la cire, le suif, les chandelles, les jambons, le lard, le coton, le bois équarri de noyer, de cedre, le houblon, &c. On cultive depuis peu l'indigo dans cette province; mais j'ignore en quelle quantité, vu qu'on le tire de la Caroline Méridionale. Le tabac y est plus commun que je ne l'ai dit; mais comme il croît sur les frontieres de la Virginie, on aime mieux le tirer de là. On rapporte encore de cette province quantité de peaux de castors, de lapins, de loutres, de renards & de chats sauvages, & il ne sort aucun vaisseau qui ne porte quantité de bétail vivant, indépendamment de celui qu'on envoie dans la Virginie. On essaye depuis quelque temps de cultiver le coton & la soie dans les deux Carolines; mais je doute qu'on y ait apporté les soins nécessaires. Ce qu'on en a envoyé en Angleterre est si parfait, que cela doit nous en-

I R E

ux.  
O.  
1000 barils.  
muids.  
10000 quintaux.  
environ 30000.

le riz, le pain,  
le suif, les chan-  
le lard, le coton,  
yer, de cedre, le  
ive depuis peu d'in-  
nce; mais j'ignore  
u qu'on le tire de  
male. Le tabac y  
e ne l'ai dit; mais  
s frontieres de la  
eux le tirer de là.  
de cette province  
astors, de lapins,  
& de chats sau-  
acun vaisseau qui  
étail vivant, in-  
ui qu'on envoie  
aye depuis quel-  
e coton & la soie  
s; mais je doute  
soins nécessaires.  
é en Angleterre  
doit nous en-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 299  
courager à redoubler notre activité,  
vu l'importance de ce commerce, & la  
nature avantageuse dont est le climat  
pour la production de ces deux articles  
précieux. On a longtemps négligé le  
commerce de l'indigo dans cette pro-  
vince, quoiqu'on eût promis une ré-  
compense à tous ceux qui le cultive-  
roient dans nos plantations. On déses-  
péroit de pouvoir y parvenir, & l'on  
ne croyoit même pas que cette plante  
pût croître dans la Caroline, lorsqu'à  
l'exemple de quelques-uns qui avoient  
réussi, on l'a cultivé avec tant d'ar-  
deur depuis environ six ans, qu'on en  
a fait l'année dernière cinq cens mille  
livres pesant. Si les choses continuent  
sur le même pied, nous pourrons tirer  
de la Caroline une drogue que nous  
sommes obligés d'acheter des François  
& des Espagnols. La soie est plus diffi-  
cile à cultiver, & exige infiniment plus  
d'attention; & c'est ce qui fait que cet  
article avance fort lentement. Je ne crois  
même pas qu'une simple récompense  
suffise pour encourager une manufacture  
qui souffrira toujours de grandes diffi-  
cultés dans tout pays qui manque d'ou-  
vriers, & où la main d'œuvre est chere.  
Le défaut de cet avantage dans la Caro-

line, quoiqu'il n'y ait point au monde de pays plus propre pour cette sorte de manufacture, ni de fabrique plus utile à l'Angleterre, sera toujours un obstacle à l'entreprise dont je parle, à moins qu'on n' imagine quelque expédient pour l'encourager, ce qui mérite une attention toute particulière. L'Amérique est pour nous d'une grande ressource, & elle subsistera quand même toutes les autres branches de notre commerce tomberoient & s'anéantiroient. Nous ne devons donc négliger aucune dépense pour nous la conserver, ne sût-ce que pour réparer les pertes que nous avons faites, & que nous pouvons encore faire dans notre commerce. Ces fortes de dépenses ne sont point comme celles de la guerre, onéreuses dans leur nature, & précaire dans leurs effets. Etant faites avec jugement, elles assurent de riches moissons à la postérité, & la génération présente en est quitte pour quelque peu de grain & de soins.



Et  
J  
L  
17  
due  
fron  
cuit  
pro  
Col  
gag  
les  
là r  
qu'e  
barr  
rem  
line  
l'int  
gnol  
vinc  
tive  
dét  
des

---

**CHAPITRE XXV.**  
**G E O R G I E.**

*Etablissement de la Georgie. Motifs qui y donnent lieu. Le plan de cet établissement défectueux. Projet pour y remédier.*

**L**E Gouvernement s'étant apperçu en 1732 qu'il y avoit une grande étendue de terrain dans la Caroline, sur les frontieres de la Floride Espagnole, inculte & désert, résolut d'en faire une province séparée ; & d'y envoyer une Colonie. La principale raison qui l'engagea à le faire, fut qu'il étoit situé sur les frontieres de nos provinces qui par là restoient nues & sans défense ; au lieu qu'en le peuplant, il devenoit une forte barriere de ce côté-là, ou du moins un rempart suffisant pour garantir la Caroline des incursions que les Indiens, à l'instigation des François ou des Espagnols, pouvoient faire dans cette province. Il avoit de plus en vue d'y cultiver le vin, l'huile & la soie, pour détourner les habitans du commerce des bois & des denrées qui occupe en-

tièrement les autres Colonies, & les porter à employer leur industrie à des articles plus avantageux au public. Ce dessein étoit certainement louable à tous égards; mais peut-être que les moyens qu'on employa pour le mettre en exécution, n'y répondirent point.

Le pays situé entre les rivières de *Savannah* & d'*Alata-maha*, Nord & Sud, & depuis l'Océan Atlantique à l'Est, jusqu'à la grande mer du Sud au Midi, fut partagé entre différens propriétaires qui devoient en jouir pendant un certain temps, passé lequel il étoit reverfible à la Couronne. Ce pays s'étend l'espace de foixante milles du Nord au Sud le long de la mer; fa largeur dans les endroits les plus éloignés, est de plus de cent cinquante milles, & de trois cens depuis la mer jusqu'aux monts *Apalaches*.

Pour exécuter ce plan, les Cessionnaires résolurent d'engager un nombre de pauvres gens à aller s'établir dans cette province, promettant de leur fournir les choses nécessaires pour se transporter dans un pays, dont ils avoient eu soin de faire une description pompeuse. En effet, il differe très-peu de la *Caroline Méridionale*, excepté que

D  
l'Éc  
moi  
con  
plo  
peir  
men  
L  
obse  
furt  
nale  
gers  
les r  
mém  
qui,  
elle-  
tres,  
aucu  
veren  
grand  
lonie  
conce  
avoie  
p's,  
Pour  
cher  
resse,  
qui é  
litaire  
dée,  
vingt

O I R E

Colonies, & les  
leur industrie à des  
eux au public. Ce  
ment louable à tous  
être que les moyens  
r le mettre en exé-  
rent point.

les rivières de Sa-  
aha, Nord & Sud,  
Atlantique à l'Est,  
er du Sud au Midi,  
érens propriétaires  
ir pendant un cer-  
quel il étoit rever-  
Ce pays s'étend  
milles du Nord au  
er; sa largeur dans  
s éloignés, est de  
e milles, & de trois  
qu'aux monts Apa-

plan, les Cession-  
ngager un nombre  
aller s'établir dans  
ettant de leur four-  
ires pour se transf-  
, dont ils avoient  
description pom-  
diffère très-peu de  
ale, excepté que

DES COLONIES EUROPÉENNES. 303  
l'Été y est plus chaud, & le terrain  
moins fertile. La Colonie partit sous la  
conduite de M. Oglethorpe, qui em-  
ploya généreusement son temps & ses  
peines, pour lui procurer un établisse-  
ment.

Les Cessionnaires avoient fort bien  
observé que plusieurs de nos Colonies,  
surtout celles de la Caroline Méridio-  
nale, avoient couru de très-grands dan-  
gers, pour avoir trop laissé multiplier  
les nègres. Pour ne plus tomber dans la  
même faute, par rapport à une Colonie  
qui, non-seulement devoit se défendre  
elle-même, mais protéger encore les au-  
tres, ils défendirent qu'on transportât  
aucun nègre dans la Georgie. Ils obser-  
verent encore qu'il étoit arrivé de très-  
grands inconvéniens dans les autres Co-  
lonies, pour avoir fait de trop grandes  
concessions, vu que les propriétaires en  
avoient abusé, ou, ce qui est encore  
pis, avoient négligé de les cultiver.  
Pour prévenir ce malheur, & empê-  
cher le peuple de tomber dans la pa-  
resse, & de devenir trop opulent, ce  
qui étoit incompatible avec le plan mi-  
litaire sur lequel la Colonie étoit fon-  
dée, ils résolurent de n'accorder que  
vingt-cinq acres à chaque famille, &

de ne jamais permettre qu'elle en possédât plus de cinq cens. Ils ne voulurent point non plus que le Fief fût absolu, ni qu'il appartînt à tous les héritiers des propriétaires, mais seulement aux mâles. Ils défendirent aussi l'importation du rum dans la province, pour prévenir les désordres que causoient dans les autres contrées de l'Amérique Septentrionale, l'usage excessif des liqueurs spiritueuses.

On ne peut disconvenir que ces réglemens ne fussent fort sages ; mais on eût pu reconnoître d'abord, comme on le fit par la suite, qu'on les avoit fait sans avoir suffisamment consulté la nature du pays, ni la disposition de ses habitans. Car, premièrement, comme le climat est excessivement chaud, & le travail des champs très-pénible dans une nouvelle Colonie, il étoit impossible que des Européens pussent y résister, surtout en arrivant dans le pays. Il arriva de-là qu'ils passerent la plus grande partie du temps sans rien faire, & qu'ils manquèrent du nécessaire. Il est vrai que toutes les Colonies que nous avons dans le Continent, sans en excepter la Virginie & la Caroline, furent fondées sans le secours des négres. Les blancs

**STOIRE**  
mettre qu'elle en possé-  
cens. Ils ne voulurent  
que le Fief fût absolu,  
à tous les héritiers des  
mais seulement aux mâles.  
aussi l'importation du  
province, pour prévenir  
ne cauoient dans les au-  
l'Amérique Septentrio-  
excès des liqueurs spi-

disconvenir que ces ré-  
sent fort sages ; mais on  
être d'abord, comme on  
ite, qu'on les avoit fait  
samment consulté la na-  
ni la disposition de ses  
premièrement, comme  
cessivement chaud, & le  
umps très-pénible dans  
olonie, il étoit impossi-  
péens pussent y résister,  
vant dans le pays. Il ar-  
passerent la plus grande  
sans rien faire, & qu'ils  
nécessaire. Il est vrai  
olonies que nous avons  
nt, sans en excepter la  
Caroline, furent fondées  
des nègres. Les blancs

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 305**  
furent obligés de travailler eux-mêmes,  
& ils le firent, parce qu'ils ne voyoient  
aucun autre moyen de subsister ; mais  
il est de la nature de l'homme de fuir la  
peine dans l'endroit où il est, lorsqu'il  
voit ses voisins mieux traités que lui  
dans des circonstances toutes sembla-  
bles, sans que son sort s'améliore. D'ail-  
leurs, on ne prit aucune mesure pour  
les animer au travail, ce qui fit qu'ils  
tomberent dans le découragement.

L'égalité ne vaut rien dans une nou-  
velle Colonie. Il est rare qu'un homme  
veuille abandonner sa patrie, s'il n'a en  
vue quelque avantage extraordinaire.  
Pour l'engager à le faire, il faut qu'il  
y ait dans ce qu'on lui propose, quel-  
que chose qui frappe son imagination.  
On est alors sûr de réussir, parce qu'il  
ne raisonne point assez pour sentir que  
les hommes n'ont pas tous les mêmes  
talens pour faire fortune, quels que  
soient tous les avantages qu'on leur  
propose ; ce qui fait que le plus grand  
nombre reste dans l'indigence. Tel doit  
être le sort de ceux qui fondent une Co-  
lonie, à moins qu'il n'y ait des personnes  
assez riches pour anéantir l'industrie des  
autres. Il en est d'elle comme d'un édi-  
fice, où les poutres & les solives ne sont



pas moins nécessaires que les briques, les tuiles & les lattes. Rien ne décourage plus un homme d'une entreprise, que de ne pouvoir donner carrière à son industrie, & rien n'étoit plus capable de produire cet effet, que de borner les successions à la ligne masculine. Les Fondateurs furent choqués d'une distinction qui les mettoit si fort au-dessous des autres Colonies. Ils sentirent l'inconvénient qu'il y avoit que les filles fussent exclues de la succession, étant naturel dans une nouvelle Colonie, que les terres restent du moins pour quelque temps dans la famille, vu qu'elles en font toute la richesse. D'ailleurs, les vingt-cinq acres ne suffisoient point, vu qu'en assignant cette portion, on n'avoit point eu égard à la qualité des terres qui, dans beaucoup d'endroits, rapportoient très-peu. Ajoutez à cela, qu'après un franc-aleu fort court, elles se trouvoient chargées de cens plus forts qu'aucun que l'on paye dans les Colonies les plus fertiles & les mieux établies. En un mot, il me paroît que dans toutes ces concessions, on eut trop d'égard aux profits que pouvoient tirer les Cessionnaires ou la Couronne, des rentes & des aubaines, ce qui nuisit au

D  
plan  
lui-t  
qu'u  
due  
aug  
mais  
les p  
jama  
qu'el  
vri  
L  
étoit  
ne ta  
avoit  
bitio  
appa  
effet.  
on n  
de q  
habit  
quelc  
chale  
causo  
pire  
débite  
sent,  
ne po  
sans  
porta  
étant

res que les briques,  
es. Rien ne décou-  
ne d'une entreprise,  
donner carrière à son  
'étoit plus capable  
et, que de borner  
igne masculine. Les  
choqués d'une dis-  
ettoit si fort au-des-  
lonies. Ils sentirent  
y avoit que les filles  
la succession, étant  
ouvelle Colonie, que  
moins pour quelque  
lle, vu qu'elles en  
sse. D'ailleurs, les  
e suffisoient point,  
cette portion, on  
ard à la qualité des  
aucoup d'endroits,  
u. Ajoutez à cela,  
eu fort court, elles  
es de cens plus forts  
aye dans les Colo-  
s & les mieux éta-  
me paroît que dans  
s, on eut trop d'é-  
pouvoient tirer les  
ouronne, des ren-  
ce qui nuit au

DES COLONIES EUROPÉENNES. 307  
plan qu'on s'étoit proposé, & qui, par  
lui-même étoit très peu judicieux. Lors-  
qu'une Colonie est florissante & éten-  
due, les plus petits cens suffisent pour  
augmenter les revenus de la Couronne;  
mais dans une province mal peuplée,  
les plus fortes rentes ne dédommagent  
jamais des dépenses qu'on a faites, quoi-  
qu'elles suffisent pour charger & appau-  
vrir le peuple.

La substitution des biens aux mâles  
étoit si onéreuse, que les Cessionnaires  
ne tarderent pas à corriger la faute qu'ils  
avoient commise à cet égard. La prohi-  
bition du rum, quoique spécieuse ou  
apparente, produisit un très-mauvais  
effet. Les eaux étoient très-mal saines;  
on ne pouvoit les corriger qu'à l'aide  
de quelque liqueur spiritueuse; & les  
habitans eux-mêmes avoient besoin de  
quelque chose qui les fortifiât contre la  
chaleur extraordinaire du climat qui leur  
causoit des fièvres tierces & quartes. Le  
pire fut que cette défense les priva du  
débit des seules marchandises qu'ils euf-  
sent, sçavoir, le bled & le bois qu'ils  
ne pouvoient vendre que dans les Isles,  
sans qu'ils en pussent rien tirer, l'im-  
portation des négres & du rum leur  
étant défendue.

## CHAPITRE XXVI.

*Nouveaux réglemens pour la Colonie.  
Défaut de sa Nouvelle Constitution.  
Commerce de cette province.*

Ces inconveniens, joints à plusieurs autres que je passe sous silence, mécontenterent généralement les habitans. Ils se querellerent entr'eux & avec les Magistrats ; ils se plainquirent, firent des remontrances ; & voyant qu'on ne leur donnoit aucune satisfaction, plusieurs abandonnerent la Georgie, & se disperserent dans les autres Colonies, dans l'espérance d'y trouver mieux leur compte ; si bien que de plus de deux mille hommes qu'on avoit amenés d'Europe, il n'en resta que six à sept cens dans cette province. Le mal augmenta de jour à autre, ce qui obligea le Ministère à révoquer les concessions qu'il avoit faites, à se charger du gouvernement de la province, & à casser tous les réglemens particuliers qu'on avoit faits. Elle se trouva alors exactement sur le même pied que la Caroline.

Il y a toute apparence que cette dé-

*s pour la Colonie:  
ouvelle Constitution.  
province.*

s, joints à plusieurs  
ous silence, mécon-  
ent les habitans. Ils  
eux & avec les Ma-  
gnirent, firent des  
oyant qu'on ne leur  
atisfaction, plusieurs  
eorgie, & se disper-  
es Colonies, dans  
mieux leur compte;  
e deux mille hom-  
menés d'Europe, il  
sept cens dans cette  
augmenta de jour à  
a le Ministère à ré-  
s qu'il avoit faites,  
ernement de la pro-  
ous les réglemens  
voit faits. Elle se  
ment sur le même  
ence que cette dé-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 309  
marche prévint la ruine entière de la  
Colonie; mais peut-être eut-on tort de  
négliger le premier plan sur lequel on  
l'avoit fondée. Il étoit certainement  
très-judicieux; & s'il fut mal exécuté,  
ce n'étoit point une raison pour l'aban-  
doner, mais un motif pour employer  
des mesures plus convenables. Il n'y a  
certainement rien de plus dangereux que  
la trop grande disproportion entre les  
négres & les blancs dans celles de nos  
provinces où l'on emploie les premiers.  
La Caroline Méridionale, malgré ses  
grandes richesses, est moins en état de  
se défendre, qu'une poignée de petites  
villes situées sur les frontières de la Nou-  
velle Angleterre. A l'égard de la Geor-  
gie, on pouvoit tirer parti de la faute  
que l'on fit de défendre absolument l'u-  
sage des négres. Les habitans eussent  
regardé la permission qu'on leur eût  
accordée de les employer en telle qua-  
lité qu'on eût voulu, non point comme  
une restriction, mais comme une fa-  
veur & une indulgence; & en faisant  
exécuter à la rigueur les réglemens qu'on  
auroit fait, on eût mis insensiblement  
cette province en état de trafiquer & de  
se défendre; au lieu qu'en leur laissant  
la liberté d'agir comme bon leur sem-

bloit, la Georgie, au lieu d'être d'aucun secours à la Caroline en cas d'attaque, a besoin elle-même d'un corps de troupes considérable, pour se défendre.

A l'égard du projet qui concernoit le vin & la soie, nous l'embrassames d'abord avec beaucoup d'ardeur, & nous l'avons négligé depuis. Il étoit impraticable dans le temps dont je parle, parce qu'il est naturel que des gens qui se trouvent dans un pays inculte & sauvage, pourvoient d'abord à leur subsistance, en semant du bled, & élevant du bétail, avant de songer aux manufactures. Il faut qu'ils soient un assez grand nombre, pour que d'autres puissent se dispenser de cette occupation nécessaire, pour pouvoir débiter leurs denrées aux prix & dans la quantité qu'il faut. On ne songe plus aujourd'hui à ces deux articles, quoique la province soit mieux affermie & mieux peuplée qu'elle ne l'étoit alors. Le malheur est que les Anglois conçoivent les choses comme il faut, mais qu'ils manquent de constance pour exécuter ce qu'ils ont projeté. Nous changeons de mesure au moindre contre-temps, sans examiner s'il vient de notre faute, ou de celle du projet. Cela ne vient point

D  
d'au  
tion  
sujet  
mém  
chez  
lui p  
men  
vern  
quel  
dépe  
tion  
L  
quoi  
sicul  
étab  
peup  
ans c  
cune  
grès  
aucun  
du ge  
de si  
expor  
bois  
cultiv  
ques  
lieu c  
intest  
aura  
gliffés

, au lieu d'être d'au-  
 Caroline en cas d'atta-  
 même d'un corps de  
 le, pour se défendre.  
 projet qui concernoit  
 nous l'embrassâmes  
 beaucoup d'ardeur, &  
 gé depuis. Il étoit  
 le temps dont je  
 est naturel que des  
 ent dans un pays in-  
 pourvoient d'abord à  
 semant du bled, &  
 avant de songer aux  
 faut qu'ils soient un  
 e, pour que d'autres  
 er de cette occupa-  
 our pouvoir débiter  
 prix & dans la quan-  
 ne songe plus au-  
 ux articles, quoique  
 eux affermie & mieux  
 étoit alors. Le mal-  
 glois conçoivent les  
 ut, mais qu'ils man-  
 e pour exécuter ce  
 Nous changeons de  
 contre-temps, sans  
 de notre faute, ou  
 Cela ne vient point

DES COLONIES EUROPÉENNES. 311  
 d'aucun défaut particulier à notre na-  
 tion, tous les hommes y sont également  
 sujets, lorsqu'on les abandonne à eux-  
 mêmes. C'est le peuple qui gouverne  
 chez nous; nous ne faisons que ce qui  
 lui plaît. Il faudroit des meilleurs régle-  
 mens, & plus de fermeté dans le gou-  
 vernement pour remédier aux abus aux-  
 quels sont sujettes toutes les choses qui  
 dépendent du caractère & de la disposi-  
 tion du peuple.

La Georgie commence aujourd'hui,  
 quoique lentement, à surmonter les dif-  
 ficultés que l'on rencontra lors de son  
 établissement. Elle est médiocrement  
 peuplée, quoiqu'il y ait vingt-quatre  
 ans que cette Colonie est fondée. Au-  
 cune de nos Colonies n'a fait de pro-  
 grès aussi lents, quoiqu'il n'y en ait  
 aucune qui ait autant attiré l'attention  
 du gouvernement & du public, ni donné  
 de si grandes espérances. Ses habitans  
 exportent quelque peu de bled & de  
 bois dans les Indes Occidentales; ils  
 cultivent le riz & l'indigo depuis quel-  
 ques années avec assez de succès. Il y a  
 lieu d'espérer que lorsque ses divisions  
 intestines seront apaisées, & qu'on  
 aura corrigé quelques abus qui se sont  
 glissés dans le gouvernement, & que

le peuple sera devenu plus nombreux ; cette province sera très-utile à l'Angleterre.

Il y a dans la Georgie deux villes déjà connues par leur commerce ; Savannah sa capitale , laquelle est située environ à dix milles de la mer sur une grande rivière de même nom , qui est navigable deux cens milles au-delà pour les gros bateaux , jusqu'à la seconde ville appelée Augusta. Celle-ci est située dans un canton très-fertile , & dans un endroit si commode pour le commerce avec les Indiens , que depuis le premier établissement de la Colonie , elle a toujours été dans une situation florissante & en état d'employer tous les ans six cens Européens à ce seul commerce. Les nations Indiennes limitrophes sont les hauts & les bas Creeks , les Chickefaws , & les Cherokees , qui sont les plus nombreuses & les plus puissantes de l'Amérique. Le commerce de pelleteries que nous avons avec ces peuples est très-étendu ; il comprend celui de la Georgie , des deux Carolines & de la Virginie. Nous tirons aussi d'eux quelques fourrures , mais d'une espèce inférieure. Par un effet de la sagesse de la providence , tous les ani-

maux

DE  
maux  
& pl  
vers  
ils so

LA

En q

y a

son

nap

LA

peupl

avons

tinent

est la

vince

die, a

céan

Ouest

rent a

située

cinqua

rentrio

tie trè

pérée

Tom

OIRE  
nu plus nombreux,  
très-utile à l'An-

Georgie deux villes  
pour commerce; Sa-  
laquelle est située  
de la mer sur une  
même nom, qui est  
milles au-delà pour  
jusqu'à la seconde  
ista. Celle-ci est si-  
très-fertile, & dans  
mode pour le com-  
iens, que depuis le  
nt de la Colonie,  
dans une situation  
d'employer tous les  
ens à ce seul com-  
Indiennes limitro-  
& les bas Creeks,  
les Cherokees, qui  
reuses & les plus  
ique. Le commerce  
ous avons avec ces  
ndu; il comprend  
des deux Caroli-  
e. Nous tirons aussi  
rures, mais d'une  
ar un effet de la fa-  
nce, tous les ani-  
maux

DES COLONIES EUROPÉENNES. 313  
maux ont le poil plus touffu, plus doux  
& plus fin, à proportion qu'on avance  
vers le Nord. Plus il fait froid, & mieux  
ils sont vêtus.

---

### CHAPITRE XXVII.

#### LA NOUVELLE ECOSSE.

*En quel temps, & pour quelle raison on  
y a fondé une Colonie; François qui y  
sont établis. Son climat & son sol. An-  
napolis, Halifax & Lunenburg.*

**L**A dernière province que nous avons  
peuplée, ou pour mieux dire, que nous  
avons commencé à peupler dans le Con-  
tinent de l'Amérique Septentrionale,  
est la Nouvelle Écosse. Cette vaste pro-  
vince que les François appellent Aca-  
die, a la Nouvelle Angleterre & l'O-  
céan Atlantique au Sud & au Sud-  
Ouest, & le fleuve & le golfe de S. Lau-  
rent au Nord & au Nord-Est. Elle est  
située entre le quarante-quatrième & le  
cinquantième degrés de latitude Sep-  
tentrionale; & quoique dans une par-  
tie très-favorable de la Zone tem-  
pérée, l'hyver y est d'une longueur  
Tome I. Partie VII. ○



& d'une froideur insupportable pendant plus de sept mois de l'année. Il est immédiatement suivi, sans l'intervention d'aucune chose que l'on puisse appeller Printemps, d'une chaleur aussi violente que le froid, mais qui n'est pas de longue durée, & l'on se trouve enveloppé dans un brouillard perpétuel, même longtemps après que la saison a commencé. Dans la plupart des endroits le terrain est sablonneux & stérile, & produit un bled ridé comme le riz, & un gazon entremêlé d'une mousse spongieuse. Cependant il n'est pas également mauvais par tout, & il y a quelques cantons dans la Nouvelle Ecosse qui ne le cèdent point aux meilleurs terrains de l'Angleterre.

Malgré le peu d'apparence de ce pays, ce fut là cependant que l'on fonda les premières Colonies Européennes, préférablement aux contrées délicieuses qui sont au Midi. Les François s'y établirent avant d'entrer dans le Canada; mais quoique leur ignorance à cet égard soit impardonnable, on ne peut trop louer leur industrie & leur courage; car, quoiqu'ils eussent à surmonter beaucoup plus de difficultés que nous n'en éprouvons aujourd'hui, & qu'ils ne reçussent pas

DE  
la ce  
tiron  
d'y f  
dérab  
nous  
un m  
ses q  
roit a  
encou  
secou  
peine  
penda  
car les  
ment  
s'en f  
détrui  
profite  
leur su  
Ce  
& pass  
des F  
queme  
fixé le  
me qu  
nous l  
tort to  
nes de  
soin à  
se déb  
bâtiren

O I R E

insupportable pendant  
trois mois de l'année.  
Il fut suivi, sans l'in-  
terruption d'une chose que l'on  
pût attendre, d'une cha-  
leur que le froid, mais  
d'une longue durée, & l'on  
fut dans un brouillard  
longtemps après que  
le soleil fut paru. Dans la plupart  
des années, le terrain est sablonneux  
& un bled ridé com-  
mun, on entremêle d'une  
façon. Cependant il n'est  
rien de remarquable par tout, & il  
n'y a rien dans la Nouvelle  
France qui soit en point aux meil-  
leurs de l'Angleterre.

La ressemblance de ce pays,  
qui a été fondé par les  
Français Européennes, pré-  
sente des terres délicieuses qui  
les Français s'y établi-  
rent dans le Canada; mais  
à cet égard soit  
on ne peut trop louer  
le courage; car, quoi-  
qu'on eût beaucoup plus  
de peine à en éprouver  
ils ne reçurent pas.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 315

la centième partie des secours que nous  
tirons de l'Europe, ils ne laisserent pas  
d'y subsister & de se multiplier consi-  
dérablement, tandis que la Colonie que  
nous y avons, si le Roi l'abandonnoit  
un moment, malgré les sommes immen-  
ses que cet établissement a coûté, se-  
roit anéantie pour toujours. Malgré les  
encouragemens qu'on lui donne & les  
secours qu'on lui procure, elle a de la  
peine à se maintenir. Nous avons ce-  
pendant bien fait d'y en établir une;  
car les Français auroient inmanquable-  
ment profité de notre négligence, &  
s'en seroient emparés, ce qui auroit  
détruit nos Colonies, & augmenté les  
profits qu'ils tirent de leur pêche & de  
leur sucre.

Ce pays a souvent changé de maîtres,  
& passé d'un propriétaire à l'autre, &  
des Français aux Anglois, & récipro-  
quement jusqu'à la paix d'Utrecht qui a  
fixé le droit que nous y avons, de mê-  
me que le Traité d'Aix-la-Chapelle  
nous l'a confirmé. Mais nous avons eu  
tort tous deux de ne point fixer les bor-  
nes de cette province. On a laissé ce  
soin à des Commissaires. Pendant qu'ils  
se débattoient entr'eux, les Français  
bâtirent des Forts, & s'assurèrent de la

partie qu'ils avoient dessein de garder. J'ai évité dans le cours de cet ouvrage d'entrer dans aucune dispute touchant les territoires, parce qu'elles sont peu instructives, & qu'elles ne contribuent en rien à établir les droits publics. Cependant je ne puis m'empêcher d'observer que la ligne que les François ont tirée dans la Nouvelle Ecosse, non-seulement n'est autorisée par aucun Traité, mais n'a d'autre but encore que de leur assurer les parties de la province dont ils font le plus de cas; & que s'ils nous ont laissé une partie de l'Acadie, ce n'a été que pour montrer quelque déférence pour le Traité d'Utrecht.

La principale ville que nous avions autrefois dans cette province, s'appelloit Annapolis-Royale; mais, quoiqu'elle en fût la Capitale, elle étoit très-petite, très-mal fortifiée, & encore plus mal bâtie & peuplée. Nous y mîmes les débris d'un régiment qui y resta sans être recruté, depuis le regne de la Reine Anne; mais, quoique cette ville n'ait jamais été florissante, elle avoit, à ce qu'on dit, le meilleur port qui fût dans toute l'Amérique Septentrionale. Ce n'est cependant point dans cet endroit, mais au Sud-Est de la Penin-

D  
sule  
on  
nier  
situ  
est  
La  
ce n  
En  
port  
fami  
je cr  
tir d  
plus  
gran  
pali  
tanc  
vert

Q  
flori  
dant  
diffic  
l'est  
il co  
Colo  
curfi  
fréqu  
cruau  
s'éloi  
culti  
de da

TOIR E  
nt dessein de garder:  
ours de cet ouvrage  
ne dispute touchant  
ce qu'elles font peu  
elles ne contribuent  
s droits publics. Ce-  
m'empêcher d'obser-  
que les François ont  
elle Ecosse, non-seu-  
lée par aucun Traité,  
t encore que de leur  
de la province dont  
as; & que s'ils nous  
e de l'Acadie, ce n'a  
ntre quelque désé-  
é d'Utrecht.

ille que nous ayons  
province, s'appel-  
oyale; mais, quoi-  
ditale, elle étoit très-  
fortifiée, & encore  
peuplée. Nous y mi-  
régiment qui y resta  
depuis le regne de ia  
, quoique cette ville  
rissante, elle avoit,  
meilleur port qui fût  
ique Septentrionale.  
point dans cet en-  
d-Est de la Penin-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 317  
sule, que l'on a fondé la Colonie dont  
on forma le projet à la fin de la der-  
niere guerre. Son port est fort bon, sa  
situation très-commode, & la pêche y  
est beaucoup meilleure qu'à Annapolis.  
La ville s'appelle Halifax du Comte de  
ce nom à qui l'on doit cet établissement.  
En 1743, le Gouverneur y fit trans-  
porter à ses frais & dépens trois milles  
familles, auxquelles on donna, à ce que  
je crois, trois régimens pour les garan-  
tir des Indiens qui ont toujours été nos  
plus implacables ennemis. La ville est  
grande, très bien bâtie & fortifiée de  
palissades avec des forts de bois de dis-  
tance en distance, qui la mettent à cou-  
vert des insultes des Indiens.

Quoique cette ville paroisse très-  
florissante, ses environs ne sont cepen-  
dant point cultivés. Le terrain est très-  
difficile à défricher, & lors même qu'il  
l'est, il ne produit pas grand chose, &  
il coûte beaucoup à travailler. Cette  
Colonie a extrêmement souffert des in-  
cursions des Indiens. Elles ont été si  
fréquentes & accompagnées de tant de  
cruautés, que les habitans ne peuvent  
s'éloigner qu'à la portée du canon, ni  
cultiver leurs terres qu'avec beaucoup  
de danger; aussi ne recueillent-ils pas la

cinquieme partie des choses nécessaires pour leur entretien. Ils tirent la plupart de leurs provisions de la Nouvelle Angleterre, & ils mourroient de faim sans la pêche qui, jointe à quelques petites munitions de mer & à la paye de la garnison, sert à les faire subsister. Les troupes ne sont pas d'un fort grand secours contre les Indiens, quoiqu'il y ait trois régimens, & que l'ennemi ne puisse mettre sur pied qu'environ cinq cents hommes. Les soldats énervés faute d'exercice, attaqués pour la plupart du scorbut, & affoiblis par l'usage des liqueurs fortes, ne sçauoient résister à l'activité, à la vigilance, à la patience & à l'adresse des Américains. Une simple compagnie de chasseurs, jointe à un petit corps d'Indiens qu'on eût pu lever à très-bon marché chez les tribus qui habitent nos autres Colonies, eût suffi pour protéger notre établissement; auroit exterminé les Indiens depuis longtemps, ou les auroit soumis, puisque nous avons le malheur de ne pouvoir gagner leur amitié. Le moyen que je propose n'eût pas coûté la moitié de ce que coûte la garnison. Une legere expérience fait souvent découvrir à des génies ordinaires, des choses incon-

I S T O I R E

partie des choses nécessaires  
 retien. Ils tirent la plu-  
 provisions de la Nouvelle  
 & ils mourroient de faim  
 qui, jointe à quelques  
 ons de mer & à la paye de  
 sert à les faire subsister.  
 e sont pas d'un fort grand  
 e les Indiens, quoiqu'il y  
 mens, & que l'ennemi ne  
 sur pied qu'environ cinq  
 Les soldats énervés faute  
 taqués pour la plupart du  
 foiblis par l'usage des li-  
 ne sçavoient résister à  
 a vigilance, à la patience  
 es Américains. Une sim-  
 e de chasseurs, jointe à  
 d'Indiens qu'on eût pu  
 n marché chez les tribus  
 nos autres Colonies, eût  
 éger notre établissement ;  
 iné les Indiens depuis  
 les auroit soumis, puis-  
 s le malheur de ne pou-  
 r amitié. Le moyen que  
 t pas coûté la moitié de  
 a garnison. Une legere  
 souvent découvrir à des  
 es, des choses incon-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 319  
 nues aux Ministres les plus pénétrants.  
 Ce défaut d'expérience nous a fait com-  
 mettre une faute dont les suites ont pres-  
 que été aussi funestes. Il y avoit dans le  
 pays au commencement de cette guerre  
 un grand nombre de François (quel-  
 ques-uns le font monter à dix ou douze  
 milles) que l'on traitoit comme un peu-  
 ple neutre, au lieu qu'ils eussent dû  
 être sujets du Roi d'Angleterre. Ils ne  
 l'étoient cependant point, & à dire  
 vrai, nous nous mettions très-peu en  
 peine de les protéger. On les accusa  
 de favoriser les courses des Indiens, &  
 même de leur fournir des armes & des  
 munitions. Si nous eussions bâti un fort  
 dans leur pays, & que nous y eussions  
 mis une petite garnison à leurs dépens,  
 si nous leur eussions donné des Magis-  
 trats, & que nous leur eussions fait con-  
 noître l'utilité & l'excellence de nos  
 loix, de même que notre puissance,  
 nous eussions sauvé la vie à quantité de  
 gens, & nous n'aurions pas été dans la  
 nécessité, si tant est que c'en fût une,  
 de prendre des mesures qui, bien que  
 conformes à la politique, sont telles  
 qu'un cœur humain & généreux ne les  
 adopte jamais qu'à regret.

Outre Annapolis & Halifax, nous  
 O iv

avons un autre établissement un peu au Sud-Ouest du dernier, appelé Lunenburg. Nous le devons à quelques Allemands d'Halifax, qui lassés de la stérilité du terrain, demandèrent d'aller s'y établir, s'obligeant de pourvoir à leur propre défense. Ils s'y rendirent au nombre de sept à huit cens, & y réussirent assez bien. Une dispute s'étant élevée parmi eux, le Gouverneur envoya un détachement pour l'appaiser, & les garantir de l'ennemi. Cette province ne fait que commencer, & l'on ne peut en parler que par conjecture.

---

### CHAPITRE XXVIII.

#### *TERRE-NEUVE, LES BERMUDES ET LES ISLES DE BAHAMA.*

L'ISLE de Terre-Neuve est située à l'Est de cette province. Elle a plus de trois cens milles de long sur deux cens de large ; elle s'étend jusqu'à la Nouvelle Angleterre, & sert de borne au golfe de Saint Laurent du côté de l'Orient. Cette Isle, après bien des disputes, fut entièrement cédée à l'Angleterre par le Traité d'Utrecht. Nous

TOIRRE

tablissement un peu au  
nier, appelé Lunen-  
avons à quelques Al-  
, qui lassés de la sté-  
demandèrent d'aller  
geant de pourvoir à  
e. Ils s'y rendirent au  
huit cens, & y réuf-  
Une dispute s'étant  
le Gouverneur en-  
ment pour l'appaiser,  
ennemi. Cette pro-  
commencer, & l'on  
que par conjecture.

RE XXVIII.

, LES BERMUDES  
DE BAHAMA.

e-Neuve est située à  
ince. Elle a plus de  
e long sur deux cens  
end jusqu'à la Nou-  
& sert de borne au  
rent du côté de l'O-  
près bien des dispu-  
nt cédée à l'Angle-  
é d'Utrecht. Nous

DES COLONIES EUROPÉENNES. 321  
n'avons pas encore tiré grand parti de  
cette Isle, parce que l'hyver y est long  
& violent, & que la chaleur de l'Été,  
quoiqu'excessive, n'échauffe pas assez  
le terrain pour le fertiliser. Son sol, du  
moins celui des parties que nous con-  
noissons, est stérile & rempli de ro-  
chers. On y trouve plusieurs bons ports,  
& un grand nombre de rivières. Cette  
Isle, si jamais le bois de construction  
vient à manquer dans le Continent,  
comme il y a tout apparence que cela  
arrivera dans peu, nous fournira quan-  
tité de mats, de vergues, & le bois dont  
on a besoin pour le commerce des Indes  
occidentales. Mais ce qui nous rend  
cette Isle précieuse, c'est la pêche de  
la morue, qui se fait sur les basses qu'on  
appelle les bancs de Terre-neuve, à  
laquelle les François & les Espagnols  
ont beaucoup de part. On prétend que  
cette pêche rapporte à l'Angleterre  
300000 livres sterlings par an. Cette  
somme provient de la morue que nous  
vendons dans les pays du Nord, dans  
l'Espagne, le Portugal, l'Italie & le  
Levant. La quantité de morue que l'on  
trouve, tant sur le grand banc, que  
sur les petits qui sont à l'Est & au Sud-  
Est de cette Isle est inconcevable. Les



autres espèces de poissons n'y font pas moins abondantes ; elles se trouvent également sur les côtes de la Nouvelle Angleterre , de la Nouvelle Ecoffe & du Cap Breton , ce qui rend les pêcheries excellentes sur toutes ces côtes , ce qui nous dédommage de la stérilité de nos Colonies , & attire de grandes richesses dans le royaume. Indépendamment de Terre-neuve , nous avons encore dans l'Amérique septentrionale les Bermudes , lesquelles sont fort éloignées du Continent , & par le 31<sup>me</sup> degré de latitude , & les *Isles de Bahama*. Les premières furent habitées de bonne heure & devinrent très-célèbres dans les tems de guerres civiles , à l'occasion de plusieurs Royalistes qui s'y transporterent. Le poëte Waller fut du nombre , & y demeura quelque tems. Il fut si charmé de la sérénité de l'air , de la beauté & de la richesse des productions de ces Isles , qu'il les célébra dans un poëme , où il regne beaucoup d'inégalité.

Les Bermudes sont fort petites , & ne contiennent toutes ensemble qu'environ 20000 acres de terrain. Elles sont de difficile accès , étant , comme le dit Waller , entourées d'un rempart de

ro  
Pa  
ex  
pa  
me  
tou  
poi  
il a  
pré  
qua  
plu  
qui  
d'al  
des  
ress  
en v  
I  
l'un  
est  
brig  
quel  
Occ  
celle  
ce c  
leur  
cho  
blan  
res.  
Ils f  
chap

VOIR  
poissons n'y sont pas  
; elles se trouvent  
côtes de la Nouvelle  
Nouvelle Ecosse &  
qui rend les pêche-  
r toutes ces côtes,  
nmage de la stérilité  
& attire de grandes  
yaume. Indépendam-  
ve, nous avons en-  
rique septentrionale  
quelles sont fort éloi-  
, & par le 31<sup>me</sup> degré  
*Isles de Bahama*. Les  
habitées de bonne  
t très-célèbres dans  
s civiles, à l'occa-  
oyalistes qui s'y tranf-  
ète Waller fut du  
neura quelque tems.  
e la sérénité de l'air,  
la richesse des pro-  
s, qu'il les célé-  
, où il regne beau-  
ont fort petites, &  
tes ensembles qu'en-  
de terrain. Elles sont  
étant, comme le dit  
s d'un rempart de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 223  
rochers. Ce qu'on a dit de la sérénité de  
l'air, & de la bonté du climat, n'est point  
exagéré, mais leur terrain n'a jamais  
passé pour fertile. Ce qu'il produit de  
meilleur est le cèdre, qui l'emporte sur  
tous les autres de l'Amérique. Il n'a  
point dégénéré jusqu'aujourd'hui, mais  
il a considérablement diminué, & l'on  
prétend que c'est ce qui a changé la  
qualité du climat. Le tems est devenu  
plus variable, & quantité de plantes  
qui y croissoient autrefois, n'ayant plus  
d'abri, & étant exposées à la rigueur  
des vents du Nord, se sont tellement  
ressenties de ce changement, qu'on n'y  
en voit plus du tout.

La principale, ou pour mieux dire  
l'unique occupation de ces insulaires,  
est de construire des chaloupes & des  
brigantins de bois de cèdre, avec les-  
quels ils commercent dans les Indes  
Occidentales. Ces vaisseaux sont ex-  
cellents voiliers, & durent long-tems,  
ce qui vient du bois qu'on employe à  
leur construction. Ils n'exportent autre  
chose de leur cru, que quelques pierres  
blanches, & quelques herbes potage-  
res. Ils n'envoyent rien en Angleterre.  
Ils fabriquoient autrefois des espèces de  
chapeaux pour les femmes, faits avec

les feuilles du petit palmier, qui ne laissoient pas que de leur rapporter beaucoup d'argent; mais la mode en est passée.

On compte environ 5000 blancs dans ces Isles. Leurs nègres sont les meilleurs de l'Amérique, & leur sont d'un grand secours dans leur navigation. Les habitans des Bermudes sont pauvres, mais sains, contents & de bonne humeur. Il est étonnant qu'ils ne s'adonnent point à la culture de la vigne; car outre que le terrain y est fort propre, leur situation & le commerce dans lequel ils sont engagés les mettroient à même de débiter leurs vins dans l'Amérique Septentrionale, & dans les Indes Occidentales.

Les *Bahamas* sont situées au midi de la Caroline, entre le 22° & le 27° degrés de latitude; & s'étendent le long de la côte de la Floride, jusqu'à l'Isle de Cuba. On prétend qu'elles sont au nombre de cinq cens; mais quelques-unes ne sont que de simples rochers, il s'en trouve cependant de très-grandes & de très fertiles, qui ne diffèrent en rien de la Caroline. Elles sont toutes inhabitées, à l'exception de la Providence, qui n'est ni la plus grande, ni la plus fertile.

DE  
C  
aux  
long  
Cela  
un fo  
franc  
neur.  
ne co  
qu'ell  
rentri  
ment  
qu'on  
qui so  
rinthe  
l'avan  
fertiles  
propre  
étant  
d'auffi  
des In  
tre plu  
dégéné  
qui éto  
niers si  
neur au  
voir de  
manque  
manque  
cent li  
terre da

OIRE  
it palmier, qui né  
de leur rapporter  
; mais la mode en

viron 5000 blancs  
urs négres font les  
rique, & leur font  
dans leur naviga-  
des Bermudes font  
s, contents & de  
est étonnant qu'ils  
t à la culture de la  
ue le terrain y est  
tuation & le com-  
ls font engagés les  
le débiter leurs vins  
Septentrionale, &  
mentales.

t situées au midi de  
22° & le 27° degrés  
ndent le long de la  
jusqu'à l'Isle de  
l qu'elles font au  
s; mais quelques-  
simples rochers, il  
nt de très-grandes  
qui ne different en  
Elles sont toutes  
ption de la Provi-  
plus grande, ni la

DES COLONIES EUROPÉENNES. 325

Cette Isle seroit autrefois d'asyle  
aux Pirates, qui infesterent pendant  
long-temps les mers de l'Amérique.  
Cela obligea le Gouvernement à y bâtir  
un fort, à y mettre une Compagnie  
franche, & à y envoyer un Gouver-  
neur. Tout le commerce de cette Isle  
ne consiste que dans quelques oranges,  
qu'elle envoie dans l'Amérique Sep-  
tentrionale. Elle gagne considéra-  
ment en temps de guerre, par les prises  
qu'on y amene, & par les naufrages,  
qui sont très-fréquents dans ce laby-  
rinthe d'isles & d'écueils. C'est-là tout  
l'avantage que nous tirons de ces Isles  
fertiles, quoique situées dans un climat  
propre à produire toutes choses, & qui  
étant à l'abri du froid, donneroient  
d'aussi bon sucre, qu'aucune des Isles  
des Indes Occidentales. Rien ne mon-  
tre plus clairement combien nous avons  
dégénéré de cet esprit entreprenant,  
qui étoit si commun dans les deux der-  
niers siècles, & qui a tant fait d'hon-  
neur aux Nations Européennes, que de  
voir des Isles aussi heureusement situées,  
manquer d'habitants, tandis que nous  
manquons de sucre, & qu'on paye  
cent livres sterlings pour un acre de  
terre dans les Caribes.

---

CHAPITRE XXIX.  
BAIE D'HUDSON.

*Tentative pour découvrir un passage au Nord-Ouest. Compagnie de la Baie d'Hudson. Réflexions sur son Commerce, son Climat & son Sol. Conclusion.*

Il ne me reste plus qu'à parler des pays situés sur les baies d'Hudson & de Baffin. Nous devons la connoissance de ces mers, au projet que l'on forma de découvrir un passage à la Chine par le Nord-Ouest. Ce fut en 1576 qu'on le conçut, on l'a depuis repris & abandonné plusieurs fois, sans qu'on l'ait encore exécuté. Frobisher ne découvrit que le Continent de la Nouvelle Angleterre, ou la Terre de Labrador, & les détroits auxquels il a donné son nom. En 1585 Jean David, étant parti de Dartmouth, reconnut cette côte de même que celles qui sont plus au Nord, sans qu'il paroisse qu'il soit entré dans cette baie. Hudson fit trois voyages pour cet effet, le premier en 1607, le second en

D  
160  
& ha  
qui c  
terra  
tie,  
dans  
se rel  
froids  
pire  
temp  
à con  
équip  
essuyé  
de ses  
loupe  
si Hu  
ou m  
lesque  
sa dest  
quise  
grande  
génére  
& à te  
zard p  
leur su  
Mal  
essuyés  
Frobis  
Ellis,  
ans, l'

*Découvrir un passage au  
Compagnie de la Baie  
d'Alexandrie sur son Com-  
pagnie & son Sol. Con-*

plus qu'à parler des pays  
de Hudson & de Baf-  
ton la connoissance de  
projet que l'on forma de  
passage à la Chine par le  
N. fut en 1576 qu'on le  
recommença & aban-  
donna, sans qu'on l'ait  
Frobisher ne décou-  
vrit le continent de la Nouvelle  
Terre de Labrador,  
auxquels il a donné son  
nom Jean David, étant parti  
reconnut cette côte de  
qui sont plus au Nord,  
de sorte qu'il soit entré dans  
on fit trois voyages pour  
le premier en 1607, le second en

DES COLONIES EUROPÉENNES. 327  
1608, & le troisième en 1610. Cet hardi  
& habile navigateur traversa les détroits  
qui conduisent dans cette nouvelle Médi-  
terrannée, en reconnut une grande par-  
tie, & s'avança jusqu'aux 80° degré 31'  
dans le cœur de la Zone glaciale. Sans  
se rebuter de la rigueur du climat, des  
froids & des neiges qui obsèdent cet em-  
pire de Borée, il y resta jusqu'au Prin-  
temps suivant, & se disposoit en 1611  
à continuer son voyage, lorsque son  
équipage, lassé des fatigues qu'il avoit  
essuyées, se mutina, le saisit avec sept  
de ses amis, & l'exposa dans une cha-  
loupe à la fureur des flots. On ignore  
si Hudson fut englouti par les vagues,  
ou massacré par les Sauvages, chez  
lesquels il aborda. Quelle qu'ait été  
sa destinée, l'immortalité qu'il s'est ac-  
quise en donnant son nom à une aussi  
grande mer, doit exciter tout homme  
généreux à aspirer au même honneur,  
& à tenter la même entreprise, le ha-  
zard pouvant faire qu'elle ait un meil-  
leur succès.

Malgré les contre-temps que l'on a  
essuyés depuis le premier voyage de  
Frobisher jusqu'à celui du Capitaine  
Ellis, ce qui fait une espace de 180  
ans, l'espérance de cette fameuse décou-

verte a augmenté , à chaque nouvelle tentative. qu'on a faite, & paroît même renaître des pertes que nous avons faites. Ce qui prouve l'existence du passage que nous cherchons depuis si long-temps est , que les marées sont plus fortes dans l'intérieur de la baie que près des détroits , ce qu'on ne remarque point dans les autres mers Méditerranées , & qu'elles augmentent lorsqu'il regne des vents d'Ouest. Mais quoique nous ayions échoué jusqu'ici dans le but primitif que nous nous sommes proposé en allant reconnoître cette baie, nous sommes amplement dédommagés des dépenses inséparables de ces sortes d'entreprises, par la gloire qu'il ya de les avoir tentées. On accorda en 1670 une chartre à une Compagnie, pour le commerce exclusif de cette baie, & quoiqu'il ait été jusqu'ici très-avantageux aux particuliers qui la composent, il ne paroît pas que la Grande Bretagne en ait tiré de grands avantages. Il est vrai que le commerce qu'elle fait en peaux de castors & autres semblables pelleteries, est très-considérable & très-avantageux par lui-même, vu qu'il est la base de nos manufactures, & qu'il nous en procure le débit, au

DES  
moye  
que l  
Comp  
peaux  
ses di  
excéd  
les au  
Cepen  
paroît  
elle se  
de jal  
société  
ticulier  
ment d  
Officie  
ceux q  
Jurisdi  
passage  
été un  
l'établi  
opinion  
de confi  
on, s'est  
qu'on n  
berté de  
même de  
croire qu  
si son au  
par la n  
pent.

VOIR E

à chaque nouvelle  
ite, & paroît même  
que nous avons  
ouve l'existence du  
cherchons depuis si  
que les marées sont  
ntérieur de la baie  
rs, ce qu'on ne re-  
les autres mers Mé-  
qu'elles augmentent  
vents d'Ouest. Mais  
ns échoué jusqu'ici  
que nous nous som-  
nt reconnoître cette  
amplement dédom-  
s inséparables de ces  
, par la gloire qu'il  
ées. On accorda en  
à une Compagnie,  
xclusif de cette baie,  
jusqu'ici très-avan-  
liers qui la compo-  
pas que la Grande  
de grands avanta-  
le commerce qu'elle  
astors & autres sem-  
est très-considéra-  
eux par lui-même,  
le nos manufactures,  
ocure le débit, au

DES COLONIES EUROPÉENNES. 329  
moyen de quoi il a tous les avantages  
que l'on peut désirer dans un trafic. La  
Compagnie débite de plus quantité de  
peaux de bêtes sauvées. On prétend que  
ses dividendes sont prodigieux, & qu'ils  
excèdent les gains que l'on fait dans  
les autres Compagnies du commerce.  
Cependant son capital est petit, elle  
paroît peu disposée à l'augmenter, &  
elle semble être dominée de cet esprit  
de jalousie qui regne dans la plupart des  
sociétés qui jouissent de privilèges par-  
ticuliers. Cet esprit a paru principale-  
ment dans la conduite qu'ont tenue les  
Officiers de cette Compagnie envers  
ceux qui ont passé l'hyver dans leur  
Jurisdiction, pour aller chercher un  
passage au Nord-Ouest, quoique ç'ait  
été un des buts qu'on s'est proposé en  
l'établissant. Si j'étois le seul de cette  
opinion, je ne parlerois point avec tant  
de confiance, mais c'est un abus dont  
on s'est souvent plaint. Il est étonnant  
qu'on n'ait point encore accordé la li-  
berté de ce commerce à ceux qui sont à  
même de l'entreprendre; & il y a lieu de  
croire que le ministère l'auroit déjà fait,  
si son attention n'avoit été détournée  
par la multitude d'affaires qui l'occu-  
pent.



Les vastes pays qui entourent cette baie, sont remplis d'animaux dont la fourrure est excellente, & de quelques especes que l'on ne connoît point encore dans le commerce. La Compagnie est même très-éloignée de vouloir s'étendre plus loin. Si ce commerce étoit libre, il en résulteroit trois grands avantages : 1°. Un plus grand nombre de particuliers s'en mêlant, & les profits étant plus modérés, il consomeroit une plus grande quantité de nos manufactures, il employeroit plus de vaisseaux, de matelots, il procureroit plus de fourrures à l'Angleterre, & faisant baisser le prix de cette marchandise, il augmenteroit le débit des ouvrages dans lesquels elles entrent, chez l'étranger. Il nous procureroit d'autres fourrures que celles que nous avons maintenant, & ouvrieroit d'autres branches, ce qui est très-avantageux dans le commerce. 2°. Le commerce augmentant, le pays seroit plus connu, un plus grand nombre de gens s'y rendroient, & l'on pourroit y faire des établissemens ; au moyen de quoi, au lieu d'un ou deux misérables forts qu'on y voit aujourd'hui, on pourroit avec le tems établir une Colonie Angloise dans la *Baie d'Hudson* ; le com-

DE  
merce  
avec  
3°. C  
pourr  
nous  
faire  
Oueft  
long-t  
ment  
point.  
procur  
gnant  
la natu  
On  
de Col  
Compa  
Le pay  
croît pa  
du Nor  
n'y vie  
brisseau  
l'année  
pendant  
qu'il re  
grains  
tous pé  
Suède &  
mieux,  
Quoiqu  
gré de la

O I R E

qui entourent cette  
d'animaux dont la  
nte, & de quelques  
connoît point encore

La Compagnie est  
de vouloir s'étén-  
commerce étoit libre,

s grands avantages :  
nombre de particu-  
& les profits étant  
nfommeroit une plus

nos manufactures,  
de vaisseaux, de ma-  
oit plus de fourrures

faissant baisser le prix  
se, il augmenteroit  
es dans lesquels elles

anger. Il nous pro-  
ourrures que celles  
maintenant, & ouvri-

es, ce qui est très-  
commerce. 2°. Le  
tant, le pays seroit

s grand nombre de  
, & l'on pourroit y  
ents ; au moyen de

ou deux misérables  
aujourd'hui, on pour-  
établir une Colonie

ie d'Hudson ; le com-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 331  
merce des fourrures augmenteroit, &  
avec lui le débit de nos manufactures.  
3°. Ce commerce dans la *Baie d'Hudson*,  
pourroit dans peu de temps, & sans  
nous engager à aucune dépense, nous  
faire découvrir ce passage du Nord-  
Ouest, que nous cherchons depuis si  
long-temps, ou nous montrer claire-  
ment & définitivement qu'il n'existe  
point. Tels seroient les avantages que  
procureroit ce commerce, en y joi-  
gnant des réglemens proportionnés à  
la nature de son objet.

On n'a point encore tenté d'établir  
de Colonie dans la *Baie d'Hudson*. La  
Compagnie n'y a que deux petits Forts.  
Le pays est généralement stérile ; il ne  
croît pas même un pin dans les contrées  
du Nord, & la terre est si froide, qu'il  
n'y vient que quelques misérables ar-  
brisseaux. L'hiver dure neuf mois de  
l'année, & les chaleurs sont excessives  
pendant les trois autres, excepté lors-  
qu'il regne des vents du Nord. Les  
grains d'Europe qu'on y a porté, y ont  
tous péri ; mais peut-être ceux de  
Suède & de Norvege y réussiroient-ils  
mieux, vu la ressemblance des climats.  
Quoique Cambridge soit par le 51° de-  
gré de latitude, & dans un climat plus

tempéré, l'hyver ne laisse pas d'y être très-rude & très-long ; & le terrain fort fertile. Il s'en faut cependant beaucoup qu'il augmente uniformément à proportion qu'on approche du Nord. Le Capitaine James, ayant passé l'hyver dans l'Isle de Charlton, laquelle est située au 51<sup>e</sup> degré de latitude, y essuya un froid si violent, qu'il crut qu'il étoit impossible d'y habiter. Cependant la Compagnie a un Fort dans un endroit plus près du Nord, où ses Employés ne laissent pas de vivre à leur aise. On l'appelle le *Fort-Nelson*.

Tous les animaux de ces contrées ont le poil très-doux, très-chaud & très-touffu ; & pendant l'Été on remarque, ici de même que dans les autres endroits, beaucoup de variété dans leurs couleurs. Cette saison passée, ils prennent leurs habits d'yver, & les animaux, de même que la plupart des oiseaux, deviennent aussi blancs que la neige, ce qui est une couleur commune, tant aux choses animées, qu'à celles qui sont inanimées. Ce phénomène est très-surprenant, mais ce qui l'est encore plus, & qui fait admirer la sagesse & la bonté de la Providence est, que les chiens & les chats qu'on a transportés d'Angleterre

I  
dan  
cha  
& c  
&  
du p  
tour  
feco  
ils e  
nier  
s'hab  
yeux  
de la  
dant  
font  
semb  
phific  
tent  
pluzô  
d'Eur  
descen  
roiffen  
tares.  
Vo  
Colon  
mériq  
moi n'  
plette  
peut m  
car mo  
son jug

STOIRE

er ne laisse pas d'y être  
long, & le terrain fort  
ut cependant beaucoup  
uniformément à pro-  
pproche du Nord. Le  
s, ayant passé l'hyver  
Charlton, laquelle est  
ré de latitude, y effuya  
t, qu'il crut qu'il étoit  
abiter. Cependant la  
Fort dans un endroit  
ord, où ses Employés  
e vivre à leur aise. On

*Nelson.*

aux de ces contrées ont  
t, très-chaud & très-  
nt l'Eté on remarque,  
dans les autres endroits,  
été dans leurs couleurs.  
ée, ils prennent leurs  
les animaux, de même  
oiseaux, deviennent  
neigne, ce qui est une  
e, tant aux choses ani-  
es qui sont inanimées.  
est très-surprenant,  
t encore plus, & qui  
gesse & la bonté de la  
que les chiens & les  
transportés d'Angleterre

DES COLONIES EUROPÉENNES. 333  
dans la Baie d'Hudson, ont entièrement  
changé de poil à l'approche de l'hyver,  
& qu'il est devenu plus long, plus doux  
& plus touffu. Quant aux habitants  
du pays, la Providence, ici comme par  
tout ailleurs, ne leur a donné d'autres  
secours que leur art & leur industrie, &  
ils en montrent beaucoup dans la ma-  
niere dont ils allument du feu, dont ils  
s'habillent, & dont ils garantissent leurs  
yeux des mauvais effets de la blancheur  
de la neige, dont ils sont entourés pen-  
dant la plus grande partie de l'année. Ils  
sont d'ailleurs très-sauvages. Ils ne res-  
semblent ni pour la taille, ni pour la  
physionomie aux Américains qui habi-  
tent les contrées Méridionales, mais  
plutôt aux Lapons & aux Samoïedes  
d'Europe, dont ils sont probablement  
descendus. Les autres Américains pa-  
roissent tirer leur origine des Tar-  
tares.

Voilà tout ce que j'avois à dire des  
Colonies Angloises établies dans l'A-  
mérique. Je me flate que personne avant  
moi n'en a donné une idée aussi com-  
plette en si peu de mots. Le Lecteur  
peut maintenant juger par lui-même,  
car mon dessein n'est point de prévenir  
son jugement là-dessus, des progrès

qu'elles ont fait, du principe végétatif qui est en elles, de sa force, & des signes de corruption qu'on peut y remarquer. Il sera encore en état de connoître jusqu'à quel point nous avons poussé les avantages que nous pouvons tirer de notre situation, & de la nature du pays, & , au cas que nous l'ayions fait, si nous avons atteint le dernier point, il verra encore de quelle utilité ces Colonies ont été à l'Angleterre, & ce que celle-ci a fait, ou négligé de faire, pour les rendre heureuses & les faire prospérer. Il est certain qu'elles méritent notre attention, & qu'elles sont à même de la récompenser. Dans l'état même où elles sont, j'ose dire que nous en tirons plus de profit, que les Espagnols & les Portugais n'en tirent des leurs, quoiqu'elles abondent en or, en argent & en pierreries, au lieu que les nôtres sont privées de ces richesses éblouissantes & trompeuses. Mais il me seroit aisé de prouver, que si elles nous eussent procuré ces riches métaux, elles nous seroient infiniment moins avantageuses. Le commerce que nous faisons avec elles, excite notre émulation & notre industrie ; elles ne nous donnent rien qui ne leur appartienne, & ce que

DES C  
 nous e  
 nufactur  
 augmen  
 l'or n'est  
 de com  
 Nations  
 nes des  
 ne vient  
 acquiert  
 de long  
 tions en  
 la source  
 Nos a  
 qu'une n  
 voyant a  
 tants. No  
 radoxo co  
 nous n'av  
 ci ; puis  
 moins qu  
 dre de dé  
 dant de no  
 mentant co  
 nos Coloni  
 fait jusqu'à  
 nombre d'  
 dre qu'ell  
 vriers. Il  
 Nation rich  
 valoir beau

DIRE

principe végétatif  
la force, & des si-  
qu'on peut y remar-  
en état de connoître  
nous avons poussé  
nous pouvons tirer  
& de la nature du  
nous l'ayions fait,  
t le dernier point,  
quelle utilité ces  
l'Angleterre, & ce  
ou négligé de faire,  
uses & les faire prof-  
n qu'elles méritent  
qu'elles sont à mè-  
er. Dans l'état mé-  
jose dire que nous  
ofit, que les Espa-  
ais n'en tirent des  
abondent en or, en  
ies, au lieu que les  
s de ces richesses  
peuses. Mais il me  
er, que si elles nous  
riches métaux, elles  
ment moins avanta-  
ce que nous faisons  
notre émulation &  
es ne nous donnent  
artienne, & ce que

DES COLONIES EUROPÉENNES. 335  
nous en recevons, entre dans nos ma-  
nufactures, excite notre industrie, &  
augmente notre commerce, au lieu que  
l'or n'est que le motif, & non le moyen  
de commercer. On remarque dans les  
Nations, de même que dans les fortune-  
mes des particuliers, que tout ce qui  
ne vient point du travail, & que l'on  
acquiert par d'autres moyens, n'est pas  
de longue durée. De pareilles acqui-  
sitions énervent l'industrie, qui seule est  
la source des vraies richesses.

Nos ancêtres n'ont pu comprendre;  
qu'une nation pût se peupler, en en-  
voyant au-dehors une partie de ses habi-  
tants. Nous avons vécu pour voir ce pa-  
radoxe confirmé par l'expérience, mais  
nous n'avons pas assez profité de celle-  
ci; puisque nous commençons, du  
moins quelques-uns de nous, à crain-  
dre de dépeupler notre pays, en fon-  
dant de nouvelles Colonies, ou en aug-  
mentant celles qui sont déjà fondées. Si  
nos Colonies trouvent, comme elles l'ont  
fait jusqu'à présent, à occuper un grand  
nombre d'hommes, il n'est pas à crain-  
dre qu'elles manquent jamais d'ou-  
vriers. Il est absurde de croire qu'une  
Nation riche, commerçante, & qui fait  
valoir beaucoup de manufactures, puis-

se manquer d'habitants; car outre que les hommes se multiplient naturellement là où ils trouvent le plus de moyen de subsister, il est aussi naturel qu'ils accourent dans un pays riche, & où ils trouvent de l'occupation, qu'il l'est que l'air s'insinue dans les parties où il y a du vuide. Il faut bien peu connoître ce pays pour ne pas s'appercevoir, qu'il y a une quantité de gens, qui, s'ils trouvoient à s'occuper ailleurs, pourroient s'expatrier sans que le public s'en ressentit.

J'ai déjà observé que le commerce de nos Colonies mérite plus d'attention qu'aucun autre que ce soit, non-seulement à cause des avantages dont je viens de parler, mais parce que nous sommes assurés d'en être récompensés avec usure. L'objet est entre nos mains, il est d'une nature favorable, & d'une étendue à occuper un génie inventif. L'étude de la politique a quelque chose de plus grand & de plus amusant, que celle de l'économie domestique; mais cette dernière, quoique moins éblouissante, procure des avantages plus solides, plus surs & plus durables. Le principal objet que nous devons avoir en vue par rapport à l'Amérique, est de peupler;

DES  
peuple  
Colon  
nager  
Franç  
convie  
même c  
nous p  
d'eux p  
violens  
commar  
mander  
nous ai  
suffisanc  
caracter  
en un m  
devons  
bles pou  
territoire  
ce, & sur  
sur nous,  
affoiblir  
pour leur  
actuellem  
ble de po  
sur les co  
eux dans  
ait-vu par  
la manier  
entre les  
blies.

Tom II

D I R E  
nts ; car outre que  
multiplient naturelle-  
ment le plus de moyen  
aussi naturel qu'ils  
pays riche , & où ils  
tion , qu'il l'est que  
les parties où il y  
bien peu connoître  
'appercevoir , qu'il  
le gens , qui , s'ils  
per ailleurs , pour-  
as que le public s'en

que le commerce  
érite plus d'atten-  
que ce soit , non-  
les avantages dont  
mais parce que nous  
être récompensés  
est entre nos mains ,  
favorable , & d'une  
un génie inventif.  
que a quelque chose  
plus amusant , que  
domestique ; mais  
que moins éblouif-  
avantage plus soli-  
durables. Le prin-  
s devons avoir en  
l'Amérique , est de  
peupler ;

DES COLONIES EUROPÉENNES. 337  
peupler , d'occuper & de fortifier les  
Colonies que nous y avons , & de mé-  
nager nos intérêts relativement aux  
François & aux Espagnols. Il nous  
convient de respecter , de ménager &  
même de supporter ces derniers , vu que  
nous pouvons obtenir plus de choses  
d'eux par cette voie , que par les moyens  
violens que quelques-uns ont si fort re-  
commandés , & ne cessent de recom-  
mander encore , quoique l'expérience  
nous ait souvent convaincus de leur in-  
suffisance. A l'égard des François , leur  
caractere , leur situation , leurs projets ,  
en un mot , tout nous a appris que nous  
devons employer tous les moyens possi-  
bles pour les empêcher d'étendre leurs  
territoires , leur commerce , leur influen-  
ce , & sur toutes choses , de prendre pied  
sur nous , mais de maniere à ne point nous  
affoiblir & perdre nos intérêts de vue  
pour leur nuire. Comme nous sommes  
actuellement en guerre , il est impossi-  
ble de pouvoir rien dire de satisfaisant  
sur les connexions que nous avons avec  
eux dans l'Amérique , jusqu'à ce qu'on  
ait vu par le nouveau Traité de paix ,  
la maniere dont ce pays sera partagé  
entre les deux nations qui y sont éta-  
blies.

*Tome II. Partie VII.*

P



---

 CHAPITRE XXX.
 

---

*Gouvernement des Colonies Angloises & Cours du papier. Abus qu'il occasionne. Moyens d'y remédier.*

ON n'a jamais suivi aucun plan régulier dans l'établissement de nos Colonies. Elles se sont formées, elles ont augmenté & fleuri, selon que le hazard, la nature du climat, ou le caractère des particuliers y ont donné lieu. On ne doit donc pas être surpris de trouver si peu d'uniformité dans leur constitution & leur gouvernement. On a dit qu'il n'y a aucune espèce de gouvernement qui n'eût lieu dans quelques-unes de nos plantations. Cette variété est certainement vicieuse ; mais cette observation souffre quelque restriction, vu qu'il y a quelques formes qu'elles ignorent entièrement. Par exemple on n'a jamais connu dans aucune le gouvernement Aristocratique.

La première Colonie que nous avons fondée est la Virginie. Elle fut gouvernée pendant quelque temps par un Président & un Conseil nommés par la

DÉS  
Cour  
se fure  
convin  
gouve  
dont i  
On le  
rés po  
lesquel  
lesquel  
ges qu  
en An  
ce qu'o  
laisa c  
dont le  
comme  
par la C  
font no  
s'assemb  
plaît au  
que le C  
fier. On  
les chois  
riches &  
Ils forma  
gillation  
fois la C  
Elle est  
Chambre  
me la C  
des privi

*Colonies Angloises &  
Abus qu'il occa-  
remédier.*

vi aucun plan ré-  
ment de nos Colo-  
formées, elles ont  
selon que le ha-  
limat, ou le carac-  
y ont donné lieu.  
as être surpris de  
iformité dans leur  
gouvernement. On  
ne espece de gou-  
lieu dans quelques-  
ons. Cette variété  
cieuse; mais cette  
quelque restriction,  
es formes qu'elles  
nt. Par exemple on  
ns aucune le gou-  
tique.

nie que nous avons  
e. Elle fut gouver-  
e temps par un Pré-  
il nommés par la

DES COLONIES EUROPÉENNES. 339  
Couronne; mais après que les habitans  
se furent multipliés, on ne crut pas qu'il  
convint de les laisser sous une forme de  
gouvernement aussi contraire à celui  
dont ils avoient joui en Angleterre.  
On leur permit donc d'élire des Dépu-  
tés pour les différentes Comtés dans  
lesquelles cette province est divisée,  
lesquelles jouissent des mêmes privilé-  
ges que les Députés des Communes  
en Angleterre. Ces Députés forment  
ce qu'on appelle la Chambre Basse. On  
laisa cependant subsister le Conseil,  
dont les membres étoient nommés,  
comme ils le sont encore aujourd'hui  
par la Couronne; & non-seulement ils  
sont nommés par celle-ci, mais ils ne  
s'assemblent qu'autant de temps qu'il  
plaît au Roi de le leur permettre, ce  
que le Gouverneur a soin de leur signi-  
fier. On les traite d'*Honorables*, & on  
les choisit parmi les personnes les plus  
riches & les plus apparentes du pays.  
Ils forment une autre branche de la lé-  
gislation, & on les appelle quelque-  
fois la Chambre Haute de l'Assemblée.  
Elle est à-peu-près la même que la  
Chambre des Pairs en Angleterre. Com-  
me la Chambre Basse est la gardienne  
des priviléges du peuple, de même le

Conseil est principalement établi pour soutenir les prérogatives de la Couronne, & pour tenir la Colonie dans la soumission qu'elle lui doit. Pour mieux répondre à ces fins, les membres qui le composent ne restent en place qu'autant de temps qu'il plaît au Roi de les y laisser.

Après qu'un bill a été reçu dans les deux Chambres, on le présente au Gouverneur qui représente le Roi qui lui donne ou lui refuse son consentement selon qu'il le juge à propos. Il a alors force de loi, mais on est obligé de l'envoyer au Roi & au Conseil d'Angleterre qui peuvent le rejeter, & dans ce cas il n'a plus d'effet. La Chambre haute de l'Assemblée, non-seulement forme une partie de la législation de la Colonie, elle tient encore lieu de Conseil privé au Gouverneur qui ne peut rien faire sans elle; elle tient lieu quelquefois de Cour de Chancellerie. Telle est la forme du gouvernement dans toutes les Isles des Indes Occidentales; dans la Nouvelle Ecosse, dans une province de la Nouvelle Angleterre, & avec quelques restrictions dans une autre; dans la Nouvelle York, la Nouvelle Jersey, la Virginie, les deux Ca-

DES  
rolines  
muném  
ment l  
La  
plant  
ment p  
l'on s'e  
de, il  
qui av  
nir des  
Royau  
peu inf  
de leur  
de cons  
seul ho  
à la Co  
soit à u  
autres b  
plus de  
que nou  
ainsi qu  
de Carl  
de Saint  
mais ce  
ce Seign  
rables,  
ayant f  
avoit su  
cette Co  
cha de f

DIRE

lement établi pour  
tives de la Cou-  
r la Colonie dans  
e lui doit. Pour  
s fins, les membres  
e restent en place  
qu'il plaît au Roi

a été reçu dans les  
e présente au Gou-  
te le Roi qui lui  
son consentement  
propos. Il a alors  
est obligé de l'en-  
Conseil d'Angle-  
e rejeter, & dans  
ffet. La Chambre  
e, non-seulement  
la législation de la  
ncore lieu de Con-  
rneur qui ne peut  
lle tient lieu quel-  
chancellerie. Telle  
ernement dans tou-  
des Occidentales,  
isse, dans une pro-  
le Angleterre, &  
tions dans une au-  
le York, la Nou-  
inie, les deux Ca-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 341  
rolines & la Georgie. On appelle com-  
munément cette forme un Gouverne-  
ment Royal.

La seconde forme usitée dans nos  
plantations est appelée un gouverne-  
ment propriétaire. La première fois que  
l'on s'établit dans cette partie du mon-  
de, il n'étoit pas difficile à un homme  
qui avoit du crédit à la Cour, d'obte-  
nir des pays aussi vastes que bien des  
Royaumes, d'être revêtu d'un pouvoir  
peu inférieur à celui d'un Souverain,  
de leur donner telles loix & telle forme  
de constitution qu'il lui plaisoit. Le  
seul hommage qu'il fût tenu de rendre  
à la Couronne d'Angleterre, se rédui-  
soit à un arc, quelques pelleteries &  
autres bagatelles. Nous avions autrefois  
plus de gouvernemens de cette espece  
que nous n'en avons à présent. Ce fut  
ainsi que la Barbade fut cédée au Comte  
de Carlisle; & de notre temps, l'Isle  
de Sainte-Lucie au Duc de Montaigu;  
mais cette concession, après avoir jetté  
ce Seigneur dans des dépenses considé-  
rables, n'aboutit à rien, la France  
ayant fait revivre les droits qu'elle  
avoit sur cette Isle. Notre union avec  
cette Couronne en 1722, nous empê-  
cha de soutenir les nôtres avec la vi-

gueur nécessaire. La Caroline étoit autrefois un gouvernement de cette espèce ; mais il fut partagé entre huit différens propriétaires. On a vu ci-dessus les raisons qui les obligerent à renoncer à leurs droits. La Nouvelle Jersey étoit aussi un gouvernement propriétaire , mais qui tomba de même que les autres. Les seuls gouvernemens de cette espèce qui subsistent aujourd'hui , quoique considérablement déçus de leurs privilèges , sont la Pensylvanie & Maryland. La constitution de cette dernière ressemble exactement à celle des gouvernemens Royaux ; un Gouverneur , un Conseil & une Assemblée des représentans de la nation ; le Gouverneur est nommé par le propriétaire , & confirmé par la Couronne , laquelle a la nomination des Communes , & ses Officiers sont indépendans du gouvernement de la province. Dans la Pensylvanie , le propriétaire est soumis aux mêmes restrictions que celui de Maryland du côté de la Couronne ; mais il est encore plus restreint du côté du peuple , dont la législation n'a que deux parties , sçavoir , l'Assemblée du peuple & le Gouverneur ; de sorte que celui-ci n'ayant point dans le Conseil le même ascendant

DES  
que da  
toutes  
avec l  
La  
tres ,  
govern  
toutes  
Angle  
que da  
& l'Ille  
ces Co  
dont je  
gouver  
le corp  
infini m  
tous é  
Ils él  
le plus  
les dé  
font for  
les app  
liberté  
que for  
mais d  
dues m  
lieu qu  
si l'on  
brassé le  
gne , de  
établis

**D I R E**  
Caroline étoit au-  
ment de cette es-  
tagé entre huit dif-  
On a vu ci-dessus  
igerent à renoncer  
ouvelle Jersey étoit  
ent propriétaire,  
même que les au-  
ernemens de cette  
ujourd'hui, quoi-  
t déchu de leurs  
ensylvanie & Ma-  
on de cette der-  
ement à celle des  
ux; un Gouver-  
ne Assemblée des  
ion; le Gouver-  
e propriétaire, &  
onne, laquelle a  
ommunes, & les  
dans du gouver-  
e. Dans la Pen-  
re est soumis aux  
e celui de Mary-  
onne; mais il est  
côté du peuple,  
que deux parties,  
peuple & le Gou-  
celui-ci n'ayant  
même ascendant

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 343**

que dans les autres provinces, il est sûr, toutes les fois qu'il n'est point d'accord avec le peuple, d'avoir le dessous.

La troisième forme est celle des Chartres, appelée par les Anglois *Charter government*. C'étoit autrefois celle de toutes les provinces de la Nouvelle Angleterre, mais elle ne subsiste plus que dans deux, sçavoir, Connecticut & l'Isle de Rhodes. Par les Chartres de ces Colonies, le pouvoir exorbitant dont jouissoient les particuliers dans les gouvernemens propriétaires, réside dans le corps du peuple, ce qui me paroît infiniment plus dangereux. Ce n'est à tous égards qu'une pure Démocratie. Ils élisent tous leurs Officiers depuis le plus grand jusqu'au plus petit; ils les déposent à leur gré, & les loix qu'ils font sont valides, sans même que le Roi les approuve. Je suis persuadé que cette liberté immodérée a contribué en quelque sorte à faire fleurir ces Colonies; mais d'un autre côté, elle les a rendues moins utiles à l'Angleterre; au lieu qu'il fût arrivé tout le contraire, si l'on eût suivi un plan qui eût embrassé les intérêts de la Grande Bretagne, de même que ceux des nouveaux établissemens. La vérité est qu'il ne pa-

roit aucune législation dans le plan de nos Colonies. Les gouvernemens en Chartres étoient évidemment établis sur le modele de quelque-unes de nos Communautés ; & quoique bons en eux-mêmes, ils ne valent rien pour des peuples établis dans des contrées éloignées & loin des yeux & de la main du pouvoir suprême. Une constitution peut être utile pour un membre inférieur d'un grand corps, & qui lui est étroitement uni ; mais elle ne vaut rien pour un nouvel établissement, lequel doit former une espece de République dépendante dans une contrée éloignée. Le but que l'on doit se proposer, est de rendre le nouvel établissement le plus utile qu'il est possible à la nation ; d'assurer sa dépendance ; de pourvoir au bien-être, à la sûreté & au bonheur de ceux qui le composent ; de les protéger contre leurs ennemis, de les garantir de la tyrannie & de l'avarice de ceux qui les gouvernent, & des mauvais effets que produit la trop grande licence ; de faire en sorte que par trop de liberté ils n'oublient jamais qu'ils sont sujets, ni que la trop grande servitude les mette à même de ne plus se regarder comme sujets de la Grande Bretagne. Voilà,

DES  
je pen  
nics. C  
ne se  
ne va  
fortes  
La  
sets, q  
de cer  
péré p  
sur un p  
point p  
verneur  
quantité  
verneur  
de strata  
rens rôl  
de gouv  
& des ca  
ges de c  
fortes q  
de la N  
semble,  
celles de  
velle Yc  
mement  
tent tous  
va en dé  
On se  
qu'on ne  
l'Amériq

**COIRE**  
ion dans le plan de  
gouvernemens en  
demment établis sur  
e-unes de nos Com-  
ique bons en eux-  
t rien pour des peu-  
contrées éloignées  
de la main du pou-  
constitution peut  
membre inférieur  
qui lui est étroi-  
ne vaut rien pour  
ment, lequel doit  
de République dé-  
contrée éloignée.  
t se proposer, est  
établissement le plus  
à la nation; d'af-  
; de pourvoir au  
& au bonheur de  
; de les protéger  
, de les garantir  
l'avarice de ceux  
& des mauvais ef-  
p grande licence;  
par trop de liberté  
qu'ils sont sujets,  
ervitude les mette  
regarder comme  
Bretagne. Voilà,

**DES COLONIES EUROPÉENNES. 345**  
je pense, ce que doivent être les Colo-  
nies. Or, le gouvernement en question  
ne se propose aucun de ces objets, &  
ne vaut par conséquent rien pour ces  
sortes d'établissens.

La province de la baie de Massachu-  
ssets, qui est en partie un gouvernement  
de cette espece populaire, mais tem-  
péré par l'autorité royale, paroît être  
sur un plus mauvais pied, pour n'avoir  
point pourvu aux honoraires du Gou-  
verneur. Cette faute a donné lieu à  
quantité d'autres, parce que le Gou-  
verneur est obligé d'user d'intrigues &  
de stratagèmes pour concilier les diffé-  
rens rôles qu'il est obligé de faire, &  
de gouverner par le moyen des factions  
& des cabales. De-là vient que les char-  
ges de ce seul gouvernement sont plus  
fortes que celles des autres provinces  
de la Nouvelle Angleterre prises en-  
semble, quand même on y ajouteroit  
celles de la Pensylvanie & de la Nou-  
velle York. Cette Colonie est extrê-  
mement endettée, ses dettes augmen-  
tent tous les jours, & son commerce  
va en décadence.

On se plaint depuis longtems de ce  
qu'on ne peut citer les Gouverneurs de  
l'Amérique en Justice, lorsqu'ils com-



mettent des malversations dans leurs provinces, ni leur faire restituer les sommes d'argent qu'ils ont extorquées au public. Nous avons maintenant trois moyens pour remédier à cet abus, le Conseil privé, le banc du Roi & le Parlement. Le Conseil, lorsque les plaintes sont fondées, peut déposer le Gouverneur; il ne peut aller plus loin. Le banc du Roi peut le châtier des fautes qu'il a commises dans l'Amérique, de même que si c'étoit en Angleterre. Le Parlement a un pouvoir illimité dans ce qui concerne la recherche & le châtimement des crimes. Le premier de ces moyens ne sçauroit suffire pour intimider un Gouverneur qui s'est enrichi par des voies iniques, & qui peu sensible à l'honneur, consent à se démettre de sa charge, pour jouir paisiblement des biens qu'il a amassés. Le banc du Roi, ou telle autre Cour de Justice, me paroît être également insuffisant pour cet effet, parce que les fautes que l'on commet dans le gouvernement, quelque grièves qu'elles puissent être, ne sont point de nature à pouvoir subir toutes les formalités d'un cours de justice réglée. Le Parlement peut faire l'un & l'autre; mais il peut arriver que les

pro  
l'éta  
I  
prov  
qu'e  
les a  
mun  
qu'u  
d'un  
part  
aussi  
Il es  
font  
temp  
diffus  
broui  
glissé  
pris p  
mand  
claire  
elles  
appro  
mœur  
a quar  
glèter  
sons c  
temps  
seule.  
masse  
peres

STOIRE

alversations dans leurs  
leur faire restituer les  
t qu'ils ont extorquées  
avons maintenant trois  
remédier à cet abus, le  
le banc du Roi & le  
Conseil, lorsque les  
ndées, peut déposer le  
ne peut aller plus loin.  
peut le châtier des fau-  
misés dans l'Amérique,  
c'étoit en Angleterre.  
un pouvoir illimité dans  
la recherche & le châ-  
mes. Le premier de ces  
voit suffire pour intimi-  
neur qui s'est enrichi  
niques, & qui peu s'en-  
, consent à se démettre  
pour jouir paisiblement  
a amassés. Le banc du  
autre Cour de Justice,  
ablement insuffisant pour  
que les fautes que l'on  
gouvernement, quel-  
elles puissent être, ne  
nature à pouvoir subir  
lités d'un cours de jus-  
arlement peut faire l'un  
il peut arriver que les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 347  
provinces restent aussi foulées qu'elles  
l'étoient auparavant.

La loi qui a cours dans toutes nos  
provinces, indépendamment des actes  
qu'elles ont faits de temps en temps pour  
les affaires qui les concernent, est com-  
mune à toute l'Angleterre; elle n'est  
qu'un composé des loix anciennes &  
d'une partie des nouvelles que la plu-  
part de nos Colonies ont adoptées avec  
aussi peu de choix que de discernement.  
Il est vrai que les loix d'Angleterre se  
sont perfectionnées par succession de  
temps; mais elles sont devenues plus  
diffuses, plus épineuses & plus em-  
brouillées, tant par les abus qui s'y sont  
glissés, que par les moyens qu'on a  
pris pour y remédier. Les Colonies de-  
mandent des loix plus simples, plus  
claires & plus précises, quand même  
elles seroient moins parfaites; des loix  
appropriées au temps, au pays & aux  
mœurs de ceux qui le composent. Il y  
a quantité de choses dans les loix d'An-  
gleterre, qui sont fondées sur des rai-  
sons qui ne subsistent plus il y a long-  
temps, & qui ne conviennent qu'à elle  
seule. Cependant tout le poids de cette  
masse mal assortie que ni nous ni nos  
peres n'avons pu supporter, porte sur

ces Colonies ce qui occasionne des disputes, & ne fait que les entretenir; parce que ces loix sont trop embrouillées, & ne sont point appropriées à leur objet. De-là vient que dans plusieurs de nos Colonies, les gens de Justice se sont emparés d'une partie des richesses du pays, quoiqu'ils soient moins utiles dans ces sortes d'établissements que dans les pays plus peuplés, où il y a quantité de gens qui ne s'occupent ni des Arts ni de l'Agriculture, ni du commerce. Nos freres de l'Amérique auroient certainement mieux fait de se contenter des privilèges auxquels les Anglois doivent leur gloire & leur bonheur, sans y joindre cette quantité de fatras, aussi inutile chez nous que préjudiciable dans nos Colonies.

Les loix ne sont gueres plus propres que l'argent à cimenter les sociétés; & celles-ci fleurissent, & vont en décadence, selon l'état où ces deux se trouvent. Il est aisé de juger que la balance du commerce avec la Grande Bretagne étant toute au préjudice des Colonies, que l'or & l'argent qu'elles peuvent tirer des autres branches de leur commerce, fait peu de séjour dans l'Amérique. Il s'ensuit de-là qu'avant qu'il

DES  
 soit pe  
 & ce  
 l'expé  
 chez e  
 leur co  
 plier à  
 papier  
 qui l'a  
 point  
 du traf  
 vernem  
 & les a  
 qui n'o  
 Il est vr  
 gent é  
 mais ils  
 s'en trou  
 point ic  
 les charg  
 tes nos  
 la princi  
 jets dispr  
 les a jett  
 n'ont pu  
 vu que  
 que de le  
 le crédit  
 l'argent,  
 billets, j  
 mes dont

DIRE

occasionne des dif-  
cultés de les entretenir ;  
ils ont trop embrouil-  
lé les points appropriés à  
leur bien que dans plu-  
sieurs, les gens de Jus-  
tice d'une partie des  
quels quoiqu'ils soient  
de fortes d'établisse-  
ments dans plus peuplés ;  
les gens qui ne s'oc-  
cupent que de l'Agriculture ;  
les freres de l'Amé-  
ricainement mieux fait  
privileges auxquels  
leur gloire & leur  
honneur cette quantité  
de biens chez nous que  
dans nos Colonies.

guerres plus propres  
à entretenir les sociétés ; &  
ils vont en déca-  
dant ces deux se trou-  
vant que la balance  
de la Grande Bretagne  
au profit des Colonies,  
qu'elles peuvent ti-  
reren de leur com-  
merce séjour dans l'Amé-  
ricain-là qu'avant qu'il

DES COLONIES EUROPÉENNES. 349  
soit peu, elles manqueront d'argent ;  
& ce que je dis ici est confirmé par  
l'expérience. On voit très-peu d'argent  
chez elles, malgré la vaste étendue de  
leur commerce. On a cru pouvoir sup-  
pléer à ce défaut par ce qu'on appelle  
papier courant ; mais c'est justement ce  
qui l'a occasionné. Cette monnoie n'a  
point été établie pour la commodité  
du trafic, mais par les besoins du gou-  
vernement, & souvent par les fraudes  
& les artifices de quelques particuliers  
qui n'ont eu que leurs intérêts en vue.  
Il est vrai qu'avant cette invention l'ai-  
gent étoit assez rare dans l'Amérique ;  
mais ils augmentoient sa valeur, & ils  
s'en trouvoient bien. Je n'examinerai  
point ici les causes qui ont augmenté  
les charges du gouvernement dans tou-  
tes nos provinces de l'Amérique, dont  
la principale est d'avoir formé des pro-  
jets disproportionnés à leurs forces. Cela  
les a jettées dans des dépenses qu'elles  
n'ont pu supporter ; & comme on a  
vu que ce seroit les ruiner entièrement  
que de leur imposer de trop fortes taxes ;  
le crédit est alors venu au secours de  
l'argent, & le gouvernement a créé des  
billets, jusqu'à la concurrence des som-  
mes dont elles avoient besoin, que les

particuliers ont été obligés de prendre en paiement. On en est même venu à imposer une taxe, ou bien on a trouvé des personnes qui ont engagé volontairement leurs terres, pour répondre du paiement de cette dette, & retirer ces billets. Mais avant que ces taxes aient produit l'effet qu'on s'est proposé, il est survenu des nouveaux besoins qui ont obligé d'en créer d'autres; les dettes se sont accumulées, & les taxes n'ont pu suffire pour les acquitter. On s'est même apperçu que les cautions que l'on avoit données, étoient frauduleuses, & presque toujours insuffisantes. Ces billets n'ont pu soutenir plus long-temps le crédit du gouvernement, lequel est fondé sur ses revenus. On l'a comparé avec son commerce, & il s'est trouvé si disproportionné, que ces billets ont diminué dans quelques endroits de dix, de vingt, cinquante, & même quatre-vingt pour cent. Ça été en vain que le gouvernement a voulu soutenir son crédit, jusqu'à forcer les particuliers à recevoir ces billets sur le pied qu'on les avoit créés, & même sur celui de l'or & de l'argent. Ils sont tombés de plus en plus en discrédit, parce que le gouvernement a continué d'en créer

DES  
de no  
de reti  
été po  
Il e  
titude  
gent, c  
homme  
en paye  
ne pou  
cinq, n  
sçaurai  
un pays  
& plus  
augmen  
qu'on j  
que de l  
tique. M  
sans que  
vent me  
n'est po  
la nation  
verneme  
ruineux  
vrit natu  
en même  
richesse.  
Le cou  
tations n  
fonds qu  
Car outre

DOIRE

obligés de prendre  
en est même venu à  
ou bien on a trouvé  
et engagé volontai-  
pour répondre du  
ette, & retirer ces  
que ces taxes ayent  
n s'est proposé, il  
nouveaux besoins qui  
er d'autres; les det-  
telées, & les taxes  
r les acquitter. On  
u que les cautions  
nées, étoient frau-  
toujours insuffisan-  
nt pu soutenir plus  
du gouvernement,  
es revenus. On l'a  
ommerce, & il s'est  
onné, que ces bil-  
s quelques endroits  
inquante, & même  
ent. Ça été en vain  
nt a voulu soutenir  
rcer les particuliers  
s sur le pied qu'on  
même sur celui de  
Ils sont tombés de  
crédit, parce que  
ontinué d'en créer

DES COLONIES EUROPÉENNES. 351  
de nouveaux, sans se mettre en peine  
de retirer les premiers, sans qu'il lui ait  
été possible de lui donner cours.

Il est aisé de sentir combien l'incer-  
titude où l'on est sur la valeur de l'ar-  
gent, doit retarder les affaires, vu qu'un  
homme qui reçoit aujourd'hui un billet  
en paiement sur le pied de dix schelins,  
ne pourra le faire passer demain pour  
cinq, ni peut-être pour trois. On ne  
sçauroit trop multiplier l'argent dans  
un pays, à cause que plus il augmente,  
& plus c'est un signe que le commerce  
augmente aussi, vu que c'est par lui  
qu'on juge de son étendue, de même  
que de la vigueur de tout le corps poli-  
tique. Mais ce papier peut augmenter,  
sans que le commerce augmente, & sou-  
vent même lorsqu'il diminue; car il  
n'est point la mesure du commerce de  
la nation, mais des besoins de son gou-  
vernement; & il est absurde, & même  
ruineux que la même cause qui appau-  
vrit naturellement une nation, puisse  
en même-temps être la seule cause de sa  
richesse.

Le cours des monnoies dans nos plan-  
tations ne doit point se régler sur les  
fonds que nous avons en Angleterre.  
Car outre qu'il ne dédommage point

de la mauvaise qualité de la caution ; celle-ci est si usée, qu'il est impossible de la mettre en crédit, y ayant des endroits dans la Nouvelle Angleterre, où si l'on vendoit les fonds de terre & les particuliers qui les possèdent ensemble, on n'en tireroit pas assez d'argent pour acquitter tous les billets qu'on a répandus dans le public.

Je suis persuadé que l'on peut encore trouver quelque remède à ce mal, d'autant plus que ceux qui sont à la tête des affaires, s'intéressent eux-mêmes à le faire cesser. Ce seroit de frapper en Angleterre, ou dans l'Amérique une monnoie courante dans laquelle il y eût autant d'alliage qu'il le faut pour lui laisser quelque valeur, mais d'un si bas alloi, qu'elle ne peut avoir cours en Angleterre. On a souvent employé cet expédient avec succès dans plusieurs contrées de l'Europe ; mais particulièrement en Hollande, qui est certainement une nation qui entend parfaitement le commerce, de même que ses véritables intérêts.

761 IN.

TOIRE

qualité de la caution ;  
qu'il est impossible  
édit, y ayant des en-  
ouvelle Angleterre ; où  
fonds de terre & les  
s possèdent ensemble,  
as assez d'argent pour  
billets qu'on a répan-

lé que l'on peut en-  
qué remede à ce mal,  
ceux qui sont à la tête  
éressent eux-mêmes à  
feroit de frapper en  
ins l'Amérique une  
dans laquelle il y eût  
u'il le faut pour lui  
leur, mais d'un si bas  
peut avoir cours en  
souvent employé cet  
accès dans plusieurs  
pe ; mais particulié-  
le, qui est certaine-  
qui entend parfaite-  
de même que les

I N.

AL. LE PRIEUR,  
du Roi.



